Jean LOPEZ et Lasha OTKHMEZURI



GRANDEUR ET MISÈRE DE L'ARMÉE ROUGE

Témoignages inédits 1941-1945

SEUIL

JEAN LOPEZ
ET LASHA OTKHMEZURI

GRANDEUR ET MISÈRE DE L'ARMÉE ROUGE

Témoignages inédits 1941-1945

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

ISBN 978-2-021-04930-5

Introduction

Les douze textes présentés ici sont, à l'exception de deux d'entre eux, le résultat d'interviews menées, en face à face ou au téléphone, durant le printemps et l'été 2010, en Russie, en Ukraine, en Géorgie et aux États-Unis. Les deux exceptions sont celles de messieurs Nikouline et Govariov. Nikolaï Nikolaevitch Nikouline est décédé en 2009 ; sa veuve a accepté que soient publiés ici des extraits de son livre de souvenirs *Vospominanya o voynie*. Alexeï Semionovitch Govariov, mort en 1997, a laissé une disquette relatant, en anglais, son expérience de la guerre, disquette parvenue par des chemins détournés jusqu'à l'un des deux auteurs du présent ouvrage.

Interviews, livre et disquette recueillent les mots de onze hommes et d'une femme qui ont en commun d'avoir endossé l'uniforme de l'Armée rouge entre 1941 et 1945, plus longtemps pour certains. Tous sont des vétérans de la Grande Guerre patriotique, ainsi que les Soviétiques hier et les Russes aujourd'hui appelaient et appellent toujours le conflit germano-soviétique, déclenché le 22 juin 1941 par une attaque surprise, clos le 9 mai 1945 à Berlin et à Prague. Les témoins sont tous très âgés – entre 85 et 92 ans. Il était plus que temps de recueillir leur parole, d'autant plus qu'en Russie l'espérance de vie des hommes, comparée à celle de la France, est inférieure de douze années. Mais leur mémoire est étonnamment fraîche, et les affects attachés aux souvenirs toujours vivaces. Au cours des interviews, les larmes ont coulé, les voix se sont brisées, de longs silences se sont installés et il a fallu fractionner plus d'une fois l'entretien. Bien sûr, il s'agit de souvenirs élaborés et réélaborés durant plus d'un demi-siècle, transformés, déformés, reformés par des lectures, des jugements émis bien longtemps après les faits. Il n'empêche : le lecteur reconnaîtra l'accent de la vérité. La source de ces affects et de cette vérité tient à l'immensité du traumatisme engendré par la Grande Guerre patriotique, traumatisme individuel et collectif, instrumentalisé par les pouvoirs successifs – Staline et Brejnev hier, Poutine aujourd'hui – mais jamais apaisé, jamais surmonté. Les douze témoins avaient soif de parler. Chacun l'a fait, parfois jusqu'à l'épuisement, mais la durée des entretiens a varié, entre trois et onze heures. Lorsque le discours se perdait ou tournait en rond, l'interviewer a relancé en s'appuyant sur un questionnaire type, qui constitue l'ossature d'une partie des interviews. Celles-ci

ne sont pas livrées sous la forme d'un verbatim, qui aurait été fastidieux, mais d'une réécriture que nous avons voulue la plus fidèle possible à la conversation originale. Chaque interviewé a relu « son » texte, en français ou en traduction russe, et l'a parfois retouché.

On doit à Staline cette appellation singulière de « Grande Guerre patriotique ». Il l'utilise pour la première fois dans son discours radiodiffusé du 3 juillet 1941. Discours dramatique dont se souviennent tous les témoins qui ont pu l'entendre, parfois avec une précision stupéfiante. « Il était sans assurance, sans aplomb, sa gorge était sèche, on entendait qu'il buvait de l'eau » (Grigory Pomeranz). Douze jours après le début de l'agression allemande, Staline s'adresse enfin aux 170 millions de Soviétiques. Il lit durant douze minutes d'une voix lente, monocorde, mêlant patriotisme russe et soviétique – plus une pointe d'accent religieux décelable dans ce fameux *brat'ia y siostry*, « frères et sœurs », posé dès l'adresse. Sur presque 2 000 mots, on ne trouve pas une fois le substantif « communisme » ou l'adjectif « communiste », ou « bolchevique »… Cette guerre, dit Staline, est une « guerre patriotique de libération ». L'expression est datée et tous les Russes savent d'où elle vient : depuis le XIXe siècle, on l'utilise pour désigner la lutte contre la Grande Armée de Napoléon en 1812. Mais cette guerre ainsi posée dans la continuité de l'histoire russe, prévient cependant Staline, « ne peut pas être considérée comme une guerre ordinaire. Elle n'est pas seulement une guerre entre deux armées ; elle est aussi une grande guerre du peuple soviétique tout entier contre l'armée fasciste allemande ». La grande guerre du peuple soviétique tout entier : voici posée la première pierre du grand mythe dont l'Union soviétique va se nourrir jusqu'à sa fin.

De 1945 à 1991, une masse énorme de souvenirs, de romans, de poésies, de pièces, de chansons, de scénarios de cinéma, a traité de la guerre en sacrifiant au mythe, bon gré mal gré. La censure a veillé à ce que rien ne vienne l'entamer, le contester ou le détourner. La tâche des censeurs a été immense car rien n'avait préparé l'appareil de propagande à faire face à une guerre défensive, à un conflit gigantesque et sauvage mené jusqu'au cœur même de la Russie. Les littérateurs se sont retrouvés devant la nécessité de mettre en forme et de donner un sens à une multitude d'expériences psychologiques et physiques qu'ils n'avaient pas eu à traiter jusque-là : la mort, la mutilation, la peur, le froid, la faim, l'amour bafoué, la solitude, le contact avec l'étranger, la trahison, l'exposition massive à une propagande non soviétique, etc. Le mythe de la Grande Guerre patriotique est la réponse du couple littérateurs-censeurs à ces besoins ressentis non

seulement par les 30 millions d’hommes et de femmes sous l’uniforme mais encore par tous les membres d’une société mobilisée avec une intensité et sur une échelle inconnues de tout autre belligérant.

Parmi les exemples de traitement littéraire du mythe, un des plus connus est celui d’*Un homme véritable*, gros récit publié en 1946 par le correspondant de guerre de la *Pravda* Boris Polevoï[1]. Immense succès populaire attesté par trente éditions (!), et à l’origine de celui du film éponyme d’Alexandre Stolper, tourné en 1948. Le livre de Polevoï raconte la guerre du pilote de chasse Alexeï Petrovitch Mares’ev (1916-2001). Abattu en avril 1942 au-dessus des lignes allemandes, Mares’ev, grièvement brûlé, se brise en outre une jambe au cours de l’atterrissage forcé. Il parcourt 40 kilomètres en dix-huit jours en rampant sur les coudes et les genoux, échappe aux patrouilles allemandes en se jetant dans l’eau glacée des marais et finit par rejoindre les lignes soviétiques. Épuisé, les membres inférieurs nécrosés, Mares’ev subit une double amputation des jambes. Équipé de deux prothèses, il demande à retourner au combat, intègre le 63e régiment aérien de chasseurs de la Garde et parvient à abattre encore sept avions allemands, portant son score à onze. Titulaire des plus hautes décorations, il devient en septembre 1956 secrétaire exécutif du puissant comité des vétérans de la Grande Guerre patriotique. Mares’ev est la réponse héroïque et mythique aux problèmes – la douleur, la mutilation, la captivité, le retour au combat – qu’ont eu à affronter des centaines de milliers de pilotes et de soldats soviétiques. Chaque vétéran a pu se sentir grandi par cette image héroïque proposée à l’admiration de la société ; chacun a dû souffrir, face à cette image surhumaine, de l’impossibilité de faire part de la nature réelle des souffrances subies.

Le mythe de la Grande Guerre patriotique n’est pas que l’affaire des écrivains. Chaque ville, chaque bourg a son monument aux morts ou son char T-34 hissé sur un socle en béton. Les musées de la guerre sont innombrables, comme les lieux de mémoire devenus de véritables lieux de pèlerinage : la colline du Kourgan Mamaï de Stalingrad, le port de Sébastopol, la plaine de Prokhorovka, les catacombes d’Odessa, la forteresse de Brest… Sous Brejnev, les vétérans ont été mobilisés par milliers pour porter le mythe dans les écoles sous une forme strictement définie à l’avance. L’un des auteurs de cet ouvrage se souvient de ses années de lycée en Union soviétique quand, durant les cours d’histoire, le professeur égrenait les raisons principales des revers de l’Armée rouge en 1941-1942. « On devait les savoir par cœur. C’était la seule chose qu’on nous

demandait de savoir par cœur. C’était un credo religieux : aucune variation n’était tolérée. »

Avec le temps, le mythe de la Grande Guerre patriotique devint de plus en plus prégnant. Dans les années 1970, la crise générale de l’idéologie soviétique en fait même l’unique ciment de la société et de l’empire. L’expérience idéalisée de la Grande Guerre patriotique a pris alors la place de la révolution d’octobre 1917 et de la guerre civile de 1918-1921, images démonétisées d’un régime qui n’était plus capable de regarder en face ses promesses originelles. La victoire est devenue le nouveau mythe fondateur du soviétisme et la principale réussite d’un pouvoir par ailleurs discrédité. Pour le dire simplement, la seule chose dont presque tous les Soviétiques étaient fiers, c’était de leur victoire sur le « fascisme ». La génération aux affaires dans les années Brejnev (1964-1984) s’est légitimée elle-même aux yeux des générations montantes par sa participation à la grande épreuve et par les souffrances qu’elle y a endurées. Au malaise des jeunes nés après guerre, le régime a répondu sèchement. En substance : Vos états d’âme, vos petites tragédies personnelles ne pèsent pas lourd face à ce que nous avons vécu entre 1941 et 1945. Aux revendications de consommation et de liberté portées par ces couches nouvelles, les dirigeants soviétiques ont opposé les incommensurables sacrifices de la génération du feu. D’où la nécessité où le régime s’est trouvé de faire ressasser par tous les *mass media* l’horreur et la grandeur de la Guerre patriotique. Le lecteur français retrouvera dans les témoignages ici rassemblés des échos de cette solidarité générationnelle des vétérans et du quasi-mépris porté à la « jeunesse d’aujourd’hui ».

Dans les années 1960 et 1970, quelques rares voix, souvent venues de l’Ouest ou passées à l’Ouest, écornent le mythe. Citons celles de Lev Kopelev[2] et de Piotr Grigorenko[3], deux vétérans anticonformistes. Mais ces dissidents, parce qu’ils touchent au mythe dominant, sont, plus qu’un Soljenitsyne, couverts d’opprobre, taxés de vlassovisme[4] et rejetés, aux côtés des « hitlériens », dans les « poubelles de l’Histoire ». Le régime exerce là sa fonction de chien de garde idéologique, mais les vétérans réagissent aussi avec violence à ce qui leur semble être une remise en question de la justesse de leur cause et de leurs souffrances.

L’Union soviétique disparaît en 1991. Les bouches s’ouvrent. Timidement, partiellement. D’autres histoires de la guerre se fraient petit à petit un chemin. Mais les associations de vétérans sont toujours là pour défendre le mythe. Elles

trouvent des appuis solides dans la Russie d'Eltsine puis de Poutine, qui choisissent tous deux de conserver la Grande Guerre patriotique comme clé de voûte de la conscience nationale russe. En 1995 s'est ainsi construit à Moscou le gigantesque ensemble du Parc de la Victoire, en partie dédié au souvenir, toujours mythifié, du conflit germano-soviétique.

Les attaques contre le mythe viennent cependant moins de l'intérieur de la société russe que de l'ancienne périphérie de l'empire des Soviets. Les Baltes, dès leur indépendance en 1991, réécrivent l'histoire du conflit à travers le prisme de leurs propres souffrances. En Lettonie, chaque année, le 17 mars – jour de leur premier engagement contre l'Armée rouge, en 1944 –, les vétérans SS défilent devant les autorités du pays. À Tallin, le 26 avril 2007, le déplacement de la statue de bronze du soldat soviétique fait un mort, quarante blessés et déclenche un court « cyberconflit » entre l'Estonie et la Russie. Le 22 janvier 2010, l'Ukraine élève Stepan Bandera (1909-1959) à la dignité de héros national : Bandera avait dirigé le combat des résistants ukrainiens de l'OUN contre l'Armée rouge, dont l'une des victimes de marque a été le colonel-général Vatoutine, l'un des chefs les plus populaires de la Grande Guerre patriotique. En Géorgie, les anciens de la division Bergmann sont réhabilités ; on érige à Tbilissi un monument à la mémoire de ceux qui sont « tombés pour la liberté du pays », où sont gravés les noms des soldats morts au XXe siècle et durant la guerre russo-géorgienne de 2008, à l'exception de ceux des dizaines de milliers de Géorgiens tués durant la Grande Guerre patriotique. On lira dans le présent ouvrage le témoignage de Tariel Qoutateladzé, qui fut l'un de ces Géorgiens sous uniforme allemand.

Face à ces attaques périphériques, Moscou maintient le mythe contre vents et marées. Le manuel d'histoire rédigé en 2007 sous la direction d'Alexandre Filippov, proche de l'administration du président russe et destiné aux enseignants, revient même sur la déstalinisation de Khrouchtchev, plaçant Staline en posture de héros central de la Grande Guerre patriotique. En 2009 puis en 2010, il s'est trouvé un groupe de députés à la Douma, proches du parti poutinien « Russie unie », pour demander le vote d'une « loi mémorielle » qui réprimerait « toute tentative de déclarer criminelles les actions des pays membres de la coalition anti-hitlérienne ». Dans l'esprit de ces députés, la dénonciation des crimes de guerre de l'Armée rouge ou la réhabilitation des mouvements de collaboration avec les nazis entrent au premier chef dans le cadre du « révisionnisme » qu'ils entendent combattre.

Quel est le contenu de ce mythe ? Il faudrait un ouvrage complet pour en explorer toutes les facettes mais voici, à gros traits, quelques-uns de ses caractères. Le 22 juin 1941 – comme le 22 juin 1812 –, un peuple multinational se lève comme un seul homme pour défendre sa terre et chasser l'envahisseur. La guerre commence ce jour-là – et non pas le 23 août (pacte Molotov-Ribbentrop), le 17 septembre (invasion de la Pologne orientale par l'Armée rouge) ou le 20 novembre 1939 (agression de la Finlande), pas non plus en avril 1940 (annexion par la force des pays baltes et de la Bessarabie roumaine). Il n'y a pas d'avant le 22 juin : la Grande Guerre patriotique est un isolat au sein de la Seconde Guerre mondiale. Ce peuple agressé sans raisons – ainsi se poursuit le récit mythique – a témoigné dans le combat d'un « héroïsme de masse », d'une résolution sans faille. Il a rejeté dans son immense majorité toute forme de collaboration avec l'ennemi. Il a repoussé tout chauvinisme, toute discrimination à l'encontre d'une de ses composantes nationales ou ethniques. Il a témoigné d'une solidarité sans faille avec son armée. Cette armée a été l'armée du peuple, égalitaire et fraternelle. Cette armée, sitôt ses frontières reconquises, a libéré les peuples opprimés, ouvert les camps, nourri les femmes et les enfants allemands, rempli son devoir internationaliste.

Les douze témoins dont les mots sont rassemblés ici étaient en 1941 des citoyens ordinaires : un paysan, des ouvriers, un orphelin misérable, des lycéens, des étudiants. Des Russes, des Juifs, un Géorgien. Après guerre, quelques-uns ont choisi le chemin de la dissidence – Elena Bonner, Grigory Pomeranz –, d'autres ont été marginalisés par leur judéité ; la majorité s'est bien réinsérée dans le système soviétique. Aujourd'hui, presque tous ont rompu avec tout ou partie du mythe de la Grande Guerre patriotique. Arrivés au soir de leur existence, ils sont plus ou moins parvenus à faire le tri entre la gloire et l'infamie, le massacre et le sacrifice, l'héroïsme et la survie.

Ces voix relatent des moments vécus qui ne cadrent pas avec la vulgate de la Grande Guerre patriotique. Elles nous parlent ainsi d'hommes qui prennent part à des actions militaires *avant* le 22 juin 1941, dans les pays baltes, en Roumanie, en Finlande… L'Union soviétique participait-elle donc déjà à la guerre mondiale ? Ces voix nous font croiser des collaborateurs soviétiques des Allemands, nombreux, présents partout, dans les villages, les kolkhozes, les camps de concentration, les camps de prisonniers de guerre. Elles nous montrent à l'œuvre des délateurs désignant au bourreau leurs camarades juifs, des Géorgiens et des Baltes endossant l'uniforme de l'ennemi, des officiers soviétiques, kapos de Buchenwald, plus cruels que les SS. Les « traîtres » ont-ils

donc été légion ?

Uni, le peuple soviétique ? Allons donc ! Chacun mène sa guerre avec ses propres objectifs, communistes, fils de koulaks déportés, Vieux-Croyants, fils et filles d'« ennemis du peuple », intellectuels, libérés du goulag, voyous de tout poil… Égalitaire et fraternelle, l'Armée rouge ? Pas un témoin n'omet de relever le mépris dont les Slaves accablent les « Asiatiques », ces Ouzbeks, ces Kazakhs incapables de faire face à l'ennemi. Et que dire de ces Juifs « qui font la guerre à Tachkent », objets d'une large détestation, avivée par la propagande allemande dont les échos, visiblement, passaient la ligne de front ? L'internationaliste Elena Bonner le dit sans détours : « Je suis devenue juive dans l'ambiance antisémite qui régnait dans l'armée. Je suis devenue juive à force d'entendre les anecdotes vulgaires sur les Juifs. » Beaucoup relèvent la distance entre officiers et troupiers, bien supérieure à celle qui existait dans la Wehrmacht. Un comble pour « l'Armée rouge des ouvriers et des paysans » ! « Les soldats ? Ils ont toujours été du fumier, surtout dans notre grande patrie et surtout à l'époque du socialisme » (Nikouline). Héroïques, ceux de Leningrad, de Kiev et de Moscou ? Mais, nous dit-on, le régime a détruit le musée de la défense de Leningrad, accusant les autorités de la ville de « falsification de la Grande Guerre patriotique ». À Kiev, on s'est dépêché de prendre les appartements des Juifs abattus à Babi Yar ou évacués vers l'intérieur du pays. Moscou elle-même, la ville-héros des héros, s'est vautrée dans une panique honteuse le 16 octobre 1941.

À mesure que défilent les témoins, le mythe s'émiette, le monolithe se fissure. On en savait déjà beaucoup, notamment grâce aux travaux des historiens anglo-saxons comme Alexander Dallin, Roger Reese, David Glantz, Robert Conquest, John Erickson, Catherine Merridale, David Glantz, Richard Overy… Mais là, ce sont des témoins, des acteurs, qui le disent. Le million de femmes qui a servi dans l'Armée rouge ? Les rapports étaient tout sauf fraternels. La menace, le chantage, pire parfois, contraignait les auxiliaires féminines à entrer dans le lit des officiers. L'internationalisme ? L'Armée rouge a pillé entre la Vistule et l'Elbe comme les hordes de Gengis Khan et de Batu. Et que dire du traitement des civils allemands ? C'est sur ce point que le tabou était le plus épais, le silence le plus lourd. Seul Kopelev avait osé, dans les années 1970, et il avait payé cher son audace. L'arrivée de l'Armée rouge en Allemagne, c'est le déboulé d'une horde sauvage. Non pas l'héroïsme de masse, mais les viols en masse, les crimes de guerre innombrables, la quasi-impunité, l'encadrement complice de tout, depuis le maréchal jusqu'au sergent. « Nous avons eu le

nazisme à l’envers. Les Allemands se comportaient selon un plan… Chez nous, tout se passait spontanément, à la slave… Les braves moujiks se sont transformés en monstres. Ils sont devenus effrayants et, dans la masse, ils ont muté en un type humain impossible à décrire » (Nikouline). « En février […] toute l’armée a foncé vers la Baltique à travers la Poméranie. La Poméranie ! Aujourd’hui encore, je ne peux prononcer ce nom sans avoir mal au ventre. Nos hommes ont oublié tout ce qui faisait d’eux des hommes. Ma mère me disait souvent que les Russes étaient le peuple de Dieu. L’entrée en Allemagne a fait de nous le peuple du Malin » (Govariov). Pour Grigory Pomeranz, « ça a été une explosion de cruauté qui a cassé mon sentiment d'un accord moral total avec l’armée, accord qui s’était constitué au feu ».

Et cette armée, a-t-elle au moins été efficace ? Les témoins sont sévères avec elle, trop sans aucun doute si l’on en croit les historiens militaires. Vol, irresponsabilité, alcoolisme, incompétence criminelle, mépris de la vie du soldat, absurdité des attaques frontales productrices de montagnes de cadavres inutiles, la litanie des reproches est sans fin. « Ce n’était pas la guerre, mais du meurtre […]. Les armées allemandes sont entrées dans notre pays comme un couteau chauffé au rouge entre dans le beurre. Pour freiner leur mouvement, on n’a pas trouvé mieux que d’inonder de sang la lame de ce couteau » (Nikouline). L’Allemand ? Infiniment supérieur ! « Ils étaient instruits, bien équipés, bien nourris, bien entraînés. Ils devaient gagner cette guerre » (Guenatouline). « Nous ne savions pas faire la guerre […] et nous avons gagné sans avoir appris à la faire » (Volynets). « Si les Allemands avaient traité les Soviétiques de la même manière qu’ils ont traité les Français par exemple, ils auraient gagné la guerre » (Trapitsyn). Un peuple héros ? Mais combien de mutilations volontaires, de déserteurs, de prisonniers consentants ? Tous les témoins ont vu passer les condamnés à mort des *strafbaty*, ces bataillons disciplinaires où l’on versait les insoumis, les réfractaires, mais aussi les hésitants, les réticents, les épaves nerveusement détruites, abandonnées par une psychiatrie de guerre inexistante.

Tous ceux-là devaient laver leur « faute » de leur sang. Un héroïsme de masse ? Difficile à concilier, nous dit-on, avec la ligne de sécurité des bataillons d’arrêt qui tiraient sur les fuyards, ceux qui reculaient, submergés par la puissance mécanique et aérienne de l’ennemi. « Nous avions plus peur du NKVD et des commissaires que des Allemands » (Nikouline). Et malheur aux prisonniers ! Ceux-là, pour une part, à leur retour en URSS, ont connu le camp de filtration, le goulag, l’ostracisme pendant des décennies. Leurs familles ont été privées des secours de l’État, rejetées dans les marges du système. Pourtant,

leur calvaire a été indicible, les Allemands ayant décidé de les laisser périr de faim en s'amusant de les voir s'entre-dévorer comme des chiens. « Je vais passer une nuit blanche après cette interview. J'ai toujours essayé d'oublier. Vous pouvez imaginer 88 000 cadavres à Deblin ? Et moi je portais ces cadavres. Et peut-être parce que je les ai portés, je suis toujours en vie » (Trapitsyn).

La violence faite au peuple soviétique par ses propres institutions défie l'entendement, dépasse de loin la coercition exercée par le nazisme sur le peuple allemand. L'on s'arrêterait là que l'on en arriverait à comprendre un Qoutateladzé passé sous l'uniforme allemand : « Qui perd, qui gagne, l'Allemagne, l'Union soviétique, ça m'était égal. » Mais le tableau que font ces vétérans n'est pas à sens unique. Sinon, comment comprendre que l'Armée rouge ait brisé le dos de la Wehrmacht ? Comment imaginer que l'arrière ait pu consentir aux sacrifices inimaginables qui lui ont été demandés ? Un des témoins nous entrouvre durant quelques lignes les portes de l'usine de chars de Tchéliabynsk, dans l'Oural. « Je peux témoigner de l'immensité du cimetière ouvrier qui se trouvait non loin de l'usine Staline. Je ne suis pas certain que tous les tankistes soviétiques aient su que leurs machines étaient déjà payées par des morts avant même d'avoir servi » (Govariov). Comment comprendre les vagues de volontaires devançant l'appel, les millions partis à la mort « parce qu'il le fallait » ? Peut-on imaginer que tout cela n'ait été le résultat que de la seule coercition ? Non, les témoins le disent tous. L'élan patriotique a été immense. L'on s'est porté volontaire en masse, hommes et femmes, pour la Russie, pour l'Union soviétique, souvent pour les deux mêlés.

Les témoignages sont traversés de personnages lumineux. Le sergent ukrainien qui protège ses camarades juifs. Un autre sergent, lui aussi ukrainien, qui nettoie une église profanée avec une armée de petites vieilles. Un caporal qui déserte pour cacher et nourrir des femmes allemandes et leurs enfants. Des commissaires politiques profondément humains, à l'écoute de leurs hommes. La piétaille communiste des *partorg* et des *komsorg*, adolescents dont l'espérance de vie ne dépasse pas quelques semaines et dont on s'écarte parce qu'on les sait condamnés à mort. Ainsi de Roman Kotliar fauché à 19 ans lors de sa première offensive. « Il n'aura fait la guerre qu'une journée », constate son frère Léonid. Et puis cette machine de guerre hitlérienne qui s'écroule, ces « Fritz » qui détalent à toutes jambes, cette efficacité enfin trouvée, ces généraux meilleurs que ceux d'en face pourtant réputés sans égaux, les Rokossovski, les Govorov, les Tolboukhine, tout cela vient compliquer un tableau qui ne peut décidément pas être univoque.

Pourquoi l’Union soviétique a-t-elle gagné ? La question les a tous fait rentrer en eux-mêmes. Était-ce une guerre juste ? Certes oui : le mal nazi était pire encore que le mal stalinien. L’unanimité se fait sur ce point. Elena Bonner évoque avec douleur le sacrifice de l’intelligentsia des villes, ces jeunes gens de 18 à 25 ans qui ont péri en masse et à qui l’on doit la victoire. D’autres réponses font l’économie des larmes mais n’en sont que plus brutales. Nous avons remporté cette guerre barbare – la plus barbare de toutes les guerres barbares de toutes les histoires – parce que nous étions nous-mêmes des brutes avilies par le régime communiste. Tel est le message simple et évident d’Anatoly Guenatouline, le petit berger bachkir, orphelin affamé depuis l’enfance, battu, humilié : « On nous avait cassé toute joie de vivre, tout amour de la vie. Le sacrifice n’était-il pas ainsi plus facile pour nous ? Qu’avions-nous à perdre ? Dès l’enfance, on était prêts, habitués à ça. »

La douleur des témoins est immense, à l’image de celle de la majorité des vétérans. Pour les Occidentaux, leur parcours défie la raison. Ces hommes et ces femmes sont les survivants d’une période monstrueuse qui, de 1918 à 1939, a tué plus de 15 millions de Soviétiques. Depuis leur naissance, ils ont vu la guerre civile, la dékoulakisation, la collectivisation des terres, la famine de 1932-1933, l’industrialisation forcée, les grandes purges de 1937-1938. Leur niveau de vie était celui d’un tiers-monde, le régime qui les gouvernait, l’un des plus cruels qui aient jamais été. L’armée les brutalisera autant que la société les avait brutalisés eux et leurs parents. Ces hommes et ces femmes ont été marqués à jamais par ce qu’ils ont vécu. Beaucoup ont sombré dans l’alcoolisme, le banditisme, l’apathie, le cynisme. La majorité a refusé de voir ses crimes en face, en se cachant derrière les crimes nazis, plus grands encore.

15 millions dans l’entre-deux-guerres. Puis encore 25 à 30 millions de cadavres entre 1941 et 1945… Pas une famille n’a été épargnée par le carnage, qu’elle vive au fin fond du Caucase ou de la Sibérie. La tranche d’âge 18-23 ans a été littéralement saignée. « De mon université, nous avons été 209 à partir, 30 à revenir. Et c’est à cause de ça que j’ai décidé d’écrire. Il fallait que quelqu’un écrive sur ces 179 qui ne sont pas revenus » (Al’). « Quatre ans après les faits, mes beaux-parents m’ont appris la mort de leur fille durant le siège de Leningrad. Morte de faim avec notre bébé. Je suis devenu un peu fou. J’ai été interné deux mois à l’Institut neuropsychologique » (Trapitsyn). Les corps sont meurtris, mutilés, malades, les esprits enfiévrés par l’insomnie, les cauchemars, le ressassement. « Que le lecteur sache qu’il ne s’est pas passé un seul jour de

ma vie sans que je repense [à cette abominable guerre], ou le soir avant de dormir, ou le matin juste en me réveillant » (Govariov). « Si un militaire n’a jamais été blessé, ça signifie qu’il n’a jamais participé aux combats… Impossible d’avoir traversé cette guerre sans avoir été touché par une balle ou un éclat » (Nikouline).

Après guerre, les vétérans « se sont tus parce qu’ils avaient été brisés… L’émigration intérieure est devenue notre seconde nature » (Nikouline). « La majorité n’a jamais réussi à revenir à la normale. Beaucoup de vétérans sont morts d’alcoolisme » (Guenatouline). Les idéalistes, les vrais communistes ont disparu au feu. « Seules survivaient les personnalités fortes et brutales… Comme, avant guerre, les plus travailleurs, les plus intelligents, les plus cultivés étaient fusillés, de la même façon, dans la guerre, ceux-là étaient éliminés mais avec des formes encore plus directes et plus abominables » (Nikouline). « Nous avons été mutilés spirituellement. Nous n’avons pas connu l’adolescence ni même la jeunesse. Après la Prusse-Orientale, après la Poméranie, après ce que nous avons fait à ces femmes allemandes, nous n’avions plus la capacité de vivre un premier amour. La guerre nous a rendus horribles » (Guenatouline). À cette jeunesse brisée, Staline a pu imposer les nouveaux tourments de la « glaciation » des années 1945-1953. Quant à la reconnaissance du régime, la plupart des vétérans ont su à quoi s’en tenir en méditant l’affaire de cette île carélienne de Valaam où, en 1950, pour ne pas gâcher le paysage des villes soviétiques, ont été déportés tous les *samovary*, les anciens soldats sans jambes et sans bras. Une grande partie de ces hommes-troncs sont morts pendant le premier hiver, dans les conditions sanitaires effroyables, sans électricité et sans chauffage. Parmi eux, il y avait de nombreux Héros de l’Union soviétique. « Tous, avec nos décorations, nos médailles, nos chevrons, nos épaulettes, nous sommes devenus zéro […]. Nous sommes devenus des lavettes, des chiffons avec lesquels on pouvait laver le plancher […]. Il y a eu beaucoup d’exemples de courage militaire mais très peu de courage civil » (Pomeranz).

Un problème en apparence de peu d’importance fait réagir tous les vétérans ici présentés. Selon les tenants du mythe de la Grande Guerre patriotique, les hommes montaient à l’assaut – et mouraient – en criant « *Za rodinou za Stalina !* » (« Pour la patrie et pour Staline ! »). L’affirmation provoque le rire, les larmes, la colère de nos interlocuteurs. « Ces vétérans qui vous disent aujourd’hui qu’ils hurlaient “Pour Staline, pour la patrie !”, ils mentent ! C’est maintenant qu’ils le hurlent ! » (Bonner.) En réalité, le cri de guerre général, tous en sont d’accord, c’était… « *Mat !* » (« Ta mère ! »).

« La guerre a démontré d’une manière extraordinaire toute la monstruosité du système bolchevique » (Nikouline). Et la monstruosité de son chef, Staline. Tous ceux qui sont ici interviewés reconnaissent cependant que si le régime a réussi une chose, c’est de gagner cette guerre. « Il y a une certaine analogie entre l’économie soviétique et la propagande soviétique. En temps de paix, toutes deux chôment. Chaque effort pour les stimuler, les secouer, est voué à l’échec. Mais du fait de la guerre, réchauffées par le patriotisme, elles se sont comportées de façon extraordinaire, ont accumulé des performances extraordinaires » (Pomeranz). De même, la haine de Staline se mêle de sentiments plus ambigus. « Quand il est mort, quelle joie ! J’étais alors au bagne depuis quatre ans. Mais, en même temps, je savais que cet homme que je détestais tant avait supervisé toutes les opérations militaires de très près. Il avait des capacités de travail extraordinaires […]. On ne peut pas ignorer son rôle dans la victoire » (Al’). « On se mentirait à soi-même si l’on ne mentionnait pas les talents de Staline […]. La Grande Guerre patriotique, c’est son infamie et c’est sa gloire » (Zakharov).

Le prix payé pour la victoire n’a-t-il pas été trop lourd ? La réponse du philosophe Grigory Pomeranz est radicale. « Était-il possible, après les pertes monstrueuses de 1941 et 1942, d’aller jusqu’à Berlin ? Oui, c’était possible et nous l’avons fait. Mais nous l’avons fait au prix d’une profonde déformation de l’âme nationale, nous l’avons fait avec l’aide des fantômes ressuscités de Batu et de Gengis Khan. Ce genre de victoire est une boisson de sorcière. Et le peuple qui l’a bue en sera longtemps empoisonné. » Guenatouline, l’ancien berger bachkir, répond plus catégoriquement : « Est-ce que nous avons vraiment gagné cette guerre ? Non, en vérité, je ne crois pas. »

Au lecteur français, maintenant, de faire son travail de mémoire. La Grande Guerre patriotique a engendré une somme de crimes, de deuils et de souffrances qui défient le sens commun. 25 à 30 millions de Soviétiques sont morts. Hachés par la mitraille, tués par la faim, le froid, la maladie, le travail forcé, fusillés par les SS, gazés, pendus, brûlés vifs dans les 60 000 villes, bourgs et villages rayés de la surface du pays par une armée allemande largement unie, plus personne n’en doute maintenant, dans la vision exterminatrice de son Führer. 25 à 30 millions de Soviétiques : soixante à quatre-vingts fois les pertes américaines ! Sur les 5 millions de soldats de l’Axe tués durant la guerre (Allemands, Roumains, Italiens, Hongrois), 4 millions l’ont été par l’Armée rouge. Si le débarquement en Normandie a réussi, c’est bien parce que le meilleur de la

Wehrmacht était immobilisé à l’Est dans une mortelle étreinte. Qui niera que nous devons en bonne partie la victoire aux sacrifices d’*Ivan* ? Et la liberté à la chance d’appartenir à une nation située sur cette pointe de l’Europe à portée de la puissance américaine ? Un Polonais, un Balte ne peuvent voir les choses ainsi. Pour eux, la victoire n’est qu’un changement d’occupants, la peste qui remplace le choléra. Depuis l’effondrement de l’Union soviétique, les peuples libérés-occupés par l’Armée rouge renvoient dos à dos Hitler et Staline, font entrer « leurs » SS dans les cimetières nationaux, déboulonnent les statues des héros de la Grande Guerre patriotique, comme à Koutaïssie, en Géorgie, en décembre 2009. Le mythe, avons-nous dit, est attaqué par la périphérie. Avec l’appui de l’Europe qui, en plusieurs occasions, a déclaré équilibrés les plateaux de la balance entre nazisme et communisme. Ainsi, en 2009, le parlement de l’Union et l’assemblée de l’OSCE ont proclamé le 23 août – en référence au pacte germano-soviétique de 1939 – journée de commémoration « des victimes des régimes totalitaires ».

Les Russes prennent fort mal ces attaques contre leur mythe. 30 millions de morts, pour arrondir, à passer par pertes et profits ! Le traumatisme sans pareil est ravivé par l’absurde : Vous êtes morts pour une mauvaise cause, dit-on maintenant de Tallin à Paris. Presque aucun de nos témoins ne souscrit à ce jugement. Notre cause était juste ! D’autant plus juste et plus difficile à défendre que, « pour nous », selon les mots de Grigory Pomeranz, « cette guerre a exigé l’union des victimes avec leur bourreau ».

Notes

1. L’ouvrage a été traduit en 1950 chez Les Éditeurs Français Réunis (*Un homme véritable*), en anglais en 1952 (*The Story of a Real Man*) et réédité en 1970 chez Greenwood Press.

2. Lev S. Kopelev (1912-1997), capitaine en 1945, a tenté de s’opposer en Prusse-Orientale aux abominations quotidiennes dont il a été témoin. Dénoncé par des camarades, il est arrêté par le Smersh pour « propagation d’humanisme bourgeois et pitié envers l’ennemi », et condamné à dix ans de goulag. Dans les camps, il rencontre Soljenitsyne, qui fera son portrait dans *Le Premier Cercle* sous le nom de Lev Rubin. Libéré en 1954, il reprend ses activités d’écrivain et de germaniste, soutient la dissidence et connaît l’exil en 1981. Installé à Cologne, il œuvre dès lors à la réconciliation germano-russe.

3. Le général Piotr Grigorenko (1907-1987) est une figure éminente du mouvement dissident en URSS, fondateur du groupe d’Helsinki en Ukraine. Pendant la guerre, il a dirigé les états-majors de différentes armées. Dans les années 1960, il est l’une des premières voix protestataires en URSS. Dégradé, arrêté et jugé, il est incarcéré en asile psychiatrique. Libéré en 1966, il ne trouve pas de travail et est obligé de gagner sa vie comme garçon de restaurant. À la fin des années 1970, il émigre aux États-Unis. Son livre *Dans un sous-sol on ne peut rencontrer que des rats* est l’une des premières tentatives d’analyse des échecs de l’Armée rouge pendant la guerre.

Il critique notamment Joukov avec sévérité, pour les énormes pertes, les exécutions infondées d'officiers et la déformation qu'il a fait subir à la vérité historique…

4. Du nom du général Andreï Vlassov (1900-1946) passé aux Allemands et figure soviétique du « félon ». Voir aussi note 2 p. 77.

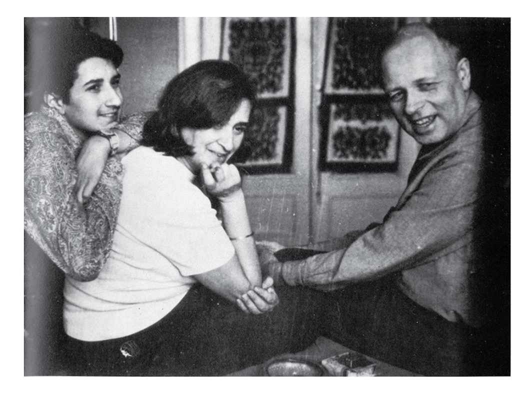
1

Elena Georguevna Bonner

De la guerre contre le fascisme à la guerre contre le communisme



Officiers et sergents du train sanitaire n° 122, fin 1942. Elena Bonner est au premier rang au centre. Le chef du train, Vladimir Efremovitch Dorfman, est au deuxième rang (deuxième en partant de la gauche).



Elena Bonner le 7 janvier 1972, jour de son mariage avec Andreï Sakharov. À gauche, son fils Aliocha Semenov.

Née en 1923, fille d’un haut responsable du Komintern arrêté et fusillé en 1937. Sa mère sera aussi arrêtée et condamnée à huit ans de camp. Avec le

grade de lieutenant, elle est infirmière durant la guerre, puis médecin pédiatre. S'active dès sa jeunesse dans le mouvement pour les droits civiques. Épouse le physicien Andreï Sakharov en 1972 et le représente à Oslo lorsque celui-ci, empêché par Brejnev, reçoit le prix Nobel de la paix en 1975. Membre fondateur du Groupe d'Helsinki le 12 mai 1976. Arrêtée en 1984 et condamnée à cinq ans d'exil à Gorki, peine levée par Gorbatchev sur un coup de téléphone deux ans plus tard. Réhabilitée en 1988. Cofondatrice de Mémorial, une ONG que Gorbatchev, poussé dans ses retranchements, accepte d'enregistrer en lui présentant ses condoléances lors des funérailles d'Andreï Sakharov. Elle crée avec Yuri Samodourov le musée-centre public Andreï Sakharov. Opposante déterminée à la guerre en Tchétchénie et à la politique de Vladimir Poutine. Elle a écrit plusieurs ouvrages dont, traduits en français, *De mère en fille : un siècle russe* et *En exil partagé*. Périodiquement, Elena Bonner publie des articles dans la presse et sur le site www.grani.ru. Elle a un fils et une fille de son premier mariage.

Q. Elena Georguevna, vous dites que, dans votre formation, l'année 1937 a joué un rôle essentiel. Votre père est fusillé, votre mère et son frère sont déportés et, en 1941, vous vous portez volontaire pour la guerre. Pourquoi ?

R. Je me suis portée volontaire, en effet. J'étais responsable des *komsomolets* de l'Institut Herzen et, de ce fait, je pouvais difficilement faire autrement que donner l'exemple. C'était comme une « mobilisation volontaire », si vous voulez. Peut-être, au fond, aurais-je pu ne pas partir. Peut-être aurais-je pu passer autrement ces quatre années de guerre. Peut-être aurais-je pu rester dans Leningrad assiégé… En 1941, j'habitais cette ville, où je faisais des études à l'Institut pédagogique Herzen, en cours du soir. Dans la salle de réunion trônait une grande affiche : « Filles de notre patrie, apprenez le deuxième métier de la défense ! » À l'Institut Herzen, il n'y avait que des filles. Le cours d'éducation militaire y était cependant obligatoire, dans le cadre des activités des *komsomolets*, dont j'étais responsable (j'avais déjà dirigé les Pionniers durant mes années d'adolescence). Nous avions le choix entre trois formations : tirailleur, transmissions et infirmière. Je répète, ces cours étaient obligatoires, bien plus, par exemple, que les cours de littérature comparée ou de vieux slave. On pouvait sécher les cours de littérature comparée ou de vieux slave, mais pas ceux d'éducation militaire. Ainsi, je suis devenue infirmière. Mais on m'a très mal préparée, cet enseignement à l'Institut Herzen n'était pas très sérieux.

Fin juillet 1941, j'ai été affectée à l'équipe sanitaire volante qui évacuait les blessés de Leningrad. La ville était déjà bloquée. Seul le passage sur le lac Ladoga demeurait ouvert. Je transportais des blessés, parfois à demi morts, du Ladoga, gare de Kabona, jusqu'à Vologda. C'est sur ce parcours que j'ai été grièvement blessée, le 26 octobre 1941, près de la gare de Valïa. Commotion cérébrale, orbite touchée, épaule gauche abîmée. On m'a évacuée vers l'hôpital de Vologda puis, étant donné la gravité de mon état, vers celui de Sverdlovsk.

Dès que j'ai été déclarée guérie, le 30 décembre 1941, je suis allée au département de l'évacuation de Sverdlovsk pour demander une nouvelle affectation. J'étais dans le couloir et j'attendais d'être fixée sur mon sort. Suite à la blessure, ma volonté de partir au front s'était évaporée. J'avais peur, une peur terrible de ce futur inconnu. Un homme âgé, en uniforme, s'est approché de moi et m'a demandé ce que je faisais là. Je lui ai répondu que j'attendais une nouvelle affectation. Il a baissé la voix et m'a dit : « *Ex Nostris ?* » Je ne comprenais pas.

« Quoi ?

– Es-tu des nôtres ?

– Quels vôtres ?

– Es-tu juive ?

– Oui. »

Il a sorti un bloc-notes, y a écrit mon nom. Ensuite, il m'a demandé d'où je venais et où étaient mes parents. Je lui ai débité d'un souffle que mes parents avaient été arrêtés, que j'avais été obligée de quitter Moscou et de partir chez mamie, que mon oncle, à son tour, avait été arrêté, que, de ce fait, ma cousine nous avait rejointes à Leningrad, que je ne savais pas où se trouvait mon père et que ma mère était en Algérie.

« Quoi ? Quelle Algérie ?

– Algérie – le camp des femmes des ennemis de la patrie[5]. »

Je me souviens très bien qu'en disant cela, je soulignais chaque mot comme si je faisais un rapport officiel.

« Mais, ce que je désire le plus, c'est revenir à Leningrad où sont ma grand-mère et mes cousins.

– Moi aussi c'est là que je voudrais être, avec ma femme, mon fils et ma fille. Tu as quel âge ?

– 19 ans en février.

– Ma fille a 18 ans. »

Il m'a donné un papier et m'a demandé de lui écrire mon nom et ma date de naissance. J'ai sorti mon *Eugène Onéguine* pour y appuyer la feuille de papier et j'ai écrit ce qu'il demandait.

« Tu lis *Eugène Onéguine* ?

– Non, je l'apprends par cœur.

– Tout entier ?

– Oui.

– Et quoi encore ?

– Six livres d'Akhmatova.

– Tiens donc ! Attention, je vais te tester tous les soirs ! »

Puis il a quitté le couloir. Il a disparu un long moment. Il est réapparu en me disant : « Elena Georguevna, vous êtes mon subordonné, infirmière sur le train sanitaire 122. » Quand nous sommes sortis, il m'a demandé si je savais faire les intraveineuses. J'ai répondu que non. « Tu as deux semaines pour apprendre, ça et encore beaucoup d'autres choses probablement. » Deux semaines, c'était le temps qu'allait mettre notre train pour arriver du front à Sverdlovsk.

Je lui ai demandé s'il m'avait embauchée parce que j'étais juive. Il m'a répondu avec la question : « C'est interdit ? » Plus tard, il a ajouté : « Oui, parce que tu es juive et parce que je veux que tu survives. »

J'ai eu la chance de tomber sur cet homme, Vladimir Efremovitch Dorfman. Autrement, j'aurais été renvoyée en première ligne. À cette époque où l'on bouchait les trous avec n'importe quel être humain, cela m'aurait sans doute condamnée à mort. Son propre fils n'a pas eu cette chance… Je l'ai supplié pour qu'il intègre ses enfants à notre train sanitaire. Mais il a toujours refusé. Il me disait qu'il ne pouvait pas le faire parce que c'étaient ses propres enfants et parce qu'il était juif. Et il a reçu un jour le *pokhoronka*[6] pour son fils. Ce souvenir me tue…

C'est ainsi que je me suis retrouvée dans un train sanitaire. Il y avait des médecins en permanence, on dispensait des soins sérieux et, très vite, je suis devenue infirmière-chef. J'ai été blessée une deuxième fois et soignée sur place. Voilà ma guerre : je n'ai participé à aucun corps à corps et je n'ai pas d'action héroïque à mon actif. Mais je suis devenue infirmière, et une bonne infirmière.

Et je suis devenue juive dans l'ambiance antisémite qui régnait dans l'armée. Je suis devenue juive à force d'entendre les anecdotes vulgaires sur ces Juifs qui faisaient soi-disant la guerre à Tachkent[7].

Nous avons survécu pour savoir la vérité sur le ghetto de Varsovie, sur Auschwitz et sur Ravensbrück. Nous avons survécu malgré les accusations de « cosmopolitisme » et d'« assassins en blouses blanches[8] » et malgré tout ce qui s'est passé durant les cinquante ans qui ont suivi la victoire. Il est probable que je serais devenue juive même s'il n'y avait pas eu la guerre… Mais qui sait ? En 1963, mes *Notes d'un médecin* ont été publiées dans le magazine *Neva*. J'ai signé ces Mémoires du double nom Bonner-Alikhanova. Alikhanov était mon père et je voulais qu'il figure là d'une façon ou d'une autre. Moi-même, je m'étais appelée Lyusia Alikhanova jusqu'à la huitième classe [seconde]. Mon amie la plus proche disait que c'était une façon de camoufler ma judéité. Elle est morte il y a longtemps. Comme Vladimir Efremovitch. Et je m'interroge encore : peut-être qu'inconsciemment j'ai vraiment voulu cacher ma judéité.

Avant je ne pensais jamais à ça, à l'appartenance nationale. J'ai grandi dans la maison du Komintern[9], où la césure était entre les amis et les ennemis de la Révolution. Mon meilleur ami, Seva Bagritski[10], m'a dit un jour qu'il était un germano-youpin. Ça m'a choquée un petit peu. Seva Bagritski était un grand poète. Il s'est porté volontaire et il a été envoyé pour boucher un trou sur le front. Il est parti fin décembre 1941 et, le 26 février 1942, il était déjà mort. Dans ses vers, il écrivait qu'il voulait survivre aux gens de son âge, pour revoir sa maman. Sa maman était au bagne. C'était un garçon très intelligent, beaucoup plus intelligent que nous tous.

Un des grands mensonges de cette guerre a été de dire et d'écrire que des millions se sont portés volontaires. Des millions ont été mobilisés, ça oui. Seules les personnes dupes d'*intelligenty*[11] se sont portées volontaires. Et c'étaient des cas isolés.

Avant de partir au front, Seva a été envoyé à Tchistopol, et je pense qu'il étouffait littéralement dans cette ville. Comme un autre poète d'ailleurs, Marina Tsvetaïeva[12], qui s'est suicidée un peu avant à Tchistopol. Il écrivait des vers. Il écrivait qu'il lui semblait que ses ancêtres juifs avaient été des gens sages et qu'il devenait sage, lui aussi.

Voilà. Pour revenir à la question de la nationalité, je ne savais pas grand-chose là-dessus. Je savais que certaines de mes amies étaient des non-Soviétiques – des Bulgares, des Américaines, des Portugaises, des Autrichiennes – et que les autres étaient des Soviétiques. Et c'était tout. Quand j'ai rempli le formulaire pour obtenir un passeport, j'ai écrit que ma mère était juive et mon père arménien. Le passeport me donnait pour arménienne. C'est avec ce passeport que l'on m'a attribué une nationalité. En 1945, j'ai reçu un document militaire avec une colonne pour la nationalité – je ne sais quel diable a eu l'idée d'y faire figurer cette donnée. Et là, j'ai lu que, pour l'armée, je n'étais pas arménienne, j'étais juive.

À l'été 1993, avant les dégoûtantes élections de décembre[13], avant l'amnistie, avant l'horreur de la guerre dans le Caucase, je reçois un coup de téléphone d'une inconnue qui me dit d'un ton très aimable qu'elle est moscovite. Je réponds, très heureuse, que moi aussi. Elle lâche alors : « Tu n'es pas une Moscovite, tu es une salope envoyée par les youpins, fous le camp de notre Moscou. » J'ai raccroché et je me suis souvenue que c'était l'anniversaire du 19 août[14]. J'ai pensé aussi que je devais être en train d'oublier que j'étais juive car, les années précédentes, j'avais reçu des coups de téléphone de gens qui voulaient savoir : « Alors tu es toujours vivante, sorcière arménienne, mais attends encore un peu, ça ne sera plus très long maintenant. » C'était un tantinet trop tôt quand même…

Q. Revenons au train sanitaire.

R. Ce n'était pas un service de l'arrière, mais de l'assistance médicale sur place. C'était même assez dangereux car les Allemands bombardaient sans cesse les voies ferrées. Au début de mon service dans ce train, on a peint les wagons avec enthousiasme. Tous les toits en blanc avec de grandes croix rouges. C'était un ordre d'en haut. On pensait qu'avec ça les Allemands s'abstiendraient de bombarder. Le résultat a été que les trains avec croix rouges sont devenus les cibles prioritaires[15] des avions allemands. Ces bombardements étaient affreux. On a peur quand on est sur terre, bien sûr, mais, dans un train, c'est pire. Pendant le bombardement, le train s'arrêtait, les blessés qui pouvaient marcher sortaient comme ils pouvaient et nous, nous restions dans les wagons avec les blessés graves et les immobilisés.

Et puis nous devions tenir compte d'une chose dégoûtante – il fallait surveiller

les blessés, afin qu'ils ne s'enfuient pas. Il y avait tel nombre au chargement, il fallait le même nombre au déchargement. Morts ou vivants – tout le monde s'en foutait. Chaque wagon était verrouillé et, après chaque intervention médicale, il fallait refermer les portes. Si un blessé disparaissait, c'était fort embarrassant : le *zampolit*[16] devait se détourner de sa partie d'échecs et de sa radio, il fallait lui communiquer un rapport avec la description minutieuse du disparu afin qu'il soit facilement retrouvé et l'on devait adresser une cascade de rapports à la hiérarchie. Les blessés mouraient ? Et alors ? On déchargeait les cadavres à la station suivante et c'était tout.

Oui, pour revenir sur les bombardements allemands, nous avons repeint les toits en vert foncé. Notre cas n'a pas été unique – tous les services sanitaires de l'armée soviétique ont opéré le même revirement. À mon avis, c'est un détail très intéressant de la guerre.

Je suis demeurée avec le train sanitaire jusqu'à la fin, jusqu'à Innsbruck, en Autriche. D'Innsbruck, on est revenus à Leningrad, notre unité a été dissoute, mais je n'ai pas été démobilisée. On m'a envoyée en Carélie, zut j'ai oublié le nom de la gare. J'ai servi dans un bataillon de sapeurs en tant qu'adjointe du service médical. C'était une époque horrible. D'un côté, la guerre était terminée, de l'autre nous avions tous les jours des sapeurs tués ou grièvement blessés. Tout était miné, vraiment partout, on ne pouvait pas faire un pas sans danger. Pour déminer, ils recrutaient des volontaires même parmi les filles et ces filles se faisaient massacrer, comme des canards à la chasse. C'était ça, ma guerre.

Q. Elena Georguevna, vous vous souvenez de la date de votre premier départ dans l'armée ?

R. Non, je ne me souviens pas. Ma carte militaire se trouve à Moscou.

Q. Quand même, pour essayer de préciser un peu… Juillet ou août 1941 ?

R. Fin juillet.

Q. Elena Georguevna, vous souvenez-vous du discours fait par Staline ? Je ne me souviens pas exactement quand il l'a prononcé, le 12 ou bien le 18 juillet.

R. Je ne me souviens pas du tout. Sauf qu'il a dit « frères et sœurs[17] ». Et c'était si tard ? Le 18 juillet seulement ? Vous êtes sûr ? Presque un mois après le début de la guerre ?! Après notre entretien, je vérifierai. En y réfléchissant, attendez voir, oui, je me souviens du discours et aussi comment on entendait sa respiration et tout ça [elle parle avec sa fille]… Tu cherches la date ?

Q. Elena Georguevna, en fait je vous ai posé cette question pour savoir si ce

discours avait été le déclencheur qui vous aurait poussée à partir à la guerre.

R. C’est quelque chose de très important et je tiens à en parler. J’avoue que la Guerre patriotique a été un acte héroïque du peuple, mais cet héroïsme a été exploité par tous les gouvernements à partir de 1945 en URSS, puis en Russie. C’est complètement inacceptable pour moi. Quand, aujourd’hui, les vétérans se disent d’accord avec Loujkov[18] et avec les autres pour afficher des portraits de Staline dans la capitale de notre pays, dans Moscou, la ville-héros, je trouve ça révoltant. Je veux souligner que le mythe du cri d’attaque « Pour la patrie, pour Staline ! » est né après la guerre. Faites le tour des vétérans, interrogez-les, posez-leur précisément la question : Tu criais « Pour Staline » ? « Pour la patrie » ? Où ? Quand exactement ? Au cours de quelle bataille ? Et vous verrez que tout le monde criait « *Mat*[19] *!* » (« Ta mère ! »), et que personne ne criait « Pour Staline », « Pour la patrie ». Quand un homme était blessé, il criait « *Oï mamotchka !* » (« Oh, maman ! »), et ils le criaient aussi quand on les opérait sans anesthésie. Dans la salle d’opération, personne ne criait « Pour Staline ». Quand la guerre s’est achevée, la parade de la victoire célébrée, on a commencé à nous supprimer des avantages à nous autres, les vétérans. En parallèle, ils ont inventé le mythe « Pour Staline », « Pour la patrie ». Je vous jure sur la tête de mes enfants qu’ils ne criaient que « Ta mère ! » et « *Oï mamotchka* » !

Quand on demande qui a gagné la guerre, qui a été le plus grand chef, je le répète toujours : il n’y pas eu de grands chefs. Ni de notre côté, ni du côté allemand. La victoire a été remportée par les sous-lieutenants et les lieutenants. Ils ont été les plus bienveillants pour les soldats, les plus intelligents dans les questions militaires. C’étaient les petits gars qui avaient fait l’école en même temps que moi… Quand j’étais en 8e classe [seconde (1937)], sont apparues les écoles militaires. Vous savez bien qu’on vivait avec le sentiment d’imminence de la guerre… Nos garçons sont allés faire leurs études dans ces écoles. Les voilà, les acteurs principaux de la victoire. Je vais ajouter quelque chose. Sur Internet il existe un site qui s’appelle odnoklasniki.ru (site social pour retrouver ses amis d’école). Je fréquente aussi le site du ministère de la Défense pour chercher mes amis d’école et je les trouve. Je regarde les photos… Voilà Vassia Bogdanov, il est tombé. Et puis Goga Katchevski, mon copain, tué à Koursk. La génération qui, à l’époque de la guerre, avait entre 17-18 ans et 25 ans, cette génération de l’intelligentsia urbaine, qui avait tout juste fini l’école ou était en train de terminer l’école, c’est elle le grand chef de cette guerre. Et puis la masse énorme des paysans, cette couche de la société laissée sans droits à toutes les

époques, elle aussi, elle a gagné cette grande guerre. Et ces vétérans qui vous disent aujourd'hui qu'ils hurlaient « Pour Staline », « Pour la patrie », ils mentent ! C'est maintenant qu'ils le hurlent !

Q. Quels sentiments éprouviez-vous à l'époque pour les Allemands ?

R. Je ne pensais pas aux Allemands. Je n'avais aucun sentiment pour eux. J'ai été élevée dans la maison du Komintern où je côtoyais des étrangers tous les jours. J'ai grandi dans un milieu très international. Noirs, Blancs ou Allemands, c'étaient mes amis d'enfance. Avant 1937, j'ai grandi avec eux. Quand j'ai lu par exemple « Tue un Allemand ! », vous vous souvenez de cet article[20] et de ce slogan ? Quand je l'ai lu, j'ai été horrifiée, abasourdie. Vous savez, ça m'a tellement marquée que je me souviens où j'étais exactement ce jour-là. Dans notre train sanitaire, et sur l'autre voie, juste en face, il y avait un train avec des prisonniers allemands. Oui, exactement ce jour-là ! Je regarde et je vois un Allemand qui, à travers la lucarne à barreaux, le trou d'aération des wagons à bestiaux, me demande du pain. Je lui ai donné ma ration. Notre commissaire l'a su et a réuni le Komsomol pour m'exclure, moi qui étais chef de cette organisation, moi la *komsorg* du train sanitaire. Mais les filles, les infirmières et les *sanitarki* ont voté contre et il a été obligé d'abandonner cette idée.

Ce commissaire s'appelait Pavlov. Nous nous portions une haine réciproque. Les relations étaient horribles. Je le détestais et je savais qu'il m'espionnait et me dénonçait. Une fille s'est trouvée enceinte de lui. On avait une nappe faite dans un tissu de bonne qualité et, quand cette fille a appris sa démobilisation du fait de son état, nous avons tous décidé de lui offrir cette nappe, dont elle pouvait faire des couches. D'excellentes couches pour enfant… Ce salaud de Pavlov se tenait à l'écart, comme si ça ne le regardait pas. Jamais je n'ai éprouvé une telle haine [*elle rit*], jamais comme avec lui. Ça m'imbibait. En même temps, je pense souvent aux autres personnes de notre équipe. Avec un grand amour pour tous. Il y a très peu de temps, j'ai reçu une lettre. Nous avions avec nous un sergent-chef, Bernovski, un Juif de Biélorussie. Il était le plus âgé d'entre nous, dans la tranche d'âge plafond pour être mobilisé. Il avait tant d'amour et montrait tant de soins pour toutes les filles ! Il tenait un journal avec les dates de menstruation de toutes les filles. Et quand l'une avait ses règles, il la dispensait des travaux pénibles. « Vous devrez un jour être des mamans, souvenez-vous », nous disait-il souvent. Toute la famille de Bernovski a été exterminée par les nazis. Quand, à cause des activités de Sakharov, mon nom a commencé à apparaître ici et là, j'ai reçu une lettre. C'était un des fils de Bernovski, de son deuxième mariage, que

j’ignorais. Il m’écrivait : « Elena Georguevna, mon père me racontait toujours des choses sur Lenotchka Bonner, comme elle était belle et bonne, mais je ne pouvais imaginer qu’il s’agissait de vous. » [*Elle rit.*] À l’époque, son père était déjà mort.

Q. Elena Georguevna, on a beaucoup écrit sur les atrocités de nos soldats, commises en Allemagne…

R. Je ne veux pas parler de ça ! C’était un enfer. C’était horrible. Une fois, dans notre train sanitaire on a amené… [*Elle pleure. Longue pause.*] Quand je commence à penser à ça, je me mets à trembler… On a amené une fillette de 5 ans. Violée. Non, je refuse de parler de ça. [*Elle pleure à nouveau.*]

Q. Elena Georguevna, je ne comprends pas bien : vous êtes partie à la guerre comme volontaire, et vous ne pensiez pas en termes de patrie. Alors, pourquoi êtes-vous partie ?

R. Qui pensait pour la patrie ou contre la patrie ? La vie était comme ça et c’est tout ! Je ne sais pas à quoi je pensais. Je pensais comment dormir une heure de plus. Je pensais que je ne devais pas manger mon pain. Je séchais ma ration de pain, parfois on la recevait même déjà séchée. Trois grands morceaux de biscotte de pain noir. Je les échangeais contre du miel et du beurre et j’envoyais ça à maman dans le camp où elle était. Je ne me demandais pas pourquoi je faisais la guerre, je ne pensais qu’à envoyer des choses à maman. Je ne mangeais que la soupe. Les autres filles me disaient, comment tu peux, il faut se nourrir, mais ça allait, je m’en contentais… Quand on arrivait dans une ville pour déposer des blessés, je pouvais aller à la poste et envoyer le colis à maman. À ma grande honte, et je m’en sens coupable encore aujourd’hui et ne peux me le pardonner, on pouvait utiliser l’argent dans Leningrad assiégé. Je l’ai compris plus tard en lisant des lettres de mamie. Malheureusement, je n’ai jamais envoyé d’argent à mamie dans Leningrad assiégé. J’ai été une vraie idiote.

Et puis nous n’avions d’autre choix que de faire la guerre – devant nous il y avait les Allemands et derrière nous le Smersh[21]. Il y avait ce sentiment profond qu’*il le faut* !

Q. Permettez-moi de revenir sur cette question encore une fois. Après la guerre, vous avez fait des études de médecine. La guerre, votre expérience d’infirmière pendant la guerre ont-elles joué un rôle dans ce choix ?

R. Je ne sais pas, je ne peux plus identifier le vrai motif maintenant.

Q. L’expérience de la première guerre vous a-t-elle servi à mener la

deuxième ?

R. Très difficile à dire. Il me semble que c'est 1937 qui m'a façonnée intérieurement – l'arrestation de mes parents. Cette situation : être à la fois orpheline et avoir ses parents… On était trois chez mamie : moi, mon petit frère et ma cousine germaine, car le frère de ma mère a aussi été arrêté. Ces trois dernières années d'école ont formé mon caractère.

Q. Et le *politruk*[22] Pavlov, il était au courant que vos parents étaient *represirovani* (victimes de la répression) ?

R. Bien sûr. Je ne l'ai jamais caché. En plus, quand on proposait quelqu'un pour une décoration, la personne devait se soumettre à une enquête écrite et j'ai toujours dit ce qu'il en était de mes parents. Je ne peux pas vous dire que j'en étais fière, mais je l'écrivais. Mon commandant me suppliait : « Ne l'écris pas, ne le mentionne pas. » Mais je l'écrivais. Et plus tard, quand nous avons traversé la frontière de l'Allemagne, on m'a appelée, un officier m'a dit : « Vous êtes fille d'ennemis de notre pays. Par conséquent, l'ennemi va essayer de se mettre en contact avec vous. Vous devez nous rapporter immédiatement toute information sur ces contacts. »

Je ne me souviens ni de son nom ni de son rang. Je me souviens d'une seule chose, je n'arrêtais pas de lui jeter à la figure que nos soldats criaient pendant l'offensive : « *Mat !* » (« Ta mère ! »). Il m'a prévenue que si je disais un mot à quiconque de tout cela, j'en subirais de lourdes conséquences. En retournant au train, la première chose que j'ai faite a été de raconter cette histoire à tout le monde. Voilà mon unique contact avec le Smersh.

Q. Dans votre livre *De mères en filles* vous ne mentionnez que quelquefois la guerre… Pourquoi ? Elle n'a pas été si importante pour vous ?

R. La vie est longue et il y a eu d'autres choses que la Guerre patriotique… À cette époque, je n'étais pas un être humain conscient. Ma vie consciente est liée à l'autre guerre. Et cette deuxième guerre-là, contre le régime soviétique, a été beaucoup plus dure et difficile.

Vous savez, mon uniforme, que je portais dans les premières années d'université, s'est usé un peu plus tôt que ma fierté – et même ma vanité – d'être un officier soviétique.

Je marchais rue Marszalkowsky, à Varsovie – c'était durant un magnifique automne doré de 1967 – et je demande à un passant comment aller à l'hôtel Bristol. L'ami polonais qui m'accompagnait m'a entendue. Plus tard, quand je

l’ai revu, il m’a dit : « Avec toute la naïveté d’un occupant russe, Madame Elena s’attend à ce que chacun comprenne son polonais. » Exprimait-il dans cette remarque un peu de la tension qui existait alors en Pologne ? Quoi qu’il en fût, je me sentis coupable. Une Russe ? Un officier des forces d’occupation ?

Août 1968 s’achevait. Je rendais visite à des cousins de ma mère qui vivaient en France. Mais je ne pouvais pas m’intéresser à Paris, aux boulevards, aux musées, pas même à la *Victoire de Samothrace* au Louvre ! Car je mourais littéralement de chagrin, de honte et de culpabilité. Je me disais que si je souffrais, ma patrie souffrait aussi et que je devais rentrer. Mais mon vol de retour était prévu le 15 septembre. Et chaque jour je devais rencontrer une nouvelle partie de la famille.

La femme de mon cousin vint en visite avec son fils de 10 ans. Il entra, s’appuya au mur et garda le silence. Quelqu’un lui demanda : « Pourquoi ne serres-tu pas la main à ta cousine ? » En me regardant droit dans les yeux, il répondit : « Je ne serre pas la main à un officier russe. » Je me demande ce qu’ils avaient pu lui raconter. Mais je savais déjà que les chars soviétiques qui roulaient dans les rues de Prague étaient les miens. Et j’en eus honte. Et la culpabilité, la responsabilité, étaient miennes.

Trois ans plus tard, Andreï Dmitrievitch (Sakharov) et moi roulions dans un taxi. Le chauffeur était jeune et bavard. Parlant de lui-même, il lança : « C’était à l’époque où les Tchèques nous ont attaqués… » Andreï ne put retenir un cri : « Qui a attaqué ? – Les Tchèques, vous savez bien, à Prague, vous ne vous souvenez pas ? »

Pourquoi tous ces épisodes refont-ils surface dans ma mémoire, chacun minuscule, un point dans une ligne, comme un code Morse, point, tiret, point ?

J’étais toujours étonnée par l’habileté de nos dirigeants à exploiter le souvenir de la Seconde Guerre mondiale, que ce soit Staline, Khrouchtchev, Brejnev ou Gorbatchev. Plus tard ce fut « l’anniversaire d’Eltsine » [en 1995, pour le cinquantenaire], au moment où une autre guerre était en cours. En arrière-plan, la facilité avec laquelle notre pays ignorait cette guerre et vivait comme si de rien n’était. Cet anniversaire m’apparut comme le comble du cynisme, pire comme l’atrophie complète de la fibre morale d’une nation. Et maintenant c’est Loujkov avec ses portraits de Staline.

Nous appelions ceux qui étaient au pouvoir « eux ». Il y a eu un moment où, s’ils n’étaient pas tout à fait nous, ils n’étaient plus complètement « eux ». Mais cela a dû être une aberration de l’âme, de l’esprit et des sens. « Eux » sont restés

« eux », la culpabilité et la responsabilité sont restées nôtres. Il s'agit de la culpabilité et la responsabilité pour Sumgait[23], pour Bakou, pour les forces spéciales OMON sévissant au Karabakh et à Vilnius[24], pour les réfugiés d'Ingouchie, pour l'extermination du peuple tchétchène et pour les jeunes Russes mourant sur le sol tchétchène, la culpabilité reste nôtre.

Je me demande combien de temps devra passer avant que quelqu'un dise : « C'était à l'époque où les Tchétchènes nous ont attaqués, vous savez bien, à Groznyï… »

Notes

5. *Aljir* signifie « Algérie » en russe. C'est aussi l'acronyme du « Camp des épouses de traîtres à la patrie », situé à Akmolinsk (aujourd'hui Astana), au Kazakhstan.
6. Il s'agit de la lettre de forme triangulaire annonçant officiellement le décès.
7. La blague antisémite de base dans l'Armée rouge disait à peu près ceci : « Le deuxième front est ouvert ! – Qui l'a ouvert ? – Les Juifs ! – Où ça ? – À Tachkent. » La capitale de l'Ouzbékistan a été un très important centre d'évacuation durant l'avance rapide des Allemands en 1941. Des dizaines de milliers de familles soviétiques y ont trouvé refuge. La poétesse Anna Akhmatova, par exemple, y a passé toute la guerre.
8. Allusion à la dernière purge que Staline préparait contre les Juifs en 1953.
9. Le Komintern est la contraction russe d'Internationale communiste, ou IIIe Internationale, fondée par Lénine en 1919. Il siège à Moscou à l'hôtel Lux et regroupe les partis communistes du monde entier dont il coordonne l'action « en faveur de la paix, du socialisme, de l'émancipation des peuples colonisés et de la défense de l'Union soviétique ». La direction et l'appareil du Komintern sont décimés lors de la grande terreur de 1937-1938. Parmi les victimes, le communiste arménien Georgy Alikhanov, le père d'Elena Bonner.
10. Le poète Seva Bagritski (1922-1942), premier amour d'Elena Bonner, est le fils d'Édouard Bagritski (1895-1934), lui-même poète, traducteur et dramaturge russe d'origine juive. En 1937, sa mère est déportée. Il se portera volontaire en dépit de la dispense de service militaire que lui avait value sa très forte myopie. Elena Bonner a bien plus tard publié ses poèmes, sans le secours d'aucun carnet ni cahier, tous disparus : elle les savait simplement par cœur…
11. Voir note 1 p. 47.
12. Marina Tsvetaïeva (1892-31 août 1941) est la plus grande poétesse russe du XXe siècle. Après son retour forcé de France en 1939, elle vit son mari fusillé et sa fille déportée. Évacuée à Tchistopol, désespérée, elle mit fin à ses jours par pendaison.
13. Les élections législatives du 12 décembre 1993 à la première Douma.
14. La tentative de putsch d'août 1991, quand l'aile ultraconservatrice du parti communiste, avec l'appui du KGB, a voulu renverser Gorbatchev.
15. Sans aller jusqu'à parler de cibles prioritaires, les trains sanitaires n'ont en effet pas été épargnés par les Allemands, comme le rapportent de nombreux témoignages soviétiques. Dès le 22 juin 1941, la guerre de Hitler est une entreprise d'extermination en bonne et due forme, pensée, organisée et menée comme telle. Notamment au prétexte que l'Union soviétique n'a pas ratifié la convention de Genève de 1929 (relative au traitement des prisonniers de guerre), les troupes allemandes sont autorisées à se conduire sans tenir compte d'aucune règle de droit ou d'humanité, d'aucune loi ou pratique traditionnelle de la guerre, que ce soit avec les prisonniers

de guerre, les civils des deux sexes et de tous âges, les blessés, les monuments et œuvres artistiques et culturelles.

16. Voir note 2 p. 37.

17. Voir p. 8.

18. Iouri Loujkov, nommé maire de Moscou par Boris Eltsine en 1992, élu et réélu à trois reprises depuis. Pour le 65e anniversaire de la victoire, le 9 mai 2010, il a soutenu l'idée de certaines associations de vétérans de pavoiser Moscou de portraits de Staline, déclenchant une violente polémique.

19. Dans nombre de témoignages de vétérans, on voit comment, pour les soldats *intelligentnyi*, la guerre a été la première rencontre avec le *mat*, avec l'obscénité. Ça a été un choc culturel. L'appropriation du *mat* est pour ces soldats *intelligentnyi* une intégration dans la machine de guerre, le signe de la perte d'une certaine pureté et l'acquisition de quelque chose qui est de l'ordre du professionnalisme. Avec l'usage du *mat*, on devient un soldat *obstrelennyi*, c'est-à-dire aguerri.

20. C'est au début de l'été 1942, après la reprise de l'avance allemande vers le sud de l'URSS, que le régime lance une intense campagne de propagande visant à instiller la haine de l'agresseur. La campagne démarre le 23 juin avec la publication de *L'École de la haine* de Cholokhov et d'un article intitulé « Tuez la bête », signé Alexeï Tolstoï dans la *Pravda*. Le 19 juillet, le quotidien *L'Étoile rouge*, le journal de l'armée, publie un poème de Constantin Simonov, « Tue-le », dont le refrain est : « Tue-le, tue-le chaque fois que tu en vois un. » L'acteur le plus visible de la montée en puissance de ce sentiment de haine est Ilya Ehrenbourg. Écrivain et journaliste de renom, il livre quotidiennement un article à *L'Étoile rouge*. Chaque soldat soviétique le lit, notamment dans l'édition du 13 août 1942, titrée « Tue les Allemands ». « Aujourd'hui il n'y a pas de livres ; aujourd'hui il n'y a pas d'étoile dans le ciel ; aujourd'hui il n'y a qu'une pensée : tue les Allemands. Tue-les tous et enterre-les dans la terre. Ensuite nous pourrons aller dormir. Ensuite nous pourrons à nouveau penser à la vie, et aux livres, et aux filles, et au bonheur. Mais maintenant nous devons combattre comme des fous, vivre comme des fanatiques… L'Allemand est comme un écran dressé entre nous et la vie. Nous voulons vivre. Et, pour vivre, nous devons tuer des Allemands… Tout le monde sait que nous les tuerons tous. »

21. Voir note p. 121.

22. *Politruk* est un terme générique, souvent traduit trop rapidement par « commissaire politique ». « Travailleur » ou « instructeur politique » serait plus correct car *politruk* désigne un officier politique subalterne, en dessous du niveau du régiment. À partir du régiment, les officiers politiques supérieurs, qui partagent jusqu'au 9 octobre 1942 la responsabilité du commandement avec les militaires (ils contresignent les ordres), portent le vieux titre de *voennyi komissar*, hérité de la guerre civile. Il convient donc de leur réserver le terme de « commissaire ». On trouve parfois, à la place de *politruk*, *zampolit* (pour *zamestitel' politruk*), qui signifie précisément « instructeur politique adjoint ». De jeunes officiers membres des Komsomols tiennent souvent ce poste.

23. Avec le pogrom de Sumgait en février 1988 en Azerbaïdjan s'ouvre la longue série des sanglants conflits interethniques qui secouèrent l'URSS et secouent encore la Russie vingt ans après la disparition de celle-ci.

24. Le 11 mars 1990, le Conseil suprême de Lituanie proclame l'indépendance du pays, reconnue seulement par l'Islande. Le gouvernement central de l'URSS impose alors un blocus économique qui se transforme en action militaire en janvier 1991 quand les troupes d'élite du KGB sont envoyées pour reprendre les centres et institutions du pouvoir. L'attaque de la tour de télécommunications de Vilnius, notamment, fait plusieurs morts et de nombreux blessés. Ce « premier front balte » sera suivi du « second front balte » que Moscou ouvrira à Riga, en Lettonie, dans la semaine qui suit les événements de Vilnius. Quelques mois plus tard, l'Union soviétique aura cessé d'exister.

2

Leonid Nikolaevitch Rabitchev

Le romantique et les violeurs



Leonid Rabitchev en 1943.

Né à Moscou en 1923. Premier lieutenant durant la guerre. Deux médailles de la Grande Guerre patriotique (2e degré), titulaire de l'ordre de l'Étoile rouge. Peintre et écrivain, il est membre de l'Union des peintres à partir de 1960 et de l'Union des écrivains à partir de 1993. Auteur de dix-sept ouvrages, recueils poétiques et Mémoires. Vit à Moscou.

J'ai été mobilisé en novembre 1941 et envoyé aussitôt à l'école des transmissions, près d'Oufa, en Bachkirie. La formation a duré une année à

l'issue de laquelle je suis sorti avec le grade de lieutenant. J'ai été affecté à un secteur particulier de la défense aérienne, le VNOS[25]. Le VNOS était déployé autour des grandes villes. Mais les besoins du front étaient tels qu'au lieu de nous laisser à notre mission spécifique on nous a utilisés comme de simples officiers. En soi, ça n'était pas un problème car, dans cette école, on nous apprenait de tout : tir, conduite automobile, éléments de tactique d'infanterie, télécommunications, etc.

Au début j'ai eu des problèmes à cause de ma santé : mon bras droit et ma jambe droite se coordonnaient mal. [*Il rit.*] Du coup, j'ai été exempté de corvées. Peu à peu, j'ai remédié à ce défaut, mais j'ai souffert, d'autant plus que la formation était vraiment très dure. Un dicton circulait parmi les élèves : il est si difficile de faire des études et si facile de faire la guerre. Le matin, nous devions courir 2 kilomètres pour arriver à la cantine, avec le masque à gaz sur le visage, le lourd fusil à baïonnette de l'époque tsariste, la cartouchière bourrée de briques, la pelle de sapeur, etc. La route était très mauvaise, pleine de nids-de-poule, j'avais toujours peur de tomber et de blesser avec la baïonnette celui qui courait devant moi. La moitié de la compagnie s'évanouissait pendant ces simples trajets vers la cantine. Et tout le reste était à l'avenant.

Nous ne rêvions que d'une chose, aller faire la guerre. Tout le monde envoyait des requêtes demandant une mutation immédiate au front. C'est vous dire… L'ardeur patriotique, absolument générale, y était aussi pour quelque chose. Mais le traitement qu'on nous faisait subir était insupportable, vraiment.

La formation terminée, nous avons été envoyés, serrés comme des sardines, en wagons à bestiaux, à Volokolamsk, où se trouvait l'état-major du Front[26] du Centre. Puis on nous a affectés au secteur de la 31e armée. Il fallait repasser par Moscou. J'ai pu y voir mes parents – j'ai passé ces deux jours à la maison, deux jours de bonheur. De Viazma, on m'a expédié directement au front, au bord de la rivière Vazouza. Je commandais une compagnie dans un bataillon indépendant de transmissions attaché à la 31e armée. Mais le commandement de l'artillerie ne savait trop quoi faire de nous, et notre formation pour le VNOS les rendait perplexes. Alors nous avons servi de bouche-trous. Sous les bombardements, nous assurions la liaison entre les corps et les divisions, entre ceux-ci et l'artillerie antichar d'une part, les aérodromes d'autre part.

Un jour, j'arrive à l'état-major de notre unité. Personne. Le téléphone sonne. Je décroche. J'entends seulement une injure : « *Mat !* » Je raccroche. Le téléphone sonne à nouveau. Je décroche et, encore une fois, une injure bien

sonore. Je raccroche. Comme ça trois fois de suite. La quatrième fois, j'entends : « Qui est là ? » Je réponds : « Lieutenant Rabitchev, qui vient d'arriver en mission de liaison. – Dix nuits de prison ! »

C'était le chef d'état-major de l'armée. Il ne pouvait prononcer un mot sans jurer. Sur ce, arrive mon chef d'unité. Il rit beaucoup de cette histoire et me recommande de ne pas m'inquiéter. Il a tenu parole, j'ai coupé aux dix nuits de prison. [*Il rit.*] Il me dit : « Bon, en attendant de vous trouver une fonction, je vous envoie au département cartographique. Prenez le cheval et allez m'y chercher des cartes. »

Je sors. Je vais vers le cheval avec un mauvais pressentiment. Je n'ai jamais monté de ma vie. J'aperçois l'animal : ni selle ni éperons, juste un oreiller attaché sur le dos. Nous étions en décembre 1942, nous manquions de tout. Dans les six mois, la situation allait complètement changer. Bon, j'essaie de grimper, je vois que l'oreiller commence à glisser vers bas. Je prends le cheval par la crinière. [*Il rit.*] Ce premier voyage a été horrible. Finalement, je suis allé à pied, accompagné par le cheval. [*Il rit.*] J'ai fini par arriver au département de cartographie. Il y avait un amas de cartes, ils m'ont tout collé dans les bras, sans rien attacher. Et moi, comme un imbécile, je ne comprends pas qu'il faut les lier ensemble. Je sors et je vois que mon cheval a détalé. Heureusement, un soldat a vu la scène, a arrêté l'animal et l'a attaché à un poteau. Je grimpe sur le poteau, puis, du poteau, je glisse sur le cheval, l'oreiller bascule, passe sous son ventre et l'animal démarre sans rien me demander. Il y avait un vent fort et, bien entendu, toutes les cartes se sont envolées. Pendant que je les ramassais, le cheval est parti au galop. [*Il rit.*] Je suis rentré à pied et la charmante bête m'attendait à notre PC. [*Il rit.*] C'était mon premier jour de guerre, à peu près 5 kilomètres en arrière de la première ligne, au bord de la Vazouza. Les Allemands occupaient les hauteurs alentour et nous bombardaient sans arrêt.

L'autre histoire est encore plus marrante et très typique de l'armée soviétique. Le 26 décembre 1942, le capitaine Moldovanov me convoque et me commande : « Voilà six postes. Vous devez assurer la liaison entre ces six postes et l'armée dans les vingt-quatre heures. » Mais pour réaliser ce travail, il me fallait 30 kilomètres de câble et les appareils, dont je savais que nous ne les avions pas. Je lui dis :

« Camarade capitaine, comment puis-je exécuter votre ordre si je n'ai pas de câble ?

– Pas de discussion, lieutenant Rabitchev. Vous avez reçu un ordre, exécutez-

le ! »

Je reviens dans ma section, complètement perdu. J'avais devant moi tous les genres de types, d'anciens artilleurs blessés, des criminels fraîchement libérés… Ces droit commun n'avaient pas commis de choses très graves et, il faut le dire, ils faisaient souvent les meilleurs soldats. Ils se sont bien comportés jusqu'en Prusse-Orientale. Après ils sont devenus des bandits. Mais, avant d'entrer en Allemagne, ils possédaient encore un certain sens du devoir… à leur façon.

Ils me disent :

« Où est le problème ? Ne vous en faites pas, lieutenant. Dans une heure, vous aurez vos 30 kilomètres de câble, et même 40 si vous voulez.

– Comment ?

– Nous allons le couper dans le secteur des unités voisines.

– Je ne peux pas vous laisser faire une chose pareille, c'est un crime.

– Lieutenant, tout le monde le fait. À 100 mètres d'ici passe la ligne de la division. Le long de la route passent les lignes de dizaines de grandes unités de l'armée. On va couper là-dedans. Personne ne s'en apercevra aujourd'hui. Et nous, nous allons accomplir notre mission.

– Vous me proposez de perturber les liaisons de toute l'armée ? Y a-t-il d'autres propositions ?

– L'autre possibilité c'est d'aller dans le no man's land. On peut trouver des câbles abandonnés, me dit mon radio Khabibouline.

– Très bien, allons dans le no man's land !

– Non, là-bas, on risque de se faire tuer. »

Je trouve seulement deux volontaires, le sergent Tchestiakov, le plus *intelligentnyi*[27], et le radio Khabibouline. Nous arrivons tous trois sur notre première ligne. Je demande au commandant de la compagnie qui tient le secteur d'alerter nos artilleurs au cas où les Allemands nous tireraient dessus.

Bon, on grimpe, on rampe et, sous le nez de l'ennemi, on réussit à collecter à grand-peine 300 à 400 mètres de câble : il nous en fallait cent fois plus… Les Allemands nous repèrent et ouvrent le feu. L'horreur en une seconde. Ça tombe de tous les côtés. Vite, nous reculons et retour accéléré vers nos lignes. Une heure et demie plus tard, j'ordonne à Kornilov de voler le câble chez nos voisins. Pendant ce temps, je m'en vais au centre de liaison de la division pour faire connaissance avec son chef, le frère du fameux compositeur Pokrass[28].

Deux heures plus tard, j’avais mes 40 kilomètres de câble.

Pendant la nuit, nous posons le câble et, au matin, je fais mon rapport à Moldovanov.

« Bravo Rabitchev !

– *Sloujou Sovetskomou Soiouzou !* (“Je sers l’Union soviétique !”) »

Je sais parfaitement que, demain, nos voisins vont reprendre leur câble et nous couper la liaison avec l’état-major. Mais je ne m’en soucie pas, ce jeu est « sans perte ».

Le capitaine savait parfaitement que j’avais volé le câble chez les voisins. Cette anecdote est un exemple des conséquences de la déroute de 1941 : un an après, nous n’en étions pas encore complètement remis et il y avait des pénuries partout. C’est ainsi que nous vivions et que nous faisions la guerre. [*Il rit.*] Ça a duré jusqu’à l’automne 1943, quand a commencé notre offensive en direction de Smolensk. Avant, c’était la prise de Viazma et le passage du Dniepr.

Nous étions une sorte de réserve à la disposition de l’état-major de l’armée qui nous envoyait où ça allait mal. Mais nous n’avons eu que très peu de pertes car nous n’étions jamais en première ligne. Je n’ai pas tué un seul Allemand. Mais une unité de transmissions comme la nôtre n’est pas représentative. En général, nos pertes étaient énormes et le désespoir venait du fait qu’elles étaient souvent inutiles.

En juin 1944, sur tous les fronts, de la Baltique au nord à l’Ukraine au sud, nous sommes passés à l’offensive. Il régnait une humeur joyeuse. Toutes les *telephonistki* connaissaient ma voix et, mi-sérieux mi-rigolard, je leur faisais des déclarations d’amour. Tout le monde pouvait nous écouter et même se mêler à la conversation. [*Il rit.*] La période qui précédait cette offensive générale a été marquée par neuf mois de combats défensifs dans les conditions très difficiles de l’immense marais du Pripet. Les Allemands gardaient les rares hauteurs et nous étions bombardés sans cesse.

L’offensive a été si impétueuse sur le front central qu’à peine mes téléphonistes arrivaient à creuser une tranchée et à y poser les câbles que, le lendemain, on se retrouvait tellement à l’arrière qu’il fallait tout démonter et repartir vers l’avant. On n’arrivait pas à suivre.

Un moment de cette offensive s’est gravé dans ma mémoire. C’est la bataille pour la libération d’Orsha. Là, j’ai compris beaucoup de choses et j’ai été témoin de deux crimes, qu’on cache toujours.

On m’avait ordonné de prendre position sur le point d’observation réservé au commandement d’armée, poste qui se trouvait sur une hauteur située à 500 mètres des tranchées allemandes. J’avais fait enterrer ma voiture *Gazik* dans une petite tranchée recouverte de branches. Je devais m’assurer des liaisons entre les divisions et l’état-major d’armée. Cette hauteur porte un nom, Staraïa Toukhinia. J’y ai passé à peu près vingt jours, je vivais dans la *Gazik*. Les Allemands nous bombardaient sans répit. Ils avaient sans doute découvert que se trouvait là un nœud de communications ou bien c’était la présence de l’abri du commandant d’armée qui nous valait ces obus. En tout cas, je me trouvais dans l’abri de ce général.

Léon Tolstoï mentionne cette hauteur, Staraïa Toukhinia, dans *Guerre et Paix*. Napoléon y avait placé son poste d’observation. En 1944, on y trouvait aussi un point d’observation mais avec de puissantes lunettes d’artillerie. Rien de ce qui se passait chez l’ennemi ne m’échappait et c’est tout juste si je ne lisais pas leurs journaux en même temps qu’eux.

L’offensive a commencé par un bombardement d’artillerie. C’était le 19 mai [en fait le 20 juin 1944, *N.d.A.*], si je ne me trompe pas. Nous sommes tous sortis de notre tanière pour voir le spectacle. Notre offensive d’artillerie a duré des heures puis ça a été le tour de nos avions d’assaut Il-2. Ils ont été très utiles, car avec leurs canons ils anéantissaient les tranchées ennemies. Pour atteindre la cible, ils se mettaient en piqué et redressaient *in extremis* à 20-30 mètres du sol. Ils étaient toujours par groupe de six. C’est en sortant de leur piqué que cinq d’entre eux ont été abattus. Cinq sur six ! Pour nous, c’était une vision horrible, insupportable. Après l’artillerie et l’aviation venait la troisième étape, l’infanterie. J’étais toujours à côté du commandant et je pouvais bien observer le champ de bataille. À ce moment-là, l’artillerie allemande s’est démasquée. Ça a été un choc. Cela signifiait que notre renseignement avait très mal travaillé, que toutes les sources de feu qu’on croyait avoir anéanties n’étaient que des simulacres[29]. Les Allemands ont laissé notre infanterie atteindre leur troisième ligne et puis ils ont fait donner tous leurs moyens, canons, mortiers, obusiers, lance-fusées, mitrailleuses. Pour nous, c’était horrible de voir une armée entière se faire ainsi anéantir. Sous nos yeux. C’était un carnage. Quelques centaines d’hommes seulement ont réussi à s’en sortir.

Le deuxième assaut a échoué également. Nos troupes n’ont pas réussi à franchir la troisième ligne de défense ennemie. Deux jours après, devant les unités formées en rangs, on nous a lu l’effrayante lettre de la Stavka[30] adressée à

Tcherniakhovski. Elle disait que le 3e Front de Biélorussie ne s'était pas montré digne de la confiance du Parti et du peuple et devait, devant la patrie, expier son erreur par son sang. Des ordres pareils, on en lisait à Stalingrad…

Je ne suis pas un théoricien, un spécialiste de l'art militaire, mais en observant tout ça, il m'est apparu évident que l'armée allemande nous était qualitativement supérieure. Et il était évident que les ordres donnés – pour la première et la deuxième offensive – étaient criminels. Pour tout le monde, il était évident que la Stavka[31], avec Joukov et Tcherniakhovski, avait assassiné des dizaines de milliers de soldats et que les erreurs devaient être corrigées, non pas avec encore plus de sang, mais avec des changements dans la stratégie et la tactique de l'état-major du Front et du haut-commandement.

Vingt jours plus tard, les fournitures du *lend-lease*[32] sont arrivées en quantité, surtout les camions Studebaker, qui ont amené à pied d'œuvre des renforts d'infanterie. La troisième attaque a été la bonne. Elle n'a pas été frontale, comme les deux précédentes. On a réussi l'encerclement : 56 000 prisonniers allemands. Et là a commencé la grande fuite allemande. Ils couraient sans arrêt. 50 à 100 kilomètres par jour. Jusqu'à Borisovo. Là, ils ont tenté de se reprendre sur une position fixe, mais rien à faire, on a foncé, on a pris Minsk. L'offensive sans arrêt. Mais nous, les gars des transmissions, nous sommes restés 200 kilomètres en arrière avec nos chevaux. De toute façon, pendant l'offensive, nous n'avions rien à faire. Poser du câble téléphonique n'aurait eu aucun sens.

Q. Quels étaient vos rapports avec les femmes téléphonistes ? Comment pouvaient-elles vivre au milieu de tant d'hommes ?

R. En 1944 j'ai reçu six de ces filles qu'on appelait des *telephonistki*. Avant, j'avais seulement des hommes. Elles étaient très jeunes, certaines avaient à peine terminé le lycée et elles s'étaient portées volontaires par patriotisme. Tout l'état-major me menaçait ! Ces messieurs les généraux les voulaient absolument comme maîtresses mais je ne les laissais pas faire. On me menaçait de dégradation et même du *strafbat*[33]. Les filles étaient terrorisées. J'ai tenu bon et j'ai réussi à les garder près de moi. Finalement, j'ai constaté que les officiers s'exprimaient avec plus de respect à mon égard. Aux yeux de ces filles, j'étais un vrai héros. [*Il rit.*] Elles ont peut-être même été un peu amoureuses de moi… [*Il rit.*] Mais je me rendais bien compte que si j'entamais une liaison avec l'une d'elles, je ne pourrais plus les commander. Je respectais donc ma propre théorie. [*Il rit.*] Elles m'ont embrassé quelques fois quand même… [*Il rit.*] Mais moi et

Tarasov, mon adjoint, qui était un vrai intellectuel – je lui lisais mes vers et lui les siens, et tous deux nous adorions Mandelstam et Pasternak –, nous avions très fermement décidé qu'il ne faudrait en aucun cas avoir des relations avec des *telephonistki* de notre compagnie. Ou bien il fallait se marier. Dans ce cas, oui. Mais je l'avoue, j'étais tourmenté. Et puis, après la guerre, je me suis dit : « Pourquoi as-tu été aussi stupide… » [*Il rit*.]

Une autre histoire, en février 1943, celle-là. L'état-major me convoque. Je choisis la route la plus courte, à travers la forêt, pour atteindre la première ligne le plus vite possible. Arrivé au bout de la forêt, j'aperçois un grand champ et un village incendié, presque rasé au sol. Nous remarquons que d'une hutte s'élève de la fumée. Nous entrons, sur nos gardes. Il y a une fille, seule. Elle était de Moscou, où elle travaillait en tant que *telephonistka*. Je lui dis que je suis officier de transmissions. Elle m'annonce qu'elle a terminé le *technikum* de téléphonie et qu'elle connaît tous les appareils ! Elle me déclare vouloir servir dans l'armée, vouloir faire la guerre contre les Allemands. Elle dit être arrivée ici en 1941 pour visiter sa grand-mère, et puis la guerre l'a surprise. Elle raconte qu'à 2 kilomètres du village il y a eu une bataille de chars. Elle était belle et courageuse. Elle a pris place sur mon traîneau.

Nous nous sommes approchés du champ de bataille dont elle parlait. Le spectacle était horrible : nos soldats gelés et figés debout, des cadavres allemands sans jambes. Visiblement, les nôtres avaient eu du mal à enlever leurs bottes aux soldats allemands, leur avaient coupé les jambes, les avaient mises à chauffer près du feu, pour les dégeler et faire glisser les bottes.

En deux heures, nous étions à l'état-major. J'ai laissé la fille avec ma compagnie et j'ai commencé à m'occuper de mes affaires. Le soir, j'ai vu la fille dans l'abri d'un lieutenant-colonel, pantalons baissés. Le lendemain matin, je l'ai vue chez le chef du département politique. Je ne l'ai plus croisée.

L'intendant Scherbakov rigolait de ma naïveté. « Si elle a la chance de passer la nuit chez des capitaines et des lieutenants-colonels du Smersh, alors, peut-être, elle aura une chance de rester sur le front. Sinon, ce sera le camp de filtration. N'oublie pas, me dit-il, qu'elle a passé un an et demi sous occupation allemande. »

Q. Et la Prusse-Orientale ?

R. C'était l'horreur. Quand nous avons traversé la frontière du Reich, la première ville que nous avons prise s'appelait Goldap. Les Allemands avaient reculé sans résistance de 200 kilomètres. La population civile avait quitté la ville

elle aussi, mais elle n’avait pas de camions. Les gens partaient en charrettes tirées par des chevaux. Ils étaient en retard d’une centaine de kilomètres sur leurs troupes. À la population de Goldap s’est ajoutée celle d’Insterburg. Nous étions motorisés, ce fut facile de les rattraper. Et là a commencé l’enfer. Toutes les filles, toutes les femmes ont été mises à part et violées continûment par des groupes entiers. Je voyais au bord des routes ces femmes et ces jeunes filles nues et, autour, des groupes d’hommes pantalons baissés. Si les enfants essayaient d’aider leur maman, on les abattait. *Idem* pour les vieillards. On violait ces femmes, jeunes ou vieilles, jusqu’à ce qu’elles perdent conscience. Et après on les tuait. Les colonels, les généraux regardaient ces scènes et éclataient de rire. Ils essayaient même de réguler le « mouvement » afin que chaque soldat reçoive sa « ration ». Tcherniakhovski est passé aussi. Il a tout vu, mais sans y prêter la moindre attention. C’était horrible. Je regardais et je ne pouvais rien faire. J’étais assis dans mon *poloutorka* (le camion GAZ AA) et je regardais mon chauffeur Demidov se mettre dans la file. Je pensais à la fin de Carthage décrite par Flaubert. Le colonel qui « régulait » le mouvement s’est mis dans la file, lui aussi. Et le major dispersait la foule des civils avec des tirs en l’air et criait : « Terminez vite et montez dans les voitures ! » Approchait alors une autre unité…

C’est incroyable mais même les filles *telephonistki* riaient. C’était complètement immoral et je ne les comprenais pas. Mes soldats ont participé aussi. Je ne pouvais pas les en empêcher. J’ai décrit tout ça dans mon livre qui est une sorte de repentance. Avant moi, Kopelev[34] a écrit dessus, il était aussi en Prusse-Orientale. Il a essayé de stopper ses soldats. Il a été tout de suite dénoncé comme un homme pour qui l’Allemand est plus précieux que le Russe. Il a passé dix ans en prison. Pomeranz l’a décrit aussi. Mais Kopelev a été le premier.

Quand la nuit est tombée, nous sommes repartis dans un hameau qui se trouvait à 2 kilomètres de la route. On entre. Partout dans les rues, jonchant le sol, des cadavres de femmes et de jeunes filles nues, des cadavres d’enfants et de vieillards. On était si épuisés qu’on s’est endormis parmi ces cadavres sans leur prêter attention.

Kotlov s’étonnait. On entrait dans une maison, la femme, sans prononcer un mot, sans faire un signe, remontait sa robe, s’allongeait sur le lit, écartait les jambes.

Quelques jours après ces scènes, notre 31e armée a été envoyée en Silésie, au 1er Front d’Ukraine. Le lendemain, sur ordre de Koniev[35], devant le front des

troupes, quarante soldats ont été fusillés. Il n’y a eu aucun cas de viol après ça. Pourquoi Tcherniakhovski n’a-t-il pas fait ce que Koniev a fait quelques jours plus tard[36] ? En fait il aurait été très facile de stopper ce massacre des civils.

[*Une longue pause*.]

Et puis cette habitude d’enfoncer une bouteille entre les jambes… Cette histoire mérite d’être racontée pour une tout autre raison.

En février 1945 s’est produit un phénomène qui à mon avis n’a été décrit ni dans la littérature ni par les chercheurs. À la suite de batailles particulièrement longues, dures et sanglantes, les nôtres et les Allemands ont perdu la moitié de leurs effectifs. Cette saignée, jointe à un épuisement total, a provoqué d’un coup un effondrement de la combativité. [*Il sourit*.] Tcherniakhovski réclamait l’offensive. Les commandants des divisions, des régiments, des bataillons exigeaient l’offensive. La Stavka enrageait, mais les brigades, les divisions piétinaient sur place. C’était une sorte de dépression générale. Les soldats étaient sans forces. Ils ont essayé de faire monter notre infanterie à l’assaut en utilisant la coercition, même chose avec nos servants de mortiers, nos artilleurs… mais tous dormaient… C’était un moment sinistre… Pour remettre tout le monde en mouvement, l’état-major du Front s’est déplacé à proximité de la première ligne. Les états-majors des armées se sont retrouvés à côté des états-majors de corps, les états-majors de divisions se sont rapprochés de ceux des régiments. Les Allemands ont reculé de 3 kilomètres et nous, nous nous sommes arrêtés. [*Il sourit.*]

Le printemps s’est mis au beau. Personne ne tirait. On aurait dit que la guerre était finie. Le commandement s’affolait. Mon chef, Tarasov, espérant gagner les faveurs de ses supérieurs, m’a demandé dans la même logique de m’installer près de la première ligne. Tous les ordres passaient sans codage et l’éther se remplissait de « *Mat !* » sur plusieurs étages.

Nous arrivons à Trautenau. Le village ne compte pas plus d’une vingtaine de maisons. Le sergent me dit qu’on peut loger dans la première bâtisse à gauche ou bien à droite. Dans les autres, une unité allemande logeait il y a encore peu. Nous approchons. Près de la maison, nous trouvons le cadavre de notre vaguemestre. Il fallait l’enterrer. À côté de lui, un sac plein de lettres. Nous entrons dans la maison. On voit des bouteilles vides sur le sol. Dans chaque chambre, sur les lits, des cadavres de femmes allemandes, les jambes écartées, une bouteille enfoncée entre les jambes. Supposons que toutes ces femmes aient été violées et tuées. Mais d’où vient cette habitude sadique d’enfoncer des

bouteilles ? Un jeu sadique – à qui va enfoncer le plus de bouteilles… Et dans toutes les maisons, le même horrible spectacle.

Le soir, j’ouvre une enveloppe – tirée de la sacoche du vaguemestre tué – au hasard et je lis. Sasha, une fille de Kouïbychev, écrit à Ivan Gorchkov, cousin de sa copine, qu’elle n’a jamais rencontré. Elle lui écrit qu’elle aimerait commencer une correspondance avec lui. Je réponds à Sasha. Je lui explique le vaguemestre tué, comment j’ai eu cette lettre, je lui écris sur moi-même, sur les horreurs de la guerre, sur les cadavres dans cette maison.

Le lendemain matin, le sergent Lebedev monte au grenier à l’aide d’un escabeau, mais redescend tout de suite, horrifié. « Lieutenant, me dit-il en chuchotant, il y a des Allemands dans la cour. » Je monte au grenier et je regarde. Juste en dessous de nous, il y a une quarantaine de soldats allemands. Tous en slip, en train de bronzer.

« Si nous les arrosions de grenades ? » suggère Lebedev. Nous sommes quatorze. Je ne sais pas combien il y a d’hommes dans les autres maisons. Je transmets l’information. J’attends des instructions. Les Allemands nous ont aperçus mais ils ne pensent pas à tirer, ni même à s’habiller. Le soleil luit très fort. La paresse est horrible. Très tendus, avec les mitraillettes et les grenades à portée de main, nous restons dans la maison. Nous avons passé toute la journée dans cet état et, le lendemain, il n’y avait plus d’Allemands – ils ont reculé sans esquisser de résistance.

Q. Mais ces Allemands savaient que les cadavres des femmes et les responsables de cette affaire se trouvaient dans ces maisons, n’est-ce pas ?

R. Oui, bien sûr, ils savaient… Mais n’attendez pas d’explications de ma part. C’est à des psychologues et à des psychiatres de le faire… L’épuisement nous avait tous, eux et nous, rendus complètement apathiques pour quelques jours. Après cette sorte de trêve, ils ont recommencé à se battre comme avant, sans épargner leurs vies. Même chose de notre côté.

Q. Et vous, vous avez eu des relations avec des Allemandes ?

[*Une longue pause. Il sourit.*]

R. Il y a eu des batailles très dures, près de Landsberg et de Bartenstein notamment. C’était le deuxième mois que je commandais trois compagnies de liaison, que je coordonnais leurs localisations, les liaisons entre les aérodromes et entre les états-majors des corps et des divisions. J’étais tout le temps sous une pression horrible et, tout à coup, mon ami radio, le sous-lieutenant Sasha Kotlov,

vient me voir et me dit : « Dans le bourg à côté il y a deux cents femmes allemandes. Mes gars en reviennent. Toutes sont des jeunes filles. Elles ont très peur et sont d'accord pour coucher, pourvu qu'on les laisse vivantes. Je sais que tu es fou, que tu t'es condamné toi-même au célibat, mais ça fait six mois que tu n'as pas eu une femme. Finalement, tu es un homme, oui ou non ? Prends un soldat avec toi et vas-y. »

Nous entrons dans le bourg. Nous sommes six. Une haute maison : toutes les femmes sont dans un grand salon. Toutes cachent leur visage sous un foulard. Osipov, un soldat de ma compagnie, me demande : « Tu veux laquelle ? » Je regarde et j'ai honte. J'ai honte de mon comportement devant ces femmes et, en même temps, j'ai honte devant mes soldats – ils vont penser que je suis impuissant, que je suis lâche. J'indique une femme qui a le visage complètement caché. « Mais tu es fou, putain ?! C'est peut-être une vieille ! » Je ne lâche pas : « Je veux cette fille. »

Osipov s'approche et la prend par la main. Elle se lève et me dit : « *Herr Leutnant, ein, bitte, nicht zwei, nicht zwei*[37]. » Près de la porte attend mon ordonnance, Ourmin, qui me dit : « Lieutenant, faites vite, après vous c'est mon tour. » Instinctivement, elle comprend ce qu'Ourmin me dit, s'approche de moi avec brusquerie, m'embrasse et, montrant son visage, me dit : « *Nicht zwei bitte.* »

En voyant son visage je me fige : la Madone de *L'Annonciation* de Lorenzetti. « Sors et ferme la porte », je dis à Ourmin. Il sort. En voyant qu'Ourmin sort, elle sourit et commence à se déshabiller très vite. D'abord le manteau, puis le reste. Sous le reste, je vois plein de bracelets et de colliers en or. Elle se débarrasse de tout et se met nue. Moi aussi je me débarrasse de tout, de mon Nagan, de mon maillot de corps, de tout… et je sens le bonheur. Le vrai bonheur, le bonheur pur. Je l'embrasse partout. Elle aussi. Nous sommes unis. Tous deux dans un bonheur parfait. Je pense qu'elle est mon destin. Je ne sais pas combien de temps passe ainsi.

Ourmin ouvre la porte et me regarde : « Lieutenant tu es fou ? Pourquoi tu es à poil ? La nuit commence à tomber. Habille-toi, nous devons nous dépêcher, c'est dangereux de rester ici. » Je sors. Elle me regarde sans rien comprendre. Ourmin me dit :

« Lieutenant, je vais faire très vite, je vais finir en cinq minutes, laisse-moi le faire.

– Mon vieux, je n’ai pas le droit de ne pas me marier avec elle, je lui réponds. J’écris le rapport à Stepantsov et je l’épouse.

– Ou bien tu vas directement au Smersh ?

– Je m’en fous, je suis prêt à donner ma vie pour cette fille.

– Putain, tu es vraiment fou, tu n’es pas de cette terre, toi. »

On rentre sans prononcer un mot. Le lendemain, à six heures du matin, je me lève et je vais la chercher. Le bourg était vide. Plus personne nulle part. Quand j’ai été démobilisé, à Moscou, pendant les premiers mois, je la cherchais dans la foule. Je cherchais une fille qui lui rassemblait et j’ai eu de la chance. Si je suis tombé amoureux de Lenotchka Krivitskaia, c’est parce que son regard ressemblait à celui de cette Allemande. Et, chaque fois que je l’embrassais, je pensais que j’embrassais l’autre… Bien que j’aie perdu cette fille de Prusse-Orientale, dont je n’ai jamais connu le nom, elle est restée pour toujours en moi…

Q. Les pillages ?

R. Horrible. Mes soldats ont participé à fond. Comme nos chevaux s’épuisaient à suivre l’offensive qui se déroulait de plus en plus vite, on a changé plusieurs fois de bêtes, sans rien demander à personne. C’était une sorte de pillage, oui, en effet. Et nous n’avions rien à manger, car les intendants étaient devant, avec l’armée. Donc, on volait des cochons à la population. Sans ces vols, on ne pouvait pas s’en sortir[38]. Et en ce sens, mon livre, je le considère comme une repentance personnelle. [*Longue pause*.] Bien sûr… bien sûr… on entrait où on voulait et on prenait ce qu’on voulait… Les Allemands, chez qui on entrait, nous regardaient sans prononcer un mot… [*Longue pause*.]

[*Énergiquement*.] Et vous savez, c’était un autre système de pensée… Il y a dix costumes dans cette armoire, si j’en prends deux, car je n’en ai pas un seul à la maison, c’est normal, n’est-ce pas ? Et les colis ont commencé à être acheminés vers l’Union soviétique. On nous a permis l’envoi de colis… Alors, on entrait et on prenait ce qu’on voulait. Et des radios et des vêtements, tout, tout… et tous, y compris les soldats, pouvaient envoyer des colis chez eux. Un colis par mois. Tout le monde le faisait. Les officiers pouvaient envoyer plus. Et je le faisais aussi. C’était une autre psychologie. Voilà, j’entre dans la maison, je vois dix costumes accrochés, je me dis qu’ils ne vont pas mourir si j’en prends trois. En Russie, nous n’avons rien. Rien du tout.

[*Énergiquement*.] Et des montres, des montres… On enlevait les montres à

tout le monde… Chaque soldat en avait une vingtaine. Et puis on se les échangeait.

Mes filles, ces *telephonistki*, elles arrêtaient des femmes dans la rue et leur ordonnaient d'enlever leur robe ou même leur combinaison, leurs bas, leur culotte. Elles les laissaient nues. J'ai été plusieurs fois témoin de choses pareilles. Nos filles, qui n'avaient jamais vu de vêtements européens, se déshabillaient, se rhabillaient avec des vêtements européens et commençaient à se balader dans les rues pour se montrer. Nos soldats les voient et se jettent sur elles pour les violer. Elles crient : « Je suis une des vôtres », mais ils s'en foutent… [*Il sourit.*] Ils voient juste une femme dans des vêtements européens. Bien sûr, ce n'était qu'un cas isolé. Mais je l'ai vu de mes propres yeux. Ces filles aussi ont compris qu'il ne fallait pas se déguiser. C'était exotique, n'est-ce pas ? [*Il sourit.*]

Q. Ce récit laisse l'impression que ces soldats agissaient un peu comme des chiens de Pavlov…

R. Oui, vous avez tout à fait raison. Le vêtement féminin européen était un signal pour eux. Et ils ont commencé à baver. J'étais tout le temps déprimé, car je ne pouvais rien entreprendre pour empêcher ces viols en groupe. Mes propres soldats, les gens que j'aimais, avec qui j'avais passé trois ans dans les tranchées, à qui je lisais Shakespeare et Pouchkine, ces gens, dont je connaissais toute la vie, car ils me l'avaient racontée cent fois, tous ces gens faisaient la queue pour… pour… Tout ça est très compliqué.

Écoutez-moi bien : une fois pour toutes, la guerre est une chose horrible.

Laissez-moi vous lire trois pages. Ma compagnie faisait partie de la 31e armée, 25e corps. J'assurais la liaison entre des divisions, des aérodromes, etc. Notre corps a réussi à percer, mais il a été cueilli par une contre-offensive allemande et nous nous sommes retrouvés encerclés dans la ville de Heilsberg. La ville était pleine de civils, femmes, enfants, vieillards. Les soldats se sont tout de suite dispersés dans les maisons et les viols ont commencé. En cas d'encerclement, l'officier avec le grade le plus élevé prend le commandement. Dans notre cas, c'était un colonel qui a pris peur en voyant qu'au lieu d'organiser une défense circulaire les soldats s'étaient dispersés. Moi, j'étais avec six hommes de ma compagnie et nous campions dans l'église. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai fait entrer mes chevaux dans cette église… Voilà… [*Il sourit.*] Le colonel a créé un groupe de quinze hommes et leur a ordonné de ramasser toutes les femmes et de les boucler dans cette église. Le colonel m'a informé de sa décision et m'a

ordonné de ne laisser entrer personne dans l’église. À peu près 200 femmes se sont retrouvées sous ma garde. Dans la demi-heure suivante, cinq de nos chars sont arrivés, ont dispersé mes sentinelles, sont entrés, et les viols ont commencé. Les femmes m’ont entouré et m’ont supplié de les aider, mais je ne pouvais rien faire. Le bruit s’est répandu dans la ville et tous les soldats sont arrivés. Quelqu’un a eu l’idée de jeter du haut de l’église les femmes qui perdaient conscience. Une butte de cadavres s’est formée au pied du clocher. Ça a duré trois ou quatre heures. C’est le sentiment le plus horrible, l’expérience la plus effrayante que j’ai vécue de toute la guerre. Je dois ajouter que ce qui s’est passé en Prusse-Orientale a été un cas unique. Rien de semblable n’a eu lieu en Silésie par exemple. Dans toutes les armées il y a des criminels, des sadiques, et ce sont des cas particuliers. Ça arrive dans toutes les armées. Koniev a su empêcher ces crimes en Silésie en fusillant quarante de nos hommes, y compris des officiers. Et ça a arrêté la violence. À cause de ça, je pense que ces actions en Prusse-Orientale ont été dirigées et orchestrées de Moscou. J’ai beaucoup parlé avec les soldats des autres Fronts et tous m’ont confirmé que la Prusse-Orientale a été un cas unique[39].

Q. Quels sentiments éprouviez-vous pour les Allemands ?

R. Là-bas, j’avais pitié d’eux, mais par exemple en Biélorussie, j’éprouvais de la haine. Une haine pure. L’envie de me venger. Mais quand nos hommes violaient en Allemagne, ils ne se vengeaient pas. Ils n’avaient pas eu de femmes pendant quatre ou cinq ans. C’était plutôt l’instinct qui les commandait.

À propos de haine, il me revient notre entrée dans le village de Novoé Dougino, au début de la grande offensive de l’été 1944. Près du kolkhoze, j’ai vu le cadavre d’un jeune garçon. Le kolkhoze lui-même achevait de se consumer… Beaucoup d’officiers supérieurs étaient présents, des généraux. Ils venaient se rendre compte de l’inimaginable. Avant de quitter le village, les SS avaient ramassé femmes, enfants et vieillards, jusqu’au dernier, les avaient enfermés dans l’étable et avaient mis le feu. Tous les malheureux avaient péri. Les officiers dressaient le procès-verbal de ce crime. Je regardais comment les soldats sortaient les petits corps charbonneux des enfants. Une idée roulait dans ma tête : *Mort aux allemands, mort aux occupants.* Nous allons remporter la victoire, nous les trouverons et les tuerons tous. On vivait tous avec ça. Nous avancions à travers la Biélorussie et, pendant des jours, nous ne voyions que des villages brûlés et les nuits, mes gars et mes filles discutaient de la manière dont ils allaient se venger. Je voyais ça comme tout à fait normal. J’acceptais tout, le

jugement, le gibet, tout, sauf ce que j’ai vu en 1945 en Prusse-Orientale. Chez les gens que je côtoyais, que j’aimais, ce qu’ils avaient fait en Prusse-Orientale semblait comme absent de leur conscience.

Q. Quelles étaient vos relations avec les officiers ?

R. Très bonnes. Je pense que nous avions de très bons officiers qui voulaient se battre au mieux. Ils étaient tout le temps soûls, certes, mais parce qu’ils étaient en permanence placés sous une pression énorme. La Stavka n’était pas au courant de la vraie situation sur le champ de bataille. Parfois, il était impossible d’attaquer, mais la Stavka ne voulait rien savoir. Parfois, au contraire, il fallait attaquer, mais ni Joukov ni Staline ne laissaient faire. Bien sûr, nos chefs auraient pu attaquer de leur propre initiative. En cas de réussite, tout irait bien, mais dans le cas contraire ils seraient fusillés. Alors, avec cette épée au-dessus de leur tête, ils étaient constamment soûls. On ne l’écrit pas, on essaie de le cacher, mais je ne comprends pas pourquoi on le cache.

J’avais de très bonnes relations également avec mes soldats. Malgré la différence d’éducation et d’expérience spirituelle, je les considérais comme mes amis, et en tant qu’officier, dans une certaine mesure, comme mes enfants. J’essayais de leur transmettre tout ce que j’aimais : je leur lisais des vers de Pouchkine, de Pasternak, de Blok, la Bible, les drames de Shakespeare… Je connaissais très bien la mythologie grecque, c’était ma passion d’enfance et je connaissais tous les mythes par cœur. Je les leur racontais. Je n’ai jamais eu de public plus réceptif. Et puis les mêmes ont commencé à faire la queue pour violer. Je ne comprends pas comment…

Q. Où trouviez-vous tous ces livres ?

R. Mes amis et ma famille me les envoyaient. La poste fonctionnait très bien. En cinq, six jours, je recevais les envois. Il n’y avait pas de limites. Je pouvais en recevoir autant que je voulais.

Q. Quel jugement portez-vous sur votre équipement ?

R. Ça dépend de la période. En 1941, on a tout perdu. En 1942, on sentait la supériorité technique allemande, mais en 1943 c’était à notre tour de leur faire sentir la nôtre. Nos chars, à la fin de la guerre, étaient meilleurs. Les bottes et certaines armes allemandes étaient très populaires parmi nos soldats. Leurs fusils automatiques étaient meilleurs. Les nôtres fonctionnaient très mal. Et leurs grenades aussi étaient meilleures. Mais ce ne sont pas des éléments décisifs. Plus importants ont été ces formidables Studebaker[40] et Willys américains.

Q. Les soldats soviétiques ?

R. À la fin de la guerre, j'estime très haut leur valeur militaire. Mais, en 1942, ils n'avaient pas d'expérience, c'était une catastrophe pour l'Armée rouge.

Le soldat soviétique était endurant. Tenez, le printemps de 1943 a été particulièrement horrible. Ce n'était pas la faute de notre armée mais des marais autour de Smolensk. Il n'y avait pas de routes. La logistique se traînait 100 à 200 kilomètres en arrière. Il n'y avait pas de nourriture. Rien, mais vraiment rien de rien n'est arrivé pendant dix à quinze jours. On a mangé tous les chevaux. La seule route disponible, c'était la *Minskaïa Magistrale*. Mais elle était complètement encombrée et très abîmée. En désespoir de cause, on nous a jeté des sacs de biscuits par avion. Mais ces biscuits n'atteignaient pas toutes les unités. Il y avait dix jours avec et dix jours sans rien. Et, je répète, personne n'était responsable ou coupable de cette situation. Mais nous, on ne pouvait plus marcher. Les combats se sont arrêtés… Et puis est arrivée une épidémie de typhus. Deux de mes soldats l'ont attrapé.

Q. Les soldats des autres nationalités, qu'en pensiez-vous ?

R. J'avais des Géorgiens, des Arméniens, des Juifs, des Ouzbeks, tous bien. Les Géorgiens et les Tatars ont été des combattants exceptionnels. Les Ukrainiens, on ne pouvait pas les distinguer des Russes. Et toutes ces nationalités se battaient pour une patrie, l'URSS. Mais, un jour, j'ai reçu quatre ou cinq soldats d'Asie centrale en renfort. Ils faisaient semblant de ne rien comprendre, ils n'exécutaient pas les ordres. À la première occasion, je me suis débarrassé d'eux. On disait – bien que je n'en aie jamais été témoin – que les unités asiatiques de l'armée allemande commettaient plus d'atrocités que les SS. Mais je le répète – je ne peux pas en témoigner.

Q. Votre famille ?

R. Mon frère est tombé près de Stalingrad. Il était tankiste. Il avait cinq ans de plus que moi. Une mort stupide. C'était au mois d'août, il faisait très chaud, il est sorti du char pour se reposer, il s'est endormi. Il a été écrasé par la chenille de son propre char. On l'a appris vingt ans après.

Q. Votre opinion sur les Alliés ?

R. Très positive. Après la guerre je suis resté encore un an dans l'armée. J'ai été en Autriche et en Hongrie. Avant la guerre froide, les relations étaient très chaleureuses. Une fois, dans les Alpes, notre camion est tombé en panne. Le commandant m'a envoyé chez les Américains. Ils ont tout réparé, sans me faire

payer bien sûr. À Vienne, les rencontres avec les Américains étaient très amicales.

Mais, durant la guerre, l'amertume envers les Alliés était générale à cause du retard de l'ouverture du second front[41]. Nous discutions beaucoup de ça à l'époque. Et nous n'arrivions pas à comprendre pourquoi les Alliés traînaient, repoussaient sans arrêt la date…

Q. La vodka ?

R. Tous les jours 100 grammes. Plus le *samogon* produit par les civils. On le volait [*il rit*], on l'échangeait. Je pense qu'à peu près 20 % des vétérans sont devenus des alcooliques après guerre. Surtout ceux qui n'ont pas retrouvé une place dans la société. Ils rentraient chez eux, dans des villages complètement désertés et anéantis, rien ne fonctionnait, ni kolkhoze, ni sovkhoze. Ceux qui avaient un métier ont eu moins de mal à redémarrer. Et puis l'hérédité jouait son rôle.

En Biélorussie, j'avais tout le temps un sentiment de joie, toutes les filles me paraissaient belles. Ces filles qui sortaient des bois où elles se cachaient pendant l'occupation. Elles ont été très heureuses de nous voir, avec et sans vodka. Il y avait parmi elles une certaine Macha, qui voulait devenir ma maîtresse.

Q. Et ?

R. [*Il rit.*] J'étais un intellectuel stupide qui ne pouvait pas le faire comme ça, aussi simplement. J'ai inventé une histoire, une fiancée qui m'attendait à Moscou et à qui je devais rester fidèle. Au début, mes hommes rigolaient de moi, mais finalement j'ai pu voir un certain respect dans leurs yeux. [*Il rit.*] Mais je n'avais pas de fiancée.

Tout à l'heure, j'ai parlé des camions du *lend-lease* mais, pour les soldats, le *touchonka*[42] a été aussi une aide très importante de l'Amérique. Surtout à la fin 1943, début 1944, grâce à ces conserves, notre alimentation a radicalement changé. Pour la première fois depuis le début de la guerre, elle est devenue suffisante. Les officiers recevaient deux conserves de *touchonka* en plus. Je ne pouvais manger de telles quantités et je les donnais à mes hommes. Les soldats recevaient du tabac *makhorka* et les officiers des *papirossi*. Moi, je donnais les *papirossi*[43] aux soldats.

Q. Les soldats allemands ?

R. Très haut niveau. D'excellents guerriers. Ils se sont battus jusqu'à la fin. Ils

ne voulaient pas se rendre.

À propos de la Prusse-Orientale, il y a une chose que je n'ai pas dite. Une fois passées les unités combattantes, une partie de la population civile est restée sur place. Mais, lorsque nous sommes repartis vers la Silésie, nous sommes repassés par les mêmes villages et on n'a vu personne. Les maisons, les domaines, tout était désert. Le Smersh, j'imagine, les avait envoyés quelque part. Je pense qu'ils ont été tous tués. Je le suppose seulement, je ne peux pas l'affirmer, mais à Yalta il avait été décidé que la Prusse-Orientale et Königsberg seraient rattachés à l'URSS. Apparemment, il y a eu une instruction secrète pour anéantir la population. Il n'y a pas de documents qui puissent le prouver[44].

Q. Vous vous battiez pour Staline, pour la patrie ?

R. Et pour la patrie, et pour Staline, et pour la Russie et pour l'URSS.

Q. Quel sens donniez-vous à ces différentes catégories ?

R. Bah, aujourd'hui il est très difficile de penser à tout ça. Beaucoup d'eau a coulé. Des positions ont été révisées. Mais à l'époque, sans hésiter un instant, j'étais prêt à donner ma vie pour chacun de ces mots. La révision de mes valeurs a commencé plus tard. Avec Zochtchenko, Akhmatova… Avec Lyssenko, le cosmopolitisme, la cybernétique, Mouradeli[45]… Toutes ces affaires semaient le doute en moi… À cette époque, à Moscou, je côtoyais des personnes qui détestaient Staline. Nous discutions avec une grande véhémence. Finalement, j'ai tout réalisé avec le discours de Khrouchtchev[46]. Même Kopelev[47], pour qui j'éprouve un grand respect, même lui a été stalinien. Vous savez, tout ça est très compliqué. Ce dédoublement : d'une part, je savais que le goulag était rempli de personnes innocentes, d'autre part, je pensais que des ennemis cachés dans l'entourage de Staline le trompaient sur la culpabilité de ces personnes.

Q. Les grands capitaines soviétiques ?

R. Toukhatchevski, qui a prévu l'apparition de la guerre moderne. Ils ont anéanti son armée. À cause de ça, des millions de pertes en 1941. J'ai des sentiments profondément négatifs vis-à-vis de Joukov[48]. Il envoyait des centaines de milliers de soldats à une mort inutile. Je pense qu'il a commis beaucoup d'erreurs en 1941. Peut-être, peut-être que c'est Rokossovski qui a le mieux épargné la vie de ses soldats… Le plus libéral parmi les commandants.

Q. En tant qu'officier, faisiez-vous de la propagande ?

R. Je devais faire une sorte de propagande à mes soldats. Bon, à l'époque, je

croyais que c’était la vérité. J’étais communiste par conviction. Bien que je n’aie jamais été membre du Parti. Vous savez pourquoi ? Parce que je pensais que je ne le méritais pas, que je n’en étais pas digne… On me pressait d’y entrer mais je disais, non, je ne l’ai pas encore mérité. [*Il rit*.]

Je lisais les journaux à mes hommes. Je leur racontais que l’URSS était un pays merveilleux… Je leur racontais combien d’acier produisait notre pays, combien de charbon, que seul notre pays pouvait réaliser des choses pareilles… ou bien je glorifiais les performances des kolkhozes. Et là, je voyais les sourires de mes soldats. Là, je voyais non pas leur incompréhension, mais une négation totale… Ils étaient, en grande partie, des paysans. Leurs familles étaient parfois *raskoulatchennyj*, dékoulakisées. Ils savaient donc bien à quoi s’en tenir sur les kolkhozes. Ils rêvaient qu’après la guerre Staline les dissoudrait. Ils le pensaient[49]… C’était en réalité un servage qui pesait sur eux, ils riaient de moi. J’ai été très étonné de leurs réactions. Parce qu’à l’époque je ne savais pas ce que je sais maintenant.

Q. Avez-vous croisé le Smersh ?

R. Un soir, un type a cogné sur la porte blindée de mon abri. La porte s’est ouverte et un capitaine inconnu est entré. Il m’a expliqué qu’il cherchait son unité, mais la route était couverte de neige et il s’était perdu. Il m’a demandé s’il pouvait passer la nuit dans l’abri. Je l’ai invité à rester et à manger. Il a sorti une bouteille de vodka. Il était aussi de Moscou. Je lui ai un peu raconté ma vie, notre cercle de pionniers, ma passion pour la poésie et l’histoire, ma mère qui était membre du Parti depuis 1925, mon père qui venait de recevoir l’ordre du Mérite pour avoir participé à la découverte de nouveaux gisements de pétrole, mon frère tankiste mort à Stalingrad. Il a rempli son verre et m’a proposé de boire à la santé de mes parents. Puis nous avons parlé de littérature, de Pouchkine, de Shakespeare, de Maïakovski, et, sans nous en rendre compte, avons commencé à nous tutoyer. Puis la fatigue a pris le dessus et nous nous sommes endormis. Le lendemain matin, Pavlov, c’était son nom, m’a montré son papier rouge et m’a expliqué qu’il était envoyé par le Smersh. Il m’a dit que, par notre conversation de la veille, il avait compris que j’étais un vrai *komsomolets*, un vrai homme soviétique, mais que j’avais commis une erreur, celle d’avoir lu les Évangiles à mes soldats. En secret, il m’a confié redouter Tchestiakov, celui qui m’avait dénoncé auprès du Smersh pour propagande religieuse dans l’armée. Pour finir, il m’a proposé de brûler les Évangiles tout de suite. Il m’a dit qu’il allait faire un rapport disant que la dénonciation de Tchestiakov était sans

fondement.

Au même moment, j’écrivais à mes parents que je lisais les Évangiles à mes soldats. J’ai toujours cette lettre. À côté de ces mots, il y a le tampon de la censure, ils n’ont rien remarqué. Après ma rencontre avec Pavlov, le capitaine du Smersh, j’ai écrit à Sasha de Kouïbychev, mon amour virtuel, comme on dirait maintenant [*il rit*], sur les atrocités de nos soldats en Prusse-Orientale. Je n’ai jamais pensé qu’il ne fallait pas écrire tout cela. Et je n’ai pas été inquiété pour ces lettres.

Q. Quand vous étiez à l’étranger, le niveau de vie vous a impressionné ?

R. Ce qui m’a le plus impressionné, c’est, en Tchécoslovaquie, la présence de terrains de volley-ball à côté de presque chaque maison. Et puis je me suis retrouvé en Yougoslavie, qui m’a impressionné énormément aussi. En Autriche, en revanche, la famine régnait. Leur attitude vis-à-vis de nous était très bonne. Au contraire de la Hongrie, où j’ai passé neuf mois. On ne pouvait pas sortir seul, on risquait sérieusement d’être assassiné. En général, ils nous détestaient. Bien qu’il y ait eu des exceptions. En Hongrie, tous les officiers logeaient chez l’habitant.

Q. Comment avez-vous vécu la fin de la guerre ?

R. Le 7 mai 1945, j’ai reçu l’ordre de traverser les Carpates. La montée a été très difficile pour mes voitures à chevaux. Certaines se détachaient et tombaient dans le vide. La route serpentait. Les *telegas* étaient chargés de câbles, d’armement, et on marchait à pied. Dans un col, on voit des Allemands qui sortent d’une maison et crient : « *Krieg kaputt, Krieg kaputt !* » On veut leur tirer dessus mais ils lèvent les bras et crient de plus belle : « *Krieg kaputt, Krieg kaputt !* » Je ne comprenais pas un mot d’allemand, mais les autres ont bien compris. Et là, juste vingt minutes plus tard, dans la partie tchèque, on voit un *telega* qui monte. Bourré de Tchèques avec des *pirojki*, du vin, toutes sortes de nourriture, pour fêter ça avec nous. On y croyait et on n’y croyait pas en même temps. La descente a été incroyable. Le lendemain, nous avons appris que notre 31e armée était entrée à Prague. Joie énorme. Les Tchèques nous accueillaient à bras ouverts. C’était très chaleureux. Tout le monde nous invitait à boire du vin, à prendre des *zakouski*. On était à moitié soûls. Je n’ai pas participé aux derniers combats. Mais il restait encore un groupement de 1,5 million d’Allemands, qui ne voulaient pas se rendre. Et mon armée, la 31e, a bataillé contre eux. Mais pas moi – ils n’avaient pas besoin de transmissions là-bas.

Q. Vous saviez que Prague avait été libéré par l’armée de Vlassov[50] ?

R. Non, bien sûr que non. Je ne savais même pas, à cette époque, qui était Vlassov. Après la guerre, je le considérais comme un traître. Maintenant, mon opinion est plus nuancée. C’est difficile de juger des gens qui ont été condamnés à la mort lente. Dans ces conditions, on accepte beaucoup de choses pour survivre. Bien sûr, parmi eux, il y a eu des gens qui consciemment détestaient le bolchevisme et le communisme, mais l’idéologie de la plus grande partie de ces prisonniers devenus *vlassovets* n’était pas différente de celle des non-prisonniers. Ces sont des questions très compliquées, très compliquées. Bien sûr, on ne peut pas accepter ce qu’on a fait d’eux… ces fusillades…

À Suwalki, en Prusse, j’ai trouvé le carnet d’un lieutenant. Je voulais le transmettre à la Loubianka[51]. Ce lieutenant écrivait du camp de concentration où il pourrissait. Il écrivait que pour survivre il fallait collaborer avec les Allemands. « Quand vous arriverez ici, disait-il, ne croyez pas les survivants. » Et puis il énumère des noms de collaborateurs soviétiques des Allemands. Je voulais envoyer ce carnet à la Loubianka, car c’était conforme à mes convictions. Et puis, pendant le passage d’une rivière en Prusse-Orientale, ma voiture a coulé et le carnet avec. J’en ai été très malheureux. Mais aujourd’hui je pense que ça a été une chance. Si j’avais transmis les noms à la Loubianka, des personnes auraient pu en souffrir, leurs familles auraient pu en souffrir.

Q. Quand avez-vous été démobilisé ?

R. Le 30 juin 1946. On me proposait le grade de capitaine mais j’ai refusé avec véhémence car la rumeur courait qu’ils ne démobiliseraient pas les capitaines. Moi, je voulais faire des études. Je pouvais terminer comme capitaine mais j’ai terminé avec le même grade qu’au début de la guerre, lieutenant.

Q. La raison principale de la victoire ?

R. D’abord l’immense territoire, la population énorme. La Stavka ne comptait pas les pertes. Et le patriotisme.

Et puis il y a des choses qui commencent à être mises en lumière seulement maintenant. Par exemple, l’histoire de mon père. Il a été un homme de grand talent. Cette foi en Staline, je la tenais de lui, c’est lui qui me l’a transmise. Plus tard, il a été désenchanté. En 1942, il a reçu un ordre du commissaire à l’industrie pétrolière – à l’époque mon père dirigeait le département de la planification de ce même *narkomat* (ministère)… J’ai toujours son mandat… Donc, mon père et quatre autres personnes devaient décider de faire sauter ou

non les gisements de pétrole de Groznyï et de Bakou. Les Allemands étaient près de Groznyï. Et ces cinq personnes ont pris la décision de ne pas les faire sauter et nous avons gagné la guerre. Si ces puits avaient sauté, nous aurions perdu la guerre[52]…

Q. Quel rôle a joué la guerre dans votre vie ?

R. La question est difficile car il y a du positif et du négatif. Mais plus de positif. En 1946, quand je suis rentré, j'étais très heureux d'avoir fait la guerre. Dans notre groupe, à la fac, il y avait d'un côté tous les garçons qui avaient fait la guerre et de l'autre les filles qui venaient de terminer le lycée. La différence était de cinq ans, nous 23, elles 18. Dans notre groupe, il y a eu trois mariages. Dont le mien. Et nous avons vécu cinquante-sept années ensemble, ma femme et moi.

Notes

25. Outre l'aviation de combat affectée aux armées, l'aviation soviétique dispose de forces (*PVO Strany*) défendant spécifiquement son espace aérien et notamment les points clés de son système militaire (Moscou, les grandes villes industrielles, les pétroles de Bakou, etc.). Chaque unité de ces forces dispose de pièces de DCA, d'aérostats, de chasseurs d'interception et d'un système d'alerte avancée baptisé VNOS. Le VNOS travaille d'abord avec des observateurs (au sol et embarqués) et des engins de repérage au son, puis, à partir de 1944, avec des radars.
26. Le Front, dans le vocabulaire militaire soviétique, est l'équivalent du Groupe d'armées occidental. C'est la plus importante formation militaire par le nombre d'hommes (jusqu'à 1 million) et la quantité de matériels ainsi que par les missions qui lui sont confiées. Il opère dans une direction géographique stratégique, qui lui donne son nom. Ainsi, le Front du Centre combat dans la portion centrale de la Russie, le Front d'Ukraine, en Ukraine, etc. Un Front regroupe entre trois et dix armées, selon les lieux et les époques.
27. *Intelligent*, en russe, désigne l'intellectuel. *Intelligentnyi* se réfère à l'éducation, à la culture, au degré de civilisation.
28. Dimitri Pokrass (1899-1978) est un célèbre compositeur juif soviétique. Volontaire dans la 1re armée de cavalerie durant la guerre civile, il écrit la *Marche de Boudienny*, qui lui vaudra la faveur de Staline. Puis il s'illustre dans le genre cabaret, habillant des poèmes de Blok d'harmonies tirées de divers folklores, avant de livrer des marches militaires à la gloire de l'Armée rouge (*La Marche des tankistes soviétiques*).
29. Allemands et Soviétiques rivalisaient dans la fabrication de leurres pour égarer l'ennemi. Les Soviétiques en ont même fait un art, au sein de leur doctrine globale de désinformation, la *maskirovka*. En plusieurs occasions importantes, ils ont construit des centaines de chars, d'avions et de canons en toile et bois, des dizaines de faux ponts, des kilomètres de fausses routes et de fausses voies ferrées animées par un faux trafic. Sans doute un legs de la tradition des villages Potemkine…
30. L'affaire racontée par Leonid Rabitchev est connue des historiens militaires et les Soviétiques eux-mêmes n'en ont pas fait mystère. Il s'agit d'un épisode somme toute mineur d'une des plus grandes batailles de la Seconde Guerre mondiale, en tout cas la plus meurtrière

pour la Wehrmacht, l'opération Bagration. Y ont participé 1,2 million de soldats soviétiques, appartenant à quatre Fronts. Rabitchev était affecté à la 31e armée, appartenant au 3e Front de Biélorussie du général Tcherniakhovski. Cette formation devait, avec l'aide des 1 000 canons du 5e corps d'artillerie de rupture, et de concert avec la 11e armée de la Garde, ouvrir la voie à la prise de la ville d'Orsha. Mais, durant les premières vingt-quatre heures de l'offensive, la 31e armée et la 11e armée de la Garde furent incapables d'avancer au-delà de quelques kilomètres. Le blâme dont parle Rabitchev fut infligé à la 31e armée et au 5e corps d'artillerie de rupture, alors que ce dernier était seul responsable de l'échec. Ayant violé toutes les règles de discrétion et de camouflage, le 5e corps avait révélé les emplacements de ses canons aux Allemands et ceux-ci avaient réagi par les mesures adéquates. Mais, par ailleurs, l'offensive fut si impétueuse qu'Orsha tomba quand même le 27 juin 1944, avec deux jours de retard sur l'horaire prévu. L'échec de la préparation d'artillerie a sans doute coûté la vie à plusieurs centaines de soldats, ce dont Rabitchev a été directement témoin.

31. La Stavka est le quartier général du haut commandement de l'Armée rouge. Elle regroupe une dizaine de chefs militaires et politiques autour de Staline.

32. Le *Lend-Lease Act* (loi prêt-bail), promulgué le 11 mars 1941, permet aux États-Unis de vendre, de louer ou de fournir à titre gracieux toutes marchandises et biens à des États dont le président juge la défense vitale pour son pays. L'Union soviétique en bénéficie dès octobre 1941 mais l'aide n'affluera massivement qu'à partir du dernier trimestre 1943. Le gros des marchandises consiste en machines, produits alimentaires, matières premières, matériel ferroviaire. Du point de vue militaire, ce sont les fournitures de camions, jeeps et radios qui ont été les plus appréciées des soldats, après les bottes de cuir, les rations vitaminées et l'inévitable corned-beef.

33. Voir note 1 p. 120.

34. Voir note 1 p. 11.

35. Ivan S. Koniev (1897-1973), maréchal, commandant le 1er Front d'Ukraine. L'un des plus talentueux capitaines soviétiques. Staline voulait le faire fusiller en 1941 mais Joukov serait intervenu en sa faveur. Par la suite, Koniev deviendra le favori de Staline qui s'en servira pour abaisser Joukov.

36. Tcherniakhovski est mort au combat le 18 février 1945, non loin de Königsberg. À ce moment-là, les viols sont innombrables, y compris chez Koniev, en Silésie. L'exécution des quarante, dont on ne trouve trace que dans les Mémoires de Rabitchev, a eu lieu en avril, soit deux mois plus tard et alors que Staline lui-même commence à réagir aux excès. Il n'y a pas de raison de penser que Koniev se soit montré plus préoccupé du sort des civils allemands que Tcherniakhovski. Et il n'était certainement pas facile d'arrêter les viols et les pillages, une fois la vague enclenchée. Cette dissolution de la discipline a entraîné une désorganisation générale des arrières, qui est une des raisons du long arrêt des troupes soviétiques sur l'Oder (de février à avril 1945). L'Armée rouge eût-elle été tenue en main que Berlin serait peut-être tombé dès mars 1945 et des centaines de milliers de vies auraient été épargnées.

37. « Lieutenant, s'il vous plaît, un, pas deux, pas deux. »

38. L'Armée rouge dispose d'une logistique primitive, sans comparaison avec celle de l'armée américaine de l'époque, par exemple. Le ravitaillement prend en charge d'abord les munitions et les carburants, puis la vodka. S'il reste de la place, on pense aux vivres. En outre, entre le 20 janvier et le début mars 1945, pour des raisons climatiques mais aussi à cause des destructions, les lignes logistiques soviétiques fonctionnent à moins de 20 % de leurs capacités. Les soldats n'avaient pas d'autre choix que de vivre sur le pays. Comme les Allemands l'ont fait en Union soviétique, mais de façon plus organisée.

39. Les viols, les pillages, les meurtres de civils ont aussi été très nombreux en Silésie et en Poméranie, puis dans le Brandebourg. Il semble, malgré l'absence d'études précises, que la Prusse-Orientale ait en effet plus souffert que les autres provinces orientales du Reich. Trois

éléments ont contribué à y exacerber la violence des soldats soviétiques. D'abord, la résistance des troupes allemandes, plus énergique et tenace qu'en Silésie. D'après les comptages (officiels) du général Krivosheev, la campagne de Prusse-Orientale a coûté 584 000 pertes à l'Armée rouge, dont 126 000 tués, deux à trois fois plus qu'en Silésie. Deuxième facteur, la propagande. Elle présente la Prusse comme le berceau du militarisme allemand, le repaire d'où sont venues toutes les agressions germaniques depuis le Moyen Âge. Enfin, Staline sait déjà qu'il annexera une partie de la Prusse-Orientale et qu'il cédera le reste à la nouvelle Pologne. On ne peut exclure qu'il ait vu d'un bon œil des exactions qui provoquaient la fuite éperdue de la population. Mais, jusqu'à présent, il n'y a pas de documents attestant cette volonté d'« épuration ethnique » avant la lettre.

40. Le Studebaker et la Willys sont omniprésents dans les souvenirs des anciens combattants soviétiques. Le premier est un camion de 2,5 tonnes dont près de 300 000 unités ont été livrées par les Américains. La Willys n'est autre que la Jeep (78 000 livraisons). Ces matériels, de très haute qualité, étaient robustes et tout-terrain. Ils ont permis aux Soviétiques de compenser la mobilité inférieure de leurs troupes puis de l'emporter sur ce point crucial.

41. L'ouverture d'un second front est promise par Churchill à Molotov dès mai 1942, lors d'un voyage de celui-ci à Londres. Mais ni le débarquement en Afrique du Nord (novembre 1942) ni l'invasion de la Sicile et de l'Italie (juillet-septembre 1943) ne sont considérés par Moscou comme constituant le second front tant attendu pour fixer une partie des armées allemandes à l'ouest. Ce retard à débarquer en Europe de l'Ouest sera la cause de frictions graves entre Staline et les Anglo-Saxons et la source d'une réelle amertume chez les Soviétiques qui ont eu le sentiment de porter le gros du conflit. Il est difficile de contester ce fait. En 1941, 90 % des moyens aéroterrestres allemands sont en Russie, 80 % en 1942, 70 % encore en 1943. Il est également difficile de contester que c'est l'Armée rouge qui a brisé le dos de la Wehrmacht, dès avant le débarquement en Normandie. Ce débarquement a sans aucun doute été facilité par l'absence des fameuses divisions Panzers, l'élément le plus moderne et le plus redoutable de l'armée de terre allemande, dont 33 sur un total de 41 stationnent en Union soviétique le 6 juin 1944. Mais Staline reconnaîtra publiquement en 1944 que le prêt-bail et l'offensive aérienne permanente des Anglo-Saxons contre le Reich ont grandement aidé au succès de ses armées.

42. La conserve de corned-beef américain, livrée par centaines de milliers de tonnes à l'URSS au titre du prêt-bail.

43. La *makhorka* est un tabac brun bon marché, grossièrement coupé, à très forte teneur en goudron. Sa fumée âcre à l'odeur tourbée enveloppe tout l'imaginaire soviétique de la guerre. Faute de papier à cigarette (les 987 tonnes envoyées par les États-Unis n'ont été qu'une goutte dans l'océan des besoins), la *makhorka* se roule avec n'importe quel papier, les feuilles de la *Pravda* et de *L'Étoile rouge* – l'organe de l'armée – partageant les amateurs en deux camps distincts. Jusqu'à la guerre, l'URSS ne produisait pas de cigarettes de type occidental mais des *papirossi* composées d'un tube cartonné sans filtre dont seuls 3 à 4 centimètres sont remplis de tabac. Malgré leur rusticité, les *papirossi* étaient l'apanage des officiers, particulièrement la marque Belomorkanal lancée pour l'inauguration du canal de la mer Blanche.

44. Pas de documents en effet. Une partie des populations déplacées a été déportée et affectée aux travaux les plus durs, notamment à la reconstruction du réseau ferré polonais et biélorusse. Une autre partie – probablement la plus importante – a été chassée vers l'ouest, au-delà de l'Oder, après la fin des combats. Le nombre de civils allemands demeurés en arrière qui ont laissé la vie dans cette période comprise entre février et juin 1945 ne peut être approché de façon satisfaisante mais il se compte certainement en dizaines de milliers.

45. L'écrivain satiriste Mikhaïl Zochenko et la poétesse Anna Akhmatova ont été persécutés à la suite de la publication du décret Jdanov de 1946, qui supprime les revues *Zvezda* et *Leningrad*, et dénonce les écrivains « bourgeois » et « individualistes ». L'agronome Trophime Lyssenko a dominé la biologie soviétique des années 1940-1950, prônant, pour des raisons purement

idéologiques et contre toute évidence scientifique, la supériorité du lamarckisme sur la génétique mendélienne. Le cosmopolitisme est la forme soviétisée de l'antisionisme puis de l'antisémitisme virulents des dernières années du stalinisme. La cybernétique – en fait l'informatique et la robotique – a été une discipline interdite au début des années 1950, après sa dénonciation comme une « pseudoscience au service de l'impérialisme ». Musicien d'origine géorgienne, Vano Mouradeli compose en 1947 un opéra, *La Grande Amitié*, qui déplaît à Staline. Ce rejet lance la campagne « antiformaliste » de 1948, qui va atteindre rapidement Chostakovitch, Prokofiev et Katchatourian.

46. Le discours en question est bien entendu celui que Nikita Khrouchtchev tient à huis clos le 24 février 1956 devant les délégués au XXe Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique et dans lequel il dénonce une partie des crimes de Staline.

47. Voir note 1 p. 11.

48. Georgi K. Joukov (1896-1976) est, à compter de 1941, le principal chef militaire soviétique. Staline en fait l'équivalent d'un adjoint, rassuré par son énergie, sa capacité à décider et à se faire obéir. Joukov est révéré ou haï par les vétérans de la Grande Guerre patriotique. On le révère parce qu'il a organisé la défense de Leningrad (1941), sauvé Moscou (1941-1942), largement participé aux victoires de Stalingrad (1942-1943) et de Koursk (1943), et parce que c'est son 1er Front de Biélorussie qui a planté le drapeau rouge sur le Reichstag, à Berlin. On le hait pour sa dureté, pour ses exigences impitoyables, pour le peu de cas qu'il a fait de la vie humaine, pour sa soumission à Staline. Vassilevski, Antonov, Rokossovski, voire Koniev, ont peut-être été plus fins stratèges que lui. Mais on ne voit personne qui aurait pu, comme lui, tenir aux heures les plus noires de 1941 et 1942, encaisser autant de coups et malgré tout rester debout, exiger et obtenir les plus grands sacrifices au moment où, sans ces sacrifices, tout aurait été perdu. On peut, tout en acceptant cette double vision, faire de Georgi Joukov le chef militaire le plus important de la Seconde Guerre mondiale.

49. C'est une des rumeurs les plus tenaces de la guerre. Elle trouve sans doute son origine dans la relative tolérance dont fait preuve le régime vis-à-vis du travail sur les lopins individuels des kolkhoziens. Plus fort encore, sans doute, a été le sentiment – illusoire, la suite le prouvera – que le régime devait récompenser le sacrifice de la paysannerie sur les champs de bataille et qu'il avait été rassuré par la loyauté des campagnes à son égard.

50. Qui a libéré Prague ? Les Tchèques eux-mêmes ? Le « traître » Vlassov ? Koniev ? Les événements praguois sont d'une extrême confusion et peuvent prêter aux trois interprétations. Entre le 15 et le 30 avril 1945, alors que l'Armée rouge se bat autour puis dans Berlin, les deux divisions du général Vlassov se regroupent autour de Prague. L'ex-général soviétique espère y attendre l'armée américaine dont tout indique qu'elle sera là avant le 1er Front d'Ukraine du maréchal Koniev. Il affronte son meilleur général, Bunyatchenko, qui penche pour une autre solution : trahir les Allemands et rejoindre la résistance tchèque. Hélas pour Vlassov, Eisenhower renonce à marcher sur Prague le 5 mai, à la demande de Koniev qui a lancé la veille son offensive vers la capitale tchèque. Ignorant ces développements, les Praguois se soulèvent contre l'occupant allemand le 4 mai. La ville se couvre de barricades. Effrayés par un probable retour des SS, les Tchèques demandent de l'aide aux Américains – qui n'en peuvent mais –, aux Soviétiques – qui demeurent silencieux –, puis, en désespoir de cause, aux soldats de Vlassov. Le 7 mai, les deux divisions de Vlassov s'emparent de la ville, se battent contre les SS, puis se réconcilient avec eux lorsqu'on apprend la défection américaine. Le 8, les Allemands déposent les armes et les hommes de Vlassov se lancent dans un sauve-qui-peut. Le 9 mai, au matin, les chars de Koniev entrent dans Prague. Les *vlassovets* tombés aux mains de leurs ex-camarades seront exécutés dans des conditions abominables.

51. Place de Moscou qui a donné son nom au quartier général – et à la prison attenante – des différents organes de répression soviétiques (Tcheka, Guépéou, KGB).

52. Le fait rapporté par L. Rabitchev a trait au moment le plus crucial pour la survie de l'Union

soviétique. À la suite de leur offensive foudroyante vers le sud de la Russie, le 9 août 1942, les Allemands s'emparent des gisements pétroliers de Maïkop, dans le Piémont caucasien, gisements sabotés à 100 % par les Soviétiques en retraite. C'est une énorme déception pour Hitler qui a déclaré en juin 1942 : « Si je ne m'empare pas des pétroles, il me faudra liquider cette guerre. » En octobre, les chars allemands atteignent les premiers champs pétrolifères tchétchènes, à Malgobek, qu'ils trouvent également détruits. Mais ils ne prendront jamais Groznyï, à 20 kilomètres de là. Il n'y a aucun doute que Staline a fait préparer la destruction de Groznyï et de Bakou. Les raffineries de la capitale tchétchène seront néanmoins détruites par deux raids aériens menés le 10 et le 12 octobre 1942 par la Luftwaffe. Quant à Bakou, sa capacité de raffinage a été entamée par des démontages préventifs opérés par les Soviétiques en septembre et octobre 1942. La question de savoir si la prise – ou au moins la destruction – de Bakou par les Allemands aurait pu changer le cours du conflit germano-soviétique (et même de la Seconde Guerre mondiale dans le premier cas) demeure débattue par les spécialistes.

3

Grigory Solomonovitch Pomeranz

Un philosophe chez les fous



Grigory Pomeranz de retour à Moscou, 1946.

Né à Vilno le 13 mars 1918. Sa famille s’installe à Moscou en 1925. En 1940, il termine l’IFLI, l’Institut d’histoire, de philosophie et de littérature, et se passionne pour Dostoïevski, dont il deviendra un spécialiste respecté. Grigory Pomeranz est considéré comme un des grands penseurs de la Russie contemporaine. Après la guerre qu’il termine comme lieutenant, il est arrêté en 1949 et condamné à cinq ans de camp pour agitation antisoviétique. Il est relâché en 1953, après la mort de Staline. À partir de 1965, il se fait remarquer par ses interventions dans le mouvement dissident au sein duquel, par son libéralisme, il se pose en rival idéologique de Soljenitsyne dont il

critique durement l'idéalisme slavophile et les délires antisémites. Il vit aujourd'hui à Moscou.

Le 22 juin 1941, sous le choc de l'invasion, les clichés les plus éculés ont repris vie pour une minute. Mon ami Leonid Efimovitch ne m'a-t-il pas déclaré tout de go en ce jour funeste : « Aujourd'hui, le mouvement ouvrier joue son destin. »

Ni avant ni après, je n'ai rien entendu de pareil dans sa bouche ni dans celle de n'importe quel autre Soviétique. Mais la guerre justifie bien des clichés. Cette guerre-là exigeait l'union des victimes avec leur bourreau. Alors, pour que cette union se fasse aussi en moi, mon cerveau s'est pelotonné et a enfilé la tunique militaire. Mon cœur, lui, était à la fête. Il frappait à grands coups, il sentait la pulsation des autres cœurs, il klaxonnait d'une joie grandissante. Bien que je pense avoir été, même à l'époque, plus intelligent que ceux qui mâchaient le chewing-gum stalinien, j'ai complètement cessé de penser. Et la volonté collective m'a emporté.

Je suis entré dans l'armée le 16 octobre 1941, quand le pouvoir a lancé un appel à tous les volontaires. Il n'y avait pas de troupes pour défendre Moscou en proie à la panique. Dans les entrepôts, on n'a rien trouvé d'autre que de vieux fusils canadiens avec vingt cartouches et des français avec cent vingt cartouches. C'était tout notre armement. Beaucoup de monde s'est présenté, on a pu former trois divisions. Mais, en ce mois d'octobre, nous n'avons pas vu la guerre. Plus tard, j'ai appris que Hitler avait longtemps hésité – la route de Moscou était ouverte, il n'y avait que la garnison du Kremlin devant lui. Mais, au sud, il y avait un Front[53] entier à détruire. Comme on le sait, il a décidé d'aller dans le Sud, où il a pris 600 000 prisonniers, et c'est seulement ensuite que ses chars ont fait demi-tour pour revenir vers Moscou.

Mais l'hiver – un terrible hiver – était là et lui n'en avait pas tenu compte. À tel point qu'il n'avait même pas fait fabriquer des vêtements chauds pour ses soldats. Il pensait en avoir fini avant Noël. C'est à cause de ce détail que Staline a cru que Hitler faisait semblant de préparer la guerre. Il a même fait fusiller le chef du renseignement[54] qui disait le contraire. On lui rapportait régulièrement que l'armée allemande se préparait pour l'offensive, et cela avait le don de l'irriter. Staline considérait que, sans vêtements d'hiver, Hitler bluffait. [*Il sourit.*] Quand les chars se sont dirigés vers Moscou, il était évident que le froid

allait nous aider. En décembre, il gelait dur, très dur. Nous avions un armement pitoyable mais nos vêtements étaient bien adaptés. Ils ne savaient pas quoi faire de nous, les volontaires. On traînait. On nous donnait beaucoup à manger – afin que la nourriture ne tombe pas aux mains des Allemands. [*Il sourit.*] Et puis a commencé la vraie vie [*il sourit*], celle qu'on mène dans les tranchées. Avec la relève des sentinelles, on n'arrivait pas à dormir. À peine était-on arrivé à l'abri qu'il fallait nous en retourner en courant. Le haut-commandement a réussi à transférer des forces d'Extrême-Orient[55] et, avec l'aide du froid, comme toujours d'ailleurs, Vlassov et Rokossovski, l'un dans le Nord et l'autre dans le Sud, ont réussi à détruire l'étau allemand destiné à s'emparer de Moscou. Vlassov[56] était alors un des grands chefs. Vous savez ce qu'il est devenu plus tard.

Q. Ne pouvez-vous comprendre l'attitude de Vlassov ?

R. Écoutez, un jour, je me suis retrouvé dans une cellule avec un homme condamné à quinze ans. Il avait essayé de faire renaître une école russe dans une région sous occupation allemande. Je lui ai demandé pourquoi il avait choisi cette voie. Il m'a regardé et a répondu qu'il avait été témoin de la collectivisation. C'est une des raisons des grandes tragédies du XXe siècle : un homme normal, mais qui pense de manière trop rectiligne, a affaire au mal sous une de ses formes. Alors, il décide de s'allier avec n'importe qui contre ce mal. En ce qui me concerne, je ne regrette toujours pas d'être resté du côté soviétique et de m'être porté volontaire en 1941 pour défendre Moscou. Pour moi, c'était normal. Pour cet homme rencontré en prison, c'est l'autre vision qui était normale. Il y a eu un nombre infini de circonstances personnelles, qui ont amené un homme à faire, ou bien à ne pas faire, le pas fatal. Pour cette raison, il y a longtemps que j'essaie de regarder les choses des deux côtés. J'essaie de ne pas penser de façon rectiligne. Comprendre, mais ne pas accepter cette aspiration au bien, qui amène souvent au malheur.

Dans le même registre, ça fait longtemps que l'attitude des Baltes envers les Russes me choque, bien que je comprenne, mais n'accepte pas, leur position. Au goulag, j'ai croisé des Lettons et des Estoniens qui avaient appartenu à la SS. Je me sentais plus proche d'eux que des *vory v zakoné*[57] russes. Ces Baltes n'étaient pas des fascistes, mais des nationalistes. Ils avaient gardé beaucoup d'habitudes valeureuses, alors que cette masse de truands russes que je croisais tous les jours, bon… Ces Baltes étaient des gens décents. Malgré tout, aujourd'hui que leurs idées ont triomphé, aujourd'hui que l'on proclame chez eux que servir dans l'armée soviétique ou dans l'armée nazie, c'était la même

chose, eh bien leur approche me blesse douloureusement.

Q. Après la bataille de Moscou, qu'avez-vous fait ?

R. On a commencé à nous apprendre un peu d'art militaire. Puis on nous a envoyés au nord-ouest, où nos troupes avançaient. Arrivés sur le front, nous avons compris que beaucoup dépendait du soleil. Hélas, le soleil luisait fort en ce mois de février 1942. Sous ce soleil, les avions allemands se sentaient comme des poissons dans l'eau. Une nuit, nous avons pris un village presque sans pertes, et au matin ils ont commencé à nous hacher. C'était un vrai baptême militaire. Un baptême horrible. La maxime des soldats – « Ce n'est pas la guerre, c'est un massacre » – exprime exactement ça. Les bombes pleuvaient. J'essayais d'écraser l'angoisse qui montait en moi. Je regarde autour, je vois les dents de mon voisin figées dans un sourire. Un éclat de bombe avait probablement touché son cœur, mais à travers le *telogreika*[58] on ne voyait pas le sang couler. Les bombes continuaient à tomber. Mirimski, un étudiant que je connaissais, m'a crié : « Couche-toi ! » Je ne voulais pas ramper, je continuais à marcher sans même me courber et gravais dans ma mémoire le spectacle étrange du sang qui se répandait en grandes taches rouges sur la neige blanche. J'ai été légèrement blessé par un éclat de bombe, je suis parti me faire bander. Je marchais à travers ces grandes taches rouges. À cette époque, notre armée obéissait aux commandements stupides de gens qui n'avaient pas encore appris à faire la guerre. Ils exposaient les soldats comme des cibles. Je n'oublierai jamais ces horribles images de neige rouge. Je croisais partout des blessés graves, de grandes taches de sang se répandaient sur la gaze bourrée dans leurs blessures. Malgré l'horreur, non perçue comme telle, mon cœur bondissait, la conscience que je vivais la vraie bataille me comblait, ne laissait place à rien d'autre. J'avais 23 ans. J'avais écrit quelques articles et enseigné deux ans à l'université pédagogique de Toula et je me sentais comme Petia Rostov dans *Guerre et Paix*[59].

On m'a bandé puis on m'a donné un chaudron de kacha à la viande. C'était un luxe, car il n'y avait pas assez de chevaux pour amener les roulantes, et les derniers temps on ne recevait que des biscottes. Quand on avançait, c'était à pied. Ils avaient peur de nous transporter par voie ferrée à cause des bombardements. On avançait dans des uniformes de camouflage blancs. On est arrivés au front affamés. Ce chaudron de nourriture chaude était donc un trésor, vous imaginez bien. Quand j'ai commencé à goûter la kacha, les Allemands ont décidé qu'ils avaient tué assez de soldats, que maintenant il fallait raser au sol le

village. Une bombe est tombée près de nous, j'ai failli être écrasé par une poutre. Je me suis précipité dehors, et là je me suis senti transi. J'ai pensé que c'était la peur, mais c'était à cause de la blessure. J'avais non seulement été blessé pour la seconde fois en quelques minutes, mais j'étais aussi commotionné, et je ne m'en étais pas aperçu.

De retour à l'arrière, je me suis mis à voyager d'un hôpital à l'autre. Quand je suis sorti guéri, je boitais, mais on m'a assuré qu'après six mois ça irait mieux. Je pensais faire une formation militaire pendant ces six mois, mais ils ne voulaient pas que je gâche le paysage – un élève officier qui boite n'était pas bienvenu. On m'a alors affecté à la zone de défense de Moscou[60]. Là, je suis tombé sur un commandant d'active assez intelligent. Il voulait bien m'envoyer dans une école militaire. Je lui ai expliqué que je m'étais présenté à deux écoles mais qu'on m'avait refusé. Il n'a pas insisté et m'a affecté au journal de la division. Je passais le plus clair de mon temps en première ligne, puis je rentrais à la rédaction une fois tous les quinze jours pour me laver.

Q. La ligne de front était toujours dans la zone de défense de Moscou ?

R. Non, ça se passait dans le nord-ouest. Nous avions repris le village de Pavlovka, près du lac Ilmen. La XVI[e] armée allemande était coincée et il fallait l'anéantir. Mais, comme le soleil brillait, leur aviation s'en donnait à cœur joie. Seize appareils tournaient au-dessus de nous. C'était joli. Ils faisaient la ronde comme des danseuses de ballet. Puis un avion se lançait en solo, larguait des bombes sur nos têtes et rejoignait la ronde qui l'attendait là-haut. Puis venait le tour d'une autre ballerine, elle sortait de la ronde et entamait son bombardement solo. En tant qu'homme du livre, je trouvais très intéressant d'observer la guerre, surtout pendant les premiers jours de combat. Ce saut de la littérature à la vie, je le trouvais très agréable. J'aimais particulièrement regarder les balles traçantes qui fusaient dans la pénombre comme des vers luisants.

Il y avait beaucoup de blessés et nous avions de grandes difficultés à les évacuer, car les trains sanitaires étaient sans cesse bombardés. J'ai entendu des soldats blessés dire la même chose que les soldats de mon unité : « Ce n'est pas la guerre, c'est un massacre. » À cette époque, nous n'avions pas de moyens offensifs. Je n'ai jamais vu un seul de nos avions ni un seul char. À l'arrivée du printemps, Chapochnikov[61] a été viré car il demandait le passage à une défense stratégique. Je l'ai appris par une circulaire, assez rare par sa sincérité, récemment distribuée aux vétérans. Staline voulait l'offensive, toujours l'offensive. Ça a été d'abord la catastrophe de l'encerclement de Vlassov[62]. Il a

réussi à percer, bien qu'on n'ait pas laissé sortir ses soldats. On lui a ordonné ensuite de poursuivre l'offensive et de lever le blocus de Leningrad. Une demande tout à fait délirante. Puis une autre catastrophe s'est produite dans le Sud. Je correspondais alors avec une femme… Malheureusement j'ai perdu ses lettres. Elle venait du village d'Olkhovka, dans l'oblast de Stalingrad. Son père était sergent dans les transmissions et s'est trouvé pris dans cette souricière près de Kharkov[63]. Il disait à ses chefs que les Allemands préparaient un piège : ils reculaient en entraînant nos troupes après eux. Les commandants répondaient : « Mais non, nous avons trois corps blindés, ils vont voir de quel bois, etc. » et ils ont été bouclés avec leurs trois corps sans plus d'espace pour se mouvoir.

C'est très intéressant de regarder les aspects psychologiques de la guerre. J'ai moi-même participé à plusieurs batailles, où j'ai parfois tenu un rôle de (petit) chef, et j'en ai tiré quelques observations. Par exemple, l'ivresse de la bataille existe vraiment, mais elle est équilibrée par le sentiment du danger. La raison vous empêche de foncer aveuglement devant vous, vous empêche de commettre des actes absurdes. Mais bien que l'objectif soit atteint, et alors que le feu demeure, l'ivresse de la victoire se met à dominer et l'on perd la mesure de ce que l'on peut et de ce que l'on ne peut pas faire. La limite s'efface. Cette ivresse ne vous quitte pas facilement.

Je me souviens d'un jour, c'était en septembre 1943, où j'observais d'une hauteur comment notre infanterie attaquait au milieu des explosions d'obus. Eh bien, j'aurais voulu être avec eux pour sentir la supériorité morale de l'être humain sur la technique. En une autre occasion, je n'ai pas réussi à me retenir et j'ai couru après les fantassins. C'était après la percée de la ligne Wotan[64]. On s'est arrêtés sur leur troisième ligne de défense, qu'ils n'avaient pas eu le temps d'achever. Les Allemands se sont accrochés aux maisons du village de Kalinovka. Nous étions d'humeur festive, la voie vers la Crimée et le sud de l'Ukraine s'ouvrait devant nous. Personne ne prêtait attention au danger et, très bizarrement, les obus épargnaient la tranchée des officiers. En revanche, dans le boyau, tout près de moi, un vieux soldat était presque coupé en deux. Allongé, il demandait de l'eau. Dans une énorme blessure, on voyait ses intestins remuer. Un an plus tard, j'ai perdu conscience dans une salle d'opération, quand j'ai vu comment quatre médecins grenouillaient dans quatre ventres. Je me souviens avec quel mépris l'infirmière m'a regardé. Sur le champ de bataille, on pouvait supporter de voir des gens en miettes. La blessure de ce vieux soldat (une des plus horribles que j'aie vues) ne m'a pas ému. J'avais le sentiment de vivre une

fête.

Où en suis-je ? [*Il rit*.] Oui, à Kalinovka. Après l'attaque de notre artillerie, sans arme, j'ai couru avec les autres soldats – à cette époque je n'avais pas encore mon Nagan[65]. Les obus explosaient dans la foule. J'ai vu de tout près la mort de deux soldats. L'un a eu la moitié du crâne enlevé, son cerveau était répandu sur le sol. Aucun effroi, juste le ravissement. En courant, je suis arrivé dans le village. J'ai eu le brusque désir d'éprouver le goût de la victoire. Je suis entré dans une isba, j'ai trouvé sur l'appui d'une fenêtre des cerises séchées. Je les ai goûtées, et je suis sorti. Une heure après, les Allemands ont contre-attaqué. Nous avions alors une infanterie de trophée[66] venue du Donbass. Les pauvres types ont pris des canons autopropulsés pour des chars et ils se sont enfuis. Les officiers d'artillerie se sont levés et ont tenté de les arrêter. Moi aussi. D'abord en écartant les bras, puis j'ai pris le pistolet-mitrailleur d'un jeune soldat et j'ai commencé à tirer en l'air. Les hommes se sont arrêtés et se sont allongés par terre. Après, on a vu venir les Allemands. J'étais seul avec vingt à vingt-cinq tirailleurs. Tous cachés dans un trou. Pour les encourager, au lieu de m'allonger, je me faufilai parmi eux et leur criai : « Feu ! » Je ne comptais pas trop sur ce feu. L'attaquant est toujours plus fort – au moins parce qu'il avance et que, à chaque pas, à chaque minute, il surmonte la peur et amasse du courage. Inversement, à chaque pas, à chaque minute, l'attaquant réduit le courage de ceux qui sont retranchés et lui tirent dessus. Celui qui est dans la tranchée n'est pas sûr de ses propres forces – le fait qu'il tire et n'arrive pas à arrêter l'attaquant le démoralise profondément. Ici, le nombre n'a pas d'importance.

Je me souviens n'avoir jamais été si proche de la mort qu'en cette aube du 11 septembre 1943. Je me souviens du chagrin que me causait cette mort imminente, un chagrin sans peur, qui m'a envahi pendant une demi-minute ou une minute. Mon cœur ne s'est pas emballé, mes dents ne s'entrechoquaient pas. La main tenait ferme le fusil. J'étais tout près de me suicider, comme deux Juifs l'avaient fait le jour d'avant, le commandant et le *zampolit*[67] de la compagnie de sapeurs. Ils se sont embrassés et ils se sont tirés une balle l'un l'autre, pour ne pas tomber dans les mains des Allemands. Leurs camarades se sont rendus, puis une partie a réussi à s'enfuir et m'a rapporté cette histoire. Au moment où j'allais porter le fusil à ma tempe, le sergent Bousyguin, un géant flegmatique, a compris ce qu'il fallait faire. Il s'est mis à crier sauvagement : « Les Fritz s'enfuient ! Hourra ! Hourra ! » Les Allemands ne s'enfuyaient pas. Mais le cri de Bousyguin est tombé juste. Il a remonté le moral dans nos rangs, et la colonne

ennemie – une colonne du train – a été prise de panique en entendant ces terribles « hourra ! ». Une centaine de « hourra ! » dans le jour à peine naissant a paralysé des Allemands mal réveillés. Ce genre de situation n'était pas rare. En 1944, j'ai vu une compagnie de marche de 35 soldats *neobstrelennyi*[68] provoquer la panique de 200 Allemands.

Notre fusillade très faible avait eu au moins pour effet de réconforter notre artillerie qui avait ainsi le sentiment d'être protégée. En réalité, c'est l'artillerie qui nous couvrait et c'est elle qui a contraint les Allemands à se coucher à 300 mètres de nous. Peu de temps après, un agent de liaison est arrivé avec l'ordre de continuer l'offensive. On a alors avancé un peu plus. Pour encourager les gars, j'essayai plusieurs slogans. « Pour Lénine » ne marchait pas. En revanche « Pour Staline » faisait de l'effet. Comment je le sentais ? Je ne sais pas, mais quelque chose me le disait à l'instant même. Finalement, avec le temps s'est mis en place un exorcisme d'une force réelle dont je peux témoigner. Voici la ritournelle que je débitais :

Vperiod vachou mat' (« En avant, vos mères ! »)

Za rodinou vachou mat' (« Pour la patrie, vos mères ! »)

Ogon', vachou mat' (« Feu, vos mères ! »)

Za Stalina, vachou mat' (« Pour Staline, vos mères ! »)

Presque comme autrefois : « Pour la foi, le tsar, la patrie ! » Juste, au lieu de la foi, « ta mère ! ». La force sexuelle est la plus simple et la plus efficace de toutes les forces et la « putain de ta mère » (*maternaïa rougan'*) est le fondement de la hiérarchie russe des valeurs. Un Russe utilise le *mat* dans les situations extrêmes. Quand je commandais près de Kalinovka, je l'utilisais tout le temps en gueulant sur les soldats : « *Vperiod* » (« Votre mère ! »). Vous savez, les gens étaient habitués. Les chevaux aussi étaient habitués à se déplacer sous le *mat.* J'ai connu un cheval qui ne bougeait pas si tu ne criais pas « Ta mère ! ». [*Il rit*.]

On ne savait pas jusqu'où l'ennemi s'était retiré. On avançait sans obstacles et sans pertes vers le village de Kalinovka. Mais qu'allait-il se passer après notre entrée dans le village ? Ce n'était pas difficile à deviner : les soldats affamés se disperseraient dans les isbas. Que pouvais-je faire ? Je ne connaissais pas les noms de ces soldats et eux ne me connaissaient pas non plus. Très vite, je n'ai plus eu de munitions. Le jour tombait. On aurait pu donner à manger aux hommes, les approvisionner en munitions et prendre le village à l'aube. Ce que j'ai commencé à faire. Mais le commandant de la division, du haut de son point

d’observation, se demandait, lui, quel idiot avait bien pu arrêter une si jolie attaque. Il a envoyé un officier de son état-major qui s’appelait Tokouchev. Il ne portait pas de manteau, seulement une tunique à épaulettes, brillante de décorations. En me voyant, il me demande d’un ton étonné :

« Ah, Pomeranz !

– Bonjour camarade commandant !

– Vous avez ordre de prendre le village… »

Il dit cela non pas sur un ton de commandement, mais presque comme une question vaguement ennuyée… une sorte de « Pourquoi diable t’es-tu arrêté ? »

Je lui explique : tactiquement le village est pris, on est à 100 mètres et la suite n’est pas difficile. Mais, dans le village, les « soldats de trophée » se disperseront aux quatre vents. Au matin, les Allemands nous attaqueront et nous délogeront. Tokouchev m’a écouté attentivement et a répondu : « Rien à faire, on a déjà informé Moscou. » Il me faisait comprendre : « Bon, tu sais bien, c’est *ni chagou nazad*[69]. » J’ai senti l’odeur de ce qu’on appellerait plus tard au goulag *pokazoukha*[70] : « On a déjà informé Moscou », c’est-à-dire « Débrouille-toi comme tu veux, tu peux même grimper aux murs si tu veux, mais il faut y aller ». Tokouchev parlait vraiment avec moi comme avec un vieil ami : *tu comprends bien de quoi il s’agit…*

On a poussé le « hourra ! » et on est entrés dans le village. Cinq minutes plus tard, on ne voyait plus personne – tous les soldats avaient disparu. J’étais seul avec Tokouchev. Comme un stratège frais émoulu, j’étais content de moi. Et avec la fierté d’un petit garçon, je lui dis : « Voilà, maintenant, faites la guerre, camarade commandant. Moi, je vais aller collecter le matériel pour écrire mon article. » Et je l’ai planté là. Tokouchev n’a rien dit, mais rétrospectivement j’ai honte. À l’aube, les Allemands ont contre-attaqué et Tokouchev, un homme jeune et beau, a été tué.

Que pouvais-je faire ? Je devais partir, me libérer de ces soldats et m’occuper de mes devoirs. Mais j’aurais pu proposer à Tokouchev, par exemple, ce que le colonel Levine comprit le jour suivant : il fallait placer dans les rangs de l’infanterie quelques artilleurs, non pas avec l’objectif de tirer, mais plutôt pour encourager ces soldats fragiles. Entre-temps, Kalinovka a changé de main à six reprises et il n’y a pas que Tokouchev qui se soit fait tuer.

La bataille pour Kalinovka est un fait insignifiant dans le déroulement de cette guerre. Mais elle montre le décalage entre le commandement qui donnait des

ordres inexécutables et la réalité de la première ligne qui tentait de les exécuter quand même au prix de pertes énormes. Malgré tout, j'aurais dû aider Tokouchev, j'aurais dû lui dire au revoir d'une autre manière. Je voulais sans doute moucher un de ces *chtabnim* (officier d'état-major divisionnaire), mais pourquoi Tokouchev ?

Tout ça, je le dis maintenant, mais ce jour-là j'étais bien content, content de la manière dont je m'étais engagé dans le combat et dont je m'en étais sorti. Dans la pénombre, je suis tombé sur un bataillon de fusiliers de la Garde. Au lieu de m'occuper de mes affaires – écrire un papier qui raconte la percée de la ligne Wotan –, j'ai commis de nouvelles bêtises. Le commandant du bataillon, le capitaine Smeliakov, m'a proposé de souper avec lui. Après avoir mangé des frites accompagnées de conserves américaines (qu'on appelait le « deuxième front[71] »), je lui ai demandé pourquoi il ne plaçait pas son poste de commandement dans le village.

« Dans le village il y a des Allemands », a répondu Smeliakov, ou bien son adjoint Sourkov, je ne me souviens pas. « Mais on vient de prendre ce village ! » Je savais pertinemment qu'on n'avait pris le village que pour quelques heures, que les Allemands nous chasseraient bientôt. Mais, dans l'ivresse de la bataille, je les invitai malgré tout à venir à Kalinovka, comme dans mon domaine. Smeliakov et Sourkov, eux, étaient réellement ivres et, sans la permission du commandant du régiment, par bravade, ils ont décidé de déplacer leur PC. Sourkov a pris avec lui une ordonnance et deux téléphonistes et nous voilà partis pour le village. Les gars des transmissions étaient avec leurs appareils et leurs bobines de câble. Dans les maisons, il n'y avait personne, pas de Tokouchev en vue. L'inquiétude nous a pris. Sourkov s'est mis à compter le nombre de cartouches dont nous disposions. Les téléphonistes n'en avaient que quatre – ils ne portaient pas de cartouchières car les bobines étaient bien assez lourdes comme ça. Sourkov avait un chargeur de pistolet et moi, le disque vide d'un pistolet-mitrailleur.

« Si on tombe sur des Allemands, dit Sourkov, criez très fort "En avant, suivez-moi !" – et on court vers l'arrière. » La décision était raisonnable. Nous sommes restés dans Kalinovka, nous avons continué à marcher et nous avons vu luire un feu. Sans doute un feu de campement. Seuls les nôtres pouvaient faire une chose pareille. Des Allemands disciplinés n'auraient jamais fait un feu. Trente ou quarante tirailleurs du 295e bataillon étaient assis là.

« Ici, c'est la première ligne », me dit le lieutenant en souriant. J'apprends que

les Allemands n’ont pas complètement abandonné Kalinovka et campent à son extrémité ouest. Le centre du village était le no man’s land. La soupe est arrivée et des soldats sont sortis des fourrés en reniflant l’odeur de la kacha. Faire un feu à l’avant était interdit par le règlement militaire, mais l’ennemi principal des « soldats de trophée », c’était la peur de la nuit. Se réunir autour du feu aidait à remonter le moral. Sourkov s’est assis et a commencé à fumer. En première ligne comme en première ligne. Être au moins avec les siens. Je commençai à me libérer de l’ivresse de la victoire et je proposai de placer des sentinelles. On entend alors des bruits de pas. Sans tourner la tête, je demande : « Qui arrive ? »

Si j’avais demandé « Halte, qui va là ? », les éclaireurs allemands auraient répondu : « Les nôtres. » Il n’est pas difficile de mémoriser un ou deux mots de russe. Moi-même, chaque fois que je revenais dans nos positions, j’entendais toujours la question « Halte, qui va là ? », et je répondais invariablement : « Les nôtres. » Jamais on ne m’a sommé de m’allonger, comme le prévoit le règlement, jamais on ne m’a demandé le mot de passe (personne ne le savait). Mais, cette fois, j’ai demandé : « Qui arrive ? » L’Allemand n’a pas compris cette question-là et a répondu : « Là-bas, là-bas. »

Tout le monde a sauté sur ses pieds et la fusillade a commencé. Les Allemands ont lancé des grenades. Sourkov a crié « *Vperiod za mnoï !* » (« En avant, à moi ! »), et il s’est mis à courir. Mais comme il était ivre, au lieu de courir vers l’est, il s’est dirigé vers l’ouest. Moi, j’avais trébuché et j’étais tombé. J’ai regardé le ciel et, avec l’aide de la Grande Ourse, j’ai compris qu’il s’était trompé. J’ai crié : « Capitaine Sourkov, capitaine Sourkov ! »

Mais il n’entendait pas. Il courait comme un sprinteur de compétition. Un téléphoniste m’a rattrapé. Il était blessé aux fesses. J’ai pris son arme et je lui ai ordonné de me suivre. Nos Maxim[72] parlaient lentement, les MG allemandes, très vite. Ça m’a aidé à identifier notre ligne. En sortant de Kalinovka, j’ai senti que j’étais mort de fatigue, je me suis jeté dans le fossé et j’ai dormi jusqu’à l’aube.

Q. Tout ça s’est passé la même nuit que l’attaque sur Kalinovka ?

R. Oui, oui. Je suis arrivé à la rédaction au matin. J’ai essayé d’écrire un article sur la percée de la ligne Wotan. Le résultat ? Le rédacteur-en-chef m’a réprimandé. D’habitude, en réponse, je lui montrais les dents, mais cette fois, je l’ai écouté sans broncher. Je le détestais profondément – il ne comprenait rien à l’enchantement de la guerre.

Q. Revenons en arrière. Après la bataille de Moscou, qu'avez-vous fait ?

R. Après le succès relatif de décembre 1941, Staline a attrapé la folie des grandeurs. Il s'est cru capable de tout faire, il a ordonné l'offensive à outrance, sans arrêt, partout. Malgré la fin du froid russe et le retour de la domination aérienne totale des Allemands. Ça a mené aux deux catastrophes dont je parlais plus haut [batailles du Volkhov et de Kharkov]. Et puis, après ces deux victoires faciles, c'est Hitler qui a été pris de vertige. Il a envoyé une armée dans le Caucase, une autre à Stalingrad. Leur front était immensément étendu, ils n'avaient pas assez de forces, ils en pompaient chez les Italiens, les Hongrois, les Roumains et tout ce que vous voudrez. [*Il sourit.*] C'était leur point faible. Tout allait bien pour les Allemands tant que la puissance de feu décidait de tout. Dans ce cas, un Roumain ou n'importe qui faisait l'affaire. Mais quand le front s'est arrêté à Stalingrad, nous savions déjà, avec l'expérience de l'hiver précédent, que la défense de la ville était possible avec des armes simples, sans les avions, sans les chars. Vouloir s'emparer de la ville était déraisonnable, les nôtres tenaient la Volga, que les Allemands ne pouvaient pas franchir. Le front s'est stabilisé, on a eu deux mois de répit, on pouvait regrouper les unités, changer le dispositif, etc. Et puis on a frappé sur leur talon d'Achille – les Roumains[73], les Italiens – et tout leur front s'est désorganisé. Ça a été le tournant de la guerre.

En une année, on s'habitue psychologiquement à surmonter la peur. Le corps des officiers a commencé à acquérir de l'expérience. En tant que lieutenant, je comprenais mieux, et plus vite, comment agir dans telle ou telle situation. C'est ainsi que, durant l'hiver 1942-1943, une armée non *obstrelennyi*, non aguerrie, est devenue une armée professionnelle. La guerre a fait demi-tour. Erreur majeure des Allemands : à la fois au Caucase et à Stalingrad ! Quand ils ont compris qu'il fallait aider les leurs à Stalingrad, ils ont retiré du monde du Caucase mais ces forces leur ont manqué dans le Caucase sans être utiles à Stalingrad… [*Il sourit.*] Parfois, l'ivresse de la victoire est pire qu'une défaite.

Mais l'ivresse de la victoire, ça a aussi été l'explosion de la cruauté de notre côté. Quand Stalingrad est tombé, les prisonniers allemands ont dû exécuter des marches forcées. Ceux qui ne le pouvaient pas étaient abattus sur place. Beaucoup ont fini ainsi. Des correspondants de guerre ont vu ça, ils ont informé leurs supérieurs de ces tueries horribles, et ça s'est arrêté. Trop tard pour des dizaines de milliers d'hommes[74]. C'est typique, cette explosion de la cruauté.

Pour revenir à notre thème, il est impossible de s'engager dans la bataille sans surmonter la peur, ou plutôt sans survoler la peur. L'offensive, la bataille

sérieuse sont impossibles sans ça. S'il n'y a pas ce survol de la peur, on panique et on commence à courir. Dans notre bataillon, il y avait un sergent qui jusqu'en 1944 avait servi dans un atelier de réparation. Quand il est arrivé sous le feu, il s'est tiré une balle dans la main[75]. Il pouvait facilement être fusillé pour cet acte, mais le commandant du bataillon ne voulait pas de scandale. Il lui a donné plusieurs gifles, l'a dégradé et lui a ordonné de porter des caisses de munitions en première ligne. Pendant les deux premières semaines, il était un homme mort, c'était horrible à voir. Mais, par la suite, on a vu qu'il commençait à survoler sa peur.

Quand je me suis retrouvé pour la première fois sur un champ de bataille, je n'ai rien ressenti de tel, j'étais juste passionné par le romantisme de la guerre. Mais, après la blessure et la commotion cérébrale, quand on nous a envoyés près de Stalingrad, j'ai été envahi par une peur terrible, qui m'a profondément surpris. J'ai été surpris parce que, justement, je me souvenais que, pendant la première bataille, je n'avais pas éprouvé de peur. Je me suis allongé sur la terre. Ça bombardait à 2-3 kilomètres. J'entendais ma voix intérieure qui appelait *maman, maman.* Je restais sur le sol. Comme chez chaque homme *intelligentnyi* (intellectuel, dans le sens russe), comme chez Hamlet, il y a un abîme entre l'intellect et l'élan. L'élan me poussait à courir et l'intellect m'interdisait de courir. Et tout à coup, là, sur le sol, près de Stalingrad, je me suis souvenu d'un fait que j'avais vécu quatre années auparavant. À cette époque j'étudiais la littérature du XIXe siècle. Tolstoï avait ranimé en moi la peur de l'infini, cette peur terrible qu'on éprouve quand on a 16 ans[76] et à laquelle j'ai survécu. Allongé sur le champ de bataille, près de l'endroit où, plus tard, Paulus signerait la capitulation [*il sourit*], j'ai senti ma peur se dissoudre comme un morceau de sucre dans une tasse de thé. Le rappel de cette illumination intérieure l'a mystérieusement chassée, la sensation de survol est revenue. Ça peut passer très vite, comme une convulsion, ou bien ça peut passer très lentement… ou bien on n'arrive jamais à s'habituer. En général on n'avait pas besoin de grand-chose : il suffisait d'aller n'importe où sous le feu.

Avec la raison, on peut tout déduire, tout analyser, mais, à la guerre, le travail du soldat se fait toujours avec et grâce à cet enchantement dont je vous parle. C'est mon expérience, croyez-moi sur parole. Essayez un peu d'aller à l'assaut sans l'enchantement de la bataille. Ou bien la peur, ou bien l'enchantement. Je suis convaincu que, dans certaines circonstances, on n'a pas peur de mourir. C'est le jeu avec la mort qui fait surgir l'enchantement. Il est effrayant d'être une

cible. Il est effrayant de penser qu'on va mourir d'une manière absurde, à cause da sa propre stupidité ou de la stupidité d'autrui. Sans l'enchantement, personne ne peut surmonter ces idées-là. En août 1942, dans le nord-ouest de Stalingrad, je me tenais à ma place dans la rédaction, parce que je boitais encore et que, en première ligne, je me sentais une cible vivante. J'avais peur alors, l'enchantement avait disparu. Mais en 1944, après le conflit avec le rédacteur en chef, j'ai demandé ma mutation au poste de *komsorg* dans un bataillon de fusiliers. J'étais bien conscient que personne n'avait jamais réussi à occuper ce poste plus de quatre mois[77]. Si j'étais destiné à mourir ou à être blessé, quelle différence entre quatre jours et quatre mois ? Ce ne sont pas les jours qui comptent, mais le jeu. Le jeu – l'impression de jouer – te libère de la peur ! Lors du premier combat de mon bataillon, j'ai décidé que c'était mon devoir d'accompagner les nouvelles recrues. Une autre fois, il fallait faire monter à l'assaut une compagnie allongée, littéralement clouée sur le sol. Je me suis laissé entraîner par l'enchantement, je n'ai pas senti la peur et je volais encore une fois, comme au ski dans les montagnes. Mon exemple a été contagieux. Tous se sont levés et m'ont suivi.

C'est durant un épisode semblable que j'ai été blessé en Prusse-Orientale. Ce jour-là, on était au PC en train de manger un canard rôti. J'avais terminé le premier et je m'étais allongé pour me reposer. Les autres types, plus costauds que moi, continuaient à dévorer. Le capitaine Semionov appelle alors au téléphone depuis son poste d'observation.

« Que faites-vous ?

– Nous mangeons un canard.

– Ah, tiens, j'ai un peu faim. »

Je lui ai proposé de venir le remplacer pour qu'il puisse manger. Je le faisais pour tout le monde, même au milieu du combat. Tout le monde savait que j'étais *obstrelennyi*, que je connaissais le boulot d'observateur, quel téléphone utiliser, à qui téléphoner les observations, etc. Il a dit : « D'accord, viens. »

J'arrive au poste d'observation et là, je trouve Semionov. Il me voit, et il constate que je ne suis pas l'officier d'infanterie qu'il attendait. Je ne me souviens plus de ma fonction à l'époque, *komsorg* ou bien *partorg*[78]. Il se met debout et me montre les lignes avec une sorte d'emphase pédagogique : « Eh bien, ce que tu vois devant toi, à 200 mètres, ce sont les soldats de la 1re et de la 2e compagnie qui sont allongés. »

J’ai mis les mains dans les poches en pensant : Si ton supérieur est un idiot, tu dois te comporter aussi comme un idiot. Il faut vous dire que la bouche d’un canon automoteur allemand nous regardait pendant toute la scène. Je pensais : Peut-être l’Allemand s’est-il endormi. Mais il ne dormait pas et il n’a pas manqué son tir, il a planté l’obus presque sous nos jambes. L’officier d’état-major a été grièvement blessé. Moi, je m’en suis tiré avec une blessure assez légère. En fait, j’ai pensé à Lermontov et à son duel. J’étais devant le canon automoteur comme Lermontov[79]. Généralement, je suis un homme nerveux et dans les situations ordinaires je peux éprouver des peurs paroxystiques, mais en situation de guerre, j’éprouve, comme je vous l’ai dit, le sentiment de survoler la peur et ça me rend complètement libre.

Alors, que s’est-il passé en septembre 1946 quand on m’a exclu du Parti à cause de plusieurs interventions ? Pourquoi ma volonté, mon courage, se sont-ils effondrés ? Pourquoi, soudain, ai-je perdu mon ossature, pourquoi suis-je devenu une poule mouillée ? Je n’étais pas le seul à vivre cet affaissement. Beaucoup, parmi les soldats et les officiers démobilisés, ont perdu cette élasticité de la volonté acquise pendant la guerre. Les mêmes qui, jeunes officiers du 991e régiment de la Garde, esprits libres qui n’avaient pas connu les intimidations des années 1937-1938, ces jeunes officiers qui déclaraient tout fort : « Après la guerre on va commencer à pendre les “nouveaux popes[80]” », ceux-là sont devenus des lavettes, des chiffons avec lesquels on pouvait laver le plancher. Tous, avec nos décorations, nos médailles, nos chevrons, nos épaulettes, nous sommes devenus zéro. Chez moi, ça s’est passé d’une manière plus abrupte, plus aiguë encore. Le régime pouvait faire n’importe quoi avec nous. Je ne me souviens pas quand exactement – il me semble que c’était en 1947 – ils ont arrêté de nous payer les allocations liées aux décorations, ils ont annulé la gratuité des transports publics. À peu près au même moment, ils affectaient Joukov[81] à un poste obscur dans l’Oural. Voilà, le trait était tiré. « Vous vous imaginiez être quelqu’un ?, nous disait le pouvoir. Et bien non, vous êtes des zéros. »

Je ne me suis secoué qu’après mon arrestation. Je l’ai prise comme une déclaration de guerre. J’ai remis mes effets militaires et je me suis senti à nouveau dans le combat – et à nouveau, j’ai retrouvé la volonté et le courage. Le destin m’a emmené dans la cellule no 16. J’y ai grandi. Je m’y suis retrouvé, fortifié. J’y ai compris qu’il n’y a pas de petits rôles, il n’y a que de petits acteurs.

Quand il y a eu les tentatives de réhabilitation de Staline, en 1965, à la conférence de l'Institut de philosophie, je les ai critiquées. Pendant mon discours, deux hommes ont sauté de leur place en me demandant d'arrêter immédiatement, mais l'auditorium était déjà conquis et c'est eux qu'on a arrêtés. Après ce discours, Vladimir Semitchastny, le grand patron du KGB, a appelé deux fois l'Institut en exigeant que mon discours soit dénoncé comme antisoviétique. Mais Levada [Iuri Levada, le *partorg* de l'Institut] m'a soutenu. Tvardovski[82] a accepté que mon intervention soit publiée dans sa revue (finalement, ça ne s'est pas fait). Le chef tout-puissant du tout-puissant KGB a été obligé de reculer. Sans l'expérience de la guerre, je n'aurais jamais eu le courage de faire cette intervention. Je pensais à ce moment-là que l'intelligentsia était contre les tentatives de réhabilitation de Staline et que mon intervention allait la réveiller. Mais ça n'a pas marché. J'ai été soutenu seulement par Romm[83] qui m'a invité chez lui et se repentait en racontant à quel point il avait la trouille quand il tournait *Lénine en 1918* et comment il s'est calmé après avoir su que Staline trouvait le film utile. Malheureusement, en Russie, il y a eu beaucoup d'exemples de courage militaire mais très peu de courage civil. Il nous manquait toujours le courage civil. Le mouvement des dissidents était minuscule. Et encore, ce mouvement a connu beaucoup de faiblesses et de reculs. Tant d'exemples de sacrifice sur le champ de bataille. Et sur le champ civil, on ne faisait que se taire.

Mais revenons à notre thème. À part ces deux signes caractéristiques de l'ivresse de la victoire – la déraison et la cruauté –, il y en a un troisième qui est apparu à la fin de la guerre quand certains ont compris qu'on pouvait non seulement fusiller des prisonniers mais aussi violer des femmes : c'est le sentiment qu'on peut tout se permettre. Et ça, je l'ai vu dès que nous sommes entrés en Prusse-Orientale. La première chose qui m'a choqué, c'est le cadavre d'une jeune fille nue dans le caniveau. À cette époque ma tête fonctionnait de telle manière que j'étais certain que les actes de cruauté ne pouvaient être commis que par des Allemands. Mais j'ai vu l'abîme dans lequel nous sommes tombés. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait de cas exceptionnels, qu'il ne fallait pas généraliser. Mais, vous savez, quand j'ai découvert le cadavre nu de cette fille, j'ai senti que toute la couche de propagande s'en allait en morceaux. Une chose est de tuer des soldats, une autre des civils. Quand nous sommes entrés à Berlin, mes sentiments vis-à-vis des Allemands étaient corrects. Je n'étais plus habité par la haine. Je ne les mettais pas tous dans le même sac.

À Berlin, nous étions entourés de toutes sortes de tentations… Je vais vous raconter quelques cas, si vous êtes d'accord, car il s'agit de choses horribles. Le premier s'est déroulé en Prusse-Orientale. J'entre dans une maison pour passer la nuit et je vois une femme âgée dans un lit. Mal en point. Je lui demande en allemand : « Que se passe-t-il ? » Elle a eu la visite de sept soldats, qui lui ont enfoncé dans le vagin une bouteille à l'envers en guise de souvenir. C'était le début. Après, à Berlin, c'est devenu une habitude… Les Allemands ont compté au moins 150 000 femmes violées[84].

Après ma deuxième blessure, je suis retourné dans une rédaction de journal divisionnaire. J'avais maintenant des étoiles sur mes épaulettes. J'avais quitté, à ma demande, ma division de la Garde pour une unité moins élitiste. J'y ai aussi trouvé des gens intelligents. Que pouvions-nous faire ? Presque rien. Tout au plus la morale. Par exemple, l'adjoint du rédacteur en chef est entré dans un abri antiaérien, où on lui a dit qu'il y avait des femmes. L'une d'elles, originaire de Riga, s'est approchée et a crié : « Prenez notre défense ! Regardez, cette comédienne a été violée trois fois ! » Un lieutenant avait trouvé jolie une femme de l'abri qui était comédienne. Il l'avait emmenée une fois, bon, ses capacités étant limitées, il avait décidé de l'offrir à ses copains. On a parlé avec ce lieutenant mais lui avait le sentiment que c'était permis, pour lui et pour tout le monde. Comme les autres, il montrait aux filles son arme, en faisait coulisser le canon de façon obscène entre ses doigts, et ça suffisait. Ce sentiment que c'était possible, que tout était permis, régnait en maître de notre côté.

Une autre fois, je me promenais dans le quartier de Lichtenrade, à Berlin. Le front était déjà proche du Reichstag. Une femme sort en courant et me dit : « Monsieur le lieutenant, des soldats sont en train de violer ma fille. » J'entre. Je trouve une fille et un costaud, le visage tout griffé. La fille était courageuse, avec un caractère vif, et ne se laissait pas faire. Le sergent s'était figé, il l'injuriait. Le type était très normal, pas du tout un criminel, on peut même dire que c'était un brave homme. [*Il sourit.*] Il pensait juste que lorsqu'il braque son pistolet, la fille doit obéir. Il était juste indigné que ça ne marche pas. Je lui ai ordonné de me suivre. Il m'a suivi avec son pistolet à la main en continuant à injurier la fille. [*Il sourit.*] Je l'ai amené au service de contre-espionnage du Front, on l'a enfermé, il a bien dormi et s'est réveillé comme un homme normal. On lui a rendu son pistolet et il est retourné dans son régiment. C'était un cas comique. L'écrivain Stepan Zlobin raconte avec honte la façon dont les lieutenants parlaient de ces situations. Lui, Zlobin demandait :

« Combien de fois tu t’es vengé aujourd’hui ?

– Deux fois.

– Et moi trois fois ! »

Quand il s’est souvenu de ça, Zlobin est retourné sur les lieux, en Allemagne. Il a rencontré un vieil homme à qui il a tout avoué. Il voulait se repentir. [*Il sourit.*] Voilà, lui-même avouait qu’il avait connu l’ivresse totale. L’ivresse de la victoire. Ça a pris de telles proportions que tous les officiers et tous les membres du Parti ont reçu une lettre de Staline. Ce n’était pas un ordre, mais un message privé[85], une lettre personnelle que tous les officiers et membres du Parti devaient signer. Dans ce message, Staline demandait de ne pas commettre d’actes qui poussent les Allemands à continuer leur résistance. Tout le monde s’est foutu de lui et de sa lettre. Dieu serait descendu sur terre et aurait ordonné, la réaction aurait été la même. Ça s’est calmé tout seul. Parce que c’était une explosion. Mais ça a cassé mon sentiment d’un accord moral total avec l’armée, accord qui s’était constitué au feu. Je me suis soudain senti seul. Seul parmi les fous.

De Berlin, nous avons été envoyés à Prague, sous le commandement de Koniev. Là-bas, la justice militaire a recommencé à fonctionner et il n’y a eu que des cas isolés. Pour une Allemande, on condamnait à cinq ans de prison, pour une Tchèque à dix ans. [*Il sourit.*] Il y a eu des enthousiastes qui ne pouvaient pas s’empêcher, mais c’était une très petite minorité. On les condamnait et on les mettait en prison. Kopelev[86] cite le cas d’un gars qui était avec lui au goulag, condamné à dix ans pour avoir tué un officier qui lui demandait de respecter la file qui s’était formée devant les jambes d’une femme. Bon, un mouvement impulsif. Je peux aussi mentionner le colonel commandant l’artillerie de notre division. C’est lui qui a dirigé la violence massive contre les civils. Grâce au lieutenant-colonel Tolmasian, le chef de la section politique, il a été l’objet d’une investigation interne au Parti. Mais Tolmasian a reçu l’ordre de brûler les papiers et de clore l’enquête. Le colonel a été transféré ailleurs. C’est vous dire qu’aucune mesure sérieuse n’a été prise pour lutter contre cette débauche.

Et puis les incendies, partout. Les gars tiraient à la mitraillette sur le cristal, parce qu’ils ne pouvaient pas fourrer ça dans leur sac. Ce n’était pas un acte dirigé contre les Allemands, il n’y en avait plus dans cette ville. Il n’y avait que des militaires des services arrière (*tyloviki*) qui se gorgeaient de butin. Non, la haine des soldats se retournait contre ceux qui s’enrichissaient dans la guerre. Si je n’obtiens pas ça, alors personne ne l’obtiendra ! Brise tout ! Détruis tout ! Les incendies se répandaient à telle échelle que les troupes de l’arrière étaient

obligées de déménager constamment.

Pleine du sentiment de la victoire, mon unité a traversé la Pologne, en direction de la Silésie. On est passés par Torun. Partout des Allemands, vêtements rapiécés sur le dos, balayaient la chaussée, comme les hitlériens l'avaient fait faire aux Juifs. Pourquoi ? Pourquoi répéter ce que nous-mêmes considérions comme de la barbarie médiévale ? Pourquoi se venger contre des femmes ? Mais, passons, passons, précipitons-nous vers la victoire !

Q. Quels postes avez-vous tenus pendant la guerre ?

R. J'ai commencé dans la 3e division de fusiliers des ouvriers moscovites. Comme je l'ai dit, nous n'avions aucun moyen sérieux de défense, notre ambition se limitait à ne pas rendre Moscou sans tirer un coup de feu. Même quand les fusils canadiens ont été changés pour des fusils français avec 120 balles, on n'aurait pu se défendre qu'une journée. [*Il sourit.*] Sans le moindre canon ! J'ai été blessé puis, après l'hospitalisation, on m'a muté à la rédaction du journal de la 258e division de fusiliers, qui a pris plus tard le titre de Garde. Cette unité a commencé à intervenir à Stalingrad, pendant l'offensive calamiteuse du mois d'août 1942. Les routes étaient jonchées de cadavres, on faisait semblant de continuer l'offensive. Après, quand Rokossovski a remplacé Joukov, une partie de la division a été dissoute, on nous a incorporé les restes de la 207e division, avec lesquels nous avons pris part à l'encerclement de Stalingrad. Ensuite, j'ai été détaché de la division, j'ai vécu dans les rédactions de différentes unités, j'ai participé à l'opération Ostrogojsk-Rossochansk[87]. On avançait un peu, avec des restes d'infanterie, très peu d'infanterie, des restes d'artillerie… Un soir, on s'est heurtés à un corps blindé SS. Ils n'avaient que sept chars. Heureusement, c'était le soir. Le lieutenant-colonel Levine, le chef d'état-major qui commandait après la blessure de son supérieur, a décidé de contourner le coin et de rejoindre le régiment en cédant le bourg de Rossochansk. Comme cet officier avait connu 1937, il a demandé poliment la permission au *zampolit*[88]. Qui lui a répondu : « *Ni chagou nazad* » !

Ni chagou nazad, ça signifiait la débâcle totale. Levine le comprenait et ce stupide commissaire ne le comprenait pas. Dans ces conditions, Levine a envoyé le drapeau à l'arrière et, au matin, quand les Allemands ont commencé à resserrer l'encerclement, il a mené la retraite vers la 315e division, qui s'était mise en défense circulaire au sud-ouest. C'est ainsi que, sous les bombardements

des Roumains auxquels on ne prêtait pas attention, on a rejoint la 315e, avec laquelle nous avons formé une colonne et réussi la percée. Voilà. Après ces aventures, notre division a reçu le soutien de huit batteries d'artillerie : enfin, nous avions de gros moyens à notre disposition. [*Il sourit.*] Nous sommes arrivés au fleuve Mious, où nous avons reçu la distinction de Gardes. On a participé à la contre-attaque de Koursk[89], on a percé leurs lignes du premier coup. On voyait que ça fonctionnait bien avec les unités voisines. Voilà, nous étions devenus une armée professionnelle. Mais une armée qui subissait de fortes pertes, on ne les comptabilisait même pas, on les comblait avec des soldats convalescents. Après ça, on a percé la ligne du Mious, puis la ligne Wotan, très fortifiée, puis le Boug, et la Roumanie est sortie de la guerre.

On a été envoyés dans le Nord, où on a reçu un complément d'hommes en provenance des maquis. Ces partisans étaient habitués à rester dans leur coin [*il sourit*], ils n'avaient que des tâches simples à accomplir. Mais avancer sous le feu, forcer une rivière, servir un canon ou un mortier, ils ne savaient pas. L'un d'entre eux a tiré par maladresse sur notre ligne d'assaut, tuant deux hommes, et tout le monde s'est couché. Notre commandant était un ancien directeur de prison. Il a volontairement coupé la liaison avec le bataillon, parce qu'il devait se mettre debout et entraîner ses hommes, mais il n'en a pas eu le cran. Il m'a demandé de faire lever les gars à sa place, j'y vais, allez tous debout, on court vers la rivière, on nous tire dessus, heureusement sans nous faire de mal. Mais ici, encore une bêtise – je n'avais pas vérifié si on pouvait se retrancher près de la rivière, et on a eu vingt blessés. Je n'avais pas assez d'expérience comme officier, ce n'était pas mon boulot. Voilà, dans toute l'armée, ce manque d'expérience explique nos pertes.

L'infanterie changeait tout le temps. Le noyau stable de la division était formé par les unités de mortiers et d'artillerie. Si j'arrivais à garder une compagnie d'anciens dans le bataillon, c'était déjà pas mal. Et avec eux on avançait. Avant d'entrer en Allemagne, on a mobilisé tout le monde, on a même pris des vieillards, à peu près 200. Avec la seule compagnie d'anciens, on réussissait toujours à chasser les Allemands, même très supérieurs en nombre. Une fois, ils ont abandonné leurs positions et leurs mitrailleuses, on les a retournées et on a commencé à les faucher. Et ça marchait toujours comme ça : quand un noyau d'*obstrelennyi* arrivait à se former, à nous la victoire. Mais ces « soldats de trophée » n'arrivaient à rien.

Q. Vous aviez des relations avec les autres officiers ?

R. Pendant les dix-huit premiers mois, quand j'étais « collaborateur littéraire non titulaire » (*vnechtatni sotrudnik*), j'ai eu des relations assez agréables avec les officiers de la division. À cette époque, je n'étais même pas sergent, un *riadovoï*, un simple soldat, mais ça n'avait aucune importance. Il y avait des hommes *intelligentnyi*, avec qui je me suis tout de suite lié. Je connaissais personnellement tous les officiers de la division du fait de ma fonction. La rédaction recevait les journaux centraux et on s'échangeait de l'info – eux, l'info locale, et moi, l'info centrale.

Je collectais aussi les cotisations des membres du Parti. Un jour, je découvre que le responsable de l'habillement n'avait pas payé depuis neuf mois. Il me règle les neuf mois que je lui demande et j'ajoute : « J'ai besoin de chaussures » [*il sourit*], et on est devenus copains. Il y avait deux officiers en charge de la nourriture. Un sur le front, et l'autre à l'arrière. Ils recevaient les rations pour les âmes mortes[90], bon pas mortes, mais des âmes qui se promenaient. Parfois ils me donnaient du rab, mais aussi du chocolat, du tabac. Un jour, j'ai reçu de l'un d'eux 300 grammes de chocolat et voilà que je me retrouve sous un bombardement. À l'époque, mon rapport aux bombardements était comparable à celui que j'avais avec la pluie. J'ai donc ouvert mon chocolat tranquillement et j'ai commencé à manger. [*Il sourit.*] Le gars m'a alors donné un Nagan. Le Nagan était très important pour l'autorité. J'étais aussi très proche de l'ingénieur régimentaire. En revanche, le rédacteur en chef ne pouvait pas me supporter. Moi non plus. Mais j'aimais mon travail et je n'avais à le voir que quelques heures une fois par quinzaine.

Q. Les *strafbaty* ?

R. Oui, je savais. J'y suis allé interviewer des hommes. C'était comme partout, sauf que les règles étaient beaucoup plus strictes. On utilisait ces gars-là pour identifier l'origine des tirs, pour reconnaître… Ils subissaient des pertes énormes. Mais, du point de vue du danger encouru et des pertes encaissées, il est difficile de distinguer entre une compagnie ordinaire de fusiliers et une compagnie pénale. Un chef de section ou un chef de compagnie qui est passé à travers toute la guerre, c'est un miraculé. C'est exactement la même chose que le pendu dont la corde se rompt. Un miracle. Ces gars qui sortaient des écoles d'officiers d'infanterie avaient sept ans d'instruction générale. Même chose dans l'artillerie. Les *shtrafniki* formaient une couche sociale particulière – ils étaient illettrés dans leur grande majorité. Surtout les Asiatiques, qui parlaient à peine le russe. Le moujik russe avait un peu plus de chances d'entrer ailleurs que dans

l’infanterie, dans la cavalerie par exemple.

Cette insouciance de l’infanterie, on peut la considérer comme une adaptation raisonnable au métier de condamné à mort. L’insouciance de ces hommes était une acceptation de leur destin, un rapport très fraternel avec la mort. C’était vraiment « *Ave* César ! Ceux qui vont mourir te saluent ! ». Ça nous distinguait peut-être des Allemands. En général, un Allemand chez lui est zélé, diligent et ponctuel. Le Russe se comporte mollement, avec indolence, et Hitler comptait là-dessus. Mais quand sous les pieds s’ouvre l’abîme de la mort, notre soldat change. Après avoir traversé toute la guerre, je suis intimement persuadé que le Russe se sent un être humain uniquement au bord de l’abîme, et non dans une situation ordinaire, comme à la maison. Cet effet d’abîme a tué Hitler.

Ce que nous avons enduré dans la neige à Pavlovka et dans mille autres endroits, le fait que nous ayons permis qu’on nous tue en masse, n’a pas plus joué que les calculs d’état-major. Pendant un an et demi, les sacrifices au dieu de la Guerre sont restés vains. Mais après s’être bien abreuvé de notre sang, il a dit : « Ça suffit ! J’ai étanché ma soif ! Vous avez cessé d’être des hommes écrasés de peur, acculés. Vous êtes devenus des soldats expérimentés. Et je vous donne la victoire. »

Il y a une certaine analogie entre l’économie soviétique et la propagande soviétique. En temps de paix, toutes deux chôment. Chaque effort pour les stimuler, les secouer, est voué à l’échec – elles patinent sur place. Mais du fait de la guerre, réchauffées par le patriotisme, elles se comportaient d’une manière extraordinaire, accumulaient des performances extraordinaires. Pégase attelé sous le joug brûlait de se battre ! Sur ses ailes, les hommes décollaient pour survoler la peur de la mort. Je pense que quelque chose de semblable s’est aussi produit pendant la guerre civile. C’était l’autre mythe de cette époque. Le mythe n’est pas un mensonge brutal et ennuyeux. C’est toujours une inspiration et une vérité poétiques. Il est impossible de déshéroïser complètement la guerre, comme Soljenitsyne le demandait au général Grigorenko. Dans la guerre il y a de tout – de l’horrible, du monstrueux et du parfait. Comme dans toute histoire.

La guerre a fourni à notre système ce dont il manquait – la concurrence. L’économie a commencé à mieux fonctionner. Nos marchandises – les régiments, les divisions – ont commencé à faire concurrence à celles de l’étranger. En infligeant des défaites à Vorochilov, Boudienny, Timochenko, les Allemands ont déblayé la route à Rokossovski, Koniev, Bagramian et Tcherniakhovski. Les vrais capitaines, formés au feu, ont remplacé les abrutis

nommés avant guerre par Staline.

Staline n'était pas un génie militaire. Il n'était pas non plus un idiot. En un an et demi, il a appris à choisir les généraux et à s'orienter dans le travail d'état-major. Beaucoup de tsars, de rois, de dictateurs ont aussi réussi cet apprentissage sur le tas. Et beaucoup de ces rois, tsars et dictateurs ont été béatifiés. Staline n'est ni le premier ni le dernier.

Q. Le Smersh ?

R. Je les ai vus en action… Notamment à un moment difficile, à Rossochansk, quand on s'est retrouvés écrasés par les chars allemands. Ils étaient là pour empêcher la fuite des soldats. Je me souviens, il y avait un Tatar parmi eux. Ils recrutaient leurs agents parmi les *komsorg* et les *partorg*. On les voyait rôder quand des sentiments défaitistes apparaissaient parmi les soldats.

Q. Revenons au fameux discours de Staline du 3 juillet 1941. Vos sentiments d'alors ?

R. J'ai senti qu'il était perdu. Il n'avait pas son ton résolu, il parlait sans assurance, sans aplomb, sa gorge était sèche, on entendait qu'il buvait de l'eau. Mais le discours suivant, sur la place Rouge le 7 novembre[91], ce discours était déjà autre.

Q. À qui écriviez-vous ?

R. Il n'y avait personne chez moi. Mon père avait été arrêté et déporté au Kazakhstan. J'écrivais à ma mère. Elle était aussi au Kazakhstan.

Q. Le 9 mai, qu'avez-vous fait ?

R. Le 8 mai, on a appris la capitulation. Nous avons trouvé une bouteille de liqueur et nous l'avons descendue. Le 9 mai, on est entrés à Prague et, bien sûr, la joie était énorme. Et là un garçon qui parlait le russe m'a appris que Prague avait en fait été libéré[92] par des *vlassovtsi*. Une énorme quantité de faits se révélaient et se révéleraient peu à peu…

Q. Les Alliés ?

R. Je comprenais qu'ils voulaient qu'on fasse tout le travail difficile à leur place. Mais j'étais toujours heureux de leurs victoires. Il y a eu un cas tragique quand on s'est empressés d'aller aider Varsovie et puis qu'on nous a ordonné de ne pas bouger. Ils ont publié une déclaration selon laquelle, pour des raisons stratégiques, nous ne pouvions pas aider les insurgés[93]. Quelles raisons stratégiques ?! C'était une sale politique. Toute notre armée, six divisions

approvisionnées en munitions, attendait à 70 kilomètres de Varsovie. Et pourquoi tout ça ? Pour placer en Pologne un gouvernement qui, malgré tout, est tombé. Toute la politique de Staline n'était que folie. Elle a amené, par exemple, la fracture de l'Ukraine. Rattacher à l'Ukraine la partie ouest[94], c'était introduire un cheval de Troie, une population d'une autre culture, des gens qui considéraient Bandera comme un héros national.

Était-il possible, après les pertes monstrueuses de 1941 et de 1942, d'aller jusqu'à Berlin ? Oui, c'était possible, et nous l'avons fait. Mais nous l'avons fait au prix d'une profonde déformation de l'âme nationale, nous l'avons fait avec l'aide des fantômes ressuscités de Batu[95] et de Gengis Khan. Ce genre de victoire est une boisson de sorcière. Et le peuple qui l'a bue en sera empoisonné longtemps. Après quelques générations, le poison se manifestera par un exanthème : ces portraits de Staline accrochés dans les voitures que l'on voit aujourd'hui partout en Russie.

Notes

53. L'analyse de G. Pomeranz prend ici quelques aises avec la chronologie. Le 22 août 1941, après avoir victorieusement conclu sept semaines de combats pour Smolensk et s'être ainsi ouvert la route de Moscou, une partie du Groupe d'armées Centre se dirige en effet vers le sud et non vers l'est. Hitler a ainsi choisi de s'emparer de Kiev et de l'Ukraine plutôt que de pousser vers Moscou. Cette manœuvre inattendue se solde, dans l'immédiat, par la plus grande victoire allemande de toute la guerre. Le Front du Sud-Ouest (l'équivalent d'un Groupe d'armées occidental) du général Kirponos est détruit : 100 000 tués, 660 000 prisonniers. Les Allemands sont occupés par cette manœuvre durant tout le mois de septembre. En octobre, la situation est différente. Deux nouveaux encerclements à Viazma et Briansk permettent certes de capturer encore 600 000 soldats rouges mais, après le 15 octobre, la Wehrmacht, épuisée, se heurte à une défense énergique impulsée, entre Leningrad et Moscou, par le général Joukov. La route de Moscou n'a jamais été ouverte.

54. Le général Ivan I. Proskurov, chef des services de renseignements de l'Armée rouge, est éliminé sur ordre de Staline. Mis hors circuit en juillet 1940, il est arrêté le 27 juin 1941 et fusillé en octobre 1941. On sait que le dictateur lui reprochait surtout de ne pas l'avoir averti des plans de Hitler à l'Ouest. Mais le rapport – le premier à informer des intentions belliqueuses du Reich à l'encontre de l'URSS – que Proskurov présente à Staline une semaine avant n'a peut-être pas été étranger à son élimination.

55. Rassuré sur les intentions japonaises, Staline retire en effet plusieurs divisions stationnées face à la Mandchourie pour les amener devant Moscou. Mais ces mouvements n'ont pas eu l'importance qu'on leur attribue souvent. Joukov a réalisé sa contre-offensive avec de piètres moyens. Si le froid l'a aidé – mais pas autant que les Allemands l'ont écrit –, l'épuisement, la désorganisation et l'aveuglement de son adversaire, l'énergie désespérée de la troupe, ont été des facteurs plus importants du succès soviétique.

56. Le lieutenant-général Andreï A. Vlassov (1900-1946) est un des officiers les plus prometteurs de l'Armée rouge. Mais il n'est pas « un des grands chefs », comme le dit

G. Pomeranz. Il n'est qu'un général d'armée, même s'il joue un rôle non négligeable dans la défense de Moscou durant l'hiver 1941. Les Allemands le font prisonnier sur le front du Volkhov le 12 juillet 1942. Vlassov, qui a vu sa 2e armée de choc encerclée et détruite, perd toute illusion sur le stalinisme et se montre prêt à prendre la tête d'un mouvement national russe anticommuniste. Son objectif est l'établissement d'une Russie libre et démocratique. Malgré des appuis dans l'armée allemande et la fondation d'une armée de libération russe (ROA), Vlassov ne sera jamais qu'un pion dans le jeu des nazis. Capturé par les Américains en 1945, il est livré à l'URSS, jugé et pendu en août 1946. Le nom de Vlassov (et le terme *vlassovets*, « vlassovien ») deviendra le symbole de la trahison dans la *lingua sovietica*. Par exemple, durant la campagne menée contre Soljenitsyne dans les années 1966-1975, l'auteur d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* sera baptisé « *vlassovets* de la littérature » par le prix Nobel Mikhaïl Cholokhov.
57. Mot à mot « voleurs dans la loi ». Il s'agit d'un type de truands spécifique du monde soviétique. Les *vory v zakoné* avaient leur propre code de valeurs, qui interdisait la propriété, la vie familiale et toute collaboration avec l'État. Pendant la Seconde Guerre mondiale, une partie des « voleurs dans la loi » accepte pourtant la proposition de l'État de s'engager dans l'Armée rouge en échange d'une amnistie. À partir de la fin des années 1970, l'organisation des « voleurs dans la loi » prend des formes de mafia classique (contrôle de l'économie souterraine, corruption du monde politique, etc.). La relation entre « voleurs dans la loi » et prisonniers politiques est bien décrite par Chalamov dans ses *Récits de la Kolyma*. En fait, après la guerre, les prisonniers politiques du Goulag se sont retrouvés sous la double pression de l'administration et des « voleurs dans la loi », ces derniers assurant la gestion des camps. Isaac Babel et Mikhaïl Djavakhichvili ont romantisé l'image du « voleur dans la loi » en le présentant comme une sorte de Robin des Bois. Staline, lui-même proche, par bien des aspects, du monde des truands, a encouragé la promotion des œuvres de ces deux auteurs.
58. Le *telogreika*, apparu en 1939, est l'uniforme d'hiver du soldat soviétique. Il consiste en une veste et des pantalons rembourrés. Porté avec l'*ushanka* (la chapka à rabats en fourrure) et les *valenki* (bottes de feutre), il permettait de rester plusieurs heures exposé à des froids intenses. Les prisonniers du goulag portaient aussi le *telogreika*.
59. Petia Rostov est un personnage du roman de Léon Tolstoï *Guerre et Paix*. C'est un garçon de 16 ans, très romantique, qui brûle de partir à la guerre pour y accomplir un exploit. Il tombe sur le champ de bataille, le crâne traversé d'une balle, après une charge solitaire et inutile.
60. Le 12 octobre 1941, le Comité de défense de l'État (GKO) décide d'ériger une zone de défense de Moscou, placée sous les ordres du général Artemiev. Large de 100 kilomètres, elle forme le boulevard de la capitale soviétique et sera le théâtre des batailles les plus acharnées de l'hiver 1941-1942.
61. Le maréchal Boris Mikhaïlovitch Chapochnikov (1882-1945) est le père de l'état-major général de l'Armée rouge. Ancien officier tsariste, théoricien et historien militaire, cet homme discret et affable jouit inexplicablement de la protection de Staline qui s'adresse toujours à lui *imia i otchestvo*, en lui donnant respectueusement ses prénom et patronyme, ce qu'il ne fait pas avec ses autres généraux. Chef d'état-major de façon discontinue entre le printemps 1937 et août 1940, il est rappelé à ce poste par Staline de juillet 1941 à mai 1942, puis déchargé, à sa demande, pour raisons de santé. L'opposition de Chapochnikov à l'offensive du printemps 1942 ne semble pas avoir joué de rôle important dans ce retrait. L'Armée rouge lui doit d'avoir protégé et promu deux des architectes de la victoire, Alexandre Mikhaïlovitch Vassilevski et Alexeï Innokentievitch Antonov.
62. Au début de 1942, le général Meretskov mène une offensive sur les arrières des Allemands dans la région du Volkhov. Il s'agit de soulager la pression sur Leningrad. La 2e armée de choc n'avançant que très lentement, en mars Staline envoie à sa tête le général Vlassov en qui il voit l'homme de la situation. Mais Vlassov et son armée sont encerclés en mai et ses soldats commencent à mourir de faim dans d'abominables marécages. Il est inexact de prétendre que

Staline n'a rien tenté pour sortir la 2e armée de choc de cet enfer et il semble bien qu'il ait envoyé des parachutistes pour extraire Vlassov de la poche. Mais la situation était sans issue et, après des semaines d'errance, Vlassov, qui aurait pu tenter de percer comme il en a lui-même donné l'ordre à ses hommes, est capturé par les Allemands le 12 juillet 1942.

63. La bataille de Kharkov, en mai 1942, commence par une offensive soviétique vers la grande ville industrielle ukrainienne. Elle se termine par un encerclement des forces du maréchal Timochenko, notamment de deux précieux corps blindés. Le fiasco de cette attaque voulue par Staline est retentissant (277 000 hommes tués ou prisonniers, un matériel considérable perdu) et facilite l'offensive allemande vers la Volga et le Caucase qui se déclenche un mois plus tard.

64. La ligne Wotan désigne la partie ukrainienne du *Ostwall*, ou mur de l'Est, que les Allemands ont tenté d'édifier durant l'été 1943 pour arrêter l'offensive soviétique qui suit la bataille de Koursk. Cette ligne, qui n'est puissante nulle part, tient surtout du mythe forgé par la propagande.

65. Le Nagan (ou Nagant) est un lourd revolver de calibre 7,62 mm qui équipe les officiers russes à l'époque tsariste et soviétique. Il est perçu, avec les *pogon* (épaulettes), comme un élément clé du prestige de l'officier.

66. L'expression désigne les hommes (18-45 ans) enrôlés de gré ou de force dans les zones récemment libérées par l'Armée rouge. Parfois sans uniformes ni formation militaire, ces soldats servent à maintenir un niveau d'effectifs suffisant dans les unités sans cesse dévorées par des pertes sévères. Leur valeur militaire est évidemment très faible.

67. Voir note 2 p. 37.

68. Littéralement « celui sur qui on n'a pas tiré ». Il s'agit des soldats non aguerris, qui n'ont pas encore vu le feu. La distinction entre bleus et anciens est de tous les temps et de toutes les armées. Mais, dans l'Armée rouge, les pertes étaient si sévères que le soldat aguerri, parce qu'il était rare, acquérait une valeur exceptionnelle aux yeux de ses officiers et un prestige immense auprès de ses camarades.

69. *Ni chagou nazad !* « Pas un pas en arrière ! » Connu également sous le nom d'« ordre 227 », ce célèbre document signé Joseph Staline et daté du 28 juillet 1942 vise à mettre fin à la crise morale que traverse alors l'Armée rouge. En un mois, les Allemands ont avancé de 600 kilomètres, pris Voronej et Rostov, et marchent sur le Caucase et Stalingrad. Les armées soviétiques sont en pleine retraite sur ces deux axes. Automutilations, désertions, refus d'obéissance se multiplient. L'ordre 227, non publié mais lu à toutes les troupes, flétrit la « panique », l'abandon, l'esprit de recul et instaure une discipline de fer en généralisant les bataillons pénaux (*strafbaty*) et les détachements d'arrêt. L'ordre 227 a frappé les soldats non pas tant par les menaces qu'il profère – habituelles dans l'Armée rouge – que par le langage de vérité qu'il tient. Pour la première fois, en effet, Staline dit implicitement que la guerre peut être perdue.

70. Se faire remarquer, se montrer.

71. Appellation ironique faisant allusion au retard mis par les Alliés à ouvrir un deuxième front.

72. La mitrailleuse russe Maxim modèle 1910 est un objet lourd (66 kilos) et relativement lent (600 balles à la minute). Elle ne soutient pas la comparaison avec la MG allemande (*Maschinengewehr 42*) qui pèse 20 kilos et peut tirer 900 à 1 500 balles/minute.

73. Lorsque l'état-major soviétique planifie l'opération Uranus – l'encerclement de la VIe armée allemande du général Paulus –, il prévoit de frapper les deux points faibles du dispositif allemand, de part et d'autre de la ville de Stalingrad. Ces points faibles, situés sur le Don et dans la steppe des Kalmouks, sont tenus par les IIIe et IVe armées roumaines. Bons soldats, les Roumains sont en revanche dramatiquement démunis d'armes antichars modernes que les Allemands leur ont sans cesse promises et jamais livrées. L'allusion aux Italiens concerne, elle, l'opération Petite Saturne, déclenchée sur le Don moyen le 16 décembre 1942. Deux corps de la VIIIe armée italienne sont anéantis en trois jours par le Front du Sud-Ouest du général Vatoutine.

Cette victoire scelle définitivement le destin des 250 000 soldats allemands enfermés à Stalingrad.

74. Les Soviétiques ont capturé 110 000 soldats allemands à Stalingrad. Les marches à la mort vers les camps de regroupement – auxquelles Pomeranz fait ici allusion – ont éliminé 17 000 de ces hommes en dix jours, du fait du froid et des exécutions sommaires. 60 000 mourront de maladies et de sous-alimentation dans les camps où ils sont parqués jusqu'au printemps. Puis 15 000 autres ne supporteront pas le transfert vers les camps lointains de Sibérie, de l'Arctique et d'Asie centrale. Finalement, la Croix-Rouge comptera 5 000 à 6 000 survivants lors des derniers retours en Allemagne, en 1955 : 1 sur 20.

75. L'automutilation est un fléau endémique dans l'Armée rouge. Rien qu'en 1941-1942, les troupes du NKVD fusilleront 198 000 soldats soviétiques pour automutilation, abandon de position et autres actes de désertion.

76. Pomeranz fait ici allusion au Lévine d'*Anna Karenine*, autoportrait déguisé de Tolstoï. Comme le grand écrivain, Lévine éprouve une peur métaphysique devant l'infini et se rend compte avec horreur de son inexistence.

77. La fonction du *komsorg* (organisateur du Komsomol) était de faire monter la compagnie à l'assaut. Il était souvent le premier tué.

78. *Komsorg* pour « Organisateur des Komsomols » (Jeunesses communistes). *Partorg* pour « Organisateur du Parti ». Ces deux sigles typiquement soviétiques désignent les travailleurs politiques de base aux armées. Plus exactement, les kamikazes de base…

79. Allusion au duel du grand poète russe Mikhaïl Lermontov (1814-1841) contre Martynov. Au cours de ce duel, Lermontov, d'un air impassible, se contenta de tirer en l'air – il ne croyait pas que Martynov voulait le tuer. L'issue du duel sera fatale au poète.

80. Jeu de mots sur *politrabotniki*, les travailleurs politiques, ceux qu'on appelle communément en Occident les commissaires politiques.

81. Joukov a connu une sévère disgrâce, sans doute parce que Staline voyait en lui un porte-drapeau potentiel des aspirations nouvelles des générations envoyées au feu. Quelques mois après la victoire, en effet, une nouvelle bouffée paranoïaque du chef suprême ravage les rangs des vainqueurs de Berlin. Des noms disparaîtront brutalement des communiqués, des hommes seront relégués loin de tout à des postes subalternes, d'autres partiront au goulag. Sur tous ceux qui l'ont servi si bien durant la guerre, Staline laissera déverser ignominies et indignités contre leur personne et leurs capacités. En 1950 encore, Novikov, le sauveur de l'aviation rouge, sera arrêté avec l'amiral Kouznetsov ; le maréchal Koulik sera fusillé avec une demi-douzaine d'officiers généraux. Joukov, lui, sera rattrapé par Abakoumov. En novembre 1945, le chef du Smersh débarque sans crier gare au PC de Joukov, dans la zone soviétique d'occupation de Berlin. Il arrête plusieurs collaborateurs du maréchal qui, averti, coince Abakoumov dans une pièce, l'oblige à relâcher les officiers et le renvoie à Moscou avec quelques paroles bien senties. Quelques semaines après, lors d'une réunion à laquelle Joukov n'est pas présent, Staline accuse le maréchal de minimiser le rôle de la Stavka dans la victoire et de grandir le sien. Tous les présents parlent à l'unisson : on affûte les couteaux… Joukov sent renaître autour de lui le climat angoissant qu'il a connu en 1937 et 1938. En juin 1946, il est convoqué devant le Conseil militaire principal, présidé par Staline. On lit une lettre du maréchal Novikov dénonçant Joukov pour des propos insultants proférés contre Staline à plusieurs reprises durant la guerre. Le malheureux Novikov, torturé par Abakoumov durant quatorze jours, a signé n'importe quoi. Les maréchaux présents plaident en faveur de leur collègue (sauf Golikov, qui l'enfonce), mais Staline tranche : Joukov est destitué de son poste de commandant en chef des forces terrestres et relégué à la tête du… district militaire d'Odessa. En décembre 1947, il est exclu du Comité central du parti. Abakoumov ne désarme pas ; il torture abominablement Téléguine, ancien collaborateur de Joukov au 1er Front de Biélorussie, pour en obtenir une dénonciation. Mais Téléguine ne lâche rien et part pour vingt-cinq ans de camp à régime sévère. Abakoumov

n'obtiendra qu'une nouvelle mutation de Joukov, dans l'Oural. En mai 1948, la *Pravda* ne mentionne même pas le nom de Joukov à l'occasion du troisième anniversaire de la prise de Berlin.

82. Rédacteur en chef de la revue littéraire *Novyi Mir,* Alexandre Tvardovski (1910-1971), candidat à l'élection au Comité central au moment de l'incident rapporté par G. Pomeranz, a publié *Une journée d'Ivan Denissovitch* de Soljenitsyne. Il a joué un rôle de premier plan dans le dégel culturel qui a marqué les années post-staliniennes.

83. Mikhaïl Romm (1901-1971), sculpteur, acteur, traducteur de français, entre au *Sovkino* en 1931, où il tournera dix-huit films. Il livre ses œuvres les plus intéressantes à la fin de la période Khrouchtchev : *Neuf jours d'une année, Fascisme ordinaire*… Ce dernier est un film documentaire qui critique implicitement le communisme en le plaçant à côté du nazisme. Il n'a connu qu'une distribution très restreinte en URSS. Après avoir vu le film, Souslov, le bras droit de Brejnev, a demandé à Romm : « Mikhaïl Aleksandrovitch, pourquoi nous méprisez-vous à ce point ? »

84. Le nombre de femmes violées en Allemagne par l'armée soviétique est très difficile à évaluer. L'estimation maximale est celle de l'historienne Barbara Johr, qui parle de 2 millions. Sur les 90 000 à 100 000 civils assassinés, bon nombre sont des femmes violées. L'Armée rouge s'est à peine mieux comportée à Vienne (70 000 à 100 000 viols) et à Budapest (50 000 à 200 000).

85. Pomeranz fait sans doute allusion à la directive de Staline en date du 20 avril 1945 qui appelle l'armée à agir de façon à ne pas s'aliéner les Allemands. La reprise en main s'était amorcée un mois plus tôt lorsque les maréchaux, Koniev et Rokossovski notamment, observèrent avec inquiétude l'indiscipline et le désordre croissants sur les arrières. Il y aura plusieurs centaines d'exécutions pour viol et/ou meurtre. Le 14 avril, un article de la *Pravda*, signé Georgi Alexandrov, s'en prendra aux écrits incendiaires d'Ilya Ehrenbourg, accusé de « simplifier » en assimilant nazis et Allemands. Mais, en réalité, les excès ne cesseront qu'après la fin des combats et le retour des unités dans les casernes.

86. Voir note 1 p. 11.

87. Contrairement à l'impression qu'en a gardée G. Pomeranz, l'opération Ostrogojsk-Rossochansk (13 au 27 janvier 1943), menée par le Front de Voronej du général Vatoutine, a été un plein succès. Après avoir détruit la II[e] armée hongroise, elle ouvre la voie au quasi-anéantissement de la II[e] armée allemande dont les débris ont fui jusqu'à 400 kilomètres vers l'ouest.

88. Voir note 2 p. 37.

89. Au mois de juillet 1943, Hitler tente d'encercler deux Fronts soviétiques autour de la ville de Koursk. Cette dernière offensive stratégique de la Wehrmacht à l'est débouche sur un échec rapide, qui permet aux Soviétiques de lancer une terrible série de contre-offensives. De la victoire défensive de Koursk date la fin du mythe de la supériorité militaire allemande, jusque-là fortement ressentie par les soldats rouges.

90. Souvent, dans les unités soviétiques, les pertes ne sont pas immédiatement signalées, ce qui permet de toucher quelque temps les rations alimentaires des morts et des blessés, partagées entre les survivants.

91. Au début de novembre 1941, les Allemands sont à 120 kilomètres de Moscou. Rien ne semble pouvoir désormais résister à un raid blindé contre la capitale soviétique. Pour regonfler le moral de la nation, Staline impose à ses collaborateurs réticents de maintenir les festivités traditionnelles du 7 novembre, jour anniversaire de la prise du pouvoir par les bolcheviks. La veille au soir, il tient un meeting dans la station de métro Maïakovski. Son discours est un morceau de maître. S'il reconnaît franchement le sérieux de la situation, il explique pourquoi, du point de vue stratégique, l'Allemagne ne peut pas remporter cette guerre. Il souligne aux yeux de tous la nature exterminatrice de la campagne menée par Hitler. Le lendemain, malgré la menace

de raids aériens, Staline passe en revue la parade militaire sur la place Rouge. Dans un second discours, il exalte les thèmes patriotiques russes – ce qui n'est pas nouveau – mais, surtout, il ne cite à aucun moment le Parti communiste soviétique. À peine ont-elles fini de défiler que les troupes sont acheminées sur le front tout proche. La parade du 7 novembre 1941 a joué un rôle de première importance dans la remontée du moral des troupes et elle a marqué les Soviétiques pour longtemps.

92. Voir note p. 70-71.

93. Le 1er août 1944, l'armée intérieure polonaise (AK), commandée par Bor-Komorowski et fidèle au gouvernement polonais en exil à Londres, se soulève pour libérer Varsovie des Allemands. Les Soviétiques n'ont pas été consultés et le maréchal Rokossovski, lui-même à demi polonais, parlera dans ses Mémoires de « mauvaise surprise […]. Franchement, la date du soulèvement ne pouvait être pire ». Il y a en effet de bonnes raisons militaires pour penser que les Soviétiques auraient eu des difficultés à entrer dans Varsovie. Le problème est que non seulement ils n'ont pas essayé mais qu'ils ont fait en outre obstruction à l'atterrissage des avions américains venus soutenir les insurgés. Les choses sont claires : Staline ne voulait pas que la capitale polonaise soit libérée par des hommes au service d'un gouvernement qu'il combattait depuis deux ans. À part une comédie jouée le 16 septembre, les forces soviétiques ne bougeront pas jusqu'au 2 octobre, date de la reddition de Bor-Komorowski aux Allemands.

94. En septembre 1939, en exécution du pacte Molotov-Ribbentrop, Staline arrache à la Pologne agonisante sa partie orientale. Près de la moitié de ce territoire (Volynie, Podolie, Galicie), avec la grande ville de Lvov, sera rétrocédée à la république soviétique d'Ukraine. Cette Ukraine occidentale, très marquée par le catholicisme uniate et la longue présence polono-lituanienne, ne s'est jamais vraiment intégrée à l'Union soviétique. Il est incontestable qu'elle pèse aujourd'hui dans le choix européen et atlantiste de l'Ukraine indépendante, au détriment de la Petite-Russie orthodoxe, plus sensible à l'amitié avec la Grande-Russie. Stepan Bandera (1909-1959) est un des fondateurs de l'organisation des nationalistes ukrainiens (OUN) et de l'UPA, l'armée insurrectionnelle ukrainienne. Basée en Ukraine occidentale, l'UPA a été assez puissante pour assassiner le général Vatoutine en mars 1944 et mener, jusque dans les années 1950, une guérilla qui mobilisera des dizaines de milliers de soldats et de policiers soviétiques. Bandera, assassiné à Munich par un agent du KGB, est devenu en 2010 « Héros de l'Ukraine ».

95. Batu (1205-1255), petit-fils de Gengis Kahn, fondateur de la Horde d'Or, brûle Moscou en 1238, Kiev deux ans plus tard, et soumet la Russie à l'ordre mongol pour deux cent cinquante ans.

4

Anatoly Ioumabaïevitch Guenatouline

Le berger qui prenait Beethoven pour un fasciste



Anatoly Guenatouline pendant ses études à l'Institut de littérature de Moscou.

Né en 1926 en Bachkirie. Ouvrier fraiseur. En 1966, termine (par correspondance) l'Institut de littérature de Moscou. À partir de 1969, publie en Russie des récits et nouvelles sur la Grande Guerre patriotique. Membre de l'Union des écrivains depuis 1973, lauréat du prix littéraire Aksakov. Vit à Moscou.

Mon père est mort de tuberculose en 1935. Maman l'avait contaminé. Elle est

partie à son tour deux ans après. J'étais orphelin à 10 ans. La tuberculose touchait notre région, la Bachkirie, et ça mourait de tous les côtés. Ce n'est pas très étonnant, chaque famille, traditionnellement, buvait dans le même verre. Des parents ont pris mon frère chez eux, moi j'ai grandi chez grand-mère avec ma petite sœur.

Quand la guerre a commencé, je travaillais dans un kolkhoze. Le chef de brigade est venu nous annoncer la nouvelle au milieu des champs. J'étais très heureux et très triste en même temps. Avec les autres gamins de 15 ans, on se disait : Zut, la guerre ne va durer que quelques semaines et zut, on n'aura pas la chance d'y participer. Avec les fascistes, on va en finir en une semaine.

Mais non [*il rit*], la guerre a duré plus de quelques semaines et nous avons fini par y aller. Et avec moi, deux de mes oncles. Eux, en revanche, quand ils ont appris la nouvelle, ils sont devenus tout pâles. Ils avaient déjà servi dans l'Armée rouge, ils avaient peur d'aller à la guerre et ils n'avaient pas tort, d'ailleurs, puisque tous deux ont été tués. Mais moi je voulais quitter mon village au plus vite, aller loin de l'humiliation liée à l'état d'orphelin, loin de la famine qui régnait chez nous, en Bachkirie, en cette année 1941. Alors, j'ai truqué ma date de naissance. Le 6 était écrit de telle manière qu'il était facile d'en faire un 5 et voilà comment, d'un petit trait, j'ai vieilli d'un an.

Ce petit tour m'a rendu apte à la mobilisation… industrielle. On m'a pris au titre du FZO[96], et me voilà dans une école d'apprentis où l'on m'inculque pendant six mois les bases du métier de tréfileur. Puis direction une usine à Revda[97], dans l'Oural.

Les conditions de vie étaient abominables – 700 grammes de pain noir par jour et la *balanda*[98]. Cette *balanda*, c'était juste de l'eau. Il fallait avoir de la veine pour y pêcher quelque chose de solide. Très vite je suis devenu un *dokhodiaga*[99]. Le froid était horrible. Comment dormir dans l'habitation collective sans le moindre chauffage ? Le matin, au réveil, l'eau était gelée dans la bouilloire. J'avais 15 ans, j'avais besoin de sommeil, alors j'ai essayé de dormir dans la fonderie. Elle comportait un séchoir, un endroit chauffé, où j'ai pu roupiller malgré le bruit monstrueux. La journée de travail durait douze heures. Nous avions droit à un jour de repos dans la semaine. Ce jour-là, on pouvait dormir et aller aux bains car les conditions d'hygiène, le reste du temps, étaient désastreuses. Les plus jeunes essayaient de s'enfuir. Le plus souvent, on les arrêtait et on les ramenait. Le travail était épuisant – il fallait placer sur la machine-outil un écheveau de fil de 75 kilos. J'étais si épuisé que je

m’endormais près de la machine. La contremaîtresse me criait dessus. « Lève-toi, la putain de ta mère ! » (*Tvoïou mat’ !*).

[*Il sourit.*] Je me réveillais et je reprenais le travail. Mais je n’arrivais pas à monter cet écheveau… J’étais un petit format, un mètre soixante-trois, un squelette ambulant. Quelle force pouvaient me donner 700 grammes de pain noir imbibé d’eau ? Notre chef d’atelier était une femme du nom d’Evgrafovna. Elle me disait : « Et après, on dira que c’est un homme, lui, il ne peut même pas monter ça… » Elle le faisait à ma place. Puis elle ajoutait : « Il aurait mieux valu que je sois née homme et toi femme. »

Voilà, on faisait la guerre comme ça.

Je pense qu’aucun autre peuple n’aurait pu supporter ça. Nous seuls le pouvions et c’est aussi la raison de notre victoire. Oui, nous n’étions pas prêts quand Hitler nous a attaqués, mais nous pouvions travailler et faire la guerre dans des conditions inhumaines. C’est grâce à ça que nous avons gagné. On dit que l’hiver nous a aidés. Peut-être, mais cette capacité à souffrir a joué un rôle majeur. Quelle autre nation aurait pu endurer ça ? Les Français ? Auraient-ils pu ? Bien sûr que non ! Les Allemands ? Pas plus ! Parce que ce sont des Européens. Ils sont différents. C’est la raison de notre victoire. Victoire… Je dis victoire, mais est-ce que nous avons vraiment gagné cette guerre ? Non, en vérité, je ne crois pas. Regardez comment les Allemands ou les Japonais vivent aujourd’hui et regardez-nous.

Dans cette usine, je suis tombé malade. Quarante degrés de fièvre. L’infirmière arrive et me demande : « Vous avez mis une pomme de terre chaude sous votre bras ? » Les gens faisaient ça pour ne pas aller au travail. Mais c’était dangereux, on risquait la prison. Sans problème. La loi c’était : absence = prison[100] ! Je réponds à cette infirmière : « Quelle pomme de terre ? Si j’avais eu une pomme de terre, je l’aurais mangée. »

J’avais une pneumonie. J’ai passé une semaine au lit. Et tout le monde m’a oublié. Dans cette usine travaillait un gars d’un village voisin du mien. Il me dit : « Enfuyons-nous, retournons au pays. Au moins nous aurons du repos, au moins nous aurons à manger, partons de ce bagne. Et puis la milice viendra et nous fera revenir à l’usine. » C’était son plan. Nous nous sommes enfuis.

Mais au village il y avait aussi la famine ! « Tout pour le front ! » disait le slogan. Et c’était vrai : il n’y avait rien pour l’arrière. Rien. Les paysans allaient dans les champs ramasser les grains tombés de la moissonneuse-batteuse. On en

faisait une soupe, qui nous semblait un vrai régal. Mais il était interdit de ramasser les grains et les épis. La garde à cheval en empêchait les femmes. Heureusement, ma grand-mère avait mis un peu de ces épis de côté et ainsi j'ai pu prendre quelques kilos. Comme le soviet de village ne m'appelait pas, comme la milice ne venait pas me chercher, je suis resté tranquillement chez grand-mère.

Mais c'était tellement dur dans le village avec la famine ! C'est alors que j'ai lu le roman de Neverov[101] *Tachkent, la ville du pain,* et que j'ai décidé de partir à Tachkent. C'était en 1942. J'avais 16 ans. Je me suis dit : Peut-être à Tachkent y a-t-il vraiment du pain. Ça ne pouvait pas être pire que dans le kolkhoze de mon village. Nous faisions des céréales et il n'y avait pas de pain ! Pas du tout de pain. Grand-mère avait une vache, nous buvions son lait, nous faisions la *prostakvacha* (yaourt). Nous avions aussi quelques pommes de terre. Et c'est tout. On ramassait des herbes sauvages, qu'on appelait *lebeda,* on les touillait avec des épis et on faisait avec ça une sorte de pain. On survivait à peine.

À Tachkent, je suis allé me présenter au FZO encore une fois. On m'a pris comme ouvrier aux chemins de fer. Le directeur m'a regardé. Ma taille, mon visage me donnaient l'air d'un enfant. Un enfant sans papiers. Il a réfléchi un peu et a accepté. Va pour un gamin : ils avaient tellement besoin de main-d'œuvre. C'est là-bas que j'ai reçu un prénom, Anatoly. Mon vrai prénom est Talkha, un prénom bachkir. Mais quand je l'ai prononcé, ils ont entendu Tol'ka, diminutif d'Anatoly. Alors, je suis devenu Anatoly. Je ne savais même pas que Tol'ka c'est Anatoly, et chaque fois je pensais : Ils prononcent mal mon prénom. Le travail à Tachkent était très dur. La faim me poursuivait encore. Le matin, on nous donnait de la soupe de potiron et le soir une kacha au potiron. Mais, à part ça, les conditions de vie étaient normales – dans les dortoirs il y avait des lits pour dormir, il n'y avait personne qui veuille t'humilier. J'ai passé à peu près six mois à Tachkent.

Un jour, c'était en janvier 1943, je reçois une convocation et me voilà dans un wagon à bestiaux. En route vers le lointain Orient. Trois semaines d'un voyage difficile, dans un train plein d'Ouzbeks. Ils étaient chargés de victuailles, mais ils ne voulaient rien nous donner, à nous et aux quelques Russes qui étions parmi eux. À leurs yeux, moi aussi j'étais un Russe. Ils passaient leur temps à nous insulter en ouzbek. Ils ne parlaient pas le russe, c'étaient des Ouzbeks de *kichlak* (village). Ils étaient un peu sauvages. Ils n'aimaient pas qu'on se parle en russe ou qu'on leur adresse la parole en russe. Ils répondaient par une injure en

ouzbek. Ils détestaient les Russes – pendant la guerre civile, Boudienny[102] et les autres avaient rasé des *kichlaks* entières. Ils n'ont pas pu terminer leur nourriture et ils l'ont jetée quand elle a été pourrie. Ils ont préféré la jeter que nous en donner. Et nous, nous n'avions que la ration sèche, hareng et pain. Vive la fraternité des nations !

Voilà, on faisait la guerre comme ça.

En arrivant au régiment d'instruction, dans une ville qui s'appelle Svobodny, située près du fleuve Amour, j'étais de nouveau réduit à l'état de *dokhodiaga*. Mais, à l'armée, les conditions étaient meilleures – à manger trois fois par jour, hébergement en caserne. Sauf que c'était encore de la nourriture pauvre, ni beurre ni viande, seulement de la kacha, pas assez pour des jeunes gens de 17-18 ans. Notre organisme demandait plus. On rêvait d'aller au front rien que pour manger à notre faim. Et en effet, le jour de notre arrivée, on nous a servi une kacha de sarrasin avec de la viande. On s'en est bourrés au-delà de l'imaginable. Beaucoup d'entre nous n'ont pas même eu le temps de tout digérer, ils sont tombés quelques heures plus tard. Mais, après ce festin inaugural, la faim est vite revenue. Avant les offensives, le ventre creux, avec 200 grammes de vodka par-dessus, nous étions ivres. Et puis il y avait le « second front ». Vous savez ce que c'est, n'est-ce pas ? Le *touchonka*[103]… Voilà, vodka plus *touchonka* et « En avant pour la patrie ! ».

À Svobodny, nous sommes restés peu de temps. On nous a ensuite envoyés plus près de l'Amour. On campait dans des gourbis. On s'entraînait beaucoup, tirs, lancers de grenades. Ça a duré trois mois. En fait, toute la guerre, j'ai servi comme palefrenier dans la cavalerie. Ma fonction était de m'occuper des sabots des chevaux, mais j'ai quand même participé aux batailles. Après la période de formation au régiment de réserve en Extrême-Orient, le printemps est arrivé et avec lui le front. Nous avons été envoyés près de Smolensk, qui était encore aux mains des Allemands. Mais nous n'avons pas participé aux offensives. En mai, nous sommes partis près de Leningrad. Et c'est là que j'ai vécu ma première bataille.

C'était en 1944. La libération de Vyborg et de l'isthme de Carélie se préparait. Vous savez, j'ai vu et enduré beaucoup de batailles très dures – près de Königsberg, en Poméranie, sur l'Elbe –, mais je n'ai jamais vu un carnage comparable à celui de l'isthme de Carélie. Les snipers finlandais faisaient ce qu'ils voulaient. On les appelait les coucous. Ils apparaissaient juste devant nos tranchées et tiraient. Un carnage. Un vrai carnage. Nous n'arrivions à rien. Deux

jours de combats et le bataillon n’existait plus. Nous n’étions plus que quelques dizaines[104]. Les autres, morts ou dans les hôpitaux. J’ai eu moi-même une forte commotion, mes oreilles saignaient, plus un éclat d’obus dans le bras gauche. J’ai passé quelque temps dans un hôpital près de la gare de Saïno, en Carélie. C’était très dur de voir et de supporter ce qui se passait là. Les blessés mouraient comme des mouches. Ils mouraient d’infections, vous savez, la pénicilline n’existait pas pour nous à l’époque. Les jeunes infirmières, complètement inexpérimentées, avaient même peur des cadavres. Je les aidais, car elles étaient incapables de débarrasser un lit encombré par un corps pour faire de la place aux nouveaux arrivants. Et tous ces soldats blessés et mourants tombaient amoureux de ces infirmières. Moi aussi, je suis tombé amoureux de l’une d’entre elles. On était bien nourris – comme les soldats mouraient sans arrêt, il y avait toujours assez à manger pour les survivants. Un vrai rêve : du pain blanc, du beurre, même du vin rouge et des vitamines.

Une fois, je me souviens, on a mis la radio. Ils passaient cette chanson[105], *La Nuit noire*… Vous la connaissez ? [*Il commence à chanter*.]

« La nuit noire, on n’entend que le sifflement des balles sur la steppe… »

En écoutant cette chanson beaucoup de soldats se sont mis à pleurer. Je me souviens très bien de cette scène.

Voilà, on faisait la guerre et on mourait comme ça.

On dit que 30 millions sont morts[106]. Je ne sais pas. Admettons que ce chiffre soit correct. La moitié aurait pu survivre. Mais on n’a rien fait pour préserver ces vies. Vous savez bien ce qui s’est passé en 1937-1938 ! Toukhatchevski[107] et les autres… Ils ont anéanti l’armée. Et puis vous savez qui commandait notre bataillon sur l’isthme de Carélie ? Un comptable de kolkhoze ! Et près de Königsberg, notre escadron était sous les ordres d’un directeur de sovkhoze ! Un alcoolique [*il rit*]. Je dis toujours qu’un cordonnier (le premier métier de Joukov) avec ses *kolkhozniki* a gagné la guerre contre l’armée allemande [*il rit*]. Oui, il a gagné la guerre contre un peintre qui s’appelait Hitler [*il rit*].

Q. Ces chefs de kolkhozes et de sovkhozes, savaient-ils par exemple lire une carte ? Avaient-ils les connaissances militaires minimales ?

R. Oui, oui. Ils pouvaient lire. Mais c’était inutile en Carélie. Là-bas, il n’y a que des roches, des marécages. Impossible de faire la guerre là-dedans. Il n’y avait pas de ligne de front. Tu avances, tu vois sur le sol nos soldats récemment tués, tu avances encore et tu te rends compte que les Finlandais sont derrière toi.

De très bons soldats, ceux-là. Et qui connaissaient bien le pays.

Q. À propos, si on compare les soldats…

R. Les Allemands étaient excellents. Ils avaient tous au moins huit ans d'école. Et nous, quatre ans d'école villageoise… Nous qui n'étions même pas russes, que savions-nous ? Ces Allemands étaient instruits, bien équipés, bien nourris, bien entraînés… Ils devaient gagner cette guerre.

Quand je faisais des études à l'Institut de littérature, des étudiants ont demandé un jour à l'écrivain Konstantin Paustovski : « Vous dites toujours la littérature, la littérature… Mais les Allemands aussi ont une grande littérature ! » Paustovski a répondu : « Et c'est leur littérature qui leur a fait perdre cette guerre ! »

Que voulait dire Paustovski ? Les Allemands étaient une nation européenne, civilisée, qui a connu l'*Aufklärung*… Je crois que quelque part dans leur subconscient ils pensaient et sentaient que l'idéologie nazie était horrible. On dit que l'hiver russe nous a fait gagner la guerre. Sans doute en ce sens que les Allemands ont découvert un pays froid, gris, un pays d'isbas, un pays de pauvreté… À quoi ce pays pourrait-il bien leur servir ? Cette pensée n'a pas dû les motiver. Surtout après Stalingrad.

L'autre aspect très important, c'est que nous étions prêts au sacrifice. Pas le soldat allemand. Nous avions été attaqués sur notre sol et, pour cette raison, moralement, nous avions l'avantage. Il ne faut en aucun cas confondre cette capacité au sacrifice avec l'héroïsme. On écrit beaucoup aujourd'hui sur notre héroïsme, mais ce n'était pas de l'héroïsme. Quel héroïsme ? On était juste habitués à suivre les ordres. Dans l'héroïsme, il y a quelque chose de pathétique, quelque chose d'exhibitionniste. L'héroïsme a été inventé par des écrivains, par des journalistes, par des cinéastes… L'homme mourait car il exécutait un ordre ! Un ordre ! Nous étions des soldats, nous étions obligés d'obéir aux ordres. Peut-être y a-t-il eu des gens enclins à l'héroïsme par romantisme, ou bien pour gagner une décoration. Peut-être… Mais moi, je ne suis pas un héros, j'avais peur de la mort, et mes camarades étaient comme moi. L'héroïsme, c'est le sacrifice. Autrement, on ne peut pas être un héros.

Voilà, on faisait la guerre comme ça.

Nous, la génération née au début des années 1920, nous étions patriotes. Même le dernier analphabète *kolkhoznik* ne pouvait imaginer que l'Allemand devienne maître chez lui. Ce n'était pas le cas pour les soldats plus âgés, ceux

qui avaient la trentaine, ceux qui avaient vu la collectivisation. Eux se constituaient facilement prisonniers, et ils disaient : « Pour Staline je ne veux pas me sacrifier ! » Ils ne le cachaient pas. Mais pour nous, plus jeunes, le bolchevisme c'était quelque chose de proche, car nous avons été élevés avec lui. Bien que le peuple ait beaucoup souffert à cause de ce bolchevisme.

Encore quelque chose d'important : on nous avait cassé toute joie de vivre, tout amour de la vie. On nous avait arraché toute volonté de vivre. Le sacrifice n'était-il pas ainsi plus facile pour nous ? Qu'avions-nous à perdre ? Dès l'enfance, on était prêts, habitués à ça. On nous a cassé la joie de vivre au régiment. On nous a cassés partout car on nous a partout et toujours affamés. Quand on est affamé, on perd toute dignité. La faim c'est l'ennemi le plus horrible d'un homme. On nous battait pour le vol de produits. On nous battait pour tout. J'ai échangé mon chinel[108], par exemple, et le sergent m'a frappé pour ça. Il m'a frappé et m'a quand même donné un autre chinel, c'est tout. Mais il pouvait m'envoyer au *strafbat*[109] pour ça et il a préféré me frapper. Et moi, j'ai trouvé que je m'en tirais bien. Je prenais tout ça comme quelque chose de naturel. Ils nous arrachaient à notre enfance. Ah ! tous ces commandants faisaient ça bien. Nous étions des enfants de la campagne, des petits villageois, des enfants de nos mamans… Rien d'extraordinaire dans leurs voies de fait. Pour nous, tout était normal.

Sur le front, les officiers ne nous battaient pas. Ils avaient peur qu'on leur tire dans le dos. C'est pour ça que nous faisions la chasse aux Walter, les pistolets allemands. Mouzafarov m'a dénoncé au lieutenant. « Guenatouline a un Walter. » Le lieutenant m'a appelé et m'a dit : « Donne. » Il avait peur.

Oui, d'ailleurs, à propos de chinel, quand nous avons été envoyés en Carélie, c'était l'été, il faisait chaud et j'ai abandonné ma capote là-bas car elle était encombrante. Et j'étais certain que je ne vivrais pas jusqu'à l'hiver. Mais quel hiver ?! Le matin, je ne pensais pas vivre jusqu'au soir !

Voilà, nous, on faisait la guerre comme ça.

Je répète encore une fois : les officiers nous arrachaient la volonté de vivre. Mais c'était normal. Il fallait nous préparer pour la guerre. Vous connaissez ce mot de Kondratiev, qui me l'a lancé un jour : « Nous avons gagné cette guerre grâce à la brutalité que nous avons exercée contre notre propre nation. » Vous connaissez l'ordre 227[110], n'est-ce pas ? Combien de centaines de milliers de nos soldats innocents ont été fusillés par les nôtres ? Vous savez, quand les chars

se dirigent vers vous, il est très difficile de garder son sang-froid. Nous sommes faits de chair et d'os. Les soldats plus âgés, qui avaient 28-29 ans, pouvaient supporter cette pression. Mais les gamins qui avaient moins de 20 ans, pour eux c'était difficile. En Carélie, un Tchouvache, un gamin comme moi, n'a pas pu le supporter et il s'est mis à courir. Il a couru jusqu'au PC. Le commandant de bataillon, notre *kolkhoznik*, le comptable de kolkhoze, lui a crié : « Où vas-tu ? » Le gamin n'a même pas entendu. Le commandant lui a tiré dans le dos et l'a tué. C'était l'enfer. Impossible de supporter ces balles traçantes, ces mines qui explosent, quand tu ne sais pas quoi faire, où aller, où te cacher.

Les derniers mois de la guerre ont été autre chose. Alors, on voulait vivre, on voulait voir la fin. Le goût de la vie nous est revenu. Et, en ce sens, les derniers mois ont été très difficiles. Des garçons écrivaient à la maison que la guerre était en train de se terminer et qu'ils allaient rentrer vite, et ils se sont fait tuer au mois d'avril 1945. C'était très difficile de faire face à ça.

Tout à l'heure, j'ai fait allusion aux *strafbaty*. Mais je pense qu'entre un bataillon d'infanterie ordinaire et les *strafbaty* il n'y avait pas de différence. Quelle différence ? Ne plaçaient-ils pas derrière nous, comme derrière les *strafbaty*, des bataillons de barrage, des bataillons du Smersh[111] ?!

En Carélie, j'ai vu ces bataillons. C'était quand des Finlandais nous hachaient. C'était dans la forêt et, dans la forêt, le mortier c'est horrible, car les obus se coincent dans les branches et puis vous tombent dessus quand vous croyez que tout est fini. Et ce comptable de kolkhoze, ce commandant de bataillon m'envoie à l'arrière pour aller chercher des brancardiers. Je pars en courant et, dès que je sors de la forêt, je vois des fourgons, des soldats dans un uniforme différent du nôtre, que je n'avais jamais vu auparavant, avec des épaulettes rouges. Un officier supérieur sort de ce groupe et vient vers moi. Il me crie : « Où cours-tu ? Où cours-tu ? »

Il sort son pistolet et me met en joue. Je lui réponds : « Mon commandant de bataillon m'envoie chercher du secours. – Retourne, retourne tout de suite d'où tu viens, si tu ne veux pas être fusillé sur-le-champ ! »

Voilà, c'était une unité du Smersh, qui faisait barrage afin que nous ne reculions pas. Nous ne savions pas que c'était l'armée du NKVD[112]. Pour moi c'était juste naturel – quelqu'un me hurlait dessus, me menaçait de mort, c'est parce qu'il le fallait ! Parce que c'était normal ! J'acceptais sans critique, sans révolte.

On faisait la guerre comme ça.

Q. Qu’est-ce que la patrie signifiait pour vous ? La Russie, l’URSS ? Et Staline ? Vous vous battiez pour Staline aussi ?

R. Nous avions un Tatar, Mousafarov, un très bon soldat, qui lors des offensives sortait toujours le premier avec sa mitraillette et criait : « Pour la patrie, pour Staline ! » Mais c’était un cas unique. Ni avant, ni après, je n’ai jamais entendu « Pour Staline ! ». Les soldats dans la trentaine disaient toujours : « Je ne me bats pas pour Staline ni pour ses kolkhozes. Je me bats pour ma patrie. »

La patrie était sacrée. Et pour moi, le petit villageois de Bachkirie, ma patrie c’était mon village. [*Il rit.*]

Q. Et vous distinguiez, parmi les soldats soviétiques, certaines nationalités plus que d’autres ?

R. Les Russes ont été les meilleurs ! Les Tatars ont été bons aussi et les Géorgiens.

Q. Et les mauvais ?

R. [*Il ne veut pas répondre*.] Je ne veux pas généraliser mais si on prend les Ouzbeks… Un Ouzbek ça allait, mais s’il y en avait plusieurs, ils constituaient un groupe… [*Il rit.*] Et ils se disaient, voilà, si je meurs, tu vas m’enterrer comme ça, tu vas lire cette prière-ci, etc.

Q. J’ai lu votre livre[113]. Vous écrivez qu’en Prusse-Orientale le commandement vous a dit de ne pas toucher la population civile et que, pour un viol, on risquait sa tête. Et vous ne mentionnez pas de cas de viols.

R. Oui, le commandant du Front, Rokossovski, a bien donné cet ordre : on risquait le tribunal militaire pour un viol. Mais personne ne respectait l’ordre. Oui, je peux le dire maintenant, il y a eu beaucoup de viols, beaucoup. Enfin, je ne sais pas même si on peut nommer ça comme ça, car le viol c’est contre la volonté de la femme, n’est-ce pas ? Et là-bas, tu entrais dans une maison ou bien tu croisais des refugiés, tu n’étais même pas obligé de prononcer la phrase « *Komm komm ficken* ». Ces femmes avaient tellement peur, elles étaient si heureuses que tu ne veuilles pas les tuer, ou les battre, qu’elles remontaient leurs jupes tout de suite. Parfois, elles riaient même, car nous avions l’air épouvantable, on était des squelettes ambulants. Et puis on était des gamins de 18-19 ans.

Q. Et les bouteilles entre les jambes des femmes violées ?

R. Oui, j’ai entendu parler de ça. Mais je pense qu’on exagère un peu, ce n’était pas si répandu à mon avis. Vous savez, il y avait beaucoup de criminels, libérés de prison, qui se battaient à côté de nous[114]. Et puis des sadiques. Par exemple un cuisinier qu’on a eu en Prusse. On arrive dans un village, il voit un paysan en train de labourer. Il était mutilé, un bras en moins. Et ce cuisinier l’aperçoit et lui jette : « Toi, salaud, tu as perdu ton bras à la guerre », et il le tue. J’ai essayé de l’arrêter, en disant laisse ce *Bauer* tranquille, mais voilà… Cauchemar…

Q. Mais dans votre livre vous décrivez cet épisode autrement. Vous dites avoir appelé le commandant qui a arrêté le cuisinier.

R. Oui… j’ai dû écrire ça. Autrement ils n’auraient pas publié le livre… Le texte n’aurait pas passé la censure. Dans la guerre il n’y a pas d’héroïsme, on ne peut rencontrer que le mal et l’horreur. Tous, nous sommes revenus mutilés. Nous sommes partis en guerre, gamins de 17-18 ans, sans avoir jamais connu une femme, sans premier amour dans nos cœurs, et puis on passe à travers ce cauchemar. Beaucoup de vétérans sont devenus alcooliques en rentrant. Nous avons été mutilés spirituellement. Nous n’avons pas connu l’adolescence ni même la jeunesse. Après la Prusse-Orientale, après la Poméranie, après ce que nous avons fait à ces femmes allemandes, nous n’avions plus la capacité de vivre un premier amour. La guerre nous a rendus horribles. Pas seulement en Allemagne. Vous le savez, on prenait toutes les montres qu’on pouvait trouver car aucun de nous n’en avait ni ne pouvait en avoir. En rentrant en URSS, en passant par la Pologne, on échangeait ces montres contre une nuit avec une femme polonaise. Elles étaient si pauvres. On agitait une montre sous le nez d’une femme et elle demandait : « *Pani*, c’est possible ? » Elle demandait la permission à son mari, qui la lui accordait toujours. Vous imaginez la pauvreté ? Elle couchait pour une montre.

Q. Le commandement fermait les yeux ?

R. Oui. Les sergents participaient à tout, comme nous. Les officiers faisaient un peu différemment… Par exemple notre commandant, l’ancien directeur de sovkhoze, menaçait toujours les soldats s’ils se comportaient mal, mais lui-même, à peine arrivé dans un village, envoyait quelqu’un chercher du schnaps et une femme.

En fait, à l’est de l’Oder, tout était désert, le territoire était vide. Tous étaient

partis à l’ouest. Mais quand nous avons traversé l’Oder, de l’autre côté, la population était là, et puis des refugiés avec leurs fourgons. Alors ont commencé les viols, les incendies, les pillages.

Nous entrions dans les maisons. Les Allemands laissaient la clé sur la porte, afin que nous ne cassions pas. On entrait toujours… Moi, je cherchais des montres, Mousafarov des cigarettes, il était gros fumeur, d’autres cherchaient du schnaps…

En Poméranie, même chose, nous entrons dans une ville et tout de suite une unité du NKVD se colle derrière nous. Il était très facile de les reconnaître : des soldats bien nourris, bien en chair, pas comme nous, les officiers avec des épaulettes rouges, et toujours commandés par des Géorgiens… Un major géorgien… Et ce major géorgien nous chasse des maisons avec son escadron. À l’époque, je ne comprenais pas qui étaient ces gens. Ils ne participaient jamais aux batailles, s’habillaient différemment, même leurs soldats nous criaient dessus, et je pensais que c’était normal, je l’acceptais comme ça… S’il hurle sur moi, c’est qu’il en a le droit. C’est tout. Je pensais comme ça.

Q. Ils vous chassaient car ils voulaient s’emparer du butin ?

R. Non, ils étaient très disciplinés, ils ne volaient pas.

Une fois nous entrons et je vois un buste sur le piano. Un buste d’homme avec un regard très sévère. Et je dis : « Regardez, le buste d’un salaud nazi ! » Un gars de notre compagnie, un certain Smirnov, de Moscou, un garçon cultivé, me dit : « Petit bouseux, c’est Beethoven, un grand compositeur allemand. Tu veux écouter ce qu’il a composé ? » Et il m’a joué l’ouverture de la 9e symphonie au piano. D’où un garçon du village d’Ourazovo, en Bachkirie, pouvait-il connaître Beethoven ? Quelqu’un me regarde sévèrement, donc logiquement c’était un fasciste ! [*Il rit.*] Voilà.

Une autre fois, on entre dans une maison, on voulait prendre le petit déjeuner, boire un café chaud. Les Allemands ont mis la table pour nous. Je prends la margarine directement à la cuillère et je m’empiffre. La jeune fille allemande a mis la margarine sur un morceau de pain et me l’a donné. Les autres soldats rigolaient de moi : « Eh, péquenot, bouseux, apprends un peu comment on doit manger ! »

À Dantzig, un soldat de Smolensk entre dans une maison et crie : « J’ai retrouvé mon samovar ! » Nous n’avons pas cru que c’était son samovar… Mais il a montré un endroit en bas qu’il avait réparé, soudé lui-même. Ça nous a fait

drôle comme lorsqu’on a trouvé des draps de la fabrique de Krasnodar. Au fond, il n’y avait rien d’étonnant, les Allemands avaient tout emporté de chez nous.

En fait c’était ça – les Allemands ont eu ce qu’ils ont cherché. Ils n’ont pas fait la guerre avec des gants blancs. Ils ont commis des atrocités sans nom… Dans notre bataillon, il y avait beaucoup de soldats qui cherchaient leur femme en Allemagne, en Poméranie… Les femmes déportées du travail. Et ils se renseignaient partout, où y a-t-il des femmes russes, des Hiwis[115], ils les cherchaient en espérant les retrouver. Une fois, j’accompagnais un mari qui cherchait sa femme, je vois un des nôtres, un prisonnier. Il travaillait aussi dans une usine où il avait connu une femme Hiwi russe et ils s’étaient mariés. Ce prisonnier avait peur de nous, il ne savait pas à quoi s’attendre.

Durant ces mêmes recherches de femmes russes, j’en trouve une, une Hiwi, avec une bougie à la main. Elle me demande si c’est vrai que les églises sont rouvertes en Russie et qu’on peut aller y prier.

Ces maris, ces hommes plus âgés, ces hommes-là ont été la vraie base de notre armée. Ils étaient disciplinés et pour nous, les jeunes, ils avaient de l’autorité, on les suivait, ils étaient des exemples.

Donc tout ça, les viols, le vol, c’étaient des réponses au comportement allemand en URSS. Mais je le dis encore une fois, je n’ai jamais vu de résistance de la part des femmes allemandes. Il arrivait qu’elles remontent la jupe en riant. Il me semble que, parfois, c’était rigolo pour elles de nous regarder. Ou peut-être je me trompe. Mais peut-être aussi que les femmes allemandes demandaient pardon pour les crimes de leur mari et de leur Führer.

Q. Les *politruki*, vous en pensiez quoi ?

R. Nous avions un *politruk* de Adygué. Il s’appelait Khoud. C’était un brave homme – il allait à la bataille avec nous. C’était assez rare qu’un *politruk* aille au combat avec ses soldats. C’était un communiste de la première génération. Ceux-là étaient différents des autres *politruki*. Quant à leur propagande, que des choses ordinaires, entendues cent fois.

Q. Quel impact la guerre a-t-elle laissé sur vous ?

R. Je remercie la guerre. Sans elle, j’aurais fait mon service militaire et je serais retourné dans mon village. C’était une époque de servage, je n’avais pas le droit de quitter mon village. On ne nous donnait pas de passeport[116]. Je serais resté *kolkhoznik* toute ma vie. Oui, la guerre m’a donné l’occasion de voir l’Allemagne, le Caucase, où j’ai travaillé après la démobilisation, à Krasnaïa

Poliana… Je travaillais avec des prisonniers allemands. Côte à côte. Ils étaient sans escorte, pouvaient se déplacer. La population les traitait très bien, et surtout ils étaient très aimés de la population féminine… [*Il rit.*] Les filles disaient qu'ils étaient cultivés et raffinés. Là-bas, j'ai eu un accident, et puis un Allemand, le prisonnier Winter, m'a appris le métier de fraiseur. Merci à Winter de m'avoir appris ce métier. En Allemagne, il avait sa propre usine. Chez nous, il travaillait comme fraiseur. À Krasnaïa Poliana, j'ai aussi connu un certain Krossovsky. On aimait discuter de littérature. Il était moscovite. Il m'a invité à Moscou. « Tu verras le Kremlin, le Mausolée… »

Je suis allé le voir à Moscou. Il habitait dans des conditions épouvantables. Une petite isba en bois, sans eau, sans tout-à-l'égout, sans gaz. C'était typique des années 1950. Il m'a proposé de rester chez lui. Il m'a fait enregistrer chez lui auprès des autorités. J'ai trouvé un travail à l'usine en tant que fraiseur et une place dans le foyer pour travailleurs. C'étaient des années difficiles pour un gars de la campagne… Vous connaissez *Moscou ne croit pas aux larmes*[117] ? C'était ça. J'étais neurasthénique. Et puis je suis allé faire des études au lycée, en Bachkirie. J'ai terminé la septième classe [soit le niveau du collège]. Je ne pouvais pas écrire correctement. Comment aurais-je pu apprendre quand nos enseignants non russes faisaient trente fautes par dictée ?! Vous allez rire, mais j'ai triplé la 7e classe [5e française] pour apprendre à écrire un peu mieux. Et j'ai redoublé la 8e [4e]. Puis j'ai suivi le lycée en externe. Je ne sais pas d'où vient cette persévérance. J'aurais pu aller boire de la vodka, comme tout le monde, et au lieu de ça je continuais les études… [*Il rit.*] Après, j'ai tenté d'entrer à l'Institut de littérature[118]. Les amis me disaient : « Où vas-tu, là-bas on n'accepte pas des gens comme toi. » Mais j'ai tenté ma chance quand même. J'ai été admis. Vous pouvez imaginer ça ? Un petit villageois, un ouvrier, en plus non russe – et à l'époque ça comptait beaucoup – est admis à l'Institut de littérature ? J'aurais pu devenir fou ! [*Il rit.*] Les années d'études à l'Institut ont été les plus heureuses de ma vie. Je ne peux que remercier la guerre.

J'ai été démobilisé seulement en 1948. De 1945 à 1948, j'ai fait le service militaire en Ukraine. Là-bas j'ai eu un peu de chance. Je savais dessiner. Je faisais souvent le portrait de Staline. J'étais en bien meilleure position. Surtout concernant la nourriture. Il y avait la famine en Ukraine à cette époque. Les parents abandonnaient leurs enfants dans le secteur de notre unité, en espérant que nous les nourririons car eux n'avaient plus de quoi. En tant que dessinateur, je pouvais aller à la cantine et demander une ration supplémentaire. Je ne

dormais pas dans la caserne, mais dans mon bureau. Et puis, le plus important : il y avait une bibliothèque et j'ai pu, pour la première fois, lire Dostoïevski. Je lisais, lisais sans arrêt, bien que ma connaissance de la langue russe ait toujours été un peu limitée.

Voilà, on faisait la guerre comme ça.

J'ai commencé comme soldat et j'ai terminé comme soldat. Qui aurait donné du galon à un type d'un mètre soixante-trois ?! Mais j'étais très content de rester soldat. Vu mon caractère, commander les autres n'était pas ma passion.

Je pense que c'est tout. C'était un plaisir de parler avec vous. Je suis un vieil homme, j'aime parler. C'est peut-être ainsi, qui sait, par la porte de service, que ma voix se fera entendre en France.

Notes

96. *Fabrichno zavodskoe obouchenie* : l'éducation ouvrière. Il s'agit d'un cycle de formation rapide d'ouvriers en alternance apprentissage/cours théoriques, mis en place lors du lancement du 1er plan quinquennal (1928-1933) pour faire face à la pénurie d'ouvriers qualifiés.
97. Située dans l'oblast de Sverdlovsk, l'usine de métallurgie du cuivre *Sredneuralsk* a été édifiée en 1940 dans le cadre du 2e plan quinquennal. Elle est typique de ces implantations géantes décentralisées dans l'Oural dans la perspective d'une prochaine guerre. Elle utilise le minerai du gisement de Degtyansk.
98. Brouet fait avec des restes de légumes, dans l'argot des soldats et des zeks, les détenus du goulag.
99. Le *dokhodiaga*, « musulman » dans l'argot des camps de concentration, est le détenu arrivé au dernier stade de l'affaiblissement et de l'abandon.
100. Le décret du Présidium du Soviet suprême du 26 décembre 1941 assimile tout changement d'entreprise non autorisé ou toute absence injustifiée à une désertion, passible du tribunal militaire et d'une peine de cinq à dix ans de camp. 900 000 ouvriers seront victimes de cette loi durant la guerre. Beaucoup bénéficieront néanmoins de l'amnistie accordée par Staline en juillet 1945.
101. Alexandre Nemerov (1886-1923) écrivit ce roman en 1923 à Tachkent où il s'était réfugié pour échapper à la famine de 1921-1922 en Russie. Il mourut subitement lors de son retour à Moscou.
102. Semion Boudienny (1883-1973) s'est illustré durant la guerre civile de 1918-1921 comme commandant de la 1re armée de cavalerie rouge, la *Konarmia*. Il devient à cette époque un proche de Staline, qui fera de lui un maréchal et un vice-ministre de la Défense, malgré des talents militaires très limités. Sa prestation en Asie centrale en 1922 s'est signalée par une répression impitoyable contre les populations locales et par la mise en œuvre féroce d'une politique de la terre brûlée.
103. Voir note 1 p. 66.
104. Un bataillon d'infanterie soviétique compte, à cette époque de la guerre, de 500 à 600 hommes.
105. On peut écouter ce tube soviétique sur : http://www.google.fr/search ? q=темная+ночь&tbo=p&tbs=vid : 1&source=vgc&hl=fr&aq=0&oq=темная+.

106. Le chiffre des victimes soviétiques de la Seconde Guerre mondiale est toujours controversé. Les estimations varient de 17 à 37 millions d’individus. Un consensus semble se dessiner autour de 26 millions de morts, dont 8,6 millions de militaires. Les Allemands et leurs alliés de l’Axe ont perdu environ 3,5 millions de soldats face à l’Armée rouge.
107. Le maréchal Mikhaïl N. Toukhatchevski est arrêté le 22 mai 1937, jugé très rapidement lors d’une parodie de procès et fusillé le 12 juin. C’est le signal du lancement de la grande purge stalinienne contre l’armée. Avec lui disparaît le plus célèbre et le plus doué des penseurs et organisateurs militaires russes.
108. Le chinel désigne l’étoffe du manteau d’hiver des soldats soviétiques. Par extension, il désigne ce manteau lui-même.
109. Les *strafbaty* sont les bataillons disciplinaires de l’Armée rouge, également appelés bataillons pénaux. Créés le 6 juillet 1940, ils sont théoriquement abolis le 12 août 1941 puis réactivés à grande échelle par l’ordre 227 du 28 juillet 1942. Officiers et soldats convaincus d’indiscipline, de lâcheté, de panique, devront, dit l’ordre, « être rassemblés au sein de chaque Front pour former de un à trois bataillons pénaux (800 hommes chacun) […] pour racheter leur honneur devant la patrie avec leur sang et par la vertu d’un combat courageux mené dans les secteurs les plus difficiles du front ». Seule une blessure au combat pouvait libérer un soldat du service dans un bataillon pénal.
110. Voir note p. 86.
111. Smersh (pour *smert spionam*) signifie « Mort aux espions ! ». C’est une organisation issue du NKVD, créée par un décret du 15 avril 1943. Elle est dirigée par Viktor Abakoumov, nommé vice-ministre de la Défense pour l’occasion. Subordonné, comme l’Armée rouge, au Commissariat du peuple à la défense (NKO), le Smersh a pour fonction première le contre-espionnage et, plus généralement, la sécurité des forces armées, la surveillance politique des officiers et de la troupe, la justice militaire, la lutte des partisans. Les officiers du Smersh, présents jusqu’au niveau du bataillon, entretiennent un vaste réseau d’informateurs dans l’ensemble de l’Armée rouge. Ils sont une armée dans l’armée et Abakoumov, leur chef, sadique avéré, deviendra si puissant que son mentor, Beria, jugera nécessaire de le faire arrêter en 1951.
112. La défense de l’URSS incombe à l’Armée rouge, contrôlée par le Commissariat du peuple à la défense (NKO), mais elle est aussi l’affaire du Commissariat du peuple aux affaires intérieures, dont le sigle russe est NKVD. Les forces armées du NKVD sont réorganisées entièrement par Staline au début de 1941 dans l’éventualité d’une guerre. Elles regroupent 330 000 hommes au moment de l’attaque allemande et 544 000 en 1944. Les troupes du NKVD veillent à la sécurité des frontières, du réseau ferré, des installations pénitentiaires. Dès le début du conflit, le NKVD reçoit la tâche de former des détachements de blocage (*zagraditel’nye otriady*) sur les arrières des armées. À eux de juguler les paniques, d’empêcher les désertions, de débusquer les mutilations volontaires, les trahisons, de recruter de gré ou de force des soldats dans les régions nouvellement libérées.
113. A. I. Guenatouline, *Vot Kontchitsya Voyna,* Moscou, éditions Pravda, 1988.
114. Des décrets spéciaux du Comité de défense de l’État (12 juillet et 24 novembre 1941) libèrent 420 000 condamnés pour les enrôler directement dans l’Armée rouge. En 1942-1943, 157 000 autres se verront offrir la même proposition. Beaucoup d’autres seront dirigés autoritairement vers le front sitôt leur peine accomplie. On estime qu’au total près de 1 million de condamnés serviront dans l’Armée rouge.
115. Spontanément, en 1942, les unités allemandes recourent aux services de prisonniers de guerre soviétiques. Plutôt que de les envoyer dans les camps situés à l’arrière, les officiers voient en cette main-d’œuvre forcée un moyen de libérer pour le combat nombre de soldats allemands occupés aux services arrière. La situation reçoit un semblant de régularisation en 1943. Les prisonniers deviennent des Hiwis, contraction de *Hilfswilliger*, auxiliaires volontaires. Ils sont chauffeurs, conducteurs d’attelages, aides-cuisiniers, palefreniers, portefaix, etc. On en compte

250 000 en 1943, soit 10 % de l’effectif total de la *Ostheer*, l’armée de terre allemande en Russie. Pour les Soviétiques, les Hiwis sont des traîtres et des collaborateurs. Des dizaines de milliers seront fusillés sommairement par les unités du Smersh et/ou du NKVD.

116. Il s’agit du passeport intérieur soviétique, indispensable pour quitter sa région, sa ville et, pendant la guerre, son usine. Ce document est également nécessaire pour obtenir une aide quelconque de l’État (études, prestations sociales, etc.).

117. Titre d’un film très populaire de Vladimir Menchov, sorti en 1979.

118. Cet institut, unique au monde, formait les écrivains soviétiques. Il a été fondé en 1933, à l’initiative de Maxime Gorki, dont il prendra le nom à la mort de celui-ci, en 1936. Le poète Evtouchenko et l’écrivain albanais Ismaïl Kadaré, pour ne citer qu’eux, sont passés par ses bancs.

5

Leonid Isaakovitch Kotliar

Un Juif déguisé en Tzigane



Leonid Kotliar à Wittenberg (Allemagne) après la guerre.

Né le 28 janvier 1922. Après la guerre, il termine l'université pédagogique et devient enseignant de langue et littérature russes, d'abord à Kiev puis à Novossibirsk. Dans cette dernière ville, il a exercé successivement les fonctions d'éducateur dans une gigantesque usine d'armement (48 000 ouvriers !) puis d'enseignant en économie politique. Le 26 avril 1986, il enseignait dans le village de Varovitchi, près de Tchernobyl, lorsque

explosa le réacteur de la centrale nucléaire. Bien qu'il soit demeuré dans la zone de haute contamination pour évacuer son école, il ne recevra pas le statut de liquidateur[119]. Son épouse mourra huit mois plus tard, selon lui des suites de l'irradiation, ce que nieront toujours les médecins.

L. I. Kotliar : Avant de commencer notre conversation, dites-moi, jeune homme : quel âge avez-vous ? Et avez-vous connu l'Union soviétique ?

R. J'ai 42 ans. Et j'ai grandi en Union soviétique, de 1968 à sa disparition, en 1991.

L. I. Kotliar : Merci, c'est important pour moi. Ça me permet de savoir ce que je peux dire et m'assurer que je serai correctement compris.

Ma mère est morte quand j'avais 7 ans. Elle était enterrée au cimetière juif de Kiev, là où, depuis, ils ont construit la tour de télévision. Ils l'ont érigée sur les ossements des Juifs. Nos autorités ne se sentent pas coupables d'ailleurs, car le cimetière a été rasé par des bulldozers allemands… Je ne peux donc pas aller sur la tombe de ma mère.

J'ai été mobilisé le 8 décembre 1940 à Kiev. Le 11 décembre, je suis arrivé avec mon unité à Riga qui était devenue soviétique depuis peu de temps. À la fin de janvier 1941, nous avons été transférés à Panavejis, en Lituanie, où j'ai accompli le gros de mon service militaire.

Nous attendions la guerre d'un moment à l'autre. En plus des cours d'instruction militaire, on nous réveillait brutalement toutes les nuits. Nous devions être habillés et complètement équipés en quarante-cinq secondes. Quelques jours plus tard, pendant un entraînement nocturne, je suis tombé dans une rivière glacée – le pont était complètement pourri et il n'a pas résisté à mon poids. Cette nuit-là, j'ai contracté une pneumonie qui m'a valu un transfert à l'hôpital de Chaoul'aï… où mon état s'est aggravé d'une otite carabinée. J'étais presque mort. Ils ne m'ont lâché qu'en avril. En sortant de l'hôpital, je pesais 38 kilos pour un mètre soixante et un. Selon les documents médicaux, je n'étais plus apte à porter les armes, je n'étais utilisable que pour le service auxiliaire en cas de guerre. J'ai été démobilisé peu de temps avant le début des hostilités. Je suis retourné à Kiev, où j'ai trouvé du travail au sanatorium pour enfants tuberculeux.

Le 24 juin 1941, j'avais un jour de congé et je suis rentré chez moi. Dans l'escalier, j'ai entendu la voix des sirènes. Je suis redescendu et j'ai vu une

escadrille de Junkers qui volaient très bas, peut-être à 500 mètres d'altitude. J'ai été choqué. Malgré les tirs de la DCA, ils volaient et bombardaient comme à la parade. On avait l'impression qu'ils étaient intouchables. Si j'en crois ma propre expérience, les servants des canons de DCA n'avaient jamais dû utiliser leur pièce auparavant…

À Kiev, tout était calme. Les enfants restaient au sanatorium. Mais, après le discours[120] de Staline, le 3 juillet, les parents ont commencé à retirer leurs gamins. Le 5, le sanatorium a été fermé. Un peu après, Krouglov, le responsable de l'éducation, m'a dit que les Allemands avaient anéanti des milliers de chars et d'avions soviétiques, qu'ils avaient occupé toute la Biélorussie et étaient déjà près de Smolensk. Nos journaux ne soufflaient mot d'une pareille situation, mais je savais que Krouglov disait la vérité.

Au début de juillet, mon père a été mobilisé. Au *Voenkomat*[121], on m'a dit qu'on n'avait pas besoin d'hommes aptes uniquement au service auxiliaire. Ils m'ont appelé peu après, le 11 juillet, quand les Allemands étaient aux portes de la ville[122], et j'ai été mobilisé. J'ai compris que, si je voulais me battre, je devais cacher les documents médicaux. Ce que j'ai fait plus tard.

Nous marchions en colonne vers l'est, accompagnés par les moqueries bienveillantes des passants qui demandaient pourquoi nous n'allions pas plutôt vers l'ouest. Nous sommes arrivés à Marioupol, dans un camp spécial où l'on entraînait les dispensés de service militaire. Le camp pouvait abriter 5 000 à 6 000 personnes mais nous étions vingt fois plus nombreux. Devant la cantine, il y avait en permanence une queue interminable.

J'ai été capturé le 9 septembre 1941. Nous étions alors près de Kakhovka, sur la rive gauche du Dniepr. Nous ne savions rien des Allemands, ni où ni combien ils étaient. Nous marchions sur la steppe armés de nos seuls fusils et de grenades. Soudain, l'artillerie ennemie a ouvert le feu. Nous nous sommes jetés au sol et nous avons tenté fébrilement de creuser un boyau avec nos petites pelles. J'essayais de m'abriter au mieux mais c'est difficile sur une steppe plate, sans arbres, où l'on est partout exposé à la vue de l'ennemi. Quand l'artillerie a cessé le feu, j'ai ouvert les yeux et j'ai vu que mes camarades avaient les mains en l'air. Partout, des Allemands avec des mitraillettes. De notre bataillon, il restait quatorze hommes.

En tant que Juif, je savais que je serais bientôt fusillé. Je vivais donc les derniers moments de ma vie. Bevz, notre sergent, était assis à côté de moi. En

remuant à peine les lèvres, il me glisse : « Ne dis rien. Personne ne te dénoncera ! » Ces paroles m’ont rendu un peu d’espoir.

Q. Bevz n’est pas un nom slave, n’est-ce pas ?

R. Si, si, il venait d’Ukraine.

J’ai déchiré discrètement mes papiers militaires. Puis j’ai détruit un petit médaillon où je gardais un morceau de papier avec mon nom et l’indication de ma nationalité. Avec nous, il y avait encore un communiste, Davydenko, et deux autres Juifs – Ilya, j’ai oublié son nom de famille, et Beikel’man. Ilya était blessé. À ceux-là aussi, on avait promis que personne ne les dénoncerait. Les Allemands nous ont alignés sur deux rangs. Une voiture est arrivée et s’est arrêtée devant nous. Un officier en est sorti. Il essayait de parler russe, mais il était difficile de distinguer dans son discours autre chose que « la Grande Allemagne ».

Bientôt, j’entends la phrase sacrificielle : « Les youpins et les communistes, sortez des rangs[123] ! » Six ou sept personnes s’avancent. Beikel’man avait été assuré que personne ne le dénoncerait, et pourtant lui aussi est sorti du rang avec les autres. Les Allemands les ont emmenés à l’écart. Tout à coup, j’ai croisé le regard d’un soldat ukrainien, un type du Donbass, et j’ai compris qu’il allait me moucharder dans la seconde qui suivait. Bevz l’a vu aussi car il a cogné instantanément le type avec son coude et lui a sifflé quelque chose dans l’oreille. Le type s’est arrêté net. Puis j’ai vu sur le côté que notre Ilya sortait des rangs, à moitié en déséquilibre, et qu’on l’amenait près de l’officier.

Q. Que s’était-il passé ?

R. Quelqu’un l’avait poussé hors des rangs par-derrière. Il a réussi à s’expliquer par miracle avec l’officier allemand. Nous sommes devenus de grands amis par la suite. Malheureusement, je suis confus, je ne parviens pas à me rappeler son nom.

Je ne me souviens pas non plus combien de temps nous avons mis pour arriver au camp de Varvarovka ni à celui de Nikolaevsk, où nous nous sommes retrouvés au début d’octobre. Mais à chaque camp d’étape, les Allemands demandaient inlassablement : « Les youpins et les communistes, un pas en avant. » Et chaque fois, il y avait quelqu’un pour dénoncer un Juif ou un membre du Parti.

Forcément, est arrivé le moment où plus personne ne sortait des rangs. Les Allemands étaient mécontents. Alors, dans un de ces camps d’étape, pour

démasquer les Juifs, ils ont imaginé de regrouper les prisonniers par nationalités. L'Allemand criait une nationalité et les Russes, les Ukrainiens, les Arméniens, les Géorgiens, les Tatars sortaient du rang. J'étais au désespoir. Le temps passait, je n'étais toujours pas catalogué. Je n'osais pas choisir une nationalité, car, en cas de doute, il aurait été plus difficile de prouver le contraire. Tout à coup, je me suis souvenu d'une visite que j'avais faite auprès d'une compagnie de lanceurs de mines, en tant que responsable de la liaison avec l'état-major du bataillon. Les gars m'avaient demandé de quelle nationalité j'étais. Je leur avais dit : « Devinez un peu. » Quelqu'un avait aussitôt supposé que j'étais tzigane et les autres n'avaient pas trouvé à redire à cette étiquette. Voilà, tzigane, je devais être tzigane ! Je me suis accroché à ce mot comme à une branche. À la fin du classement opéré par les Allemands, nous nous sommes retrouvés deux, moi et un type avec un énorme nez et la peau très foncée. La liste des nationalités était épuisée.

« Qui es-tu ? » a-t-on demandé à mon voisin. « *Jude, Jude !* » ont crié certains railleurs. Le mot a déclenché le rire d'autres prisonniers, mais ils ont reçu un coup de bâton sur la tête et ils se sont vite calmés. « Grec », a-t-il répondu. Quand l'interprète a tourné la tête vers moi, je lui ai dit : « Je suis ukrainien par ma mère et tzigane par mon père. »

Q. Mais les Allemands persécutaient aussi les Tziganes, vous ne le saviez pas ?

R. Non. Je ne le savais pas.

Q. Je comprends que vous ne l'ayez pas su. Ce qui me paraît étrange, c'est que cela vous ait sauvé.

R. Ils ont considéré que c'est la mère qui détermine la nationalité et ils m'ont placé dans le groupe des Ukrainiens. Il y avait un Tzigane parmi nous, un artilleur. On ne l'a pas fusillé, bien qu'il ait été tzigane[124] par ses deux parents.

Avant mon départ pour l'Allemagne en tant qu'*Ostarbeiter*[125], dans le village où je travaillais, il y avait un certain Fedka, également libéré par les Allemands. Il était ukrainien, sa femme était juive. Une femme très belle. Elle s'appelait Liuska. Le père de Liuska, un Juif baptisé, a été arrêté seulement en 1942, bien que les Allemands aient connu son origine. Liuska, elle, n'a pas été arrêtée, en tout cas pas avant mon départ.

Tout se terminait donc bien pour l'instant. Mais j'ai compris qu'il fallait que je m'invente au plus vite une biographie, accordée à ma nouvelle nationalité.

Avant d’arriver à Nikolaevsk, j’ai risqué encore deux fois ma tête. Un Ukrainien d’abord, un type avec un grand nez, ne voulait pas me laisser tranquille. Je l’ai injurié copieusement, je lui ai conseillé de se regarder dans un miroir, de bien regarder son nez, et de se méfier.

La seconde fois, c’était plus dangereux. Notre colonne passait devant un groupe de tankistes SS au repos. À notre vue, ils ont sorti leurs appareils photo. L’un d’eux, complètement ivre, m’a attrapé par l’épaule, a dégainé son pistolet et m’a visé en disant : « *Jude !* » Sa bouche répétait et répétait : « *Jude ! Jude ! Jude !* » Je niais. J’ai retiré sa main de mon épaule et j’ai continué à marcher en pensant qu’il allait me tirer dans le dos. Mais rien ne s’est passé. J’ai compris que je serais toujours en équilibre sur la lame d’un rasoir.

Nous avons marché une semaine pour arriver à Nikolaevsk. Ils ne nous ont rien donné à manger pendant cette semaine. Les prisonniers trop faibles pour marcher ont été abattus en route. Heureusement, nous avons trouvé sur notre chemin de la *makoukha*[126] et nous nous sommes nourris de ça.

Q. Des paysans ukrainiens l’avaient laissée exprès pour vous ?

R. Je connaissais la *makoukha* car, en 1933, quand il y a eu la famine, nous en mangions à Kiev[127]. Dans le cas dont nous parlons, je pense que des wagons avaient été pillés et que, pour cette raison, de la *makoukha* était éparpillée un peu partout.

Nous sommes arrivés dans un grand camp où il y avait plus de 20 000 prisonniers. C’était dans un village qui s’appelait Varvarovka. De là nous avons été convoyés à Nikolaevsk où l’on nous a fait mettre des barbelés autour du stade. Nous ne savions pas que nous étions en train de construire notre propre camp.

Bientôt, nous nous sommes retrouvés 30 000. J’ignore avec quoi était préparée la *balanda* que l’on servait. C’était de l’eau et rien d’autre. La famine régnait. Cent cinquante personnes mouraient chaque semaine. Pour échapper à cette mort atroce, tout le monde essayait de sortir travailler, car ça augmentait les chances de se procurer de la nourriture.

Un Juif et un communiste ont été démasqués. Pour s’amuser, les Allemands organisaient des courses entre ces deux hommes. Des prisonniers criaient « Olé, olé ! », riaient et applaudissaient… Les deux gars accomplissaient un tour seulement. Mais ils devaient courir tous les jours, après le travail.

Un jour que j’étais dehors à travailler, un garde allemand s’approche de moi et

me regarde curieusement. Il était assez âgé, ses cheveux étaient blancs et ses yeux bleus. Pendant une pause, il me prend à l'écart et me demande en russe : « Tu es juif ? – Non. » Il me dit qu'il ne me dénoncera pas. Évidemment, je n'avais aucune intention de lui révéler ma nationalité. « De toute façon, tu ressembles trop à un Juif. Attends-moi ici. »

Il est revenu avec des ciseaux, une lame et de l'eau chaude. Nous sommes montés au grenier, il m'a coupé les cheveux et je me suis rasé. Pendant que je me rasais, il m'a raconté qu'il avait été prisonnier en Russie pendant la Première Guerre mondiale. « Les vôtres me traitaient très bien, moi et mes camarades. Je veux vous remercier. »

Il n'a pas spécifié qui étaient « les vôtres ». Je pensais alors qu'il s'agissait des Russes, mais maintenant je suis sûr qu'il voulait dire les Juifs. Là où il avait été prisonnier, il y avait beaucoup de Juifs. C'était dans la partie occidentale de l'empire. Plus tard, j'ai lu que les Juifs avaient souvent aidé les Allemands durant la Première Guerre mondiale et que beaucoup avaient été emprisonnés pour ça. Tous les Juifs ont été soupçonnés par le pouvoir tsariste de collaboration avec les Allemands. Vous savez la similitude de langue, de culture, entre ces deux nations[128]…

Quand j'ai regardé dans le miroir, je ne me suis pas reconnu.

« Voilà, comme ça c'est plus sûr », m'a-t-il dit. Après ce passage au « salon de coiffure », il était plus difficile de reconnaître en moi un Juif. Je suis devenu plus sûr de moi et ce sentiment nouveau de sécurité m'a servi quelques jours plus tard.

Q. Vous n'avez jamais revu cet Allemand ?

R. Jamais.

Dans ce camp affreusement sale, je suis tombé malade. La dysenterie. Une diarrhée horrible, la fièvre. J'étais très faible, je marchais à peine. On m'a transféré dans la baraque des malades, où personne ne nous nourrissait ni ne s'occupait de nous. L'antichambre de la mort. Un jour que je sortais courbé en quatre pour aller aux « toilettes », je heurte un sous-officier qui passait par là. C'était un sergent, un jeune avec des lunettes. Il m'a regardé, défiguré par d'horribles douleurs au ventre. Il est revenu quelques minutes plus tard. En s'assurant que personne ne le voyait, il m'a tendu des tablettes à croquer. « *Essen, essen* », a-t-il répété plusieurs fois. La diarrhée s'est arrêtée. Cet Allemand m'a sauvé la vie. Mes heures étaient comptées ; de cette baraque des

malades, personne ne sortait vivant.

Le lendemain, j'ai quitté la baraque de la mort. J'ai appris que, tous les mercredis, les prisonniers ukrainiens originaires de la rive droite (du Dniepr) se réunissaient près du bâtiment où se trouvait la direction du camp. On disait qu'après vérification, ces prisonniers-là étaient libérés. Je m'y suis présenté. J'étais dans les derniers de la file. À l'appel, j'entre, je vois deux majors assis près d'une table. Sur le mur, une carte de l'Ukraine et, devant la carte, un interprète en uniforme de l'Armée rouge.

On m'a demandé mon nom, mon adresse, ma date de naissance. Ensuite, des questions sur les parents. J'ai dit que mon père était mort et que maman était mobilisée comme infirmière. Puis on m'a demandé si je promettais de servir la Grande Allemagne. « Oui ! » ai-je répondu. On m'a donné un bout de papier et l'interprète m'a expliqué que je devais revenir avec le vendredi suivant pour recevoir un *Ausweis*.

En me dirigeant vers la sortie, j'ai entendu un major lâcher : « On dirait un Juif. » Le garde m'a aussitôt cloué sur place en hurlant « Halte ! ». Je me suis arrêté en me composant un visage souriant de *Brave Soldat Chveïk*. J'avais déjà préparé mentalement cette image de *Brave Soldat Chveïk* pour les situations dangereuses. Le major a dit qu'il ne croyait pas que j'étais juif… Le garde, qui visiblement avait des doutes, n'a pas osé le contredire. Bien sûr, je ne peux pas affirmer les choses à ce point, mais je pense vraiment que ça s'est passé comme ça.

Le vendredi matin, je me suis présenté avec le papier. Un Allemand qui parlait russe nous a dit que la Grande Allemagne comptait sur nous, les Ukrainiens. Chacun a reçu une miche de pain et nous étions libres. Avant de franchir la courte distance entre les portails intérieur et extérieur, je distribuai presque tout mon pain aux mains tendues à travers les barbelés.

En sortant, j'ai évité tous les grands axes, fréquentés par les Allemands, pour n'emprunter que les chemins de campagne. Ce qui me donnait aussi plus de chances de me procurer de la nourriture. Deux fois, j'ai été arrêté par des habitants, des hommes âgés, qui voulaient savoir si j'étais juif. Chaque fois, j'ai dû montrer mon *Ausweis*. Dans un village, je me suis assis pour me reposer et j'ai perdu conscience.

Quand je suis revenu à moi, j'étais entouré de femmes. Le propriétaire de la maison devant laquelle je m'étais évanoui m'a amené chez lui. Il a appelé le coiffeur qui m'a complètement rasé la tête. Puis il m'a donné de nouveaux

habits. Les miens, pleins de poux et de crasse, ont été brûlés. Je me suis lavé à l'eau chaude et j'ai passé deux jours dans un vrai lit, dans de vrais draps. Puis, le matin du troisième jour, mon ange gardien m'annonce une « bonne » nouvelle : une télègue partait de leur village vers Kiev et je pouvais les accompagner. Bon, je ne pouvais pas lui expliquer que je n'avais aucune intention de retourner à Kiev. Nous nous sommes mis en route le 5 novembre. Chemin faisant, il me gavait de nourriture et n'arrêtait pas de me souhaiter bon retour à la maison. J'ai dû lui dire que personne ne m'attendait à Kiev. Au soir, nous nous arrêtons dans un village, Malinovka, où nous apprenons qu'un paysan, un certain Kirioucha, cherchait un garde pour le kolkhoze. J'ai décidé de me proposer à ce Kirioucha. Oncle Kirioucha était un vrai brave homme. Nous sommes devenus amis. Je l'aidais en toutes choses.

Nous avions des nouvelles de la guerre par le journal *La Vie nouvelle* qui était toujours affiché dans la cour du kolkhoze. Oncle Kirioucha me calmait tout le temps : « Ne t'inquiète pas, impossible de vaincre la nation russe. Nous allons les chasser de notre terre. » Et puis il me rappelait la guerre contre Napoléon. J'étais très heureux qu'oncle Kirioucha appartienne à ce type de patriote. En même temps, je tentais de savoir s'il y avait des maquis aux alentours.

Le 17 décembre, oncle Kirioucha est venu les larmes aux yeux m'annoncer que selon l'ordre du *Gebietkommissar* tous les prisonniers libérés devaient se rendre à la destination qu'ils avaient indiquée lors de leur libération. En cas de non-exécution dans les vingt-quatre heures, ils risquaient de se retrouver au camp. Apparemment, beaucoup des prisonniers libérés avaient rejoint les partisans et c'était la motivation de cet ordre.

Le lendemain, j'ai dit adieu à oncle Kirioucha. En pleurant, il m'a donné un sac de victuailles pour la route. D'abord je suis allé au commissariat du village reprendre mon *Ausweis*. Sur la route, j'ai croisé deux Moldaves qui m'ont arrêté et ont commencé à poser des questions. D'où je venais, où j'allais, etc. Et puis ils m'ont demandé si je n'étais pas juif. J'ai essayé de répondre sur le ton de la rigolade : voilà un Juif qui va chercher son *Ausweis* chez les Allemands ! En m'éloignant, j'ai compris encore une fois à quel point ma situation était précaire.

Dans le petit village de Petrovsk, on m'a proposé de travailler au kolkhoze. Sans beaucoup réfléchir, je suis resté. J'y ai passé presque un an. Je suis devenu ami avec un autre prisonnier, un Moscovite qui s'était fait passer pour ukrainien pour être libéré. Nous cherchions tous deux des partisans mais il n'y en avait pas.

Le 10 octobre 1942, on nous a annoncé que nous devions tous partir pour le travail obligatoire en Allemagne. Ivan me proposa de fuir. Mais je l'ai convaincu sans grande difficulté que cela aurait été une aventure inutile.

Partir en Allemagne était un problème secondaire pour moi. D'abord, je devais passer devant une commission médicale. Cette commission médicale était dirigée par un vieux médecin. Quand je me suis présenté nu devant lui, il m'a posé une seule question : « As-tu des maladies vénériennes ? »

À Voznesensk, nous avons été mis en colonne pour l'Allemagne. Mais en route, à Peremychl, on apprend qu'on va encore passer devant une commission médicale. Nous avons d'abord pris une douche et puis nous avons fait la queue, nus, pour être inspectés par un médecin ganté.

Quand j'étais enfant, dans notre cour, un garçon avait été circoncis à la suite d'une infection. Toute la cour le raillait en l'appelant youpin. J'avais préparé cette histoire dans ma tête. Heureusement, le médecin n'a rien remarqué. En fait, je suis sûr que cet homme a fait semblant de ne rien voir. Une autre fois, sous la douche, je suis passé à deux doigts de la catastrophe. Avec ma circoncision, je marchais en permanence sur le fil du rasoir, si je puis dire. Et chaque fois que je m'en tirais, je me demandais quand viendrait la prochaine fois. J'étais aussi sans cesse gêné à cause de mon visage. Même après la guerre, j'ai gardé ce complexe de ne pas avoir pas un visage comme il faut.

Q. Que voulez-vous dire ?

R. [*Gros soupirs*.] Constamment, je sentais que quelqu'un me regardait, qu'il pouvait m'identifier comme juif. J'avais toujours peur. Même après la guerre, quand il n'y avait plus de menace mortelle, mais que courait cette campagne antijuive… J'avais beau penser que, personnellement, je n'étais pas menacé, j'avais néanmoins toujours peur. J'avais peur et, en même temps, je ne cachais pas ma judéité. Je ne vous l'avais pas dit lors de notre précédent entretien car j'avais besoin de sentir plus d'intimité avec mon interlocuteur, afin de pouvoir lui confier ces choses. Maintenant je suis très heureux de vous dévoiler ces pensées. Je vous prie de les reproduire en français mot à mot. Afin que la « dramaturgie », les « couleurs » de ces événements, ne soient pas perdus.

J'espère que vous n'êtes pas fâché que je vous dise tout ça.

Q. Au contraire… Cette peur a duré dans les années 1960-1970 ou bien s'est-elle arrêtée avec la mort de Staline ?

R. C'est vrai, la mort de Staline a été le moment décisif.

Q. D’accord, mais, par la suite, il y a eu, pour vous notamment, cette affaire du cimetière de Babi Yar[129]…

R. C’est vrai. Mais ce n’était plus comme avant, comme à l’époque de Staline. En ce temps-là j’enseignais dans une école de village. Je me souviens très bien comment tous les enseignants ont été convoqués et j’entends encore le responsable du parti communiste nous annoncer que les médecins juifs[130] avaient voulu empoisonner tout le peuple soviétique. J’étais le seul Juif dans l’assistance. Je dois souligner que je n’ai senti, à aucun moment, un regard mauvais et que je n’ai pas entendu un reproche… Au contraire j’ai été encore plus aimé et apprécié de mes collègues. J’étais le prof principal des lycéens et je les aidais beaucoup, notamment en chimie, une discipline que je connaissais bien. Le prof de littérature qui aide les enfants à faire leurs devoirs de chimie : un cas unique… [*Il sourit.*] Je louais une chambre dans la maison d’une Ukrainienne qui avait deux enfants. Son mari avait été tué au front. Et elle m’a dit : « Comment est-ce possible que les médecins juifs aient voulu assassiner tout le peuple soviétique ? C’est n’importe quoi ! »

Et ce sont ces remarques, ces témoignages d’une relation tout à fait normale avec les autres, qui ont commencé à faire évaporer ma peur.

Bien sûr, après, il y a eu les années 1970, quand les Juifs ont commencé à émigrer en Israël. Le directeur de mon école m’a obligé à partir – il avait peur que je dépose une demande d’émigration. Dans ce cas, il aurait eu des ennuis. Au lieu d’émigrer en Israël, nous sommes partis à Novossibirsk. On n’y sentait aucun antisémitisme et nous nous sommes installés là-bas.

Reprenons.

À Peremychl, Ivan a été repris par l’idée de s’enfuir. Il y avait un portail qui ne fermait jamais et où se trouvait un garde. Près du portail se dressait un petit bâtiment. Ivan voulait passer par là. Je lui ai expliqué qu’il n’avait pas de plan, qu’il ne savait où aller et que c’était complètement idiot. Il ne voulait rien entendre. Quand le garde est entré dans le bâtiment, Ivan s’est tourné vers moi et m’a dit : « Soit tu viens avec moi, soit j’y vais seul. »

Je l’ai suivi, uniquement parce que j’avais honte de le lâcher. Nous sommes allés à la gare et, après deux pas sur le quai, nous avons été arrêtés. Nous sommes retournés au camp, où nous avons été battus comme plâtre. Le lendemain, un wagon à bestiaux nous emportait vers l’Allemagne.

Dès que nous avons traversé la frontière, les Allemands se sont détendus. Ils

ont ouvert les portes des wagons. Après tant de destructions, de millions de morts, de famines, les paysages idylliques de l'Allemagne nous semblaient complètement surréalistes. Le 12 octobre 1942, nous sommes arrivés à Nuremberg. Les Allemands nous ont donné une très bonne soupe aux pois avec des pâtes. C'était la première et la dernière fois qu'ils nous nourrissaient correctement.

Oui, j'ai oublié : avant notre départ en Allemagne, un déserteur du nom d'Ovseenko habitait le village. Il se considérait comme quelqu'un d'éduqué et il était comptable au kolkhoze. J'étais obligé de le côtoyer et je sentais s'éveiller en lui des soupçons quant à mes origines. À la veille de mon départ, il m'a donné du pain et du lard, et il m'a demandé : « Quand même, tu n'es pas juif ? » Et puis, sans attendre que je parle, il a répondu lui-même à sa question : « Mais bien sûr que tu n'es pas juif ! Les Juifs sont des lâches et toi, tu es un brave garçon. »

Je ne pense pas qu'il voulait me dénoncer. Non, il voulait juste se sentir important : il ne me dénonçait pas, et moi je devais lui témoigner une gratitude infinie.

Voilà.

De Nuremberg, nous avons été envoyés à Stuttgart où on nous a affectés à l'usine de radiateurs Julius Berr. Nous logions dans un camp près de la ville, de l'autre côté d'un parc forestier. La ville était très belle, très soignée. Le premier jour, notre trajet de la station jusqu'au camp avait une allure surréaliste : une colonne de prisonniers sales et loqueteux, un troupeau de clochards, pieds traînants, dans une si jolie ville.

Au camp, les vieux prisonniers nous ont dit qu'on était très mal nourris.

J'ai proposé à Ivan qu'on se présente comme menuisiers. Nous nous sommes retrouvés dans le *Werk I* à travailler sous la direction de trois menuisiers allemands hautement qualifiés : Gläser, Schacht et Singer.

Derrière les barbelés, pour la première fois de ma vie, j'ai vu des Français. Ils étaient une dizaine. Chaussures impeccables, vêtements neufs, bien rasés, bien coiffés. Ils recevaient de la Croix-Rouge des galettes et parfois du chocolat mais ils n'étaient jamais contents. Ils rouspétaient. Ils pensaient qu'ils vivaient dans des conditions horribles. Ils auraient dû nous regarder un petit peu pour comprendre qui vit comment.

Q. Est-ce que ces Français partageaient leur ration ?

R. Un certain Roger me donnait de la nourriture de temps en temps. Un homme très raffiné, très délicat, comme tous les gens de cette nation. J'ai de l'estime et une grande admiration pour les Français. Quand nous parlions de politique, il me disait tout le temps : « *Zuviel rot ist nicht gut*[131]. » Comme ça, de manière très délicate, il voulait m'avertir des excès du communisme.

De ces Français, j'ai appris notre victoire à Stalingrad. Les Français étaient enthousiastes, ils croyaient que la guerre se terminerait dans les six mois. Avant ce jour, c'était l'inverse. Les Allemands nous répétaient à chaque instant qu'avec la chute de Stalingrad la guerre contre l'URSS serait terminée, et les Français partageaient cette idée. Un des menuisiers allemands, pas très malin et qui portait des lunettes, s'efforçait de nous prouver la supériorité de la race allemande. Sans doute trouvait-il que ses lunettes lui donnaient un petit air intelligent. Un jour, il nous demande :

« Combien parmi vous portent des lunettes ? » Il n'y en avait aucun… « Combien chez les Français ? » Seulement un prisonnier… « Et combien chez nous ? » Peut-être dix ou vingt ouvriers et contremaîtres portaient lunettes. « Alors, vous voyez bien ! » conclut-il.

C'était un homme stupide. Nous avions l'air si épouvantable qu'il n'était pas difficile de croire à la thèse de la supériorité de la race germanique.

À la fin de la journée, nous mangions puis nous effectuions le trajet de retour en chantant. Nous pouvions chanter ce que nous voulions et c'étaient toujours des chansons patriotiques. Le jour de notre victoire à Stalingrad, on nous a annoncé qu'un deuil national était décrété dans le Reich. Ce jour-là, nous sommes rentrés en silence, mais c'était un silence solennel.

Q. Combien d'heures travailliez-vous ?

R. Douze heures par jour pendant la semaine, cinq heures le samedi, et normalement le dimanche était un jour de repos, mais, en réalité, l'administration nous amenait travailler ailleurs. Pendant les deux premières années, j'ai été payé 8 marks par jour, ensuite, 16 marks.

Si nous réussissions à sortir le dimanche ou le samedi après-midi, nous essayions d'aller en ville nous procurer des tickets de pain – les *Brotmarks*. Des travailleurs bulgares, serbes, polonais, vendaient ces tickets pour 5 à 10 marks et, en ajoutant 33 pfennigs, on pouvait acheter un pain d'excellente qualité à la boulangerie. Qu'un Allemand nous demande de faire un travail pour lui en extra, nous en rêvions tous, car cela nous valait une rétribution. Un Allemand

sympathique m’a ainsi payé avec de vieux vêtements, dans lesquels je ressemblais à un personnage des *Trois mousquetaires*. Son épouse m’a raconté que son fils était soldat et, selon elle, s’il était toujours vivant, c’est parce qu’il avait la chance de ne pas être sur le front de l’Est.

Pour sortir en ville, il nous fallait des habits civils car dans nos nippes de prisonniers avec « OST » écrit en gros dans le dos, c’était impensable et catégoriquement interdit.

Q. Donc le régime n’était pas très strict pour vous.

R. Non, c’est vrai. De temps en temps, les Allemands durcissaient le régime, sans aucune raison apparente. Par exemple dans l’usine tu croisais un Allemand, tu le saluais et en réponse il pouvait te frapper avec sa matraque. Ton sang coulait et tu ne comprenais pas pourquoi il avait frappé. Une violence gratuite… Chose curieuse, après chaque bombardement des Alliés, le régime était allégé. Résultat, ces bombardements nous mettaient de bonne humeur. En automne 1944, ils ont bombardé si durement que la ville est restée dans un brouillard de fumée pendant toute la journée. On n’y voyait absolument rien. Les Américains bombardaient en « tapis », ils anéantissaient tout. Ils bombardaient seulement la nuit et, le lendemain matin, au lieu d’aller à l’usine, on nettoyait la ville. L’industrie était très peu touchée. Mais les quartiers d’habitations, eux, étaient en ruines. Et là, j’ai vu une scène incroyable. Une femme allemande, devant tout le monde, s’est mise à distribuer de l’ersatz de café aux prisonniers. C’était du jamais-vu. Jamais.

Q. Ça vous réjouissait, ces destructions ?

R. Non, je ne me réjouissais pas. Je me souviens très bien du bombardement géant qui a eu lieu en juin 1944. De notre camp, je voyais la ville entièrement enveloppée par les flammes. Sur le coup, j’étais si excité, si ému aussi, que je n’ai même pas pensé à aller dans l’abri. Mais le lendemain, quand j’ai appris que des dizaines de milliers de civils avaient succombé, je n’ai pas été heureux, bien sûr. Je faisais la différence entre les civils et les soldats.

Oui, l’Allemagne n’offrait plus le paysage idyllique que j’observais en 1942 par la portière de notre wagon à bestiaux.

Un jour, une quarantaine de Polonais ont été amenés au camp. Un type d’une quarantaine d’années s’indignait du comportement de notre armée, qui, pendant l’insurrection de Varsovie, n’avait rien fait pour intervenir. Il travaillait et habitait avec nous. Il me disait : « Staline est un salaud ! Il pouvait aider, il était

à côté et il n’a rien fait[132] ! »

Q. Qu’est-ce que vous lui répondiez ?

R. Que pouvais-je lui répondre ? Rien. Je sentais, je comprenais qu’il avait raison. Je l’écoutais sans dire un mot.

L’allègement décisif est arrivé avec notre victoire à Koursk[133]. L’Allemand qui m’avait donné des vêtements m’a alors demandé anxieusement si tous les Allemands seraient envoyés en Sibérie.

Q. Il y avait des cas de sabotage de votre part ?

R. Nous étions constamment déprimés à l’idée que nous travaillions pour les fascistes[134]. Plusieurs fois, j’ai réussi à monter un dispositif avec une vis en moins ou en plaçant quelque chose qui provoquait la cassure après quelques instants de fonctionnement. Les Français nous disaient qu’il fallait copier leur habitude de marcher et de travailler très lentement.

Q. Avez-vous vu des *vlasovtsi*[135] ?

R. Oui, ils venaient faire leur propagande dans le camp. Sur les quarante prisonniers de notre baraque, deux les ont rejoints. C’était en 1944. Ils ont fait ça à cause de la faim. Nous recevions aussi un journal en russe où on lisait que nous, les prisonniers, ne devions pas souhaiter la victoire de l’URSS, car, dans ce cas, nous passerions le reste de notre vie au goulag.

Au nouvel an 1945, nous étions assis et Andreï m’a dit : « Oh Lion’a, tu es un homme si brave ! Tu es un homme si brave ! »

Moi, je restai tranquille sans lui montrer si j’avais compris ou non où il voulait en venir. Mais je lui ai quand même serré la main de telle manière qu’il sache que j’avais compris. Il s’appelait Andreï Mikhaïlets. Il était fils de *raskoulachenny*[136], il a grandi à Tcherdjou, en Asie centrale.

Q. Il vous a raconté lui-même que ses parents avaient été des koulaks ?

R. Non, bien sûr que non, mais un Ukrainien qui grandit en Asie centrale, c’est clair qu’il n’est pas parti là-bas volontairement.

C’était une nuit mémorable. Le soir du 31 décembre, un Allemand a donné une bouteille de schnaps à Andreï. Malheureusement, personne parmi nous n’avait gardé de la nourriture pour la nuit, car nous ne pouvions pas imaginer de fêter ça avec une bouteille. Deux Autrichiens avaient été embauchés par l’usine pour faire la garde de nuit. Tous les deux étaient soûls. Ils allaient dans chaque

baraque féliciter les hommes pour la nouvelle année. Leur manière de nous féliciter était assez marrante : dans chaque baraque, ils chantaient la même chanson trois fois de suite. Puis ils repartaient bras dessus, bras dessous.

Durant cet hiver et ce printemps 1945, j'ai très peu travaillé à l'usine. Je passais le temps chez des civils allemands que j'aidais à déménager – tous se préparaient à fuir. Ou bien je réparais les toits des bâtiments, les canalisations…

Début avril, l'usine s'est arrêtée complètement. À présent, nous creusions des tranchées. Il allait y avoir des combats dans la ville, disait-on. On a complètement arrêté de nous nourrir.

Q. Comment ça ?

R. Oui. Nous crevions de faim. Dans cet état, ils nous obligeaient à creuser, à construire des fortifications, parce qu'ils pensaient défendre la ville. Deux semaines sans nourriture ! Et même plus ! Nous n'avions rien du tout à manger ! Mais, heureusement, ils ont décidé de rendre la ville sans combat.

Nous en étions heureux mais notre joie était gâchée par les rumeurs qui circulaient. Les SS allaient nous fusiller avant de quitter Stuttgart. Le 18 avril au matin, le portail de notre camp était ouvert. Le ciel était noir d'avions américains. Le soir, un prisonnier, Vasia Tsvintarnyi, s'est aventuré jusqu'à la caserne qui se trouvait à côté de notre camp. Elle était pleine de soldats américains ! Pour preuve, il avait rapporté un saucisson américain. Notre captivité était terminée.

Le lendemain, le 19 avril, je suis sorti très tôt le matin. J'avais hâte de voir la ville. Ce qui m'a frappé tout d'abord, c'est l'herbe. L'herbe était très verte. J'ai pris conscience que, depuis deux ans que j'étais à Stuttgart, pour la première fois l'herbe attirait mon attention. Tous les magasins étaient fermés. Il n'y avait pas un seul Allemand dans les rues. Un blindé avec une étoile blanche se trouvait à un carrefour. Je n'avais jamais vu de machine de ce type. Tout à coup, un sergent français apparaît dans la rue. Dans la main, il tenait une grenade de bois. Il a jeté cette grenade dans les vitres d'une boulangerie. La foule des ex-prisonniers s'est engouffrée dans la boulangerie. Le boulanger est apparu en jurant que son magasin était vide. Cette scène s'est répétée plusieurs fois, avant de trouver une épicerie où il y ait quelque chose à piller. J'ai pris un paquet de semoule. J'avais très faim et je suis retourné manger au camp. Le dépôt de vivres avait été ouvert par mes camarades. Tous étaient en train de manger du pain. À ce moment-là, un prisonnier est apparu : il portait un immense morceau de cochon.

Q. Des pillages, des viols ? De votre part ? Ou bien de la part des Français ? Certains historiens ont affirmé que les soldats français violaient et pillaient à Stuttgart sans retenue…

R. Non, non. Ils n'ont pas violé. Il n'y a pas eu d'excès. Les Français cherchaient des objets que les Allemands avaient pris chez eux et, s'ils en trouvaient, ils les punissaient très sévèrement.

Q. C'est-à-dire ?

R. Ils les punissaient physiquement, ou bien ils les envoyaient en prison. Ils ont été vraiment très gentils avec nous. Ils nous ravitaillaient en vin rouge et se souciaient de l'état de nos réserves alimentaires.

Les Américains n'étaient pas pressés de juger les Allemands, mais nous, oui. Comme les Français, d'ailleurs.

Vous vous souvenez de cet Andreï, celui qui, au réveillon de 1945, m'avait dit que j'étais un homme brave ? Lui, il a eu un accident de voiture. Il a été hospitalisé à Tübingen. Nous sommes partis en voiture de Stuttgart pour aller le voir. À Tübingen, nous avons percuté à notre tour une voiture où se trouvait un officier français, le commandant de la place de Tübingen. C'était la faute de ce commandant. Notre chauffeur s'est cassé le bras. Pour atténuer leur faute, les Français nous ont invités à dîner le soir à la Kommandantur et nous ont proposé d'y passer la nuit. Il fallait aussi plâtrer le bras de notre chauffeur. Quand nous sommes allés voir Andreï, il a été très ému. Ensuite, nous avons eu ce dîner avec les officiers français et puis, pendant toute la nuit, nous avons vu les Allemands arriver pour interrogatoire. Tous avaient un petit sac avec eux – ils se préparaient pour la prison. Après l'interrogatoire, certains ont été relâchés, mais la plupart gardés puis envoyés quelque part. En prison, j'imagine. L'attitude des Français différait beaucoup de celle des Américains. Et ça nous réjouissait. Les Américains s'occupaient aussi des Allemands, mais pas si vite. Ils ne voyaient pas l'urgence.

Q. Le 9 mai ?

R. Le 1er Mai d'abord[137]. C'est moi qui ai eu l'idée de le fêter. L'idée était de parader dans la ville. Nous avons réquisitionné le camion qui ravitaillait notre camp. Quelqu'un s'est procuré du tissu rouge. Nous avons confectionné un drapeau soviétique, dessiné des étoiles rouges sur le camion et, avec du carton, on a dressé les lettres « URSS ». Nous avons commencé notre tour dans la ville. Nous chantions. Les militaires américains et français nous saluaient au garde-à-

vous. Tout le monde n'a pas pu monter sur le camion, alors on a fait plusieurs tours. La fête a été cependant un peu gâchée au centre-ville par la vision des montagnes de débris. Le 8 mai, Jenia, un ex-prisonnier, de Kiev lui aussi, s'est procuré un récepteur radio. Nous avons installé l'antenne sur le toit et capté les émissions en russe. D'abord, nous avons cru que c'était Radio Moscou, mais finalement nous avons appris que c'était le poste L'Europe libre, qui émettait du Luxembourg. Le speaker a annoncé qu'à 23 heures les Allemands signeraient l'acte de capitulation. Ça faisait des années que je n'avais pas écouté une radio. Et c'était pour entendre ça ! Pour la première fois, j'ai entendu les noms d'Eisenhower, Montgomery, de Lattre de Tassigny et ceux des maréchaux soviétiques, qui m'étaient tous inconnus.

Ensuite, nous avons capté Moscou et, au début, nous avons été très surpris d'entendre « 9 mai » comme date de la signature. Mais nous avons vite compris qu'à 23 heures à Berlin, il serait déjà minuit passé – et donc le 9 mai – à Moscou.

Je dormais quand j'ai été réveillé par des tirs. Je me suis levé, je suis sorti. J'étais heureux. Des larmes coulaient sur mes joues. Je pleurais sans retenue. Bien que je n'aie pas nourri beaucoup d'illusions concernant mon avenir, concernant ma famille, dont j'ignorais le destin à ce moment-là, je me suis senti très heureux.

Q. Vous dites que vous n'aviez pas d'illusions. Quelles étaient les raisons de cette inquiétude ?

R. Nous recevions les journaux des *vlasovtsi* et ils nous disaient constamment qu'il ne fallait rien attendre de bon de l'arrivée de l'Armée rouge, que le NKVD nous enverrait au goulag. Je ne croyais pas trop ces journaux, mais le doute se glissait en moi… J'attendais soit le camp, soit le service militaire, *puis*, peut-être, le camp.

Q. Vous étiez au courant de l'ordre 270[138] ?

R. Oui, mais il ne nous concernait pas, car notre division avait reçu la permission de reculer.

Q. En dépit de ça, vous étiez un Homo Sovieticus à cent pour cent, n'est-ce pas ?

R. Oui, bien sûr. J'étais persuadé qu'il fallait construire le socialisme et le communisme. Je pensais que la dictature de Staline était une chose provisoire, que Staline était mauvais, mais que Lénine et Boukharine avaient été bons,

qu’on aurait dû éviter les kolkhozes, etc.

Q. Pouvez-vous raconter votre rapatriement ?

R. Le centre de rapatriement était à Stuttgart. Il était dirigé par quatre officiers, anciens prisonniers aux usines Porsche. Avant d’évacuer l’usine, les SS avaient décidé de fusiller tous les prisonniers. Les gars avaient été sauvés par l’ingénieur en chef de l’usine. Ils sont allés jusqu’à Paris, où ils ont retrouvé le général Golikov chargé par Staline de coordonner le rapatriement des *Ostarbeiter* et des prisonniers de guerre. Le général leur a restitué leur grade et les a chargés des rapatriements à Stuttgart. Comme il y avait un manque général de moyens de transport, ils ont organisé un centre de réparation de tous les véhicules abandonnés dans l’usine. J’ai moi-même commencé à travailler dans cette usine. On ramassait des voitures partout dans les rues et on les amenait chez Porsche.

Cet ingénieur en chef était un homme remarquable. Il avait 70 ans à peu près. Il nous a proposé de réintégrer les quatre menuisiers allemands très qualifiés, ce que nous avons fait. Après cette réintégration, nous avons doublé notre efficacité. Les Allemands recevaient le même salaire que nous. Et quand, à la cantine, on leur a dressé une table à part, ils ont demandé à partager la table de leurs collègues soviétiques, ce que nous avons accepté. Ils ont été très heureux de ce geste. Nous avons réparé pas mal de Volkswagen et nous les avons envoyées à Paris, à Golikov. Le général était très content de notre travail. D’ailleurs, il y avait moyen d’aller visiter Paris quand on convoyait ces voitures. Mais je n’ai pas attendu mon tour – je voulais vite retourner chez moi. Voilà pourquoi je n’ai jamais pu visiter Paris [*soupir*].

Un jour, l’ingénieur m’a invité à faire un tour de l’usine et m’a montré le département de la construction. Ce n’était pas du tout une vantardise de sa part. Pas du tout. Il voulait juste me montrer et me faire comprendre que l’Allemagne n’est pas un pays de barbares, que les Allemands appartiennent à un peuple civilisé et laborieux. Et qu’il fallait faire la distinction entre un Allemand et un nazi. Ce qu’il m’a dit ouvertement à la fin. Il voulait aussi insinuer que les Allemands avaient eu le malheur de se retrouver entre les mains d’un type horrible, comme nous, d’ailleurs, les Soviétiques…

Q. Quelle était votre réaction à cette comparaison implicite entre Staline et Hitler ?

R. Je savais déjà que Staline était un bandit. Même avant la guerre, je me souviens des conversations entre mon père et mon oncle. Mon père disait que

Staline était le moindre mal et que son départ pouvait provoquer l'arrivée de quelqu'un d'encore plus horrible…

Q. Comment avez-vous été nourri après votre libération ?

R. Les Américains avaient conclu des accords avec notre gouvernement et ils nous accordaient la même nourriture qu'à leurs soldats. De ce côté, tout était bien organisé. Et puis les Français nous fournissaient en vin rouge de très bonne qualité. Bientôt l'administration française a été remplacée par l'américaine, mais avant leur départ les Français nous ont laissé 500 litres de vin rouge.

Les officiers de l'Armée rouge nous rendaient aussi visite. Parfois, ils voulaient que leur voiture soit réparée, d'autres fois ils voulaient la documentation technique de l'usine. Ils nous traitaient avec un mépris mal dissimulé. Pour eux, nous étions différents.

Un autre jour, les Français ont amené notre ancien *Wachtmann* (le surveillant). C'était un sale type qui voulait toujours montrer son pouvoir. Il avait été reconnu par quelqu'un pendant les travaux de déblaiement de la ville.

Et puis il y a eu des exactions de notre part. Les autorités américaines venaient enquêter sur ces cas, mais les nôtres se montraient peu coopératifs, bien entendu. Certains parmi nous s'étaient procuré des armes et avaient pris en chasse d'anciens bourreaux pour faire justice eux-mêmes. Ils avaient créé des groupes d'exécution. Ils ont ainsi tué Meier, chef du camp, un major SS, un type horrible.

Un jour, un commandant français, un ex-prisonnier, est venu au centre de rapatriement avec sa fiancée, une très belle Ukrainienne, qui avait été *Ostarbeiterin*[139]. Ils s'étaient connus pendant la guerre et leur histoire d'amour durait déjà depuis deux ans. Il a expliqué qu'il voulait emmener sa fiancée en France et qu'il avait besoin de la permission des Soviétiques.

Notre lieutenant a essayé de faire changer d'avis la fille en lui disant : « Qu'allez-vous faire dans un pays étranger, surtout s'il vous abandonne », etc. Il était très perturbé, son discours était un mélange de menaces et de conseils.

La fille a commencé à pleurer. Le Français était très fâché, il disait être très étonné par le comportement de cet officier qui voulait décider du destin d'une personne à sa place, qu'il ne respectait pas la liberté de cette personne, etc. Notre officier était gêné par la présence de cinq témoins, quatre autres officiers et moi, et finalement il a été obligé de céder.

Les rôles avaient changé. C'était au tour des Allemands de n'avoir rien à manger. Je suis allé visiter Gliaser, mon ancien chef, et je lui ai apporté quelques

produits.

Q. Aviez-vous peur qu’un membre de votre petite équipe vous dénonce ?

R. De mon équipe, plutôt non ; même Ivan ne m’aurait pas dénoncé. Mais nous étions 300 à travailler chez Porsche et dans le tas il y avait des antisémites.

Au camp de filtration, j’ai rencontré un *Volksdeutsche*[140]. Malheureusement, j’ai oublié son nom. Il avait caché son identité pour être mobilisé dans l’Armée rouge et faire la guerre contre les Allemands. Plus tard, pris par les Allemands en uniforme soviétique, il avait caché son identité en captivité – il ne voulait pas utiliser les privilèges des *Volksdeutschen*. Il ne voulait vraiment pas collaborer avec les Allemands. Il disait : « Je suis un Soviétique, je ne suis pas un Allemand. » Nous avons beaucoup ri de nos propres destins : moi juif et lui allemand et tous les deux à nous cacher des Allemands.

Q. Pouvez-vous parler de votre rapatriement en Union soviétique ?

R. Bien sûr. C’était le moment redouté, comme je l’ai dit. Au début du mois d’août 1945, un convoi nous a amenés dans notre zone d’occupation. Nous y sommes arrivés le 7. Le camp de filtration se trouvait près de la ville de Zerbst. On nous a répartis en compagnies et, en attendant l’interrogatoire, nous faisions le service armé ordinaire et nous suivions des cours politiques.

En dépit de tout ce que j’avais entendu, je gardais foi dans notre justice et j’avais hâte d’être interrogé. Mon tour est venu. Mon interrogateur était un capitaine d’une quarantaine d’années. Je lui ai tout raconté à partir de 1940, quand j’ai été mobilisé. Comment j’étais tombé dans l’eau glacée, la maladie, la dispense, comment j’ai dissimulé cette dispense pour être envoyé au front, etc. Quand j’ai mentionné ma nationalité, il m’a demandé si j’avais été interrogé par la Gestapo. Ensuite, il m’a posé des questions sur mes proches restés à Kiev et leur destin. Il m’a aussi demandé si je savais qu’à Babi Yar 125 000 Juifs[141] avaient trouvé la mort. Ensuite, il m’a annoncé que les Juifs soviétiques pouvaient choisir entre la Pologne et l’URSS. J’ai été très étonné par cette proposition, mais je n’ai manifesté aucun intérêt pour elle. Plus tard, j’ai compris qu’il s’agissait d’une provocation. Puis il m’a demandé de nommer les gens qui pouvaient témoigner que je n’avais pas commis d’actes compromettants durant ma captivité. J’ai nommé une dizaine de personnes. Aussitôt après, bien sûr, il a voulu savoir si je pouvais donner les noms de collaborateurs des Allemands. J’ai cité trois personnes : un type qui se vendait pour un *Volksdeutsche* et assumait des fonctions de *Polizei*, ce Medvedev qui est entré dans l’armée de Vlassov et

un troisième qui était un provocateur.

Q. Comment saviez-vous qu’il s’agissait d’un provocateur ?

R. Je ne sais pas exactement ce qu’il faisait pour les Allemands. Mais il vivait dans le camp comme un coq en pâte. Il s’appelait Sergueï, il était très bel homme. Il ne faisait rien de la journée, ne travaillait jamais, traînassait dans le camp et il n’était jamais puni. Un jour, Ivan Doronin vint me dire qu’il existait dans le camp une organisation souterraine. Il voulait qu’on y entre. Je lui ai demandé si ce n’était pas Sergueï qui lui avait proposé ça… Très vite, Sergueï a disparu du camp – les Allemands ont compris que nous l’avions démasqué…

Q. Après la guerre, avez-vous eu du mal à retrouver du travail ?

R. En 1947, je suis entré à l’université pédagogique pour devenir enseignant. Personne ne m’a empêché de passer les examens d’entrée. J’étais le meilleur étudiant, mais c’est le *komsorg* qui a eu droit à la bourse Staline. Cette bourse aurait été bienvenue pourtant, car en 1948 j’ai eu un petit garçon, et ma femme, pianiste, est tombée malade. Les études duraient deux ans et, en 1949, j’étais en train de passer deux des quatre examens d’État (les examens de fin d’étude) quand j’ai été expulsé de l’université. C’est Babenko, le titulaire de la chaire de marxisme-léninisme, qui a demandé mon expulsion. Il dirigeait une sorte de club politique et, en mai 1949, il m’a demandé de lire un rapport à mes jeunes camarades qui pendant la guerre avaient vécu sous l’occupation. Mon expérience de la guerre, pensait-il, pouvait leur être utile. J’ai dit d’accord mais j’ai ajouté qu’en tant que prisonnier j’avais aussi vécu sur la terre de l’ennemi. Ce fut une grande surprise pour lui. Il ne pouvait pas imaginer que moi, Juif, j’avais été en captivité. J’ai été convoqué par le recteur. Notre conversation a duré trois heures, elle avait tout l’air d’un interrogatoire. Il voulait savoir comment moi, un Juif, j’avais réussi à survivre en captivité. Avais-je essayé de cacher cet épisode ? Non, répondis-je, tout est écrit dans les documents que j’avais remplis à l’entrée en fac. Finalement, il m’a dit qu’il n’avait rien contre moi, mais, n’est-ce pas, les conditions l’obligeaient…

Ça aurait pu mal tourner. Mais j’ai été réintégré au sein de l’Université. J’ai déposé une plainte auprès du ministère du Contrôle d’État[142]. C’était en juillet ou en août 1949. C’était une entreprise assez risquée d’écrire à ce ministère. Ils pouvaient aussi bien m’envoyer en camp. Avant le début de la nouvelle année scolaire, j’ai trouvé du travail dans le village de Varovitchi ; mais mon épouse était obligée de rester à Kiev, c’était dur pour nous. Et tout d’un coup, pendant les fêtes d’octobre[143], je reçois la réponse positive. Ils m’ont même payé la

différence de salaire. C’était une somme considérable pour nous. J’ai acheté deux oies et je les ai apportées à Kiev où nous avons festoyé.

Plus tard aussi, quand j’ai commencé à travailler, j’ai souvent eu à affronter « mon » double problème : ex-prisonnier *et* juif. Le premier problème s’est apaisé avec le temps mais pas le second. À cause de ma judéité, durant l’hiver 1974-1975, j’ai été obligé de déménager à Novossibirsk. À Kiev, je n’arrivais plus à trouver du travail. Alors, j’ai échangé mon appartement de Kiev contre un autre à Novossibirsk. Je ne voulais pas partir en Israël. Vous savez, tout le monde n’était pas antisémite, mais c’était la ligne du Parti. J’étais enseignant. Le directeur de l’école était obligé de me refuser l’embauche, car si un jour je décidais d’émigrer en Israël, il aurait reçu un blâme de la part du Parti et ça pouvait avoir beaucoup de conséquences pour lui. S’il avait trois enseignants juifs dans son école et que tous émigrent en Israël, le directeur risquait vraiment de perdre son travail et de ne plus pouvoir en trouver.

Q. Pourquoi vous ne vouliez pas aller en Israël ? Parce que vous vous sentiez soviétique ?

R. Non, pas du tout, pas du tout. Pour tenter d’aller en Israël, il fallait déposer des papiers à l’OVIR[144]. Et, dans ce cas, tu perdais automatiquement ton travail. Comme il fallait attendre la réponse de l’OVIR pendant six à huit mois, ça signifiait que tu devais pouvoir rester sans travail tout ce temps. Je ne le pouvais pas. Vous savez comment on nommait le sionisme ? Le fascisme juif !

Q. Quel a été le destin de votre famille ?

R. J’envoyais des lettres mais je ne recevais aucune réponse. J’étais très inquiet. Quand mon père est revenu de l’évacuation, il n’a pas pu reprendre son appartement qui avait été entre-temps occupé par quelqu’un. Les appartements étaient rendus seulement si un membre de la famille habitant dans cet appartement avait participé à la Guerre patriotique. Mon père avait été mobilisé en juillet 1941, mais à cause de sa santé il était resté à l’arrière. Après la victoire à Stalingrad, en 1943, il n’avait pas été démobilisé, mais simplement mis en disponibilité. Il est alors parti en Ouzbékistan. Avant la guerre, il avait subi une opération chirurgicale très grave, dont il ne s’était jamais vraiment remis. Il était toujours membre des forces armées et, en Ouzbékistan, il a dû remplir des missions spéciales, comme la chasse aux déserteurs. Il travaillait aussi dans un kolkhoze, mais de temps en temps le *raikom*[145] l’appelait et il partait à cheval dans les montagnes avec d’autres pour traquer insoumis et déserteurs. Ce n’était pas un travail très agréable, ces missions s’accompagnaient d’échanges de tirs,

etc.

Mon père a reçu un jour une lettre d'un commandant de régiment de fusiliers qui l'informait que son fils Roman – mon frère – avait été gravement blessé le 26 janvier 1945 et envoyé à l'hôpital. C'est la dernière trace qu'on ait de lui. On ne l'a retrouvé dans aucun hôpital. Par ailleurs, le concierge de notre ancienne maison était soudoyé par le nouvel occupant et il a éliminé toutes mes lettres. Mon père pensait avoir perdu ses deux fils à la guerre et il est allé jusqu'au procureur général de l'Ukraine, Rudenko. Rudenko lui a demandé d'une manière très cynique : « Où est votre fils qui a fait la guerre ? Ou est votre héros Roman Kotliar ? S'il était au front, où a-t-il disparu ? » Mon père était désespéré. Sans appartement, il n'avait plus de *propiska*[146] et sans *propiska* il ne pouvait pas trouver de travail. Il a trouvé un hébergement chez sa sœur dans une chambre avec sa deuxième femme et sa fille. Les autorités ignoraient tous les documents qu'il produisait, y compris la lettre du commandant de régiment qui aurait dû lui permettre de récupérer son appartement. En fait, c'est à cette époque (1945-1946) qu'a débuté la vague d'antisémitisme.

En 1946, quand notre unité a quitté l'Allemagne pour rentrer en URSS, j'ai croisé par hasard un capitaine qui habitait en face de chez moi, et qui connaissait ma voisine Liouba. J'ai écrit à cette Liouba en lui demandant si elle avait des nouvelles de ma famille. C'est mon père qui a répondu. Il doutait que je sois réellement son fils, se demandait s'il pouvait croire que le destin lui avait laissé un fils. Il demandait donc que la personne ayant contacté Liouba et prétendant être son fils veuille bien lui envoyer une photo. Je lui ai envoyé une seconde lettre accompagnée d'une photo. Dans une nouvelle lettre, mon père, enfin convaincu de mon existence, me demandait de lui envoyer des papiers de mon unité prouvant que j'avais bien participé à la Guerre patriotique. C'est seulement à la fin de 1946, après intervention du procureur général, que mon père a pu retourner dans son appartement.

Je suis revenu à la maison le 5 décembre 1946, je m'en souviens très bien, car c'était le jour de la Constitution. Et mon père avait réussi à emménager la veille. Un vieillard aux cheveux blancs m'a ouvert, un vieillard qui n'avait même pas 50 ans. En voyant un homme en uniforme, il a pensé que je venais l'expulser de l'appartement. Je ne l'ai pas reconnu. Lui ne m'a pas reconnu, pas plus que ma sœur. La guerre était passée… À la même époque, dans les rues de Kiev, on entendait parler avec mépris des « youpins qui n'ont pas fait la guerre et qui étaient tous à Tachkent[147] ». Pour les Juifs mobilisés ou évacués, le retour a été

très difficile, car leur chambre à la *kommunalka* (appartement collectif) ou bien leur appartement était occupé par d'autres. Ma tante a été obligée de vivre avec nous. À son retour d'évacuation, les autorités ne lui ont pas restitué son appartement. Son mari avait fait la guerre « seulement » comme partisan ; il avait été capturé par les Allemands et fusillé à Babi Yar. Presque un ennemi… Pour les autorités, il avait simplement disparu. Ils disaient qu'il n'y avait pas de preuves de sa mort. L'autre oncle aussi, du côté de ma mère, a été fusillé à Babi Yar. Et son épouse n'obtenait pas non plus de pouvoir rentrer dans son appartement. Je l'ai aidée dans cette affaire – je suis allé avec elle et j'ai fait enlever toutes les affaires du squatteur qui occupait son appartement.

Q. Les squatteurs se renseignaient pour savoir où avaient habité les Juifs ?

R. Non. Une grande partie des Juifs qui sont morts à Babi Yar habitaient dans un même quartier, dans les *kommunalka*. Après la guerre, beaucoup de chambres dans ces *kommunalka* restaient inoccupées.

Je vais vous parler d'Iza Barski, mon ami d'enfance. Son histoire est intéressante, nous pouvons en rire ou en pleurer. Iza a fait la guerre. Son père est mort au front. Sa mère et son petit frère ont été fusillés à Babi Yar. Dès son retour, il a eu la chance de vite récupérer sa chambre dans la *kommunalka* et aussi la chambre de sa femme. Sa femme habitait dans la rue voisine, elle a perdu ses parents à Babi Yar et elle a fait la guerre comme *sanitarka* avec Iza. Les voisins disaient : « Les Juifs sont plus malins que nous, ils sont deux et ils ont deux chambres. » C'était un luxe inacceptable pour eux. Un jour, le voisin d'Iza, un policier, est venu l'arrêter avec l'aide d'un collègue et l'a mis en cellule. Ils ont fait ça un jour où sa femme n'était pas là. Comme ça, le policier a pu donner la chambre de la femme d'Iza à son collègue. En rentrant chez elle, la femme d'Iza, qui était enceinte, a vite compris où pouvait être son mari. Elle a réussi à le faire libérer, à reprendre sa chambre, mais les policiers n'ont eu aucun problème pour l'abus de pouvoir qu'ils avaient commis. C'était une époque horrible, horrible. Tous les Juifs étaient obligés de se battre pour récupérer leur appartement. Si c'était quelqu'un qui revenait du front, on lui disait qu'il avait acheté ses décorations, qu'il avait fait la guerre à Tachkent.

J'avais un autre ami, Aaron. Il avait obtenu le billet blanc, qui dispensait de service militaire, même à l'arrière. Ce billet magique donnait aussi le droit d'entrer tout de suite à l'université. Il n'avait aucun problème de santé. Son père lui avait simplement acheté le billet blanc. Il n'avait pas le droit de l'avoir.

Q. Savez-vous combien son père a payé le *Voenkomat* pour avoir ce billet ?

R. Aucune idée.

Q. Qui était son père ?

R. Officiellement un gardien d'usine. En réalité, il vendait et revendait des produits et il était devenu très riche. À l'école, Aaron avait une montre. Dans toute l'école, il y avait peut-être deux ou trois garçons qui portaient des montres. C'était très très rare. Il n'a pas connu la famine en 1933[148] non plus, quand tout le monde crevait de faim. Ensuite, Aaron a été promu dans le Parti, etc. Figurez-vous que c'est sa femme qui m'a un jour posé la question de la dernière balle. Au lieu de faire une remarque à sa femme, Aaron l'a soutenue. Il l'a laissée me demander pourquoi je ne m'étais pas tiré une balle dans la tête plutôt que de tomber aux mains des Allemands. Cette question de la dernière balle, que même le Smersh ne m'avait pas posée, m'était jetée à la figure par un ami d'enfance. Quand je suis revenu du front, Aaron était déjà une grosse légume – membre du Parti, études universitaires, ingénieur dans l'industrie du papier… Et c'est lui qui me reprochait de ne pas m'être tiré une balle…

Q. Les Ukrainiens ne voyaient pas les billets blancs des Ukrainiens slaves, mais ils le voyaient chez Aaron, et puis ils généralisaient à tous les Juifs, c'est cela ?

R. Exactement. Personne ne me voyait, mais ils voyaient Aaron et son billet. Il faut dire qu'Aaron sautait aux yeux de tout le monde. Tout le monde savait que son père était un affairiste et qu'il ne méritait pas le billet blanc. Ça m'indignait aussi fort que les antisémites, sauf que je ne faisais pas l'amalgame, bien sûr.

Q. Quel impact la guerre a-t-elle eu sur vous ?

R. Le lendemain de mon retour, je suis allé visiter mon école. J'ai été bien étonné de rencontrer le même directeur. Il m'a dit que quelque chose de profond avait dû changer en moi. Car il n'y avait plus de lumière dans mes yeux. C'était vrai, mais ce n'était pas à cause da la guerre ; c'était à cause de la captivité.

Q. Mais pourquoi avez-vous fait la guerre ? Pourquoi avez-vous caché le papier qui vous dispensait du front ?

R. Je le sentais comme mon devoir. Comme mon devoir. Ils étaient aux portes de Kiev. Le 11 juillet, ils étaient aux portes de Kiev. Comprenez-vous ? À cause de ma maladie, j'aurais été mobilisé à l'arrière. Ne pas aller au front, ne pas risquer ma peau, ça aurait été pour moi l'acte le plus indécent de toute ma vie.

Q. Vous ressentiez de la haine contre les Allemands ?

R. Non, seulement de la haine contre le fascisme.

Q. Oui, mais vous disiez que vous étiez un enfant de la propagande. Vous lisiez bien Ilya Ehrenbourg quand il écrivait : « Papa tue un Allemand, papa tue un Allemand ! »

R. Il sous-entendait un Allemand qui faisait la guerre. Mais cet Allemand qui m'a rasé, cet autre qui m'a donné les granules qui m'ont sauvé la vie, envers ces Allemands-là comment aurais-je pu avoir de la haine ? En captivité, je n'ai jamais eu de haine contre les Allemands. Et quand Ehrenbourg écrivait « Papa tue un Allemand, papa tue un Allemand », vous savez bien que ce n'était pas son initiative. C'était Staline le responsable de cette politique.

Q. Durant la guerre, vous avez eu des problèmes avec les différentes nationalités soviétiques ?

R. Je déteste ça ! Je déteste ces comparaisons. Je pense que toutes les nations ont des défauts. Même les Français, la seule nation que j'admire et à laquelle je suis prêt à tout pardonner. Savez-vous qu'il y avait des collabos parmi les Français ?! Et pourtant je les aime beaucoup. Et tous ces discours sur « les Kazakhs, les Asiates qui ne voulaient pas faire la guerre »… Bien sûr, dans cette lignée, quelqu'un, quelque part, va dire aussi que les Juifs ne savaient pas ou ne voulaient pas faire la guerre.

Q. D'accord. Mais qui étaient les meilleurs soldats parmi les Soviétiques ? Les Russes ?

R. Je ne comprends pas ce discours. Les Juifs aussi ont eu leurs meilleurs. Et les Tatars. Et les Russes.

Q. Je vous répète juste les paroles des autres vétérans avec qui j'ai parlé.

R. Oui, le soldat russe pouvait être un bon soldat, mais combien de fois j'ai vu le manque d'ordre, de discipline, chez eux ! Et que dire de ces officiers russes qui, pour éviter la discussion avec leurs supérieurs, envoyaient à une mort certaine leurs propres soldats ? Je n'aime pas exalter une nation ou une autre. Regardez aujourd'hui les soldats juifs. Pendant la guerre, tout le monde disait qu'ils ne savaient pas faire la guerre. Et après la création d'Israël, ils ont prouvé que le soldat israélien est un bon soldat.

Q. Vous pouvez raconter des cas concrets de comportement irresponsable de la part des officiers ?

R. Non, personnellement, je n'en ai jamais vu. Mais je le sais. Par exemple, comment ont-ils pris Kiev ? Il fallait prendre la ville pour le 7 novembre et ils

ont envoyé au massacre[149] des centaines de milliers d'hommes. On attaquait au culot, au lieu de faire travailler le cerveau.

Q. Pourquoi l'URSS a-t-elle gagné cette guerre ?

R. Pourquoi nous avons gagné cette guerre ? [*Surpris par la question. Long silence*.] Parce que nous combattions le fascisme.

Si nous n'avions pas… [*Pause.*] Vous comprenez, sans le fascisme, la guerre n'aurait pas eu lieu. Nous avons gagné cette guerre parce que nous faisions la guerre contre le fascisme. Peut-être que notre pays a été une image polaire, un reflet du fascisme, mais l'inhumanité, la cruauté du fascisme, étaient extrêmes. Et aussi bien Churchill que Roosevelt, deux hommes que nous ne pouvions soupçonner de sympathie envers le communisme, entre deux maux ils ont choisi le moindre.

Q. Donc, quand vous dites que vous avez gagné parce que vous combattiez le fascisme, le plus grand mal, ça veut dire que la Grande Guerre patriotique était une guerre juste pour vous ?

R. Oui, c'était *la* guerre juste. Vous savez, jamais les communistes n'ont tué un homme, un enfant, un vieillard, uniquement à cause de sa nationalité. Et à Babi Yar, les fascistes ont rassemblé tous les Juifs, les bébés, les enfants, les vieillards, hommes et femmes, les malades, les paralytiques, les handicapés mentaux, et ils ont tout fusillé. Peut-être que les Turcs ont fait la même chose avec les Arméniens vingt-six ans auparavant, mais sinon, c'est unique dans l'histoire. Les Turcs l'ont fait à petite échelle si l'on peut dire, et les Allemands voulaient le faire à l'échelle mondiale.

Q. Que pensiez-vous des *politruki* ?

R. Comme dans la vie, il y avait des *politruki* idiots et des *politruki* intelligents. Cela dit, il y en avait beaucoup d'idiots et peu d'intelligents. Mais l'armée se tenait droite aussi du fait de cette minorité. Par exemple, nous avions un *politruk* très *intelligentny*. Il n'était pas juif ! En 1940, quand j'ai commencé le service, il nous disait : « Il ne faut pas croire aux accords Molotov-Ribbentrop. Les Allemands vont les violer. Il y aura la guerre. »

Mon frère Roman était un *komsorg*. Il était plus jeune que moi. Il avait été volontaire et est parti sur le front en 1945. Il était le *komsorg* de son bataillon. Le *komsorg* n'était pas élu par les *komsomol'tsy* du bataillon, il était nommé par le *politotdel*, l'organisateur politique. Il y avait toujours un manque énorme de *komsorg*, car généralement ils ne survivaient pas au premier combat. Dans le

meilleur des cas, ils étaient blessés. Au cri « Pour la patrie, pour Staline ! », ils devaient précéder le bataillon pendant l'offensive. Ils *devaient* être les premiers à monter sur le parapet de la tranchée. Résultat, ils étaient les premiers tués. Ils étaient des kamikazes et ils le savaient très bien. À cause de ça, ils n'entretenaient pas de relations étroites avec les officiers de leur unité. Les officiers les évitaient toujours – car supporter la mort d'un inconnu est toujours plus facile. Roman a été gravement blessé et est mort pendant sa première offensive. Il n'aura fait la guerre qu'une journée. Il ne faisait pas de propagande, ne donnait pas de cours politiques aux soldats. Il n'était pas un *politrabotnik*. Il pouvait faire ce qu'il voulait entre les batailles. Il pouvait aller où il voulait. Il n'avait qu'une seule fonction : entraîner le bataillon à l'assaut. C'était son devoir. C'était son devoir !

Voilà, j'ai perdu mon frère, mon oncle, mon meilleur ami Youra Bel'ski, avec qui j'avais fait mes études. Youra est mort près de Kiev, quand en 1941 ils nous ont encerclés.

[*Longue pause ; il pousse des soupirs*.] C'est horrible. Ce que j'ai vu était horrible. [*Longue pause ; soupirs*.]

Je ne peux pas dire que la guerre m'a enrichi. Non, pas du tout. Mais elle m'a placé sans cesse dans des conditions extrêmes, qui m'ont endurci. Elle a cristallisé quelque chose en moi. Dans des conditions extrêmes, l'homme change. J'ai vu la guerre de deux points de vue : le front et le camp de prisonniers. La guerre m'a tant endurci que je n'ai jamais haussé le ton dans ma vie par exemple. Avec les lycéens et les collégiens, je n'ai jamais haussé le ton pendant toute ma carrière d'enseignant. En même temps, ils n'avaient pas peur de moi. Pas une seule goutte de peur. Un de mes ex-étudiants, Vitali, vient encore me voir de temps en temps. Une fois, il m'a dit que l'on me surnommait Lion'tchik (diminutif familier et amical de Léonid). [*Il rit*.]

Je suis très heureux que cette histoire vous touche, car il est rare aujourd'hui de rencontrer quelqu'un qui s'intéresse à nos destins. Je comprends que beaucoup de temps a passé, que « le train est déjà passé », mais j'aimerais bien qu'on ne nous oublie pas complètement.

Je vous remercie. Je vais bientôt partir à mon tour. Si, avant ma mort, je vois ce livre, sachez-le, j'en serai très heureux et très fier.

Notes

119. Le statut de liquidateur donnait d'appréciables avantages sociaux, notamment en matière de santé.
120. Voir p. 8.
121. Le *Voenkomat* est le commissariat militaire, l'unité administrative de base pour le recrutement et la mobilisation.
122. Le 11 juillet, le *Panzergruppe* 1 est signalé à 50 kilomètres à l'ouest de Kiev. La situation restera stable de ce côté jusqu'au 15 septembre, mais la ville est encerclée par l'est à compter du 13 septembre. Les Allemands y font leur entrée le 19 septembre 1941.
123. Le *Komissarbefehl* (l'« ordre des commissaires ») édicté le 8 juin 1941 par le haut commandement de l'armée allemande (OKW) appelle à la liquidation immédiate des « commissaires politiques militaires de tous types ». L'équation bolchevisme = judaïsme, répétée *ad nauseam* dans tous les documents officiels et le matériel de propagande, assure le même sort aux soldats juifs, qu'ils soient communistes ou non. Il est recommandé aux soldats allemands de traiter les soldats soviétiques, prisonniers ou non, avec dureté, particulièrement les asiatiques, décrits comme « impénétrables, lunatiques, dissimulés et sans affects ».
124. Si les *Einsatzgruppen* chargés de liquider tous les Juifs soviétiques ont, parallèlement, assassiné 30 000 civils tziganes (estimation de Ian Hancock), les soldats tziganes de l'Armée rouge ne semblent pas avoir été systématiquement éliminés sur-le-champ. Un certain nombre de survivants, cependant, seront dirigés par la suite vers Auschwitz-Birkenau en application de l'ordre d'extermination donné par Himmler le 16 décembre 1942.
125. Terme employé par les nazis pour désigner les déportés du travail venus des « territoires de l'Est », Polonais et Soviétiques.
126. *Makoukha*, tourteau de graines d'oléagineux, souvent du tournesol.
127. La politique de collectivisation et les déportations de koulaks ont complètement désorganisé l'agriculture soviétique et, en 1931-1933, la famine frappe de vastes territoires. La famine en Ukraine – l'*Holodomor* (un néologisme fait de deux mots ukrainiens qui signifient « tuer par famine ») – a été qualifiée de génocide par le parlement ukrainien sous la présidence d'Ioutchenko et ce vote a provoqué une avalanche de critiques de Moscou qui y a vu un acte antirusse. Les historiens divergent sur la question : s'agissait-il, oui ou non, d'un génocide au sens de la Convention de l'ONU ? Pour certains spécialistes, la famine avait pour objectif principal de détruire la résistance paysanne à la collectivisation. D'autres considèrent que pour Staline la paysannerie ukrainienne constituait le bastion du nationalisme ukrainien et que sa destruction valait liquidation définitive de ce problème. Bien que les documents publiés indiquent clairement l'intention anti-ukrainienne – par exemple la directive du 22 janvier 1933 –, il n'en reste pas moins que l'*Holodomor* a été par nature différente de la Shoah : elle n'a jamais eu pour but l'extermination de la nation ukrainienne.
128. Pendant la Première Guerre mondiale, les Allemands ont tenté d'utiliser la « question juive » dans leur guerre contre l'Empire russe. Avec l'aide de la Wilhelmstrasse, Max Bodenheimer (1865-1940), un sioniste proche de Herzl et président de la fondation nationale juive, créa un comité pour la libération des Juifs russes (*Komitee zur Befreiung der russischen Juden*). Le département politique de l'état-major allemand ira plus loin en préparant un appel aux Juifs à se révolter contre les Russes. Cette politique allemande – et sioniste – aura des conséquences désastreuses pour les Juifs qui habitaient dans la partie occidentale de l'Empire russe. Tous, y compris les enfants et les femmes enceintes, seront déportés des régions proches du front – Pologne, Bucovine et Galicie – vers l'intérieur de la Russie. Ianouchkevitch, le chef d'état-major russe, pratiquait aussi la méthode des otages : tout fait de collaboration entre les Juifs et les Allemands entraînait l'exécution des otages juifs. Le Conseil des ministres russe était contre cette politique de la Stavka, notamment à cause de l'image désastreuse qu'elle donnait aux Alliés occidentaux. Mais la judéophobie de la Stavka, le tsar Nicolas en tête, fut plus forte que la raison politique.

129. Voir note p. 156.
130. Voir note 1 p. 29.
131. « Trop de rouge, c'est pas bon. »
132. Voir note 3 p. 107.
133. La bataille de Koursk (5-17 juillet 1943) voit échouer rapidement la dernière grande offensive allemande en URSS. À la suite de cette victoire défensive, les Soviétiques prirent l'initiative et ne la lâchèrent plus.
134. Les Soviétiques parlent couramment de fascisme pour désigner le nazisme. Fascisme est le terme générique pour les dictatures agressives de droite, nazisme et fascisme italien en étant des variantes plus ou moins virulentes, toujours selon la terminologie soviétique.
135. Voir note 2 p. 77.
136. *Raskoulachenny* : paysans « dékoulakisés », c'est-à-dire arrachés à leur terre en 1930-1931 et déportés en Sibérie ou en Asie centrale.
137. Pour les premières générations de Soviétiques, le 1er Mai était la fête la plus importante du calendrier.
138. L'ordre 270, édicté par Staline le 16 août 1941, traite du comportement des troupes en situation d'encerclement. En deux mois, en effet, les Allemands ont réussi plusieurs encerclements et saisi plus de 1 million de prisonniers. L'ordre stipule (article 1) que tout commandant ou commissaire « déchirant ses insignes, désertant ou se rendant à l'ennemi » sera considéré comme traître et déserteur. Il doit être abattu sur-le-champ. Sa famille sera passible d'emprisonnement. L'article 2 exige que les soldats encerclés se saisissent de toutes les possibilités de combattre et exigent de leurs supérieurs qu'ils organisent le combat. Tout homme se rendant au lieu de combattre devra être exécuté et sa famille privée de tout concours ou subsides de l'État. Dans les faits, à moins d'un ordre de retraite exprès, le soldat soviétique encerclé en est réduit au choix entre mourir au combat, se suicider pour éviter la capture ou faire payer sa famille.
139. Voir note 2 p. 136.
140. Voir note 1 p. 217.
141. Babi Yar est un ravin accidenté situé près de Kiev où, les 29 et 30 septembre 1941, les Allemands exécutèrent par balles 33 771 Juifs, hommes, femmes et enfants. Par la suite, plusieurs dizaines de milliers d'autres victimes vinrent remplir les fosses, Juifs, encore, mais aussi Tziganes, prisonniers de guerre soviétiques, résistants ukrainiens… Le pouvoir soviétique n'a jamais reconnu la spécificité de l'extermination des Juifs et le site de Babi Yar, de ce point de vue, était un symbole gênant. En 1950, les briqueteries du voisinage déversent leurs eaux sales dans le ravin. Quelques années plus tard, le ravin est comblé, sa partie nord transformée en stade, sa partie sud en square, malgré les protestations de Viktor Nekrassov, auteur d'un célèbre livre sur la bataille de Stalingrad. À la suite d'un mauvais drainage, le 13 mars 1961, les eaux de fonte provoquent de graves inondations dans le quartier de Kourniovka, causant officiellement 145 morts, probablement beaucoup plus, et faisant circuler dans la capitale ukrainienne un mot sinistre : *Babi Yar se venge.* Sous la pression des organisations internationales, un monument dans le style soviétique fut enfin érigé en 1976, mais la plaque ne précisait pas la nationalité des victimes…
142. Ce ministère contrôlait les dépenses et le bon fonctionnement des autres ministères.
143. Fête du coup d'État d'octobre 1917, quand les bolcheviks s'emparent du pouvoir à Petrograd. Cela correspond au 7 novembre dans le calendrier grégorien.
144. L'OVIR – Département des visas et de l'enregistrement – était le service délivrant les autorisations de sortie du territoire et enregistrant les citoyens étrangers vivant ou séjournant en URSS.
145. Le *raikom* est le comité du « rayon », l'organisation administrative de base.
146. La *propiska* est le statut administratif que le citoyen soviétique acquiert lorsqu'il enregistre

son lieu de résidence auprès des autorités. Cette inscription dans son passeport intérieur est indispensable. Si elle est refusée, le citoyen doit retourner dans la ville où il était précédemment enregistré. S'il perd sa *propiska*, il lui devient impossible d'obtenir un appartement, de trouver du travail, de voyager, de voter, d'accéder à l'aide sociale, aux tribunaux, etc. Introduite en 1932-1933, la *propiska* a été un outil efficace pour contrôler les migrations de main-d'œuvre et éloigner de la capitale les éléments douteux ou indésirables. Le système existe toujours à Moscou – en violation de la constitution russe.

147. Voir p. 15.

148. Voir note 2 p. 137.

149. Sur ce mythe du massacre pour prendre Kiev le jour anniversaire de la révolution d'Octobre, voir note 1 p. 199.

6

Igor Iakovlevitch Trapitsyn

Fils de prêtre et communiste



Igor Trapitsyn (deuxième en partant de la gauche) en juillet 1945 à Sundvalle (Suède), accueilli par les communistes locaux.

Né le 14 janvier 1918 à Novotroitskoé, dans la région de Kirov, alors Vyatka. Après la guerre, exerce les métiers de serrurier, électricien, mécanicien puis travaille dans le bâtiment. Finit sa carrière comme ingénieur en chef, tout en exerçant des responsabilités syndicales. Vit à Moscou.

Mon père était prêtre. Être le fils d'un prêtre en Union soviétique, ça n'était pas facile… [*Silence*.] Mais bon, parlons de la guerre.

En novembre 1940, j'ai reçu une convocation pour l'armée. Je travaillais alors comme électro-mécanicien. J'habitais avec mon amie et nous voulions nous marier. Elle était enceinte.

J'ai été versé dans une unité du génie. On nous a amenés à Semiatitché, près de la forêt de Bialowieza. On construisait les fortifications sur la frontière

polonaise, notamment des systèmes d'alarme. Comme, en plus de l'électricité, j'avais des talents artistiques, on m'a confié les activités culturelles du bataillon. J'organisais des concerts, je chantais beaucoup et, ma foi, j'étais très demandé.

Il y avait une chanson qui disait : « La guerre est commencée, Kiev a été bombardé à 4 heures du matin… » Mais pour mon unité, la guerre a commencé deux heures plus tôt. Nous étions stationnés à 150 mètres de la frontière, près de la ville de Semiatitché, aujourd'hui polonaise. Difficile d'être plus exposé ! La nuit était magnifique, douce et calme. Et soudain, coupure générale d'électricité et coupure du téléphone. Et vroum, une attaque d'artillerie se déclenche. Quand le feu a cessé, nous sommes allés à la gare de Semiatitché. En route, un soldat nous dit que les Allemands y sont déjà. J'apprends aussi que la veille au soir, à 22 heures, un train avait encore passé la frontière avec du blé[150]. Le lendemain, 22 juin, ce train devait revenir avec du charbon. Quand il est arrivé, au lieu de charbon, il y avait des soldats allemands planqués dans les wagons. Ils ont tué deux gardes-frontières, en ont capturé deux autres et occupé la gare. C'était vers 3 heures du matin. Comme nous ne savions pas où était exactement notre unité, nous nous sommes dirigés vers les cantonnements de notre infanterie. Là, nous avons appris qu'un train blindé allemand était passé deux fois et avait deux fois ouvert le feu. Les nôtres n'ont pas répondu, ni à la première ni à la deuxième attaque. Bref, la guerre nous a pris au dépourvu. Complètement au dépourvu. Les officiers étaient tous repartis dans leurs logements – c'était dimanche. Aucun préparatif n'avait été fait, aucune disposition n'avait été prise.

Et puis les Allemands ont traversé la rivière Boug. Comme il n'y avait plus de liaison avec l'état-major, nous ne savions que faire – reculer ou bien riposter. Nous étions un petit groupe de quatre, déjà perdus. Nous nous sommes joints à un groupe de quarante-quatre fantassins et nous nous sommes enfoncés dans la forêt de Bialowieza. Comme les Allemands nous suivaient, nous nous sommes dispersés. Nous sommes restés quarante jours dans la forêt. Nous avions été bercés par la propagande soviétique qui martelait que si l'ennemi attaquait un jour, nous ferions la guerre sur son territoire. Nous attendions donc avec confiance que notre armée arrive.

Les routes étaient déjà contrôlées par les Allemands et aussi les itinéraires dans la forêt. Nous prîmes contact avec des habitants qui nous dirent que Minsk était occupé et que l'on se battait déjà près de Smolensk. Et nous, nous étions à 500 kilomètres à l'ouest de Smolensk ! Finalement nous avons compris qu'il fallait aller vers l'est si nous voulions retrouver les nôtres. Mais nous ne sommes

pas allés bien loin. En traversant une route, j’ai été blessé et commotionné par un tir de mortier. Les trois autres soldats de mon petit groupe m’ont ramassé et porté jusqu’à une grange où nous avons passé la nuit. Je ne sais pas si je gémissais ou si je criais, mais un coup dans l’épaule m’a réveillé et, quand j’ai ouvert les yeux, j’ai vu un soldat allemand penché sur moi. C’est ainsi qu’a débuté ma captivité.

Quand nous avons traversé la frontière, j’ai entendu des tirs venant de la forteresse de Brest. C’était le 3 août. Donc la forteresse continuait à se défendre à cette date-là[151]. Nous avons traversé le Boug et on nous a convoyés jusqu’au camp de Biala Podlaska. C’était un immense *Lager*. Il y avait six blocs et, dans chaque bloc, au moins 20 000 prisonniers. Ce que j’ai vu là-bas était horrible. On nous donnait une miche de pain de 700 grammes pour dix personnes ! C’était bien calculé. Nous nous présentions sur deux files de cinq hommes et le pain était donné à celui qui se trouvait devant sur la file de droite. Si on le connaissait, on avait une chance d’en avoir un bout. Sinon, le gars s’enfilait tout dans la bouche. Les autres se jetaient sur lui. Il y avait des bagarres tout le temps, des bagarres à mort pour arracher au type le pain qu’il triturait dans sa bouche. C’était horrible, abominable. Le camp était à ciel ouvert. La pluie, la chaleur, les nuits froides. J’étais bien équipé – uniforme, toile de tente. Le plus important était que nous restions tous les quatre ensemble. Nous dormions serrés les uns contre les autres pour nous réchauffer. Les Allemands nous disaient que nous en avions encore pour trois mois à vivre, mais nous avons commencé à mourir beaucoup plus tôt.

En octobre, nous avons été envoyés à Deblin, stalag 307[152]. J’avais le numéro 29 146. C’était mon nouveau nom : 29 146. La forteresse de Deblin pouvait contenir 20 000 personnes en tassant bien. Les Allemands en ont mis 120 000. Les conditions sanitaires dépassaient l’imagination. Un soldat allemand venait tous les jours tuer cinq d’entre nous – son frère était mort sur le front de l’Est. Tous les jours, cinq ! Les poux étaient partout. Le typhus s’est déclaré. Jusqu’à aujourd’hui ces images me hantent – je vois les poux quand je ferme les yeux, je les vois dans mes rêves. Je les vois sur les murs, au plafond, sur nos uniformes, ils étaient partout.

On était nourris de portions minuscules de viande de chien crevé, de patates non épluchées et de *balanda*, la soupe pommes de terre-navets. En décembre 1941, 20 000 hommes sont morts. Des centaines par jour. On mettait les cadavres décharnés au centre de la cour. Ils sont restés là longtemps,

décomposés, avant que les Allemands n'aient l'idée de creuser le ravin et d'y mettre les corps. Mais même comme ça, ils n'arrivaient pas à les enterrer tous. Selon les données polonaises, en un an, 88 000 sont morts – à cause de la famine et du typhus.

Sauver sa peau n'était qu'une question de chance. Une fois, c'est un prisonnier qui travaillait à la cuisine qui m'a reconnu. Il m'a nourri, et grâce à lui j'ai échappé à la mort pour quelques semaines supplémentaires. D'une façon générale, si j'ai survécu à la captivité, si je suis toujours en vie, c'est grâce aux gens que j'ai rencontrés. Des Polonais, des Suédois, des Tchèques, des Finlandais, des Norvégiens, et même des Allemands. Et un Français, un Français que je n'oublierai jamais.

Je reviens à ce prisonnier qui travaillait à la cuisine. Non seulement il m'a nourri, mais il m'a affecté à l'équipe qui ramassait les patates et les navets pour la *balanda*[153]. C'est grâce à cette affectation que j'ai réussi à m'enfuir. Je me suis glissé dans un fossé, les gars m'ont recouvert de patates et de navets. À la nuit tombée, je suis parti en emportant quelques patates. J'ai pris la direction du Boug. Au bord de la rivière, j'ai rencontré un paysan polonais avec une vache. Je lui ai demandé s'il pouvait m'aider à traverser. Très tranquillement, il a enlevé la corde du cou de la vache et m'a lié les mains avec. J'étais si affaibli par la sous-alimentation que je n'ai même pas pu protester. Il m'a amené à la police ; c'était la police polonaise. J'avais mal aux dents et une partie de mon visage était gonflée. Je devais avoir l'air minable. Les Polonais ont beaucoup ri en me voyant et ils rigolaient aussi de ce paysan qui leur avait amené *un type bizarre*. Ils m'ont donné à manger et j'ai pu dormir dans un bâtiment chauffé, couché par terre, mais ce n'était pas grave – j'avais mon chinel. C'était le 6 mai 1942. Le lendemain matin, ils m'ont livré aux Allemands, qui m'ont envoyé au camp de Siedlce.

Je suis d'abord resté dans la *sonderbarack*. Cette baraque se trouvait au centre du camp et elle était entourée de barbelés. On y plaçait les évadés et les Juifs. Il y avait cinq ou six évadés russes et dix-huit ou dix-neuf Juifs. C'était aussi un endroit pour les commissaires. Mais à l'époque il n'y avait pas de commissaires car ils les fusillaient sur-le-champ. On ne nous battait pas. Ils nous donnaient une miche pour dix personnes. Nous avons fabriqué une balance avec du fil et des allumettes. Celui qui pesait tournait le dos aux autres, de façon que nous ne voyions pas les morceaux. Et il demandait : « Pour qui ? – À moi ! », etc. Comme ça, nous recevions 70 grammes de pain garantis et sans bagarre. On

nous donnait également deux seaux de *balanda*, et on partageait honnêtement. La répartition se faisait aussi en aveugle.

Les gardiens de cette baraque étaient tchèques. Le soir, je chantais. Tous les prisonniers me demandaient de chanter des chansons populaires. Je chantais des romances pleurnichardes, des chansons de cocher, etc. Un soir, le garde, le *Wachtmann* tchèque, m'a ordonné de sortir de la baraque. C'était en juin 1942. Comme il m'arrivait de chanter aussi des chansons patriotiques, je me suis dit qu'il m'appelait peut-être à cause de ça.

En fait, ces chansons m'ont sauvé la vie. Le Tchèque m'a dit que bientôt tous les Juifs seraient envoyés dans un autre camp, Auschwitz, qui, dit-il, était encore plus horrible. À cette époque, nous ignorions ce qu'était Auschwitz. Il pensait que les Allemands pouvaient aussi nous y envoyer et, par sympathie, il m'a fait transférer dans le camp ordinaire.

Dans ce camp ordinaire, j'ai été affecté à un commando de ville, en tant que nettoyeur de canalisations. J'y travaillais avec un jeune Juif. En fait, il n'y avait pas vraiment de canalisations. Il y avait des toilettes à la turque et il fallait curer les fosses. Dans cette ville de Siedlce, il y avait un camp pour les Juifs. Ou, plus exactement, un ghetto. Un ghetto d'où l'on ne pouvait sortir sans permission. À l'entrée étaient postés deux gardes juifs. Le ghetto était surtout peuplé d'enfants, de femmes, de vieillards. Nous évacuions le contenu de la fosse et nous déversions tout dans un ravin. Pour ce travail peu agréable, nous recevions un supplément de nourriture.

Le 4 juillet 1942, ils ont fait sortir tous les Juifs. Ils les ont mis dans des trains à bétail, cinquante personnes par wagon. Le train n'a pas bougé pendant trois jours. La chaleur était horrible. Ils demandaient de l'eau, de l'eau. Cette gare se trouvait près du camp. C'est seulement le deuxième jour que les Allemands ont laissé deux personnes sortir des wagons et apporter de l'eau avec des seaux. La troisième nuit, j'ai entendu des tirs et des cris – les Allemands ont commencé à tuer tous ces Juifs. Ensuite, ils nous ont ordonné de les enterrer.

Au camp de Siedlce, la Gestapo est venue sélectionner les prisonniers. Ils choisissaient qui vivait, qui mourait. Je pense que leur critère était l'apparence. On te convoquait et on te demandait où et quand tu étais né. Mon patronyme est Iakovlevitch, de Iakov (Jacques). Ils me demandent :

« *Jude ?*

– *Nein, nein !*

– Baisse ton pantalon… »

Les Juifs essayaient de dire qu’ils étaient Tatars, car ceux-ci sont également circoncis. Mais l’apparence des Tatars est quand même caractéristique, et ça ne marchait pas.

Je dois remercier ce Tchèque qui m’a laissé partir. Tous les vingt-deux ou vingt-trois prisonniers de la *Sonderbarack* ont bien sûr été éliminés lors de la première sélection. [*Il respire profondément et fait une pause.*]

Vous savez, il est très difficile pour moi d’en parler. Je vais passer une nuit blanche après cette interview. J’ai toujours essayé d’oublier. Vous pouvez imaginer 88 000 cadavres à Deblin, et après, les morts par sélection de Siedlce. Et moi, je portais ces cadavres. Et peut-être parce que je les ai portés, peut-être à cause de ça, je suis toujours en vie. Pourquoi ? Parce que pour transporter les cadavres, on nous donnait un morceau de pain supplémentaire. Et quand j’allais collecter les pommes de terre et les navets, ça aussi ça m’a sauvé. Dans mon chinel, j’avais une grande poche extérieure. J’y cachais les pommes de terre et les navets. Je pouvais ainsi cacher dix pommes de terre. Dix pommes de terre. Vous ne savez pas ce que c’était, dix pommes de terre, à Deblin ou à Siedlce.

Après la guerre, à mon retour à Moscou, pendant dix ans, j’ai été sous la surveillance d’un psychiatre dans un dispensaire spécialisé. Il faut vous dire que j’ai appris à mon retour que ma femme et mon enfant, cet enfant que je n’ai jamais vu, j’ai appris que tous deux étaient morts pendant le siège de Leningrad. La sœur de ma femme était médecin. Elle habitait à Leningrad. Et ma femme a décidé d’aller là-bas pour accoucher. Elle est arrivée à Leningrad au début de juin 1941, et l’enfant est né le 23 juin. Et elle est morte de faim avec son enfant. Et maintenant elle est au cimetière de Piskariov. [*Il pleure*.]

Je vous l’ai dit, pour moi c’est très difficile de me souvenir de la guerre.

Q. Changeons de thème. Pourquoi l’URSS a-t-elle gagné la guerre ?

R. Dans les années 1960, j’ai été pendant six ans secrétaire de l’organisation des anciens prisonniers de guerre et, dans ce cadre, je rencontrais parfois des Allemands. Je leur disais toujours : « Si les Allemands avaient traité les Soviétiques de la même manière qu’ils ont traité les Français par exemple, ils auraient gagné la guerre. » M’avez-vous compris ? [*Pause*.]

Je répète : si les Allemands avaient traité les Soviétiques de la même manière qu’ils ont traité les Français par exemple, ils auraient gagné la guerre. [*Pause*.]

Ils ont tout fait pour que nous voyions en eux des animaux et pas des êtres

humains. Vous savez ce que leur propagande a fait d'eux ? Quand je travaillais chez les paysans allemands, les femmes tâtaient nos têtes pour savoir si nous avions des cornes…

Q. Vous parlez littéralement ou bien c'est une image ?

R. Non, littéralement. En août 1942, quand je travaillais chez des *Bauers*[154], les femmes tâtaient les crânes des prisonniers soviétiques. À cause de cette attitude, tout le monde s'est levé contre les Allemands. Tout le monde. Ceux qui aimaient le système soviétique et ceux qui le détestaient. Rien que les partisans, quels dommages ils ont infligés à l'armée allemande ! Quand nous étions dans la forêt de Bialowieza, nous aussi nous fonctionnions comme des partisans. C'est là que j'ai tué un jeune soldat allemand qui nous avait aperçus. Avec un Nagan. Jusqu'à aujourd'hui, je souffre de ça, de tout ça, des atrocités de la guerre…

Chez les paysans allemands, nous étions gardés. Les gardes étaient féroces. Ils nous battaient souvent. Mais heureusement pour moi, je l'ai vu plus que je n'en ai souffert. J'ai toujours essayé de m'en tenir à une certaine discipline. Par exemple, quand la bagarre commençait pour le pain, je me tenais toujours à l'écart. Je ne participais pas à ces mêlées. Et je ne recevais pas de coups de crosse des Allemands. Avant la guerre, j'ai fait de la boxe. J'étais en deuxième catégorie et ça m'a aidé à m'orienter dans la vie, à m'orienter dans des conditions extrêmes.

Voilà. Après, j'ai atterri à Westwallenhof, un camp prussien. Je travaillais à l'extérieur, chez un *Bauer*. Je ramassais les pommes de terre. Comme je n'arrivais pas à les récolter avec les deux mains, le paysan m'a donné un coup de pied qui m'a fait décoller. J'ai perdu mon sang-froid, je me suis jeté sur lui. C'est pour ça qu'ils m'ont envoyé au Stutthof[155].

C'était la mi-septembre. J'ai passé seulement dix jours là-bas. Nous avons eu un contrôle médical et ils ont choisi les mille prisonniers les plus forts pour les envoyer en Finlande.

En Finlande, j'ai compris pourquoi ils avaient pris les plus costauds. Le travail était terrible. C'était pour construire une voie de chemin de fer. Nous asséchions les marécages, transportions des pierres, sciions des arbres. Nous étions près de Kuusamo. J'ai encore eu de la chance : je travaillais à l'intérieur du camp. Je sciais du bois pour le chauffage des baraques et pour la cuisine. C'était le travail le plus agréable et le plus facile. Et pourquoi je l'ai eu, ce travail ? Parce que je chantais. Les Allemands aimaient aussi écouter mes chansons. À Siedlce, un

Polonais m’a offert un banjo et j’organisais des sortes de concerts.

Q. Les Allemands essayaient-ils de susciter de l’animosité entre les nationalités ?

R. À Siedlce, oui. Ils mettaient à part les Caucasiens, à part les Russes qui voulaient intégrer le ROA[156]. Nous, par exemple, nous recevions une miche de pain pour huit personnes, mais ces catégories-là recevaient pour trois personnes. *Idem* pour la soupe, le sucre ou le miel – ils recevaient un plein chaudron de soupe et double portion de miel artificiel ou de sucre pour le thé.

Q. Et pourquoi n’êtes-vous pas entré dans le ROA ? Ça aurait pu vous aider à survivre…

R. Je considérais le ROA comme une bande de traîtres à la patrie.

Q. Quelle patrie ? La Russie ou l’URSS ?

R. La Russie. Et puis comment aurais-je pu entrer au ROA ? J’étais communiste, membre du Parti.

Q. Un fils de prêtre dans le Parti ? Comment vous ont-ils accepté ?

R. C’est une longue histoire, c’est une longue histoire… J’ai caché aux organes que j’étais fils de prêtre.

Q. Quand êtes-vous entré au Parti ?

R. En 1939, j’ai été candidat à l’adhésion. En mai 1940, je suis devenu membre. Les trois camarades qui étaient avec moi, ils savaient que j’étais au Parti, mais personne ne m’a dénoncé. En fait, les prisonniers m’aimaient. J’avais une troupe d’artistes. Je chantais pour eux. J’organisais des spectacles qui leur faisaient un peu oublier ce qu’ils voyaient autour d’eux… Quand on partait travailler, je chantais toujours aussi…

Q. J’imagine que les chansons de marche étaient soviétiques ?

R. C’est drôle, mais c’est vrai. À Westwallenhof, quand nous partions à l’aube, les Allemands me disaient : « *Lied !* » Et je commençais à chanter : « Quand le camarade Staline nous enverra à la bataille… »

Q. Votre père était-il toujours en vie ?

R. Je ne pouvais dire à personne que j’étais fils de prêtre. Comprenez-vous ? Si je l’avais dit, au lieu de l’Armée rouge, j’aurais eu droit au goulag.

Q. Comment arriviez-vous à le cacher ?

R. Je suis toujours parvenu à le cacher.

Q. Mais que disiez-vous de votre père quand on vous posait la question ?

R. Qu'il était prof… C'était vrai : il enseignait dans des écoles religieuses.

Q. Quand votre père est-il mort ?

R. En 1941. Il était dans un camp, au Kazakhstan. Ils l'avaient arrêté en 1935. Il aurait pu éviter l'arrestation, mais son frère était archevêque de Samara. Ils ont fusillé cet oncle le 14 janvier 1939[157]. C'était le jour de mon anniversaire. Mon oncle a été béatifié il y a dix ans à peu près.

Je vais vous dire en deux mots. Je travaillais dans un dépôt de locomotives. J'étais membre du Komsomol, élu au bureau de l'organisation d'entreprise. Personne n'était au courant pour mon père. Pour entrer au Komsomol, on vérifiait les antécédents du prétendant. Je n'avais pas d'acte de naissance et je n'en ai pas fourni.

Mon père a été arrêté pour la première fois en 1924. Simplement parce qu'il était prêtre. Je suis resté seul. Ma mère était morte quand j'avais 4 ans. Je suis resté complètement seul. Une bande d'enfants sans foyer m'ont pris avec eux. Des enfants des rues[158]. Avec eux, j'ai voyagé jusqu'au Caucase, je suis allé au Nouvel Athos.

Je chantais, je chantais tout le temps. C'est comme ça que je gagnais un peu de pain. Je chantais, je dansais et je volais. Bien sûr que je volais. Au Caucase, c'était bien. Il y avait des fruits, des légumes. Nous allions au marché. Les produits étaient étalés. On prenait, on s'enfuyait en courant. On choisissait des vendeuses de préférence. Généralement, elles s'asseyaient sur leur porte-monnaie. Moi, je piquais les fruits, elles sautaient sur leurs pieds et le chef de notre groupe, qui avait 12 ans (j'en avais 6…), raflait le porte-monnaie. Ni vu ni connu et cours toujours…

Du Caucase, la bande a décidé d'aller à Oulianovsk. Mais, en route, nous avons été pris dans une rafle de police. À l'époque, il y avait beaucoup d'enfants sans foyer, qui erraient à travers l'Union soviétique. Il faut reconnaître les mérites de Dzerjinski[159] qui a lutté et a fait beaucoup contre ça. Il a vraiment lutté contre ce phénomène si grave, si terrible. Aujourd'hui, je suis très étonné de voir qu'en Russie il y a tant d'enfants sans foyer et que personne ne s'en soucie. À Rostov, tout notre groupe a été arrêté et placé dans un orphelinat. Les fenêtres étaient grillagées mais on nous nourrissait bien et on nous a donné des vêtements.

Q. Combien de temps avez-vous passé dans cette bande ?

R. Moins d’un an. Nous étions cinq garçons. À l’orphelinat, nous ne sommes pas restés longtemps. Notre chef a préparé notre évasion, qui a été très facile, et nous avons repris la route vers l’endroit où nous voulions aller, Oulianovsk. En chemin, on a connu des aventures. On se cachait dans les trains. On ne payait pas bien sûr. Une fois, je me suis planqué dans une caisse avec un autre enfant. Le conducteur nous a remarqués et il a fermé la caisse. Nous avons passé toute la nuit serrés, courbés, dans le noir. Le lendemain, il nous a ouvert, il a rigolé de nous. On faisait la même chose sur les bateaux. On disait qu’on était l’enfant d’un passager… Le plus important était de se retrouver sur le bateau, après ils ne pouvaient plus grand-chose.

Q. Votre père a été libéré, n’est-ce pas ?

R. Oui, il a été libéré mais il ne pouvait pas vivre avec moi. Il était malade, il a été opéré. Il a quand même continué à travailler comme prêtre. Moi, je suis revenu à Oulianovsk où mon oncle était archevêque. À cette époque, la chasse anticléricale n’était pas encore totale.

Q. Vous avez vécu une sorte de dédoublement ? Vous cachiez vos origines et vous êtes entré dans le Komsomol puis au parti communiste…

R. Petit, j’ai porté la chasuble de sacristain. J’avais 6 ans. Mais mon service dans l’église a très vite cessé quand mon père a été arrêté. Après, il a fallu sans cesse mentir. Oui, les prêtres étaient persécutés… Que pouviez-vous demander à un enfant sans foyer ?! Orphelin, c’était plus facile…

[*Il ne répond plus. Il ne tient pas à parler de son enfance*.]

Q. Comment avez-vous retrouvé vos proches à Oulianovsk ?

R. Par la police. Après un vol au marché, j’ai été arrêté. On m’a demandé mon nom. Trapitsyn ? De la famille du prêtre ? La police s’est renseignée et c’est elle qui a retrouvé mon oncle. L’archevêque était quand même un personnage. Il occupait toute une maison en ville. Avec lui habitait sa nièce, qui était prof de musique. L’archevêque m’a confié à elle. Elle m’a gardé trois ans. Elle m’a appris à mieux chanter, à jouer du piano. Ensuite, elle s’est mariée et elle n’a plus eu le temps de s’occuper de moi.

Q. Revenons à la guerre, s’il vous plaît.

R. Fin septembre 1942, trente détenus du Stutthof ont été transférés au camp numéro 315. Ils préparaient l’expédition de mille hommes en Finlande et de mille autres en Norvège. Ils nous ont fait le test antituberculeux. Comme je vous l’ai dit, ils ont choisi des personnes relativement fortes parce qu’il s’agissait de

construire un chemin de fer entre la Norvège et la Finlande. Je me suis retrouvé avec mes plus proches camarades dans le groupe finlandais. Je dois vous dire que dans la captivité survivaient plus facilement ceux qui se tenaient les coudes, les petits groupes de quatre à cinq hommes. Au sein de ces groupes organisés, il y avait une entraide sans faille. Les individualistes mouraient vite. Le faible était aidé par les autres, ceux qui travaillaient en dehors du camp et qui arrivaient à se procurer un peu de nourriture. Tout ce qu'on trouvait devait être partagé avec le groupe. Dans ce camp, il y avait un *Polizei* extrêmement féroce et violent. C'était un Russe, fils d'un officier blanc qui avait émigré en Allemagne. C'était plus un animal sauvage qu'un être humain. Il s'appelait Riazantsev. Après la guerre, il a été jugé et fusillé. Il organisait des orgies avec les autres *Polizei*. Ils jouaient aux cartes, ils perdaient ou gagnaient des prisonniers. Par exemple, ils jouaient dix prisonniers. Le perdant devait alors les battre jusqu'à la mort. Voilà dans quel camp nous avons passé presque un mois. Je garde le souvenir des galoches en bois, toutes de petite taille. Avec ma pointure 45, je souffrais le martyre. Ils nous ont donné des chinels et des *boudionovka*[160]. Puis direction un camp au bord de la mer baltique, à Dantzig.

Le premier bateau, le *Palantia*, était chargé de prisonniers qui partaient pour la Norvège. Il a été torpillé par un sous-marin britannique. Il a coulé et presque tout le monde s'est noyé. Quinze ou seize survivants sur plus de mille embarqués. L'histoire de ce bateau est peu connue. Après la guerre, j'ai rencontré un survivant qui a écrit et publié ses souvenirs sur cette catastrophe. En 1991 ou 1992, les Norvégiens ont érigé un obélisque à la mémoire de ces camarades disparus.

Notre tour est venu. Nous avons embarqué sur le *Hindenburg* le 15 novembre 1942. Le bateau avait quatre cales. On a été correctement nourris. On a même eu droit à un morceau de fromage. La majeure partie des prisonniers passait la journée sur le pont. Dans le ciel circulaient nos bombardiers et les Allemands espéraient que notre présence allait les décourager d'attaquer. Le 17 novembre, vers 18 heures, notre bateau a été torpillé par un sous-marin soviétique, le E3, commandé par le capitaine Grichenko. Une quinzaine de prisonniers ont été blessés, et tous sont morts par la suite. Au moment de l'impact, nous étions dans les cales, et ça a été la panique pour se diriger vers les sorties. Les Allemands ont bloqué les trappes d'accès et nous sommes restés coincés. Le bateau donnait de la bande à gauche, environ 40 degrés. C'était effrayant. Le lendemain matin, nous avons remarqué que le bateau était anormalement calme. Il n'y avait plus

un Allemand à bord ! Mais le *Hindenburg* était accompagné par trois contre-torpilleurs. Parmi nous, il y avait un marin. Il connaissait bien les bateaux et il a réussi à atteindre le pont. Il a débloqué les trappes et nous sommes sortis à l'air libre. Nous sommes immédiatement allés à la cambuse, et nous l'avons vidée. Mais les contre-torpilleurs nous tiraient dessus et il était dangereux de rester sur le pont. Sur l'avant, il y avait une bombe d'avion, qui était prête à détoner. Les Allemands avaient donc prévu de nous couler si les choses venaient à tourner mal. Un bateau est venu à couple et a enlevé la bombe. Aux alentours, il y avait un navire suédois qui observait. Des marins sont venus de son bord en chaloupe, sont montés à notre bord et ont coupé le cordon Bickford qui allait faire sauter la bombe.

Un avion finlandais a fait plusieurs tours au-dessus de nous. Deux ou trois heures plus tard, une barge finlandaise a amené un capitaine qui est monté à bord et nous a demandé en russe d'éviter de secouer le bateau qui risquait de chavirer. Il nous a dit qu'il était médecin et qu'il donnait sa parole que tout le monde serait sauvé, que la barge reviendrait le lendemain pour évacuer tout le monde, car elle ne pouvait nous prendre tous d'un coup. Tout le monde voulait partir tout de suite. Je craignais une panique, alors je suis retourné dormir dans la cale. Le lendemain, le médecin est venu chercher les autres. Les Finlandais ont ainsi sauvé 1 000 prisonniers.

Quand nous avons abandonné le bateau, les Finlandais voulaient le remorquer, mais il s'est échoué sur un bas-fond, il a chaviré et il a coulé. Les plongeurs sont descendus mais plusieurs y ont laissé la vie et le bateau est resté là, par 135 mètres de fond, quelque part entre Tuklu et les îles d'Aland.

Sur le bateau, nous avons eu une conversation assez cordiale avec le capitaine médecin. Nous lui racontions les atrocités allemandes dans les camps. Il secouait la tête et répétait sans arrêt : « C'est impossible, c'est impossible, c'est une nation de grande culture. » Mais, peu de temps après, il allait constater que nous disions vrai.

Nous avons été transportés à Turku. Un hôpital entier nous était réservé. Nous étions si heureux – bien nourris, nous dormions dans des lits, c'était chauffé. Nous avons passé trois ou quatre jours là-bas. Nous pensions être enfin arrivés chez de braves gens. Mais trois ou quatre jours plus tard, les Allemands sont revenus, c'était la garde du *Hindenburg*. Les passages à tabac ont commencé. Quand les Allemands avaient abandonné le bateau, ils avaient laissé leurs objets personnels et beaucoup parmi nous se les étaient appropriés. Moi, j'avais pris un

portefeuille, que j'ai gardé jusqu'à aujourd'hui. Ils nous ont fouillés et, chaque fois qu'ils trouvaient quelque chose à eux, ils nous dérouillaient à coups de crosse, parfois si fort que les crosses cassaient. Ça a duré deux heures. C'était atroce, des têtes éclataient, le sang coulait à flots.

Les civils de Turku sont intervenus. Ils étaient derrière les barbelés et criaient aux Allemands d'arrêter ça. Ont-ils craint des conséquences, des complications ? Je ne sais pas, mais ils ont arrêté. Puis on nous a formés en convoi et direction les profondeurs de la Finlande. Le capitaine médecin nous a fait ses adieux très chaleureusement et nous a souhaité d'être vite de retour. Il avait compris, ce Finlandais, qui étaient les Allemands.

Q. Quelle a été votre vie dans le camp en Norvège ?

R. À l'automne 1944, la Finlande est sortie de la guerre. Les Allemands ont évacué le camp vers la Norvège. Nous avons échoué sur l'île Ulvepigen, où se trouvait un camp de prisonniers soviétiques. Imaginez une île longue de 4 kilomètres, large de 800 mètres au plus. Au milieu, une hauteur rocheuse couronnée d'un blockhaus et d'un canon de surveillance côtière. La garnison allemande comptait une centaine d'hommes. Je dois reconnaître qu'ils nous traitaient mieux. On recevait 250 grammes de pain, un peu de beurre, une soupe. Comme eux. Beaucoup dépendait du garde-chiourme. Le dernier en date était un homme raffiné, cultivé, de 35 ans environ. Un type bizarre. Il nous obligeait à nous laver dans la cour et surveillait lui-même. Il y a le Gulf Stream là-bas, il n'y avait presque jamais de neige ni de gel.

Le 9 mai 1945, un Norvégien est entré dans notre baraque et nous a annoncé que nous étions libres. Nous sommes retournés sur le continent. Nous y avons libéré d'autres camps. Le dernier le 18 mai 1945.

Q. Il y a eu des accrochages ?

R. Non. Les Allemands n'ont pas reconnu en nous des Soviétiques. C'étaient eux qui se tuaient tout seuls, ceux de la SS et de la Gestapo.

Le 4 juillet 1945, nous avons quitté la Norvège pour la Suède. Nous étions 1 300. Nous sommes restés trois jours. Les Suédois nous ont reçus de façon extraordinaire, je tiens à le dire. Comme des héros. Avec des fleurs, des vivres, des vêtements.

L'accueil en URSS fut très différent. Mitraillettes, chiens policiers… Ça nous a quand même un peu surpris. On nous a amenés à Murom où le Smersh nous a internés derrière les barbelés. On nous a divisés en trois catégories : les

libérables, les douteux et les traîtres. Ils avaient des documents d'origine allemande et, selon ces documents, je figurais sur une liste des fusillés pour une évasion en Finlande. Ils voulaient savoir pourquoi je n'avais finalement pas été exécuté et, pour cette raison, j'ai été classé dans le groupe des éléments douteux.

Je me suis retrouvé sous l'autorité de l'administration du goulag des chemins de fer. J'ai travaillé près de Moscou, à Pouchkino, jusqu'en avril 1946. Je connaissais l'endroit. Mes beaux-parents y habitaient. C'est eux qui m'ont appris la mort de leur fille durant le siège de Leningrad. Morte de faim avec notre bébé. Quand j'ai appris ça, je suis tombé malade. On peut dire que je suis devenu un peu fou. J'ai été interné deux mois à l'Institut neuropsychologique. Puis ma blessure s'est rouverte et je suis allé à l'hôpital. J'ai reçu le statut d'invalide de groupe 2. Je suis resté sous surveillance du KGB jusqu'en 1953. On m'a donné un passeport intérieur provisoire et je devais me présenter à la police tous les mois. Quand je suis sorti de l'hôpital, une femme dont j'avais fait la connaissance – ma future femme – m'a beaucoup aidé. Son mari était mort au front. Elle m'a serré la vis… Mais c'est une autre histoire et, si vous le permettez, j'aimerais bien terminer ici.

Notes

150. Jusqu'au dernier moment, Staline a fait livrer à Hitler des matières premières stratégiques (blé, coton, pétrole, cuivre, nickel, manganèse, etc.). Après une période d'hésitation, le chef soviétique a en effet décidé, au début de 1941, de montrer sa bonne volonté à son partenaire en exécutant scrupuleusement les termes des traités de commerce signés le 20 août 1939, trois jours avant le pacte de non-agression Molotov-Ribbentrop, et le 10 janvier 1941.
151. Les Allemands donnent le 30 juin comme date de la reddition de la garnison de la forteresse, les Soviétiques, le 3 juillet. Les tirs entendus par Trapitsyn avaient donc une autre origine.
152. Selon l'historien allemand Christian Streit, ce camp de prisonniers était un des pires qui soient. Entre octobre et décembre 1941, 200 à 500 soldats y moururent chaque jour.
153. Voir note 3 p. 112.
154. M. Trapitsyn utilise le mot *Bauer* en allemand, plutôt que le mot « paysan » en russe. Pour lui, Soviétique, un homme qui possède sa terre ne peut être un simple paysan.
155. Le camp du Stutthof se situe dans le delta de la Vistule, à 35 kilomètres de Dantzig. Il a accueilli environ 110 000 déportés, surtout des Polonais non juifs. 60 000 y périrent.
156. Voir note 2 p. 77.
157. Selon l'histoire de la Russie en deux volumes (Moscou, éditions Astrel, 2009), il y eut trois grandes vagues de persécutions religieuses. La première, en 1922-1923, décapita la hiérarchie religieuse (6 000 exécutions). La deuxième, en 1929-1934, condamna 40 000 prêtres, dont 5 000 furent fusillés. Enfin, la troisième vague se déroula entre 1937 et 1939 et semble avoir été la moins meurtrière. À la veille de la guerre, 15 000 églises sur 28 500 demeuraient debout, mais on ne comptait plus que 4 archevêques et 500 popes.

158. La Russie a connu trois grandes vagues d'enfants sans foyer : pendant la guerre civile et au début de la NEP (de 4,5 à 7 millions selon les différentes sources), pendant et juste après la Grande Guerre patriotique. La troisième vague commence avec la disparition de l'URSS en 1991 et continue de nos jours (2 à 4 millions d'enfants à la rue selon les ONG et le gouvernement).
159. En 1919, sous le patronage du Commissaire du Peuple à l'éducation, Lounatcharski, est créé le Conseil d'État pour la défense des enfants. À partir de janvier 1921, cette tâche est confiée au fondateur et dirigeant de la Tcheka (ancêtre du NKVD et du KGB) Félix Dzerjinski. Orphelinats et autres établissements semi-disciplinaires sont alors massivement créés et, durant des années, la police procède à de véritables chasses aux enfants errants.
160. Chapeau pointu à rabats de l'époque de la Révolution, tel qu'en portait le général – futur maréchal – Boudienny.

7

Marc Mikhaelovitch Volynets

En camp chez les Finlandais



Marc Volynets (à droite) et Alexeï Poltanov, fin 1943 à Ramenskoye, où avaient lieu les entraînements avant le départ pour le front.

Né à Moscou le 13 juillet 1925. Après la guerre, il reprend le lycée qu'il termine avec la médaille d'or. Il intègre ensuite le VGIK – l'Institut national de cinématographie – dont il sort avec une mention « excellent ». Parce que juif, il ne peut exercer à Moscou et doit partir aux studios de Vladivostok. Il ne revient à Moscou qu'à la mort de Staline et tournera soixante-dix films en tant que chef opérateur. Sculpteur et peintre, il a aussi enseigné à l'école des travailleurs de la radio-télévision. Vit à Moscou.

J'ai grandi dans un de ces immeubles communautaires qu'on appelait *kommunalka*. Mon père était peintre décorateur. Il a servi dans l'armée du tsar à Koutaissi, en Géorgie, puis il a suivi les cours des beaux-arts à Odessa. Avant ça, il était coiffeur, comme son père. Sa spécialité de peintre, c'était le portrait. Par exemple, les grands portraits de Marx, Engels et Lénine qui trônaient sur la place

Rouge, devant le mausolée, eh bien c'était son œuvre. Mon arrière-grand-père était cantoniste[161] dans l'armée du tsar, où il a servi vingt-cinq ans. À la fin de son temps, il a reçu 25 *desiatin* de terre (un peu plus de 25 hectares), ce qui lui donnait le statut de « Juif utile ». Il avait même le droit d'habiter hors des régions destinées aux Juifs. Il a déménagé à Elisovetgrad, plus tard Kirovograd, en Ukraine. Il a servi dans le régiment Volynski[162], d'où vient notre nom de famille, une unité prestigieuse de l'armée tsariste. Mon père s'est installé à Moscou en 1923. Il a d'abord travaillé au parc Gorki en tant que décorateur puis, plus tard, au jardin zoologique.

Q. Si votre grand-père était cantoniste, cela veut dire qu'il était baptisé ?

R. Non, non, ils voulaient baptiser tous les jeunes Juifs cantonistes mais ça ne marchait pas à tous les coups. Mon père et mon grand-père étaient donc toujours juifs.

J'ai terminé mes huit ans d'école à Moscou. Quand la guerre a commencé, l'atmosphère était à l'insouciance totale. « Ah, ils ont osé ? On va leur montrer ! On va terminer la guerre en deux jours ! En deux jours, on va les écraser ! » C'est seulement à partir du 3 juillet, à partir du fameux discours[163] de Staline, que la population a commencé à regarder les événements d'une façon plus sérieuse. Cela n'empêche pas qu'il a existé, dès les premières heures du combat, des îlots d'héroïsme inouï, comme la garnison de la forteresse de Brest[164], où l'on a riposté jusqu'au 3 juillet, et celle de la péninsule de Hanko.

Au début de la guerre, nous avons été évacués en Oudmourtie[165]. Je travaillais comme tractoriste, ce qui m'a amené à demander à entrer à l'école des chars. C'était en janvier 1943. Mais je me suis retrouvé à l'école d'infanterie, dans un cours pour former l'encadrement des compagnies de mitrailleurs. J'y ai étudié pendant cinq mois et demi, puis nous avons été transférés chez les parachutistes. C'était la troisième levée pour eux. Vanchenkin[166] était de la première. De sa division, presque personne n'a survécu. Quant à nous, jeunes parachutistes, nous cantonnions dans le faubourg Ramenskoye, à Moscou. Mais finalement, comme dans le cas de Vanchenkin, après presque un an de formation, nous avons intégré l'infanterie car l'armée ne réussissait pas à monter de grandes opérations aéroportées[167]. Et nous avons été envoyés comme fantassins sur le front de Carélie, en juin 1944.

Q. Que voulez-vous dire par « l'armée ne réussissait pas à monter des opérations aéroportées » ?

R. Les Allemands arrivaient toujours à identifier le lieu de nos largages. Et ils nous accueillaient avec leur feu. Je ne me souviens pas d'une seule opération aéroportée réussie. Même à Stalingrad, où les paras représentaient la réserve de l'armée de Tchouikov, ils n'ont jamais été utilisés comme « troupes de débarquement ». Tout était mal organisé, aucun de nos mouvements n'était camouflé. Par exemple, quand nous cantonnions à Ramenskoye, la population savait tout sur nous. Où nous allions, ce que nous faisions sur les aérodromes, si nous avions ou pas les parachutes lors de nos déplacements, etc. Le renseignement allemand pouvait facilement observer tout ça. Je ne me rappelle pas d'une seule opération massive de paras qui ait bien tourné.

Q. Comment évaluez-vous la préparation militaire à l'école des paras ?

R. Il y avait beaucoup de sauts, dix au total. De jour, de nuit, à différentes altitudes, avec et sans armes. Mais moi qui étais dans une compagnie d'éclaireurs, je ne peux pas dire que cet aspect de la formation était bon. On mettait l'accent sur les aspects physiques, mais pas du tout sur les aspects renseignement, survie, camouflage, sabotage ou combat au corps à corps, qui sont pourtant essentiels dans ce genre d'unités.

Q. Vous vous entraîniez au tir ?

R. Oui, au fusil et à la mitrailleuse. Mais pas à la mitraillette. Ces machines étaient quasi absentes à cette époque[168]. Nous apprenions à nous allonger au sol, à mettre en mire un objet et à viser, ce qui n'était pas évident car, après un kilomètre de course, les mains commencent à trembler. Nous avions très peu de balles. On ne tirait que trois balles par jour avec le fusil. Pour la mitrailleuse, on nous en donnait vingt-cinq. Après, il fallait ramasser les douilles et les rendre au magasinier. J'ai passé d'abord cinq mois à l'école des officiers mitrailleurs d'infanterie. Avant le terme, toute la promotion a été intégrée à l'école des paras, où j'ai passé encore un an à l'instruction. Si bien que, mobilisé en 1943, je suis parti pour le front seulement en juin 1944. En Finlande.

Au front, j'appartenais à la compagnie de renseignements. On a reçu une demande de l'état-major pour sélectionner six bons éclaireurs qu'on parachuterait sur les arrières des Finlandais. J'étais parmi ces six. Nous n'avons reçu aucune instruction particulière. On nous a envoyés à l'état-major de l'armée, où nous n'avions pas grand-chose à faire. Nous traînions dans les rues. C'est ainsi que j'ai été témoin de l'exécution d'un traître. Il s'agissait d'un *starosta* (préfet de village). Durant l'hiver 1942, quand le règne de l'Allemagne semblait installé pour des siècles, cinq de nos éclaireurs se sont retrouvés

derrière les lignes. Espérant que la population carélienne sympathiserait[169] avec les Soviétiques, ils sont allés dans un village, ont demandé au *starosta* de les héberger. Il les a accueillis et puis il est allé directement les dénoncer aux Allemands.

Ce s*tarosta* était barbu. Il était sur le camion avec un *osobiste*[170]. L'*osobiste* lui a passé très habilement le nœud autour du cou, et le camion a démarré. La place était pleine de gens qui observaient cette exécution très tranquillement. Ils étaient plus tranquilles que dans la queue d'une boulangerie.

Revenons à notre mission. Il s'agissait d'observer de près la deuxième ligne défensive finlandaise. Notre armée planifiait une offensive et les Finlandais avaient de très bonnes fortifications. Pendant trois ans, le front était demeuré calme, ils avaient donc eu tout le temps de fignoler leurs défenses. Il y avait des champs de mines, des barrages échelonnés sur six niveaux, des tranchées en tous sens, des blockhaus blindés, etc. Leurs abris, c'étaient de vraies maisons.

Q. Quelqu'un parmi vous parlait-il le finnois ?

R. Personne. Même pas un mot ! L'assaut contre la ligne du Svir a commencé le 22 juin 1944 et a duré jusqu'au 9 juillet. J'appartenais alors au service de renseignements de la 100e division de fusiliers de la Garde. Le 9 juillet, on nous convoque à l'état-major de la division. On nous informe que nous allons être parachutés sur les arrières des Finlandais. Nous sautons le 17 juillet. Jusqu'au 2 août, nous fouinons autour de la deuxième ligne des Finlandais. Nous observons, nous reportons sur une carte tous les objets militaires identifiés et nous envoyons ces informations par radiotélégraphe. Ça a duré vingt jours comme ça, pendant lesquels nous avons couvert 70 kilomètres. Si notre armée avait attaqué comme prévu, elle aurait pu utiliser tous les détails que nous lui avons communiqués. Dès le début, nous sommes restés sans nourriture. On nous avait largués par la soute d'un bombardier piqueur américain Boston. Nous étions assis sur les trappes et, quand elles se sont ouvertes, nous sommes tombés. L'altitude était de 200 mètres et la vitesse de l'avion 400 kilomètres/heure. C'est une altitude très basse et très dangereuse, car le parachute n'a guère de temps pour s'ouvrir. Nos sacs étaient accrochés dans ces trappes à la place des bombes et, quand les trappes se sont ouvertes, les sacs se sont emmêlés et se sont déchirés. Tout leur contenu a fini dans les marécages.

Les cartes que nous utilisions dataient de 1932 et nous étions en 1944. Le marécage était toujours là, mais beaucoup plus réduit, de nombreuses coupes de bois avaient eu lieu dans l'intervalle, la forêt était clairsemée. Voilà : on avait

des cartes périmées, et rien à manger. Le seul truc qui n’avait pas coulé, c’étaient les vermicelles.

Notre parachutage s’était organisé avec trois avions. L’un était équipé de bombes et les deux autres embarquaient six paras et deux sacs avec la nourriture. Le premier avion a largué quelques bombes pour leurrer l’ennemi et c’est tout. Si, donc, sur trois avions, un seul lâchait quelques bombes… même pour les civils la ruse était claire : les avions avaient une autre mission que le bombardement. En plus, on était sur la ligne de front. Les Finlandais n’étaient pas loin, car on entendait les aboiements des chiens. Nous avons éparpillé du tabac noir très puissant, la *makhorka*, sur nos traces pour désorienter les chiens, et finalement nous avons réussi à les semer.

Oui, un détail. Dans l’Armée rouge, chaque mission avait son prix – telle mission, telle médaille. Le commandement nous avait promis le gros lot : Héros[171] de l’Union soviétique. D’ailleurs la logique d’attribution des médailles était parfois surprenante. Quand je faisais mes études au VGIK, un certain Rostislav Kordiukov, ex-sergent, un type peu sympathique, est arrivé un jour à l’école avec, sur la poitrine, quatre ordres du Drapeau rouge. Autant que le maréchal Vorochilov ! Pendant la guerre, Kordiukov avait servi près de son père, un général qui commandait toute l’artillerie côtière de la mer Noire. Quand ses batteries réussissaient à couler un navire ennemi, le petit Rostik recevait la décoration en même temps que son papa. Aussi, quand je vois ces vétérans couverts de décorations de la gorge jusqu’au nombril, je les considère toujours d’un air sceptique…

Après la prise de Berlin, trois Juifs ont été présentés pour recevoir le titre de Héros de l’Union soviétique. Dragounski[172] et deux autres. Dragounski l’a eu, pour la seconde fois. Le deuxième Juif l’a reçu à titre posthume, mais le troisième Juif a été refusé. Si je ne me trompe pas, c’est Joukov qui a dit : « Le quota de Juifs pour Berlin est déjà rempli. »

Voilà.

En attendant la gloire, nous en étions réduits à essayer de manger l’écorce des bouleaux, nous jetions des grenades dans l’eau afin d’attraper du poisson, mais elles n’explosaient pas… Nous avions si faim que nous avons pensé capturer un Finlandais pour le manger ! Nous étions tous d’accord là-dessus.

Finalement nous avons bouclé l’itinéraire déterminé par la mission, nous avons transmis « mission accomplie » et nous avons demandé où et quand

attendre l’exfiltration. L’état-major nous a répondu d’avancer vers la ligne de front, car l’offensive devait commencer incessamment et nous allions nous retrouver automatiquement parmi les nôtres.

Plus tard, après la guerre, j’ai lu les rapports et je me suis rendu compte qu’aucune offensive n’avait été planifiée ! Aucune ! Tout simplement parce que des pourparlers étaient en cours entre l’URSS et la Finlande et qu’au moment où nous avons été parachutés, ils étaient en train de se conclure en Suède. Et des groupes perdus comme le nôtre, il y en avait trois. Tous ont été anéantis ou capturés. Bref, on nous a envoyés en mission pour rien !

Nous attendions. Nous tendions l’oreille vers les hourras de notre infanterie. Mais rien ne venait. L’attente est devenue insupportable, nous avons décidé de regagner nos lignes par nos propres moyens. C’était un acte désespéré mais il n’y avait pas d’autre solution.

Nous avons réussi à traverser deux lignes de défense. Mais, près de la dernière, où il y avait des barbelés et des champs de mines, nous avons été repérés et nous avons dû rebrousser chemin. C’était déjà l’aube. Nous nous sommes endormis dans les buissons, en laissant une sentinelle. Nous étions tous les cinq serrés comme des anguilles pour résister au froid, plus Vania qui montait la garde. Mais un officier finlandais l’a vu et lui a tiré dessus. La balle est entrée par la mâchoire et est sortie par le cou. C’était une blessure mortelle. Mais Vania a eu le temps de répondre avec sa mitraillette et il a tué le Finlandais.

Nous nous sommes réveillés. Nous étions encerclés par une ou deux compagnies. Derrière nous, il y avait un lac, et devant nous un espace découvert. Nous n’avions pas de tranchées, pas de casques. Bref, la défense était sans espoir. Nous les maintenions à distance en jetant des grenades, mais heureusement aucune d’entre elles n’a explosé : la force de choc d’une *limonka*[173] est de 70 mètres et nous étions si fatigués que nos lancers ne dépassaient pas 25 mètres. Nous aurions été les premières victimes de ces grenades. Quand nos munitions ont été épuisées, deux d’entre nous étaient blessés et Vania gisait à nos pieds, mort. Comme nous n’étions pas des kamikazes, nous avons décidé de nous rendre. Notre commandant s’est levé le premier. Puis Ibragim Bariev, le plus fort d’entre nous. Lui avait la carabine et moi une mitraillette que j’avais piquée à l’un de nos *shtabniki*[174]. J’ai détruit le poste de radio. Un soldat finlandais de mon âge est arrivé et il m’a tout de suite enlevé ma ceinture. J’aimais beaucoup cette ceinture, que mon père portait déjà

pendant son service dans l'armée du tsar.

Nous étions le 7 août 1944. Et le 4 septembre, la Finlande capitulait. Ces vingt-huit jours, je les ai passés en captivité. D'abord, ils nous ont conduits à l'état-major de leur bataillon, plus tard à celui du régiment, puis à la prison de Viartsilia. Nous y sommes restés une nuit avant d'être transférés dans un camp de transit dont j'ignore le nom. C'était dans une grande ferme. Nous n'étions plus que quatre de notre groupe – un des blessés avait été tué par les Finlandais. L'autre devait être à l'hôpital. Nous étions logés dans l'écurie. Nous quatre occupions le premier étage, et au deuxième étage, où se trouvait la grange à foin, il y avait deux divisions[175] de nos tirailleurs. L'idée persiste que vers 1944 nous avions appris à faire la guerre, mais en 1944 les Finlandais ont encore réussi à capturer deux divisions entières… Ils avaient leurs munitions avec eux – pas les armes bien sûr. Nous – rien. Eux ont été interrogés par des officiers ordinaires, nous par des officiers du contre-espionnage. Durant notre transfert, dans le convoi, nous nous étions mis d'accord pour dire qu'un de nos morts était le chef de groupe et l'autre, le radiotélégraphiste. Ça nous éviterait d'avoir à révéler les codes et autres choses sensibles. Nous voulions nous vendre comme simples soldats, cacher que nous formions une unité spéciale.

Q. Qu'est-ce qu'ils voulaient savoir ?

R. Leurs questions étaient souvent bizarres. Par exemple : « Quel genre de plumes utilisiez-vous pour écrire à l'école ? » « Combien coûte un kilo de pommes de terre dans votre région[176] ? »…

Après un interrogatoire, un général finlandais s'est approché de moi et a lâché d'un ton méprisant : « Vous ne savez pas que c'est Lénine qui a donné l'indépendance à la Finlande ? » Je ne sais pas pourquoi il m'a adressé ces propos… Je pense qu'il voulait seulement briller devant ses subordonnés par sa connaissance de la langue russe.

Q. Ou bien il voulait dire que votre guerre contre la Finlande n'était pas une guerre juste. Vous n'y pensiez jamais ? Vous n'en discutiez pas ? Vous dites que vous étiez un Homo Sovieticus à cent pour cent, mais quand même…

R. Je savais vaguement que Lénine avait donné l'indépendance à la Finlande (en 1918), mais, en même temps, quand tu es militaire, tu exécutes les ordres, un point c'est tout. Et nous pensions et considérions, à raison d'ailleurs, que les Finlandais étant alliés des Allemands, notre cause était juste. Les Finlandais aussi pensaient que leur guerre était juste.

Un des interprètes russes m'a dit avoir été un éclaireur capturé en 1942. Depuis ce temps, il travaillait pour les Finlandais. Il détestait le régime soviétique et essayait de me recruter. Un jour, Ibragim n'est pas réapparu dans notre écurie. J'étais seul avec le commandant de notre groupe, Sachka Volokhin. Nous allions vite comprendre qu'Ibragim leur avait tout raconté : que j'étais juif, que Sachka n'était pas un simple soldat, mais un sergent, etc. C'était une vraie lâcheté, car si les troupes allemandes[177] avaient été encore là, j'aurais été fusillé.

Q. Vous étiez au courant de tout à propos des Juifs ?

R. Oui, bien sûr. Je n'étais pas au courant des meurtres de masse mais qu'ils avaient liquidé tous les Juifs et tous les commissaires, ça oui. Je le savais déjà quand ma mère est arrivée à Ramenskoye pour me dire au revoir… Vous imaginez ça ? Tous mes parents sont arrivés avant mon départ pour le front. Tous étaient là, dans la caserne. Comme pour le départ des enfants en colonie de vacances. Aucune restriction de la part de l'armée. Et là, ma mère m'a dit encore une fois, d'une voix sourde : « Que dieu te garde de la captivité… »

Mais revenons à la trahison d'Ibragim qui en espérait une amélioration de sa condition. Le lendemain de ce forfait, on nous amène à Naroiarvi, un camp immense. Curieusement, les interrogatoires ont cessé : Ibragim leur avait tout dit. Quelques jours après, on nous transfère dans un autre camp, beaucoup plus dur. Et voilà que les gardes de notre baraque nous accueillent avec des cris de joie, « camarades, camarades ! ». Nous nous étonnons : depuis quand sommes-nous amis des Finlandais ? Toute la nuit, les punaises nous ont attaqués. Au matin, nous avons appris que la Finlande avait annoncé sa capitulation et que la guerre était terminée pour elle. L'immense camp était presque vide. Nous avons demandé où étaient les prisonniers. On nous a indiqué une fosse à moitié comblée et une seconde, vide, attendant de nouveaux arrivants. Dans le camp, il n'y avait que des *blatnyé* et des *pridourki*, et puis des *dokhodiagi*[178]. Les autres, ceux qui avaient été affectés aux travaux les plus durs, avaient terminé leur vie dans ce ravin. Quelque temps plus tard, Ibragim a été ramené au camp. Malgré ses espoirs, ses mérites n'avaient pas été appréciés par les Finlandais. Nous nous sommes jetés sur lui, mais il était beaucoup plus fort que nous trois et il nous a éparpillés comme des chats. Le troisième était Boris Ermakov : lui avait été pris quatre heures avant l'armistice !

Q. Pourquoi, finalement, l'URSS a-t-elle gagné la guerre malgré toutes les faiblesses militaires que vous rapportez ?

R. La chair à canon ! Nous avons gagné uniquement grâce à ça. Nous avons

gagné en dépit du « talent » de nos généraux et pas grâce à eux. Il y a eu très peu d'opérations qui peuvent être considérées comme des opérations militaires à la hauteur. Peut-être Koursk[179], où le renseignement et les données des éclaireurs et des déserteurs ont été utilisés, et où l'offensive d'artillerie, qui « préparait » le terrain, a été efficace. Je ne me souviens pas d'autres opérations talentueuses. Toutes les opérations, qu'elles aient été menées avec ou sans talent, ont consommé d'énormes ressources humaines.

Prendre à tout prix ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Prendre telle hauteur, telle ville, pour le 7 novembre, pour le 1er mai… Et le lendemain, les perdre encore une fois… Il faut prendre Kiev pour telle fête, à tout prix ! À tout prix ! C'est une phrase extraordinaire ! Ça signifie à tout prix de la vie des soldats ! Même Okudjava[180], mon poète préféré, a écrit : « Il nous faut une victoire, une victoire pour tous, et on ne pensera pas au prix ! »

Des centaines de milliers sont morts pour Kiev et le lendemain nous avons rendu la ville aux Allemands[181]. Nous l'avions prise le 6 novembre, puis nous l'avons restituée pour la reprendre un peu plus tard. La chair, uniquement la chair. Victor Astafiev[182] l'a très bien dit : « Nous avons inondé les Allemands de notre propre sang. » Nous ne savions pas faire la guerre. La seule chose que nous étions capables de faire, c'était l'attaque frontale avec les hourras. Comme pendant la Première Guerre mondiale. Et souvenez-vous des fameux étaux allemands : nous n'étions pas capables d'en faire autant[183]. Quand nos troupes voulaient prendre une hauteur, tous les jours, on envoyait des lignes serrées d'infanterie. Sans préparation d'artillerie, sans chars, sans essayer d'écraser les feux adverses. Avant, on faisait une « reconnaissance de combat »… Vous savez ce que ça voulait dire dans notre armée ? On envoyait à la mort un bataillon, de *strafniki*[184] ou pas d'ailleurs, afin d'identifier les plans de feu de l'ennemi.

La première fois que j'ai vu Katioucha[185] au travail, notre division devait commencer une offensive. La batterie de Katioucha, qui se trouvait à 4 kilomètres de distance, devait déblayer la voie. J'ai vu la frappe mortelle de cette batterie qui a atteint… notre division. Aucune liaison, aucune correction du feu. Tout le monde s'en foutait. Une division de plus, une division de moins… Staline a éliminé, en deux ans, 1937-1938, 800 chefs de l'armée[186]. En quatre ans de guerre, trois fois moins de chefs sont tombés !

Nous n'avions donc pas de grands capitaines. Mais nous avions beaucoup de patriotes. La très grande masse des soldats et des officiers était patriote. Ils

brûlaient d’être envoyés en première ligne. Il ne faut pas négliger ça non plus. Ils se battaient pour la patrie. Oui, il y a eu des Soviétiques qui se sont retrouvés aux côtés de l’ennemi, mais l’immense majorité était patriote.

Q. Vanchenkin, que vous connaissez, estime que l’Armée rouge n’a pas du tout été préparée à la guerre, mais qu’en même temps elle était préparée à la guerre. Je vous cite ses mots et vous me dites si vous êtes d’accord avec ce paradoxe.

« Pourquoi avons-nous réussi à tenir tête ? Nous avons réussi parce que nous avons été préparés à cette guerre. Nous avons été habitués à négliger nos besoins, nos désirs, nos souhaits, à ne rien ressentir face à nos propres malheurs. Nous recevions cette réalité comme quelque chose de normal. Le système et le pouvoir nous ont préparés au pire du pire ; nous ignorions la peur et nous ne réfléchissions pas ; on affirmait partout que tout allait bien, que nous allions tous mourir dans la lutte comme un seul homme – ce slogan de kamikaze, c’était notre slogan le plus cher.

Nous avons été voués à la victoire, mais à un coût humain monstrueux, plusieurs fois supérieur à celui des vaincus.

L’Europe s’est effondrée sous la botte allemande. L’Europe a manqué de caractère pour défendre sa propre vie. Par exemple, en France, il y a eu le mouvement de la Résistance. Mais la vie des Français était trop belle pour qu’ils soient prêts à mourir pour elle, pour que tout le monde meure comme une seule personne. Mais nous, nous avons été préparés à tous les malheurs. Rien ne pouvait nous casser, nous vaincre. Nous avions l’habitude d’une vie qui oscillait entre le mauvais et le pire. Ainsi nous étions prêts pour l’autosacrifice. Même avant la guerre, la famine était une norme pour nous. Notre horrible niveau de vie était une norme pour nous. Deux ans de camps pour cinq minutes de retard au travail – c’était la réalité de notre vie quotidienne. La chasse aux paysans, la politique de *raskoulatchevanié* (dékoulakisation[187]). Les déportations de peuples. Les purges. Le goulag. Le convoi. Les chiens. Tout ça était en nous. Nous avons été programmés pour une surtension mortelle de nos forces. Nous avons été capables de gagner la guerre, nous étions prêts à survivre et à surmonter des souffrances et des privations inhumaines. Nous étions prêts à nous traiter nous-mêmes d’une manière inhumaine. Ainsi, nous étions plus prêts pour la guerre que n’importe quelle autre nation. »

R. Oui, je connais ces mots de Vanchenkin. Son paradoxe est si juste…

Q. L’armée soviétique n’a-t-elle tout de même pas appris à faire la guerre, à mener à bien des opérations, tout au moins en 1944 ?

R. Non, nous n’avons jamais appris. Nous avons gagné la guerre sans apprendre à faire la guerre. Bien sûr, nous avons emprunté certaines choses aux Allemands, comme l’enveloppement. C’était le cas à Stalingrad, par exemple. Mais vraiment faire la guerre, ça, nous n’avons jamais appris.

En ce qui concerne la guerre contre les Finlandais, c’était catastrophique jusqu’à la fin. Les Finlandais n’avaient pas d’armes, pas du tout. Notre armement était dix fois plus performant, mais néanmoins nous étions très mauvais. Ils avaient des fusils de l’armée tsariste. Pas d’aviation, pas de chars, si je ne me trompe pas[188].

Q. Avez-vous vu des unités de barrage ?

R. Non, je n’en ai jamais croisé. Je ne savais même pas que ça existait[189]. J’ai appris l’existence de ces unités juste après la guerre. Sur le front finlandais, elles n’étaient pas présentes. Il n’y avait pas d’offensives. La guerre offensive, c’était celle de l’hiver 1939-1940. Appréciez la sagesse de notre commandement qui mettait en ligne des marins habillés en noir. C’était en hiver ! Excellente cible ! J’ai vu de mes propres yeux les cadavres de ces soldats.

Q. Vous éprouviez de la haine contre les Finlandais ?

R. Contre les Finlandais, aucune. Et c’est pareil pour tous les hommes qui se sont battus sur le front de Leningrad. Pas de haine antifinlandaise. Mais contre les Allemands, oh oui, il y avait de la haine. Mais pas au début de la guerre. Ça n’est venu que progressivement. À l’école, tous les garçons étaient amoureux de notre prof d’allemand, Tamara Lindener, une femme elle-même d’origine allemande. Elle était très belle, très sexy. Tous les garçons s’efforçaient de bien travailler et je me rappelle jusqu’à aujourd’hui des vers de Heine, que j’ai appris chez Tamara Lindener. Quand la guerre a éclaté, quand la propagande antiallemande la plus grossière nous a envahis, ma première pensée a été : Que va-t-il arriver à Tamara Lindener ? Mais ce genre de sentiment a disparu et, à la fin, même la langue allemande m’irritait.

Q. Mais j’imagine qu’il y avait des brutalités voire des atrocités de la part des Finlandais. Un vétéran m’a raconté, c’était au stalag 326, comment un Allemand jeta une miche de pain dans la foule des prisonniers, et comment, quand les prisonniers commencèrent à se battre pour le pain, il envoya une grenade dans la foule, juste pour s’amuser.

R. Parfois, les soldats finlandais, pour s’amuser eux aussi, nous balançaient des conserves en passant près des barbelés. Certains prisonniers se jetaient dessus comme des animaux affamés. Je ne sais pas pourquoi, mais généralement c’étaient des Ouzbeks. Je leur ai demandé de ne pas le faire, pour ne pas s’humilier, mais ils ne m’écoutaient pas. Je n’ai été prisonnier que vingt-sept jours et ça se passait après la capitulation. Peut-être les Finlandais se montraient-ils alors plus prudents.

Un jour, les Finlandais nous ont mis à décharger des wagons de charbon. Le travail n’était pas difficile, mais je tentais de persuader mes camarades d’exiger de recevoir au moins du pain en retour. Et je les poussais à interrompre le travail. C’était après la capitulation, et l’idée de travailler pour l’ennemi ne me réconfortait pas. D’abord, ils ont refusé, mais finalement ils nous ont accordé une caisse de galettes. Nous étions quinze personnes et ces galettes auraient suffi pendant quelques jours. Mais le camp était plein de mouchards et finalement les Finlandais ont appris qui était l’instigateur du sabotage. Pour me punir, ils m’ont laissé sous le soleil avec un poids de 2 *pouds* (32 kilos à peu près) sur les épaules. Je ne sais pas combien de temps je suis resté ainsi, mais finalement j’ai perdu conscience et je me suis effondré.

La troisième chose que je peux évoquer, c’est que j’ai reçu quelques coups pendant les interrogatoires. C’est tout. Notre justice à nous était bien plus atroce et sommaire… Après l’armistice, les Finlandais nous ont transportés dans la péninsule de Hanko. Nous y avons exercé notre justice sur les *starosty* des camps. Six marins balançaient les types en l’air et les laissaient tomber par terre jusqu’à ce que mort s’ensuive.

Q. Étiez-vous plus sévèrement traité parce que les Finlandais savaient que vous étiez juif ?

R. Non, j’ai été traité comme les autres.

Q. Quel impact la guerre a-t-elle laissé sur vous ?

R. J’ai perdu des cousins et des cousines à Odessa. Mais, sur un plan plus général, la guerre m’a profondément changé. En tant que Juif, pendant toute ma vie d’avant guerre et même après, j’ai eu un complexe d’infériorité. Au front, je voulais montrer à tout le monde que les Juifs peuvent bien se battre. Et je pense que j’ai réussi. J’ai eu de la chance. Je n’ai jamais été blessé, pas de commotion non plus, j’ai pu terminer mes études, l’université, et toute ma vie j’ai exercé le métier que j’aimais. Outre le cinéma, je faisais aussi de la sculpture, j’écrivais un peu. Je pense que j’ai eu une vie heureuse. La guerre ne m’a pas rendu amer.

Bien qu'une partie de ma santé ait été perdue au front et en captivité, je pense que j'ai eu de la chance. Mais, pour beaucoup d'anciens combattants, le retour à la vie civile a été très dur. Par exemple, mon ami Liochka Poltanov travaillait à l'usine le jour, et le soir il réparait des chaussures pour gagner mieux sa vie. En même temps, sa femme Tamara lui lisait ses cours à haute voix, afin qu'il réussisse. Ensuite, il a fait des études et finalement une carrière dans la police.

Après mon retour dans ma patrie, j'ai passé plus de quatre mois dans un camp de filtration du Smersh[190]. Entre les interrogatoires, je travaillais dans les mines. Et là aussi, je voulais prouver à tout le monde que les Juifs sont capables d'un travail dur. Ça a duré quatre mois car les témoignages me concernant étaient contradictoires, avec, d'un côté, ceux d'Ibragim Bariev et, de l'autre, de Sachka Volokhin (qui travaillait aussi dans les mines, mais dans le Donbass). C'était très difficile, avec le peu de nourriture qu'ils nous donnaient, avec ces interrogatoires nocturnes, ce travail très lourd. Je demandais à l'*osobiste* : « Pourquoi vous ne me laissez pas partir ? » Il me disait : « Nous attendons la réponse de votre commandant, Volokhin. »

Ces gens qui travaillaient dans les mines subissaient un vrai servage. Ils n'avaient pas le droit de bouger, d'occuper un autre emploi. Je ne parle pas des prisonniers des camps de filtration, mais des mineurs ordinaires.

Le Smersh avait tous les dossiers finlandais. Selon l'accord d'armistice, ils devaient tout leur remettre. Ils savaient bien qui était Ibragim, comment je m'étais comporté dans le camp, ce que j'avais dit durant les interrogatoires avec les Finlandais, etc. Néanmoins ils attendaient la confirmation, parce qu'ils n'étaient pas sûrs que ces documents finlandais n'aient pas été truqués.

Ces *osobisty* étaient très marrants. Ils étaient tous *neobstrelennié*[191]. Quand je leur racontais comment nous mangions les écorces de bouleau, ils se rassemblaient autour de moi, excités, et faisaient des commentaires. Ils m'expliquaient par exemple qu'il y avait un film, intitulé *Mars-avril*, où des comédiens mangeaient aussi de l'écorce de bouleau. Mais c'était de l'écorce bouillie. Mon *osobiste* était si heureux de me dire qu'il avait lui-même participé à cette opération de renseignement cinématographique ! J'ai été obligé de décevoir les *osobisty* en leur révélant que je connaissais ce film et qu'il n'avait rien à voir avec la réalité. C'était une vraie comédie. Tous, y compris le lieutenant-colonel, étaient rassemblés autour de moi et m'écoutaient bouche bée. Je voulais partir, le lendemain je commençais le travail à six heures du matin, mais ils ne voulaient pas. Ils me suppliaient de leur donner encore des détails.

C’était une vraie comédie. C’étaient des militaires *neobstrelennyi*, pour qui tout ça était une vraie révélation.

J’ai travaillé encore un an et demi dans ces mines, car on ne me laissait pas partir. J’habitais dans une maison déjà occupée par une famille. Le mari était le cocher du commandant de tous les camps de la région. Pendant la guerre, il travaillait dans une usine d’aviation, et il me racontait que lorsqu’une pièce composite délicate n’entrait pas où elle devait, il la corrigeait à la massette. Vous pouvez imaginer comment ces avions volaient ?

Après, j’ai croisé Ibragim dans ces mines. Ils l’avaient relâché. J’ai failli le tuer. J’avais une hache et je l’ai poursuivi avec. Les autres m’ont arrêté. C’était au fond. Ma lampe ne fonctionnait pas et je ne voyais pas bien. Il a réussi à s’enfuir.

Q. Mais le Smersh savait qu’il vous avait dénoncé ?!

R. Bien sûr. Mais ils s’en foutaient. Il n’a pas révélé de secrets d’État, il a juste révélé les identités de ses camarades. Et ça, pour l’État, ce n’était rien. Il a dénoncé un soldat, rien de plus. Je comprends que ce soit difficile, pour un lecteur français, de comprendre cette situation, car en France les prisonniers ont été accueillis avec des fleurs. Nous, nous avons été accueillis par le portail du camp de filtration largement ouvert.

Q. Les *politruki*[192] ?

R. Je n’en ai pas connu. Dieu a eu la grâce de me garder loin d’eux. Nous, les éclaireurs, nous n’avions pas de *politruki*. J’imagine qu’il y en avait dans la division, mais pas dans notre compagnie. En revanche, il y avait des mouchards partout. Par exemple, quand nous étions dans ce camp en Finlande, j’ai dit à mes camarades : « Les gars, savez-vous qu’après ce barbelé nous allons nous retrouver derrière un autre barbelé, le nôtre ? » Le Smersh m’a demandé si j’avais prononcé cette phrase…

Q. Les armes des Finlandais ?

R. Ils avaient une mitraillette à eux, la Suomi, de 9 mm, qui était bien meilleure que les nôtres. Et un excellent fusil de sniper. Ces snipers – les « coucous » – nous posaient un problème. En tant qu’éclaireurs parachutistes, nous n’avions pas de casque. Nous en tirions un sentiment de vanité, de supériorité. Mais, en réalité, ça nous fragilisait. Comme le jour où j’ai participé à une patrouille avec Micha Dadonov et Sachka Gratchev. Sachka était un Moscovite, un *priblatnionyi*[193] qui détestait tout le monde. Une vraie racaille

moscovite. Nous étions à la lisière de la forêt, où nos soldats étaient retranchés. Ils portaient tous le casque. Ils nous ont avertis que le coin était infesté de coucous. La patrouille de tête avançait toujours 600 à 800 mètres devant le groupe des éclaireurs. Les snipers finlandais balayaient tout cet espace. Ils tiraient, puis enfourchaient des vélos et disparaissaient. Tout à coup, j'ai entendu des cris : « Infirmier ! Infirmier ! » – Sachka Gratchev était blessé à la main. Sa demande était étrange car nous n'avions pas d'infirmier… Je lui ai fait un pansement mais j'ai dû y ajouter mes propres paquets de gaze car le sang inondait tout. Sachka a beaucoup apprécié ce geste. À ce moment-là, le gros du groupe est arrivé. Le lieutenant Nikolaï Korneev a proposé à Gratchev de continuer comme ça. « La blessure n'est pas méchante et, en plus, la médaille est garantie », lui a-t-il dit. « Allez vous faire foutre ! » a répondu Sachka. Et il est retourné à l'arrière.

Il a eu de la chance. Une autre fois, alors que j'étais en patrouille avec Micha Dadonov et Nikolaï Korneev, un éclat de mine a touché le sac à grenades de Micha. Une grenade a explosé et a presque coupé Micha en deux. Il est resté conscient et a demandé à Korneev de lui donner le coup de grâce. Korneev l'a fait. C'est l'unique fois où j'ai vu ça. Micha avait demandé la seule chose sensée. Lorsqu'on circulait sur les arrières de l'ennemi, il n'y avait aucun secours à attendre. Une blessure grave valait condamnation à mort.

Oui, je termine sur Gratchev. Un jour, après la guerre, je l'ai croisé. Il était très heureux de me revoir. Il m'a dit qu'il n'avait jamais été à l'aise avec les autres et qu'il n'aimait aller en patrouille qu'avec moi. Voilà, mon rêve de Juif s'était réalisé – un antisémite voulait aller en mission avec un Juif. Mais je dois dire que Gratchev a été le seul à me faire sentir ma différence. Il m'a aussi raconté qu'il avait été envoyé dans un *strafbat* – il était très violent, il exécutait les prisonniers finlandais. Plus tard, dans les années 1960, je l'ai encore revu. Il buvait beaucoup.

Une fois, au cours d'une mission, nous avons trouvé des vélos près d'une isba, des vélos de coucous. Nous les avons piqués, nous avons commencé à nous balader avec, à faire la course. Comme des enfants insouciants. De la colline la plus proche, un coucou a commencé à nous tirer dessus. Nous nous sommes littéralement propulsés dans un épais massif d'orties.

Q. Votre jugement sur les différents soldats que vous avez croisés ?

R. Les Finlandais étaient très bons. Pourtant, leur ravitaillement était encore plus mauvais que le nôtre. Ils défendaient leur petit pays avec vaillance. Le

soldat allemand, lui, était un détail dans une grande machine de guerre qui fonctionnait très bien. Chez eux aussi, l'idéologie avait une grande influence sur certains esprits. De notre côté, tous ont été bons, surtout les Russes, les Ukrainiens, les Géorgiens, sauf les soldats des pays d'Asie centrale mais il y a eu pas mal d'exceptions. Les Tatars ont été de bons guerriers dans les deux armées – vous savez qu'il y avait des bataillons tatars[194] chez les Allemands. Mais, encore une fois, le courage, l'exploit, c'est aussi une affaire individuelle. Par exemple, vous savez ce qu'a fait Iossif Abramovitch Rapoport[195] ? Il a attiré le feu sur lui pour que les Allemands dévoilent l'emplacement de leurs armes. Il a perdu un œil. Grièvement blessé, il s'est enfui de l'hôpital pour retourner sur le champ de bataille. Il a été trois fois présenté pour la médaille de Héros de l'Union soviétique. Mais on ne la lui a jamais donnée.

Le type dans lequel se rangeait le « soldat soviétique » dépendait aussi de son origine sociale. Les enfants des ex-koulaks, par exemple, avaient une attitude particulière vis-à-vis de la guerre et de la patrie. Les kolkhoziens aussi. Ces gens-là ne restaient pas parmi les éclaireurs. Moi, j'ai été un soldat zombie[196]. Ex-octobriste[197], ex-pionnier, un *komsomolets*, un vrai soldat soviétique. Notre commandant me demandait toujours : « Pourquoi brûles-tu d'aller en mission chez l'ennemi ? Pourquoi es-tu toujours volontaire ? »

Q. Pourquoi vous battiez-vous ?

R. Pour l'URSS bien sûr. C'est beaucoup plus tard en lisant Herzen[198] – « Aimer la patrie ne veut pas dire aimer l'État » – que j'ai changé mes idées là-dessus…

Q. Je trouve que la phrase de Pouchkine, dans une lettre à Viazemski, est aussi très juste : « Moi, bien sûr, je méprise ma patrie, de la tête aux pieds – mais je suis toujours fâché quand un étranger partage ce sentiment avec moi. »

R. [*Il rit assez longtemps.*] La patrie, c'est la patrie, ce sont tes racines. Et l'État, c'est le gouvernement, le pouvoir, à l'époque desquels tu es né et avec lesquels tu vis. Je me souviens que, parmi nos gardes finlandais, il y avait un Suédois qui avait compris que j'étais juif. Il m'a donné ce conseil : « Pars en Suède, là-bas il y a une grande communauté juive. »

Je lui ai rétorqué que ce que je voulais, c'était retourner en URSS. Je me sentais soviétique à cent pour cent. Pas du tout juif. J'ignorais tout d'une quelconque « communauté juive ».

Q. C'est assez curieux car, d'un côté, vous dites que vous vouliez prouver à

tout le monde que les Juifs savent faire la guerre, travailler physiquement, etc. C’est donc que vous vous sentiez tout de même juif ? Ça me rappelle un mot du critique littéraire Marcel Reich-Ranicki. C’est un Juif, né en Pologne et qui a grandi en Allemagne. Pendant la guerre, il était interprète dans le ghetto de Varsovie. Il a réussi à s’enfuir avec sa femme. Complètement germanophone, il est devenu un très grand critique littéraire avec une énorme influence en Allemagne. Un jour, le futur prix Nobel Günther Grass, lui-même originaire de Dantzig, lui demande : « En fait, vous êtes quoi ? Polonais, allemand, ou bien quoi ? » Reich-Ranicki lui a répondu : « Je suis à demi polonais, à demi allemand, et complètement juif. »

R. [*Il rit beaucoup*.] Pas mal… Alors, je peux dire que j’étais à demi juif, à demi russe, et à part entière Homo Sovieticus. Je ne parlais pas l’hébreu, je ne venais pas d’une famille religieuse. Soit zombie, soit élevé comme ça, mais j’ai été à cent pour cent Homo Sovieticus. Peut-être qu’entrait à quatre-vingts pour cent dans ce choix cette langue magnifique qu’est le russe.

Parce que je suis juif, l’antisémitisme m’accompagnait tout le temps. À toutes les périodes de ma vie. C’est inévitable. Le Juif et l’antisémite forment un couple inséparable. Mes amis ne peuvent pas le comprendre. Beaucoup ignorent, par exemple, le cinquième paragraphe. Vous savez, dans tous les documents soviétiques il y avait d’abord le nom, le sexe, la date de naissance, le lieu de naissance, et à la fin, le cinquième paragraphe – la nationalité. Et ce cinquième paragraphe était un stigmate.

J’avais tout le temps ce complexe. Dès le début de mon service dans l’armée. Et puis dans les mines – prouver à tout le monde que les Juifs peuvent travailler aussi bien (ou aussi mal) que les autres. Ensuite, le fait d’avoir été en captivité, que l’on m’ait refusé d’entrer au Parti, refusé de me laisser vivre et travailler à Moscou à la fin des études, tout ça s’est cristallisé en complexe d’infériorité.

Néanmoins, je n’ai jamais pensé à quitter ce pays et à émigrer en Israël. Parce que la Russie est ma patrie.

Notes

161. L’institution des cantonistes faisait partie intégrante du système de servage qui a régné dans la Russie d’avant Alexandre II. Une partie des enfants de soldats tués en service, de familles appartenant à des sectes religieuses, de nationalistes polonais, de Tziganes et de Juifs, étaient enlevés pour devenir des sortes de serfs de l’armée. Il y avait des quotas par catégories : pour les Juifs, 1 enfant sur 100 chaque année et, pour les chrétiens, 7 sur 1 000 tous les deux ans. Les

enfants juifs étaient recrutés à l'âge de 12 ans. Ils fréquentaient d'abord une école militaire spéciale, puis servaient vingt-cinq ans. Après cette période, ils recevaient une terre en pleine propriété, échappant ainsi au servage, eux et leurs descendants. Le cantonisme était aussi un moyen de christianiser les Juifs. Avec leur accord, on les baptisait et on leur donnait des patronymes à consonance slave.
162. Le régiment Volynski joue un rôle de premier plan dans la révolution de février 1917. Dans la nuit du 26 au 27 février (11-12 mars), les soldats refusent de sortir de leurs casernes pour tirer, comme la veille, sur les ouvriers qui manifestent. Ils assassinent leur chef, le capitaine Lachkevitch, marquant ainsi un point de non-retour. Puis ils s'en vont exécuter ou emprisonner les officiers des autres régiments de la garnison de Petrograd, obligeant par là même les soldats de ces régiments à s'allier à eux. Les soldats et sous-officiers du Volynski fraternisent ensuite avec la foule et gagnent, musique en tête, le palais d'Hiver. Quelques minutes plus tard, la foule silencieuse voit descendre lentement le pavillon impérial puis monter le drapeau rouge. Le règne des Romanov est terminé.
163. Voir p. 8.
164. La forteresse de Brest, sur le Boug, est située à la frontière germano-soviétique. Attaquée le 22 juin 1941, elle résiste pendant neuf jours à de furieux assauts menés par un ennemi trois fois plus nombreux et doté d'une énorme puissance de feu. À la fin des combats, les Allemands comptent dans leurs rangs 500 morts et 1 000 blessés. Inconnu des Soviétiques jusqu'en 1956, ce fait d'armes tranche sur la débandade des armées rouges de Biélorussie et des pays baltes. La péninsule de Hanko, au sud-ouest de la Finlande, abrite une base navale que les Finlandais durent céder aux Soviétiques après la guerre d'hiver 1939-1940. En juillet 1941, les Finlandais tentèrent de reprendre leur bien mais se heurtèrent à une résistance intraitable. Les derniers défenseurs soviétiques évacueront, en bon ordre, en décembre 1941.
165. C'est dans la capitale de cette petite république, à Izhvesk, qu'est située l'IZMASH, la grande usine d'armes automatiques d'où sortiront, après guerre, les célèbres fusils d'assaut Kalachnikov.
166. Constantin Iakovlevitch Vanchenkin, né en 1925, sergent parachutiste de la Garde durant la Grande Guerre patriotique, poète, auteur de chansons très populaires dans les années 1960-1970. Vit à Moscou. A écrit d'intéressants petits récits de guerre, *Kotovnost k byloi voyne*, dont est tiré l'extrait cité p. 200.
167. L'armée soviétique n'a tenté qu'une grande opération aéroportée durant la guerre, en septembre 1943, à Boukrine, dans le cadre de la bataille pour franchir le Dniepr. Le fiasco fut si retentissant que Staline interdit ce genre d'assaut. Jusqu'à la fin de la guerre, à quelques coups de main près, les paras soviétiques ont dès lors été utilisés comme une infanterie d'élite.
168. Cette remarque est curieuse et ne cadre pas avec les caractéristiques de l'Armée rouge en 1943, et des unités parachutistes en particulier. L'infanterie soviétique était en effet abondamment dotée de « mitraillettes », c'est-à-dire de pistolets-mitrailleurs à tir rapide. Le PPSh-41 Shpagin et, plus tard, le Sudaev PPS-1943, étaient des machines si excellentes que les Allemands les recherchaient avidement pour leur propre usage.
169. Il y a de quoi s'étonner. Le commandement soviétique pouvait-il vraiment croire aux sympathies des Caréliens annexés brutalement en mars 1940 après cinq mois de combats violents ? Plus du cinquième de la population devenue soviétique a été arrêté par le NKVD en 1940-1941, déporté, et les exécutions ont été nombreuses.
170. Un des noms pour désigner un agent du NKVD. Le mot provient de l'adjectif *osobyi* (« spécial »).
171. Cette distinction n'est pas spécifiquement militaire à l'origine. Elle a été créée en 1934 pour honorer les pilotes d'aviation qui secoururent le vapeur *Cheliuskin* en perdition sur les glaces de la mer de Choukchi. Le titre devient la plus haute distinction militaire durant la Grande Guerre patriotique. 11 635 hommes et femmes seront faits Héros de l'Union soviétique durant le conflit.

172. David Abramovitch Dragounski s'est battu comme tankiste quasiment du premier au dernier jour de la guerre. Il finit le conflit comme général, commandant la 55e brigade blindée de la Garde. Il s'est particulièrement distingué durant les opérations Zhitomir-Berditchev (janvier 1944), Vistule-Oder (janvier-février 1945) et durant la bataille de Berlin. Plusieurs fois blessé, il est fait Héros de l'Union soviétique en septembre 1944 puis en mai 1945 à Berlin. Des 145 Juifs Héros de l'Union soviétique, il est le seul à avoir reçu deux fois cette distinction. Dans les années 1970, il exprimera des doutes sur sa judéité et participera à plusieurs réunions de « contre-propagande sioniste » organisées par le régime soviétique.
173. Le citron, nom affectueux donné à la grenade défensive soviétique.
174. Le *shtabnik* (de *shtab*, « état-major ») est l'officier d'état-major, celui qui ne voit pas le front et qui a des filles autour de lui. Il est à la fois envié et méprisé par les *frontoviki*, ceux du front.
175. Deux divisions de tirailleurs font, même à effectifs réduits, au moins 12 000 hommes. Ce qui est évidemment incompatible avec la détention dans une grange. Les deux divisions en question appartiennent à la 32e armée et ont été encerclées le 9 août 1944 à l'est d'Ilomantsi, interrompant net l'offensive mollement menée, il est vrai, par les Soviétiques. C'est une nouvelle humiliation pour l'Armée rouge qui a encore une fois sous-estimé son petit adversaire.
176. Ces questions en apparence curieuses sont typiques des interrogatoires « socio-politiques » menés systématiquement par les services allemands du FHO, le service de renseignements de l'armée de terre à l'Est, et par ses alliés finlandais. L'objectif est de parvenir, grâce à une poussière de micro-informations, à dresser un tableau du niveau de vie et du moral des arrières soviétiques.
177. En juillet 1944, une série d'offensives soviétiques est contenue par l'armée finlandaise, qui en sort néanmoins épuisée. Mais c'est la reconquête des pays baltes par les Soviets – l'isolant de l'Allemagne qui lui fournit un soutien économique et militaire énorme – qui amène Helsinki à reconnaître sa défaite. Des contacts pris à Stockholm débouchent, le 29 août 1944, sur l'acceptation de négociations d'armistice par Staline mais à la condition expresse que toutes les troupes allemandes aient évacué la Finlande avant le 15 septembre. En cas de refus allemand, les Finlandais devront interner eux-mêmes leurs ex-camarades de combat. Le 19 septembre, l'armistice est signé à Moscou. Depuis quinze jours déjà, les 60 000 soldats allemands de la 20e armée de montagne font retraite au-delà du cercle arctique en direction de la Norvège. En janvier 1945, le territoire finlandais est presque entièrement libre de la présence allemande.
178. Le *pridourok*, c'est, littéralement, le niais. Dans l'argot des déportés et des soldats, le mot désigne les détenus qui occupaient les bonnes places comme cuisiniers, comptables, magasiniers, etc. Pour *dokhodiagi*, voir note 4 p. 112. Le *blatnoï* (*blatnyé* au pluriel) désigne un homme qui appartient au monde criminel.
179. La bataille de Koursk (5-17 juillet 1943) est une grande victoire défensive soviétique, qui prive définitivement les Allemands de l'initiative. Dans cette offensive, l'armée allemande a pourtant jeté ce qu'elle avait de meilleur en hommes et en armes. C'est la première fois qu'en été une offensive germanique est suspendue sans avoir obtenu le moindre résultat. À la suite de leur victoire, les Soviétiques ne cesseront plus d'avancer vers l'ouest.
180. Boulat Okudjava est un auteur-compositeur-interprète soviétique né à Moscou le 9 mai 1924 et mort à Paris le 12 juin 1997. Considéré comme l'un des plus importants chanteurs en langue russe avec Vladimir Vyssotski, son œuvre exprime l'horreur de la guerre, l'observation acide de la société soviétique et les amours malheureuses. On le surnomme parfois le « Brassens soviétique ». Il est également l'auteur de plusieurs romans.
181. Staline a en effet demandé au maréchal Joukov de prendre Kiev pour le 7 novembre 1943, date anniversaire de la révolution d'Octobre. La ville est prise le 6 et, contrairement à ce que dit M. Volynets, les Allemands n'y reviendront jamais. Par ailleurs, la prise de Kiev n'a pas coûté des centaines de milliers de victimes soviétiques, mais des milliers. Enfin, la prise de Kiev est

l’aboutissement d’une manœuvre audacieuse et imaginative du général Vatoutine, contrairement, là aussi, à l’opinion de M. Volynets.
182. Victor Astafiev (1924-2001), écrivain russe, se porte volontaire pour le front en 1942. Son roman le plus important, *Prokliatyé i Oubityé* (« Les maudits et les morts »), est consacré à la Grande Guerre patriotique et au sort du soldat de l’Armée rouge.
183. Par étau, il faut comprendre *Kessel* (chaudron), le mot allemand pour « encerclement par enveloppement », spécialité germanique s’il en fut. Les Soviétiques ont pour leur part réussi un *Kessel* à Stalingrad et quelques autres, mineurs, en 1944 (Korsun-Schevchenkovski, opération Bagration).
184. Membre d’un *strafbat*, bataillon pénal. Voir note 1 p. 120.
185. « Katioucha » est le surnom donné par les soldats soviétiques aux célèbres lance-fusées multiples que les Allemands appelaient « orgues de Staline ». Peu précise en effet, c’était néanmoins une arme terrifiante qui saturait d’explosifs de vastes zones. Le bruit effroyable de ces projectiles avait par ailleurs un effet délétère puissant sur l’équilibre nerveux des soldats allemands les moins expérimentés.
186. Staline a considérablement affaibli l’Armée rouge durant les purges de 1937-1941. Cette vague de répression fait partie d’un ensemble plus vaste – la *Yezhovschina* – visant l’élite communiste du régime. Elle a entraîné la disparition de la majeure partie de l’encadrement supérieur : 3 maréchaux (Toukhatchevski, Yegorov, Blyukher) sur 55, 11 commissaires adjoints à la Défense sur 11, 14 commandants d’armée sur 16, 60 commandants de corps sur 67, 136 généraux de division sur 199, les deux-tiers des chefs de brigade et la moitié des commandants de régiments. Ainsi sont morts au goulag ou sous les balles du NKVD les chefs les plus expérimentés, les plus imaginatifs, ceux qui, au début des années 1930, avaient placé l’Armée rouge à l’avant-garde en matière de mécanisation.
187. Bien avant 1917, le koulak désigne un paysan ayant accédé à un certain niveau d’aisance. Mais le mot était employé plus comme un critère moral qu’économique, caractérisant alors un paysan qui commerçait et pratiquait l’usure. (« Koulak » signifie « poing » en russe : le koulak, avec son argent, tenait dans son poing toute la communauté villageoise.) À l’époque de la collectivisation, entre 1928 et 1932, les autorités soviétiques ont rencontré une forte résistance de la part des paysans. Tous les opposants ont été alors stigmatisés comme koulaks. Leurs terres et biens ont été expropriés et attachés aux kolkhozes. 1,8 million de paysans dits « koulaks » ont été déportés en Asie centrale et en Sibérie.
188. La petite armée finlandaise était bien équipée, à l’allemande, et possédait une petite mais excellente aviation et, il est vrai, peu de blindés. Le commandement et la troupe étaient remarquables, les lignes défensives bien pensées, le moral et la détermination jamais entamés. Sans l’appoint de 60 000 à 80 000 soldats allemands d’élite, la Finlande se serait néanmoins affaissée plus tôt.
189. Cette ignorance peut s’expliquer par la date tardive d’arrivée de M. Volynets au front, en juin 1944. Les bataillons de blocage n’étaient plus nécessaires, l’Armée rouge avançant partout. D’ailleurs, cette pratique a été officiellement abandonnée en août 1944.
190. Voir note p. 121.
191. Mot à mot : « ceux sur qui on n’a jamais tiré », c’est-à-dire les soldats non aguerris.
192. Voir note 2 p. 37.
193. Autre terme pour « semi-criminel ».
194. Les Allemands ont levé onze bataillons parmi les Tatars de la Volga, dont un a servi en France occupée. En outre, huit bataillons seront formés avec des Tatars de Crimée (prisonniers ou levés sur place), versés en bloc, en 1944, dans une unité SS. On estime à 50 000 le nombre de Tatars ayant porté l’uniforme allemand.
195. I. A. Rapoport (1912-1990), volontaire en 1941, blessé plusieurs fois. Son détachement est le premier à rencontrer une unité américaine, en Autriche, en avril 1945. Titulaire de l’Ordre de

Souvorov et de la *Legion of Merit*. Membre de l’Académie des sciences de l’URSS et prix Lénine pour ses importants travaux en génétique. Courageux sur les champs de bataille, Rapoport a livré sa plus dangereuse bataille contre le pseudo-scientifique stalinien Trophime Lyssenko, ce qui lui valut la disgrâce dans les années 1940 et 1950.

196. Le *zombie* désigne celui qui est complètement manipulé par la propagande.

197. L’octobriste est le très jeune membre de l’organisation politique qui couvre l’école primaire. Ces enfants portaient un badge à l’effigie de Lénine âgé de… 5 ans. Les pionniers encadraient les collégiens, les *komsomolets*, les lycéens et les jeunes travailleurs. Seule l’organisation des Komsomols n’était pas obligatoire.

198. Alexandre Herzen (1812-1870), écrivain, philosophe et essayiste politique russe.

8

Tariel Qoutateladzé

Un Géorgien sous uniforme allemand



Tariel Qoutateladzé, Estonie, 1941.

Né le 12 avril 1921. A enseigné toute sa vie l'architecture à l'École des beaux-arts de Tbilissi, en Géorgie. Ancien doyen de la faculté d'architecture. Vit à Tbilissi.

Mon père, Apollon Qoutateladzé, était peintre, ma mère médecin. Après le lycée, je suis parti à Moscou, où travaillait mon père. Je voulais y faire des études d'architecture. J'ai réussi les examens. Je suivais les cours depuis à peine un mois quand Vorochilov a lancé son fameux ordre : *Vsekh na front !* – « Tout

le monde sur le front ! » C’était en 1939. Tous les étudiants ont été appelés. Je suis revenu à Tbilissi pour dire au revoir à maman et je suis parti pour le service militaire. J’avais 18 ans. C’était la fin du printemps, le début de l’été. J’ai commencé le service à Kalinine, près de Moscou. On nous a entraînés deux mois. On a tiré au canon antichar de 45 mm. On nous préparait aussi à devenir officiers car il en manquait beaucoup. Ou, plus exactement, ceux qui étaient en poste avaient un niveau école primaire, pas plus. Un peu plus tard, quand je stationnais en Estonie, notre commandant, un Russe, avait fréquenté l’école deux ans seulement. Il n’était même pas capable de lire ! On m’a donc chargé de lire certaines choses et de donner aux soldats des rudiments d’instruction. Et puis on nous a envoyés au front – la guerre avec la Finlande était commencée[199]. Je me suis retrouvé dans l’artillerie antichar des sapeurs de la 90e division. J’ai passé deux semaines seulement au front – la guerre s’est terminée très vite.

Q. Les Finlandais avaient très peu de chars. À quoi servait donc votre unité antichar ?

R. Je n’en sais rien. Ils avaient surtout besoin de sapeurs, nous on était en plus, en quelque sorte. On était postés sur la ligne de la défense, mais on n’a pas pris part aux combats. Notre présence là-bas n’avait en effet guère de sens.

Q. Vous a-t-on expliqué pourquoi vous faisiez la guerre contre la Finlande ?

R. Oui : nous devions reprendre des territoires arrachés à la Russie. La frontière était très proche de Leningrad et le pouvoir soviétique voulait la repousser, ce qu’il a réussi à faire jusqu’à Vyborg. De là-bas, on nous a envoyés dans les pays baltes[200]. En Estonie, il y a eu quelques accrochages, mais rien d’important. L’armée estonienne ne pouvait opposer de résistance. Là encore, les *politruki* nous ont expliqué qu’il fallait reprendre des territoires russes. On était comme des moutons, sans volonté, sans raison… Grosso modo, nous, soldats, nous nous comportions comme des robots.

Q. Je voudrais revenir sur la question de la guerre contre la Finlande. L’Armée rouge a remporté une victoire très difficile dans cette guerre. L’avez-vous ressenti ?

R. Non. Nous avons tout de même réussi à reprendre beaucoup de territoire, donc je ne considère pas que cette guerre a été perdue. Dans l’armée régnait un sentiment de victoire justifié à mon avis. Après l’Estonie, on a été transférés en Lettonie. C’était environ deux mois après la fin de la guerre avec la Finlande. Notre tâche était de construire des points fortifiés. De ce fait, j’étais en contact

constant avec des paysans locaux. Je dormais même chez eux. Un jour, une voiture est venue me chercher avec un ordre de me présenter à l'état-major sans délai. Mon paysan m'a dit de ne pas y aller. Il disait que la guerre allait commencer, qu'il fallait éviter d'aller dans les états-majors. Je n'ai pas prêté attention à ses paroles. Je suis parti et, pendant la nuit, ont commencé les bombardements. C'était le 22 juin 1941. Le ciel était noir d'avions, on ne voyait et n'entendait que ça.

Les *politruki* nous ont apporté des éclaircissements marrants : ils disaient que notre armée attaquait les Allemands de l'autre côté, vers la Pologne, et que nos avant-gardes étaient presque arrivées à Berlin. N'importe quoi… [*Il rit.*]

En bref, la guerre était commencée. Quelques jours plus tard, nous étions déjà encerclés. Les *politruki* tentaient de nous remonter le moral en disant qu'il ne fallait pas se rendre, etc. N'importe quoi… [*Il rit.*] On était bombardés sans cesse et, très vite, ils nous ont fait prisonniers. C'était fin juin 1941. On s'est retrouvés dans un camp immense, très peu gardé. Une nuit, avec quelques Russes, nous avons décidé de nous enfuir. Ça a été facile. Ensuite, on marchait toutes les nuits et on dormait le jour. On marchait vers l'est. De longues colonnes de chars allemands passaient près de nous. C'était très impressionnant. On a réussi à se déguiser en paysans et on commençait à y croire quand, dans un village, des gens de l'*Eissarg* nous ont aperçus. L'*Eissarg*, c'était la police lettone que les Allemands venaient tout juste de créer[201]. Ils nous ont hélés. Nous ne pouvions pas répondre en letton. Ils ont compris qui nous étions. Ils ont tiré, les Allemands sont arrivés et nous voilà à nouveau prisonniers.

J'avais des cheveux frisés très noirs. Un Allemand me demande : « *Du bist ein Jude ?* » Je parlais un peu allemand mais je n'ai pas compris et j'ai machinalement répondu : « *Ja, ja.* » Un Letton s'en est alors mêlé et répétait en russe : « Toi, tu es un salaud de youpin ! » Je lui ai répondu : « Youpin toi-même ! Moi, je suis géorgien. » Les allemands m'ont demandé de baisser mon pantalon[202] et ils ont vérifié si j'étais juif.

Nous nous sommes retrouvés dans un camp encore une fois. C'était dans une ville qui s'appelait Mittava, dans un bâtiment construit pour l'exposition agricole. On était à peu près une dizaine de milliers de prisonniers. Un jour, je vois des officiers allemands qui jouent aux échecs. Je jette un coup d'œil sur l'échiquier, un joueur bouge une pièce et je lâche : « *Das ist nicht richtig*[203]. »

Ils ont été étonnés – un propos pareil proféré par un sous-homme. Ils m'ont dit

de m’approcher. Je leur ai expliqué quel mouvement il valait mieux faire. Finalement j’ai joué avec eux. J’ai joué contre tous à tour de rôle et j’ai gagné tous les matchs. Et puis, comme l’occasion s’est présentée, je leur ai dit que ma mère était allemande. J’avais des voisins allemands, qui portaient le nom de Tchakert, et je leur ai dit que ma mère s’appelait Tchakert. Ils m’ont dit : « Dans ce cas, on t’enverra dans les villages pour les travaux agricoles. »

Je devais choisir soixante-dix personnes. J’ai pris des Géorgiens, des Russes et des Ukrainiens et j’ai transmis une liste avec les noms. Après trois à quatre jours, ils nous ont appelés et nous ont embarqués dans un train. En arrivant, on s’est alignés sur le quai, comme des marchandises, comme des chevaux à vendre, et des paysans lettons venaient soupeser cette marchandise. Une femme s’est approchée de moi. Elle était habillée tout en noir et m’a posé une question sur mon métier. Je lui ai répondu que j’étais *kolkhoznik*. Elle m’a demandé de lui montrer mes mains. En les regardant, elle a souri et m’a dit qu’elle avait besoin de deux hommes. Elle m’a choisi avec un gars de Leningrad, Nikolaï, un brave garçon. En trois, quatre mois, j’ai repris la forme – je mangeais avec les paysans, on partageait une nourriture abondante autour de la même table, je dormais chez elle, je me baignais, j’avais des vêtements propres, bref des conditions très bonnes. Le mari de cette femme avait été tué par les nôtres. Quand nous avons reculé, il a hissé le drapeau letton, ils l’ont abattu. Elle avait un petit garçon. Plus tard, après la guerre, j’ai reçu une lettre de ce garçon. C’était une très brave femme. Elle me traitait très bien, me donnait des tâches faciles. Un officier de l’*Eissarg* me semblait amoureux de cette jeune veuve. Je ne sais pas pourquoi il est devenu jaloux, mais il a tout fait pour me renvoyer au camp. Elle ne voulait pas me laisser partir, me défendait farouchement, mais sans succès. Finalement elle m’a donné beaucoup de nourriture et on m’a réexpédié au camp. En voyant les victuailles, des Géorgiens m’ont entouré et je leur ai tout donné. Puis je suis tombé malade du typhus. J’ai passé à peu près trois mois au lit et j’ai guéri. J’étais très costaud et mon jeune organisme a réussi à se remettre sans aucune aide médicale.

Q. Mais pour les Allemands, vous étiez un *Volksdeutsche*[204] n’est-ce pas ? Pourquoi vous ont-ils renvoyé au camp et vous ont-ils refusé l’aide médicale ?

R. Quel *Volksdeutsche* ?! Tu parles ! Parce que je leur ai menti une fois ? Tout le monde se vendait comme ça, en se disant *Volksdeutsche*. Mais ils ne nous croyaient pas !

Un jour, j’entends que des gens sont arrivés de Berlin pour faire une liste des

Caucasiens, Géorgiens, Arméniens, ceux du Caucase du Nord[205], etc. Après nous avoir identifiés, ils nous ont rassemblés et envoyés en Allemagne, dans la ville de Lückenwald. C'était en 1942. Je ne me souviens pas du mois. En arrivant là-bas, je vois des Géorgiens, l'air très frais. On voyait qu'ils mangeaient bien. Et puis j'ai rencontré Guivi Gabliani[206]. La sœur de Guivi Gabliani, Etherie, fréquentait la même école que moi. Je la connaissais très bien. Guivi était aussi dans mon école, mais il était plus âgé que moi. Son père avait été arrêté et fusillé en 1937. Ça a énormément pesé dans sa décision. Guivi était habillé en officier allemand. Il m'a demandé si j'étais le fils d'Apollon. Il m'a expliqué qu'il était en train de former une armée géorgienne, censée entrer en Géorgie et la libérer des bolcheviks. Il a souligné que ce ne serait pas comme en Ukraine, où les Allemands sont entrés et ont tout gâché. Il m'a assuré que les Allemands n'entreraient pas en Géorgie. Seulement des unités géorgiennes. Comment pouvais-je lui dire non[207] ?

Me voilà enrôlé dans l'unité Bergmann[208], à Mittenwald, en Bavière. On nous a entraînés pendant deux ou trois mois. Un entraînement d'infanterie très complet[209].

Q. Vous pouvez comparer les deux types d'entraînement, celui de l'Armée rouge et celui de l'armée allemande ?

R. Rien à voir… L'entraînement allemand était bien meilleur. *Idem* pour les armes, au moins celles des fantassins. C'était l'époque de la grande offensive vers le Caucase. On a été mobilisés nous aussi. Nous sommes partis par un train de voyageurs, pas dans un wagon à bestiaux. Les officiers allemands nous traitaient très bien. On ne peut pas comparer les relations que nous avions avec eux à celles que nous avions avec les officiers de l'Armée rouge. Dans leur grande majorité, c'étaient des gens avec un niveau d'éducation très élevé, et, chose intéressante, ils avaient des sentiments mitigés vis-à-vis de Hitler[210]. En plus, ils ne voulaient pas faire la guerre.

Nous sommes arrivés à Mozdok. J'étais dans le premier bataillon. Nous avons campé au bord du Terek. Le 5e bataillon a connu des combats violents sur ce fleuve. Nos sous-officiers étaient allemands. Notre chef était un certain Brandt – il portait le même nom que l'ex-chancelier, Willy Brandt. C'était un homme très bienveillant. L'Armée rouge a mis devant nous une unité d'Arméniens.

Q. C'est bizarre… Ils savaient vraiment que, devant, c'étaient des Géorgiens ?

R. Je ne peux pas le dire avec certitude, mais je pense que oui[211]. Ils ont

capturé un des nôtres et l'ont fusillé. Nous avons contre-attaqué et capturé le type qui a fait ça. Il pleurait, nous suppliait, implorait notre pitié, invoquait ses enfants. Mais nous l'avons fusillé.

Et puis quand, à Stalingrad, les affaires se sont détériorées, nous avons amorcé la retraite. Nous nous sommes arrêtés en Crimée. Là, à Simferopol, il y avait une sorte d'école d'espionnage. Ils voulaient que j'infiltre l'Armée rouge, mais je me suis enfui aussitôt – l'infiltration, c'était trop dangereux. J'ai rejoint l'unité spéciale Bergmann. Mais j'ai été dénoncé par un Arménien, arrêté et jeté en prison. J'ai fait la connaissance d'un interprète ukrainien à qui j'ai demandé d'informer de ma situation les Géorgiens de Bergmann. Il a réussi à transmettre et j'ai été libéré. Je pense que Guivi Gabliani est intervenu. Il était chef de l'état-major de liaison. Il m'a pris à Berlin avec lui. J'ai rencontré des gens très sympas là-bas, comme les frères Kedia. Presque tout le monde est resté à l'Ouest après la guerre. J'aurais aimé rester aussi, mais je ne voulais pas que mes parents soient punis à ma place. Tout le monde venait nous voir à l'état-major de liaison, par exemple Robakidzé[212] qui était en bons termes avec Gabliani. J'avais 21 ans à cette époque et tout le monde m'aimait. J'étais une sorte de mascotte de l'état-major.

Q. Quelle était la fonction de cet état-major ?

R. Il assurait la liaison entre les Géorgiens antisoviétiques. Il était aussi une sorte de médiateur pour faire libérer les Géorgiens tombés entre les mains des Allemands. Ces ex-prisonniers servaient de base à la formation de la division Bergmann[213]. Gabliani a sauvé beaucoup de Géorgiens comme ça. Il avait des contacts partout et recevait des informations sur les Géorgiens à peu près où qu'ils soient.

Q. Combien de temps êtes-vous resté dans cet état-major de liaison ?

R. Entre la fin de 1943 et 1945, jusqu'à la période des plus lourds bombardements. J'habitais à Berlin comme un roi, dans un appartement de cinq pièces. Je me déplaçais librement sans aucune surveillance, sans aucun contrôle. J'étais habillé en uniforme allemand avec des signes distinctifs géorgiens.

Q. Vous étiez au courant de ce qui se passait avec les Juifs ?

R. Non, nous n'étions pas au courant. Nous avons défendu des Juifs géorgiens. Nous les « vendions » comme musulmans. Nous en avons sauvé pas mal comme ça. Gabliani et les gens de Bergmann ont sauvé tous les Juifs géorgiens qu'ils ont pu trouver.

Q. Est-ce que des Juifs géorgiens servaient dans votre état-major ?

R. Non.

Q. Mais si vous les sauviez, c'est que vous étiez au courant de leur sort. Non ?

R. Oui, bien sûr. Ces pauvres gens…

Q. Les chambres à gaz, vous saviez ?

R. Très vaguement… On a appris plus tard.

Q. Vous pouvez préciser ce que vous saviez ?

R. Bon, je savais que Hitler détestait les Juifs… Les Juifs avaient beaucoup d'argent et Hitler voulait s'emparer de leurs richesses. Mais je connaissais beaucoup d'Allemands qui éprouvaient des sentiments de compassion pour les Juifs.

Q. Et après Berlin, qu'avez-vous fait ?

R. De Berlin, nous avons été envoyés dans une autre ville – je ne me souviens pas laquelle –, puis à Salzbourg. Je ne me souviens pas du mois. C'était à l'automne 1945, la guerre était déjà terminée.

Un peu avant, il y avait eu le 8 Mai. Mais, à l'époque, je me foutais complètement de savoir qui gagne, qui perd, l'Allemagne, l'URSS, ça m'était égal.

Q. Pourquoi avez-vous été envoyé à Salzbourg ?

R. Une partie de l'état-major a été envoyé là-bas et on discutait de comment rester en Occident. Mais, à cause de mes parents, j'ai décidé de rentrer. En fait, j'espérais que personne ne saurait dans quel camp j'avais servi. J'étais jeune et naïf. J'avais des sentiments partagés – j'avais peur mais j'avais vraiment espoir de ne pas être puni. Bien sûr, je me souvenais de 1937. Je revois ma mère faisant les bagages et moi lui demandant : « Que fais-tu donc ? » Elle me répond qu'elle prépare ses affaires au cas où elle serait arrêtée – comme on arrêtait tout le monde, à gauche et à droite, autour de nous. Ça, je m'en souviens très bien.

Bref, en Autriche, il y avait un endroit où l'on devait s'inscrire si l'on voulait rentrer chez soi. Il y avait des milliers de gens en attente de rapatriement. Beaucoup d'artistes, de chanteurs, de musiciens.

Q. Cette inscription pour le retour se passait à Salzbourg ?

R. Non, près de Salzbourg, j'ai oublié le nom de l'endroit.

Q. Il y avait des Hiwis[214] aussi ?

R. Peut-être, je ne sais pas. C’était un très grand camp, à peu près 15 000 personnes. Ça n’était pas un camp de filtration, bien qu’il ait déjà été sous contrôle russe. C’était juste un camp où on attendait le rapatriement. Certains sont arrivés dans ce camp puis se sont enfuis aussitôt pour finalement rester en Occident. Il y avait un joueur de foot, Vachnadzé, et un Arménien, Simonian, très sympa, qui a réussi par la suite à s’installer aux États-Unis…

Dans ce camp s’est créée une troupe de chanteurs qui se produisait devant différents régiments de l’Armée rouge. Un Géorgien qui travaillait dans cet ensemble m’a dit que voyager comme ça était plus intéressant que de rester dans le camp. Voilà comment je suis devenu chanteur.

D’Autriche, on a d’abord été envoyés en Roumanie et plus tard en URSS, près du Donbass. J’ai commencé à travailler dans les mines de charbon. J’étais dans un camp et les interrogatoires ont commencé. On m’a appris que j’étais arrêté. Oui, j’ai oublié de le mentionner – ils voulaient nous envoyer au Japon[215]. Ils nous disaient : « Là-bas, avec votre sang, vous pourrez racheter vos péchés. »

Mais les Américains ont utilisé la bombe atomique et, du coup, la guerre s’est terminée plus vite que prévu. La vie a donc continué comme avant : le jour, au fond de la mine, la nuit, les interrogatoires. Ils voulaient connaître tous les détails, où, quand, comment, avec qui… Un officier voulait savoir pour quelle raison j’avais reçu la croix de fer. Je leur ai dit qu’ils étaient cinglés d’imaginer que j’avais été décoré de la croix de fer. En fait, un autre Géorgien, qui pensait que j’étais mort, m’avait chargé de tous les maux dans sa déposition. Mais, quand on nous a confrontés, il a tout retiré.

Un jour qu’on nous transportait en train du Donbass à Kharkov pour interrogatoire, je vois une femme qui met sur la table un crayon et une carte postale. Puis elle s’est mise à parler avec l’officier du NKVD et l’a fait sortir. C’est ainsi que j’ai réussi à informer mon père que j’étais vivant. Mon père, peintre de renom, connaissait très bien Beria[216] qui lui passait des commandes. Il avait ainsi exécuté un tableau de Beria sur le front. Après l’arrestation de Beria, mon père a refait ce tableau mais avec Leselidzé[217] à sa place. Beria a reçu mon père. Plus tard mon père m’a raconté comment Beria a pris le téléphone et a prononcé quatre mots seulement : « Trouvez-moi ce prisonnier. »

En deux minutes, on lui a répondu que je me trouvais à Kharkov. Bien que, durant les interrogatoires, il ait été interdit de visiter un prisonnier, Beria a laissé mon père venir me voir. Et donc un jour, on m’appelle, on me rase, je me lave, et

on me dit : « Vous allez voir votre père. »

Il ne parlait qu'en russe avec moi. Il m'a donné de l'espoir en disant que j'allais sortir bientôt. Il avait apporté beaucoup de nourriture, mais j'ai refusé de manger sur place. J'ai tout rapporté au camp. C'était la loi, chez nous, de partager.

Après tous ces interrogatoires, ils n'ignoraient plus rien. J'ai été jugé. On m'a condamné à la peine capitale mais le juge a ajouté que, étant donné que je n'avais pas d'antécédents, la peine capitale était commuée sur-le-champ en dix ans de camp, dont cinq ans sans droit de correspondance. Cela se passait à la fin de 1945.

Q. Le jugement a été rendu par la troïka[218] ?

R. Oui. J'étais seul avec la troïka, personne d'autre, pas même un avocat. C'était bien sûr des militaires. Ils ont terminé en dix minutes. Je suis resté à Kharkov. J'ai travaillé dans diverses usines, dans le bâtiment aussi. En 1946, ma pauvre maman m'a rendu une visite.

Et puis on m'a expédié dans un camp, au nord de l'URSS. Il y a eu une révolte de prisonniers. À cause de ça, nous, les politiques, et seulement nous, avons été envoyés à Vorkouta[219].

Q. Donc Beria n'a rien fait ?

R. Non, bien sûr que non. Le cousin de sa femme était dans le même camp que moi, pour la même raison. Je travaillais à Salekhard[220], près de la mer de Kara. Je construisais des routes. C'était le chantier n° 501.

Q. Il y a eu des frictions entre criminels et politiques ?

R. Chez nous, à Salekhard, non, mais à Vorkouta, où je me suis retrouvé plus tard, oui. Les prisonniers politiques se sont révoltés et tous ont été envoyés dans un autre camp, à Inta. Là-bas, ils avaient besoin d'un architecte et, étant donné ma formation, j'ai été nommé brigadier. J'ai créé un groupe pour terminer la construction d'une cantine. Nous ne manquions pas de nourriture. Mais on n'a pas réussi à y rester longtemps. On a été transférés dans les mines de charbon. J'y ai rencontré Chabua Amirejibi[221]. Il avait été envoyé de Géorgie chez nous. Et puis on a appris la mort de Staline d'abord, et celle de Beria quelque temps après. On était très contents. Après la mort de Beria, on nous a annoncé que notre situation serait améliorée. Et c'est vrai, elle a été améliorée – en 1954, après neuf ans de camp, j'ai été libéré. Mais je n'avais pas le droit de quitter

Inta. J’ai loué une chambre dans un théâtre local. J’ai travaillé une année dans ce théâtre, je jouais de divers instruments… En décembre 1955, j’ai pu rentrer en Géorgie. Après dix-sept années d’absence… Voilà. En fait, Khrouchtchev a fait du bon travail. En rentrant, j’ai passé des examens pour reprendre des études d’architecture, je me suis marié, j’ai eu une fille. Et c’est tout.

Notes

199. Soviétiques et Finlandais commencent à s’affronter le 30 novembre 1939. La « guerre d’hiver » s’achève le 12 mars 1940 à la demande des Finlandais qui, malgré une résistance extraordinaire, sont sur le point de s’effondrer. L’Union soviétique s’empare de la deuxième ville finlandaise, Vyborg, de la presqu’île de Hanko, du port arctique de Petsamo, de l’isthme de Carélie. Malgré la victoire finale, la performance de l’Armée rouge a été misérable. 126 000 soldats rouges, estimation soviétique de 1993, ont laissé leur vie dans les neiges de Carélie.
200. Un protocole additionnel secret au pacte Molotov-Ribbentrop du 23 août 1939 place l’Estonie et la Lettonie dans la sphère d’influence soviétique. Un second protocole, signé le 28 septembre, y ajoute la Lituanie. Le 17 juin 1940, les troupes soviétiques occupent les trois pays baltes sans coup férir.
201. La police lettone regroupe les nationalistes soulevés contre l’occupation soviétique dès le premier jour de l’attaque allemande, notamment à l’appel d’un ancien policier, Viktor Arajs. En juillet 1941 se joignent à ce premier groupe plusieurs milliers de volontaires pour un service dans la police auxiliaire sous la coupe de la SS. Sous le commandement d’Arajs, ils se montreront des exécutants zélés de la solution finale.
202. Pensant que tout circoncis est juif, SS et soldats de la Wehrmacht fusilleront des milliers de Caucasiens musulmans, de Tatars et de Turkestanais. Il faudra l’intervention d’« experts » envoyés par Berlin pour expliquer aux escadrons de tueurs les us et coutumes de l’islam et épargner à des dizaines de milliers de prisonniers soviétiques musulmans le sort de leurs camarades juifs. Cette mise au point des SS sauvera indirectement la vie à des centaines de soldats juifs qui parviendront à se faire passer pour musulmans.
203. « Mal joué. »
204. Dans la terminologie nazie, sont *Volksdeutschen* les personnes d’ascendance allemande vivant en dehors du Reich. Peu importe leur langue et leur culture, leur nationalité, l’ancienneté de leur départ d’Allemagne, ce sont leurs caractéristiques biologiques qui les déterminent et leur donnent les droits et les devoirs afférents à l’appartenance au *Herrenvolk*.
205. Par peuples du Caucase du Nord, il faut entendre bien entendu les peuples musulmans (Tchétchènes, Ingouches, Tcherkesses, etc.), mais aussi les Cosaques russes des steppes du piémont caucasien qui intéressent les nazis comme facteurs de la « décomposition » de l’Empire russo-soviétique, selon la terminologie utilisée par Alfred Rosenberg.
206. Guivi Gabliani (1915-2001), médecin de profession, chef de l’état-major de liaison entre le commandement suprême de la Wehrmacht et les unités géorgiennes. Auteur de Mémoires sur la Seconde Guerre mondiale. Assez largement tenu pour un héros dans la Géorgie actuelle.
207. Bien que Hitler n’ait jamais mentionné l’indépendance de la Géorgie, les Géorgiens de l’émigration et de la collaboration ont toujours cru à cette possibilité.
208. L’unité spéciale Bergmann est constituée sous l’égide de l’Abwehr, le service de renseignements de la Wehrmacht, le 14 octobre 1941. Elle est levée et instruite par le lieutenant Theodor Oberländer, ethnologue, futur ministre d’Adenauer. Les premiers volontaires, au

nombre de 700, proviennent du camp de prisonniers soviétiques de Poltava. En 1942, une seconde fournée – à laquelle appartient visiblement Tariel Qoutateladzé – porte les effectifs à 2 900 hommes. Les Géorgiens sont majoritaires, devant les Arméniens et les Azéris. L'unité Bergmann est la première des nombreuses « légions » que les Allemands lèveront parmi les minorités ethniques de l'Union soviétique. Les Géorgiens ont bénéficié de la primeur de l'intérêt germanique sous l'influence conjointe de la tradition pro-géorgienne née sous Guillaume II et des délires ethno-historiques nazis qui voient dans les compatriotes de Tariel Qoutateladzé de possibles descendants des Goths.

209. Le bataillon Bergmann se différencie nettement de toutes les autres formations de ce type. Son équipement est 100 % allemand, son entraînement de qualité, l'encadrement germanique est soigneusement choisi. La présence en son sein d'émigrés « blancs » de la période de la guerre civile lui donne un vrai tonus politique. Enfin, le niveau élevé de sa combativité s'explique en bonne partie par la priorité donnée à l'enrôlement des déserteurs de l'Armée rouge, très motivés, sur celui des prisonniers de guerre, démoralisés par leur passage dans les Lagers.

210. Theodor Oberländer, par ailleurs favorable à la recomposition ethnique de l'espace est-européen définie par Hitler, s'oppose aux méthodes exterminatrices des nazis. Il sera relevé de son commandement en novembre 1943 et surveillé par la Gestapo jusqu'à la fin de la guerre.

211. Tariel Qoutateladzé ne mentionne pas les opérations psychologiques menées par le bataillon Bergmann à Mozdok, où il se trouvait pourtant au moment des faits, entre octobre et novembre 1942. Les Géorgiens sous uniforme allemand étaient en position face aux Géorgiens sous uniforme soviétique de la 414e division. Un habile travail de subversion provoqua la défection d'un bataillon avec armes et bagages. Le moral de la 414e division s'en trouva si dégradé que le commandement soviétique dut retirer cette unité du front. Les Allemands apprécièrent tant cette opération qu'à l'automne 1942 ils doublèrent les effectifs du bataillon Bergmann, y enrôlant aussi Tchétchènes et Daghestanais. L'unité cessa alors de dépendre de l'Abwehr pour être subordonnée à l'OKH, le haut commandement de l'armée de terre à l'Est.

212. Grigol Robakidzé, né en 1882, a connu une grande célébrité en URSS avec sa pièce *Lamara* (1928). En 1930, à la faveur d'un voyage d'étude, il refuse de rentrer en URSS et demeure à Berlin. En 1941, il figure parmi les fondateurs du Comité pour l'indépendance de la Géorgie, chapeauté par les nazis. Il fréquentera Hitler au cours de soirées où le Führer se fait expliquer l'histoire du Caucase et sa complexité ethnique. Après la guerre, ses textes sur Hitler l'ont discrédité et il meurt oublié à Genève en 1962. Sa tombe se trouve à Leuville-sur-Orge, en région parisienne.

213. En 1943, après son évacuation vers la Crimée, l'unité spéciale Bergmann ne remplit plus que des tâches supplétives et policières. Elle perdra peu à peu sa consistance. Les bataillons de volontaires géorgiens seront alors en majorité incorporés à des unités allemandes.

214. Voir note 1 p. 126.

215. Il s'agit en fait de la frontière avec la Mandchourie, sur laquelle les Soviétiques se concentrent en juillet 1945 pour attaquer l'armée japonaise du Kwantung. L'assaut sera mené avec plus de 1 million d'hommes et, en dix jours, les unités japonaises seront détruites à presque 100 %.

216. Lavrentii P. Beria, Géorgien, est le numéro 2 du régime. Il commande l'appareil policier et concentrationnaire, gère la recherche atomique. À Yalta, Staline le présente à Roosevelt comme « notre Himmler ».

217. Konstantin N. Leselidzé (1903-1944) est un colonel-général soviétique d'origine géorgienne, mort de maladie en 1944 alors qu'il commandait la 18e armée qui jouera un rôle important dans la libération de l'Ukraine de la rive droite. Son frère, Viktor, sera aussi Héros de l'Union soviétique, ce qui vaudra à la petite ville de Gyachripsch de prendre le nom de Leselidzé de 1944 à 1992.

218. La troïka désigne les trois juges qui président les tribunaux d'exception de la Tcheka à

l’époque de la guerre civile. Usant de procédures simplifiées et expéditives, les troïkas seront actives dans les grandes répressions des années 1930. Officiellement abolies en 1938, on les retrouvera néanmoins durant la guerre dans la répression des mouvements nationalistes – réels ou supposés – en Pologne, aux pays baltes, en Ukraine, en Carélie, en Bessarabie.

219. L’une des plus grandes zones concentrationnaires soviétiques, à 120 kilomètres au-delà du cercle polaire, dans le bassin minier de la Petchora.

220. Salekhard est un port situé à l’embouchure de l’Ob, en Sibérie occidentale. En 1949 y commencent les travaux du chantier 501 qui vise à construire une voie ferrée de 1 300 kilomètres de long, jusqu’à Igarka, sur l’Iénisséi. C’est le plus ambitieux chantier du goulag à l’époque. Il fut abandonné en 1953, du fait de son coût exorbitant et des difficultés techniques insurmontables en région arctique.

221. Chabua Amirejibi, né en 1921, est un écrivain géorgien. Au début de la guerre, il est mobilisé dans l’Armée rouge, mais vite révoqué – il a caché qu’il était « fils d’ennemi de l’Union soviétique » : ses plus proches parents étaient des exilés politiques en France. En 1944, en tant que membre de l’organisation étudiante antisoviétique Tetri Giorgi, il est arrêté et condamné à la peine capitale. Sa peine est commuée en vingt-cinq ans de goulag. Il est libéré en 1959. Chabua Amirejibi est l’auteur d’un roman épique, *Data Tutashkhia*, très populaire dans les années 1970-1980 et traduit dans une quarantaine de langues.

9

Alexeï Semionovitch Govariov

Du peuple de Dieu au peuple du diable

Né en 1924 dans le village de Rozhdestveno, oblast de Yaroslav. Enseignant en lycée technique après la guerre. Décédé à Leningrad en 1997[222].

Mes parents étaient issus d’une famille de paysans sans terre, la plus pauvre du village. Eux-mêmes étaient si misérables qu’ils ont quitté Rozhdestveno quand j’avais 4 ans pour aller s’installer à Polyanki, un faubourg de Yaroslav. Ils n’y ont pas trouvé de logement. Alors, mon père a creusé un trou dans la terre, y a répandu du sable et des galets, bordé le tout de palissades recouvertes de papier goudronné. Le toit, il l’a monté avec des branches entrelacées sous une couche de terre. L’hiver, nous gelions ; l’été, nous vivions dans une flaque d’eau et les moustiques nous dévoraient vivants. Ma mère m’a raconté que mon père me frictionnait avec de la vodka pour repousser ces sales bêtes. Il n’a pas dû le faire souvent, vu qu’il buvait comme un trou. Il travaillait comme portefaix, s’embauchant sur le port ou au déchargement des wagons à la gare de Yaroslav. Nous étions les plus pauvres au village et, à la ville, nous étions toujours les plus pauvres. Ma mère a eu six enfants. Quatre sont morts en bas âge. Mon frère aîné, Vitia, a quitté la maison à 12 ans et personne n’a plus jamais entendu parler de lui. Ma mère était une femme de Dieu. Elle ne savait pas lire et ne possédait qu’un seul livre, la Bible, qu’elle plaçait sous son oreiller. Quand j’ai commencé à aller à l’école, elle me demandait de lui lire des pages mais je n’y arrivais pas, c’était trop difficile. Alors elle criait que j’étais un incapable, un vaurien. C’est le seul souvenir d’elle en colère que j’ai conservé. Quand ma petite sœur est

morte – j’ai honte mais je ne me souviens plus de son nom –, ma mère a fait venir le pope. Mon père n’était pas d’accord parce qu’il fallait payer quelque chose. Le pope est reparti avec le cadavre de ma sœur enveloppé dans une couverture. Je me souviens m’être demandé ce qu’il allait bien pouvoir en faire.

Mon père est mort dans l’hiver de mes 11 ans. Vitia était déjà parti et je me suis retrouvé seul avec maman. Elle est tombée malade à son tour et nous sommes retournés à Rozhdestveno, où elle avait encore un peu de famille. Elle est morte pendant l’été. Je rentrais les moissons quand un homme habillé en paysan et qui se disait pope est venu me l’annoncer. Lui, moi et une cousine avons veillé ma mère toute la nuit. J’étais en colère, horriblement en colère. Je crois que c’était à cause de l’odeur pestilentielle qui régnait dans l’isba. Le voisin d’à côté avait laissé des peaux de mouton sécher au soleil. Elles étaient là depuis deux jours, pleines de mouches, il faisait très chaud, c’était insupportable. Je suis sorti, je suis entré chez lui, il n’était pas là. Ses deux fils revenaient des champs juste à ce moment-là. Ils étaient plus âgés et plus forts que moi. Mais ça ne m’a pas empêché de les insulter. « Enterrez vos peaux, fainéants, fils de pute ! »

Ils m’ont battu mais je ne me suis pas laissé faire. Je suis sorti et j’ai commencé à défaire leur tas de bois, à l’écrouler du mieux que je pouvais. Quand je suis revenu dans l’isba où était ma mère, j’étais encore plus en colère, je tremblais. Je m’en veux de cette colère mais je ne pouvais rien y faire. Elle m’a empêché de pleurer ma mamotchka, et de ça je m’en veux encore.

Je ne pouvais pas rester au village. Je ne connaissais pas les cousins de ma mère et personne ne m’a proposé de rester. Alors je suis retourné à Yaroslav, dans notre ancien quartier. J’y ai retrouvé des gars de mon école. Je ne savais absolument pas quoi faire. Je me suis installé sous une bâche dans un petit bois qui bordait la voie de chemin de fer. C’est là que deux miliciens m’ont cueilli un matin.

« Tu t’es enfui du centre de redressement ?

– Non.

– Où sont tes parents ?

– Morts.

– As-tu de la famille ? Un oncle ? Un grand-père ? »

Je n’avais personne. La veille, j’avais regardé un journal où il était question de Stalingrad, des gens qui y arrivaient en masse pour travailler dans d’énormes

usines. Alors, sans réfléchir, j’ai répondu : « J’ai un oncle à Stalingrad. » Ils m’ont emmené à l’orphelinat en me disant : « On va chercher ton oncle. »

L’orphelinat, pour moi, c’était le paradis. Un vrai lit avec deux couvertures, à manger trois fois par jour, du chauffage l’hiver et, en plus, on vous apprenait à bien lire et à bien écrire le russe. J’y suis resté trois mois. C’est aussi là que j’ai commencé à fumer. Puis les miliciens sont revenus. « On n’a pas trouvé ton oncle. Alors, on va t’envoyer à l’orphelinat de Stalingrad et, là-bas, ils sauront peut-être où il habite. »

Et c’est comme ça que l’Union soviétique m’a payé un voyage en train. C’est la sous-directrice de l’orphelinat qui m’a emmené à la gare. Dans un sac cousu, elle avait mis du pain, des oignons, des harengs séchés (un par jour). Elle m’avait expliqué dix fois que je devais changer de train à Moscou, « quoi qu’il arrive », comment aller de la gare de Yaroslav, place Komsomolskaïa, à la gare de Koursk, et surtout, surtout, m’avait dit de ne pas descendre du wagon avant Stalingrad « quoi qu’il arrive » et de me présenter à l’orphelinat dès que je serais arrivé « quoi qu’il arrive ». Elle a ajouté quelque chose qui m’est resté, quand bien même je ne comprenais pas ce qu’elle voulait dire : « Si tu quittes le train avant Stalingrad, tu perds tout. »

J’ai suivi son conseil. J’ai passé trois jours dans le train. Trois jours et trois nuits à traverser la Russie. Le train était bondé. On dormait debout, collés les uns contre les autres. Avec tout ce monde, je me suis fait immédiatement voler mon sac. Je n’avais plus rien à manger. Il y avait un marin en uniforme près de moi. Il ne m’a pas adressé la parole mais, dès qu’il se roulait une cigarette, il en roulait une seconde qu’il me mettait dans le bec. Puis il m’a donné des biscuits, un par un, après chaque cigarette. À Moscou, on a changé de train. Le marin a suivi son chemin et moi j’ai continué vers Stalingrad. En pleine nuit, je pense que ça devait être avant Tambov, j’ai été réveillé par des cris. Des hommes se battaient, on s’insultait à l’autre bout du wagon. Il y a eu un début de panique, je suis tombé et j’ai cru mourir étouffé, piétiné. Une grosse femme m’a aidé à me relever. Je souffrais atrocement du bras. Le train s’est arrêté, les bandits sont descendus – car il s’agissait d’une bande de voleurs qui s’en étaient pris aux sacs des voyageurs –, on a entendu des sifflets, des « *Mat !* », et le train est reparti. La fin de la nuit et le jour suivant ont été affreux. Mon bras gonflait à vue d’œil. C’était tellement douloureux qu’en essayant de retrousser la manche de ma chemise, j’ai failli m’évanouir. Mon bras était cassé.

Arrivé à la gare de Stalingrad – une gare toute blanche, magnifique, mais je

n’avais pas le cœur à faire le touriste – je me suis traîné jusqu’à l’adresse indiquée comme étant celle de l’orphelinat. C’était une grande bâtisse à deux étages, semblable à une prison. Elle faisait coin et, loin au bout d’une des perspectives, on voyait les eaux jaunes de la Volga. Le directeur m’a reçu d’un air soupçonneux. J’ai dû débiter mon histoire d’oncle mais je n’ai pas l’impression qu’il m’ait cru. En tout cas, il n’était pas au courant de mon arrivée. Il m’a envoyé au dispensaire de la sucrerie, où l’on m’a soigné comme on a pu. J’y suis resté trois jours complètement angoissé parce que l’infirmier m’avait dit : « On attend de savoir s’il faut te couper le bras. »

J’ai débité toutes les prières que ma mère m’avait apprises et ça faisait un sacré moulin dans ma tête. Mais bon, ça a marché, j’ai gardé mon bras, merci mamotchka. Puis je suis retourné à l’orphelinat.

C’était en 1936. J’avais 12 ans. Je suis resté deux ans à l’orphelinat. On mangeait à notre faim, on touchait des vêtements d’hiver puis des vêtements d’été. Si on perdait ou abîmait quelque chose, il fallait le rembourser en faisant des corvées en plus de celles qu’on se tapait : nettoyer les chiottes, aider à la cuisine, rentrer du bois et du charbon, laver les sols, et j’ai même aidé à refaire l’égout qui passait sous la cour. Je ne trouvais rien à redire à ça : l’Union soviétique travaillait pour nous, nous devions lui rendre du travail. J’ai passé deux ans au chaud, j’ai pu étudier, apprendre à bien écrire, à faire de la géométrie et du calcul, un métier enfin. On nous prêtait des livres. J’ai lu tout Gogol. Je savais par cœur les vingt mille mots de *La Nuit de Noël* : « Le dernier jour avant Noël était passé. La nuit, une claire nuit d’hiver était venue. Les étoiles parurent… »

J’en sais toujours des pages entières cinquante ans après. Une fois, nous sommes allés au théâtre Gorki. Les *komsomolets* animaient la première partie, puis des acteurs venus de Rostov ont joué *La Mère*. Le directeur venait nous faire les cours de politique les lundis et les jeudis. Je trouvais ça intéressant. Il nous expliquait pourquoi l’Union soviétique était notre patrie et pourquoi nous devions l’aimer. Moi, je n’avais pas à m’en plaindre, de l’Union soviétique. En général, les gens étaient plutôt gentils à l’orphelinat.

Une seule fois, je me suis mis en colère. Il m’arrivait le soir de marmonner une prière et un de mes voisins de lit m’a entendu. Il m’a dénoncé, sans doute pour bien se faire voir. Le directeur m’a convoqué. Il m’a expliqué que la religion était un mensonge inventé pour opprimer le peuple. En me montrant un portrait de Staline et de Lénine, il me dit : « S’il faut croire en quelque chose ou

en quelqu’un, crois en lui. » Mais, comme ils étaient deux sur la gravure, je lui demande : « Lequel ? » Ça a dû le troubler. Il a mis un moment à répondre : « Les deux. » En retournant au dortoir, j’ai sévèrement corrigé le délateur et j’ai passé cinq nuits à la « glacière », comme nous appelions le cachot.

L’été, nous étions formés en brigade et nous partions rentrer les moissons dans un grand sovkhoze qui se trouvait à Salsk. On faisait la route en camion. On nous avait distribué des lunettes et des mouchoirs parce que la poussière de la steppe, disait-on, était tellement épaisse qu’elle pouvait étouffer un cheval au galop. On a travaillé dur. Quand ça a été fini, pour nous récompenser, le directeur nous a organisé un camp de toile au bord de la Volga. C’était de l’autre côté du fleuve, vers Volzhskiy. Deux soldats sont venus nous apprendre à nager. C’était la surprise du directeur ! Un des soldats était dans le civil marin sur la flottille de pétroliers qui faisaient la navette entre Astrakhan et Saratov. Pour nous impressionner, il a sauté à l’eau avec, entre ses dents, le bout d’une très longue corde, et il a nagé jusqu’à l’île de Zelenyy. Ça faisait au moins 200 mètres. On était tous admiratifs. Et terrorisés. Car on se demandait, bon sang sainte Vierge, mais pourquoi a-t-il amené cette corde de l’autre côté ? On a vite compris quand le soldat resté avec nous a hurlé : « Tous à l’eau, main droite sur la corde ! »

J’écris ça cinquante ans après et j’en ai encore la chair de poule. On a commencé à traverser à la queue leu leu. Le courant n’était pas fort, l’eau sentait mauvais à cet endroit. On ne sait pas ce qui s’est passé parce que personne n’a vraiment vu le moment où le premier gars a lâché la corde. Il a crié. Nous, on avait si peur qu’on s’est dépêchés, on s’est bousculés. Un deuxième garçon – c’était un Tatar que je connaissais un peu – s’est éloigné de la corde et sa tête a disparu aussitôt sous l’eau. Quand on est arrivés sur l’île, le temps que l’on explique au soldat ce qui s’était passé, il était trop tard. Le gars a plongé, nagé, nagé, son copain lui criait « Reviens, reviens », mais le soldat était comme fou. Une barque de pêcheurs est venue les aider. Ils ont fouillé les hautes herbes, au moins pour retrouver les corps. Mais rien. La barque nous a ramenés à l’embarcadère central et on est rentrés à l’orphelinat à la nuit. Avec deux de moins à l’effectif.

Le jour de mes 14 ans, je suis entré en apprentissage au chantier de construction navale de Krasnoslobodsk[223]. Je devais revenir tous les soirs à l’orphelinat et j’avais quartier libre le dimanche après-midi, de midi à 5 heures l’hiver, et à 8 heures l’été. Au début, j’ai commencé à apprendre la charpente

mais je ne m’entendais pas avec un des ouvriers qui me donnait des coups de pied. J’ai changé pour la mécanique des moteurs Diesel. Les moteurs étaient compliqués mais le travail pas très dur. Les machines arrivaient par bateaux. Toutes neuves, sorties d’usine, on les montait, on les testait. Ou bien on réparait les vieux modèles qui nous arrivaient de toute la Volga. Il y avait des semaines entières où l’on ne faisait rien d’autre que balayer un peu les ateliers.

Je me suis fait un copain, un Juif qui s’appelait Moselsson, Vitia Moselsson, Vitia comme mon frère disparu. Je crois que c’est pour ça que j’ai accepté qu’il me parle. À vrai dire, je n’aimais pas beaucoup les Juifs, mon père disait d’eux pis que pendre. Mais il ne me gênait pas, lui non plus n’était pas très bavard. Il venait aussi de l’orphelinat où il était le souffre-douleur, avec son grand nez et ses gros yeux ronds. Les autres le rossaient de temps en temps. Ça n’était pas mes oignons mais un jour je n’ai pas pu m’empêcher de lui demander : « Ça t’amuse de te faire battre ? » Il a eu l’air étonné que je lui parle. Il a répondu : « Ils ne me prennent rien. À moi, on ne peut rien me prendre. »

J’étais un gamin rêveur. Je pouvais rester des heures assis au bord de la Volga à fumer des cigarettes en observant le trafic. Ça montait, ça descendait sans arrêt, le jour et la nuit. Des pêcheurs, des pétroliers, des péniches de blé, des barges de sable et de briques, des ferries d’où venaient le son d’un accordéon et, parfois, d’un orchestre. Vu de la rive gauche, Stalingrad était magnifique. Rose et jaune le matin, quand le soleil donnait sur les quais. Bleu, le soir. La nuit, on voyait les flammes des hauts-fourneaux s’élever au nord. Je crois que, s’il n’y avait pas eu la guerre, je serais resté à Stalingrad.

Un jour, Moselsson vient s’assoir près de moi. Il ne fumait pas mais tripotait sans arrêt un petit sac de toile. Comme il a vu que je regardais le sac, il l’a ouvert et en a sorti un étui d’argent ciselé. Le genre d’objet qu’on ne voyait guère en ce temps-là. Il l’a ouvert. Il s’y trouvait un petit rouleau de papier jauni. « C’est le talisman juif de mon grand-père Moselsson. Sans lui, je n’existe plus. » J’ai haussé les épaules.

La guerre, on en parlait pendant les périodes de formation militaire que devaient suivre les apprentis. On partait une semaine dans la steppe, on faisait des feux de camp, on nous apprenait à démonter un fusil (je n’ai jamais tiré). Le plus clair du temps se passait à écouter des discours. Ils disaient qu’il allait peut-être y avoir une guerre, que notre patrie socialiste avait beaucoup d’ennemis et que nous ne pouvions compter que sur nous-mêmes et sur les ouvriers des autres pays qui saboteraient les usines d’armement. Mais nous étions prêts, disaient-ils,

et personne n’avait intérêt à nous chercher querelle. Qu’on nous parle de l’Allemagne, de l’Angleterre ou du Japon, on s’en fichait éperdument : Stalingrad est au bout du monde et nous avions le sentiment qu’à part les vents de sable rien ne pouvait nous y atteindre.

Le dimanche, j’allais jouer au football avec Moselsson. À ce jeu-là, on n’était pas mauvais tous les deux. Il était demi-centre et moi ailier. C’est précisément un dimanche, en allant vers le terrain, qu’un gars nous lance en courant : « La guerre ! La guerre a commencé ! »

La guerre ? Mais contre qui ? Je n’en avais pas la moindre idée. Je n’avais aucune conscience politique, je ne lisais rien d’autre que des livres de mécanique et, dans les journaux, la page des sports. Moselsson, lui, semblait avoir son idée sur la question : « C’est un coup des Anglais. Le directeur l’a dit : les Anglais veulent le Caucase. »

C’était gênant, ça. Parce que le Caucase, ce n’est pas si loin de Stalingrad. Était-il possible que la guerre vienne jusqu’ici ? Quand on nous a appris que c’étaient les Allemands qui attaquaient, on s’est sentis soulagés : aucune chance qu’ils arrivent jusqu’à Stalingrad.

Le surlendemain, Moselsson est allé au *Voenkomat*[224] et s’est engagé. J’ai hésité. Bien sûr qu’il fallait aller défendre la patrie : j’étais patriote comme tout le monde. Mais tous disaient qu’on serait à Berlin dans les trois mois. Aurais-je même l’occasion de me battre ? De toute façon, je n’avais pas 18 ans et ils ne m’auraient pas pris. Moselsson, lui, avait un an de plus que moi. Il n’est pas parti seul, quatre gars de l’orphelinat se sont engagés avec lui. J’avais un peu honte et je ne suis pas allé l’accompagner à la gare. Le directeur y était, mais pas moi. Ça m’a fait encore plus honte. On n’a jamais revu Moselsson ni entendu parler de lui, pas plus que des quatre gars montés dans le train avec lui. Je suppose qu’ils sont quelque part dans une fosse, parmi les millions de morts anonymes de cette année 1941. Ça me fait d’autant plus mal de penser ça que, le soir du départ de Moselsson, le directeur m’a donné un petit sac de toile. Mon cœur s’est arrêté de battre. J’étais comme paralysé. « Prends donc, me dit sèchement le directeur. Ton ami te fait dire de le garder pour lui. »

La guerre m’a attrapé en juin 1942, un mois après mes 18 ans. Je travaillais toujours aux chantiers navals mais comme ouvrier qualifié. J’habitais juste en face, dans le quartier de la gare n° 2. J’ai reçu ma feuille de mobilisation. Avec une faute à mon nom : Gavariov au lieu de Govariov. J’aurais peut-être pu faire celui qui n’est pas concerné. Mais tous les hommes partaient et, comme je l’ai

dit, moi aussi j'étais patriote. Avant d'aller au *Voenkomat*, j'ai traversé la Volga. Arrivé à Krasnoslobodsk, j'ai pris une auge, une truelle, du sable et du ciment, j'ai tout mis dans une barque et j'ai gagné la petite île près de laquelle nos deux camarades s'étaient noyés. Je connaissais un saule magnifique, pas facile d'accès, qui avait à mi-tronc un trou profond. J'y ai déposé le sac de toile avec l'étui en argent et le rouleau jauni. Puis j'ai bouché le trou au ciment.

Le lendemain, j'ai rejoint une des casernes à l'ouest de la ville puis on nous a rapidement transférés à Kazan. J'ai dû prendre l'un des derniers trains qui ont pu passer par Voronej avant que les Allemands ne coupent la ligne. En août, ils étaient à Stalingrad et commençaient à démolir jusqu'à ses fondations cette ville merveilleuse où j'avais passé six ans. À Kazan, c'était le chaos. On a attendu huit jours les uniformes, trois semaines les fusils. Pendant quinze jours, il n'y avait que du pain et de l'eau. Puis arrivaient du beurre et du lard mais il n'y avait plus de pain du tout. On ne faisait que marcher et écouter des discours, marcher et écouter des discours. L'humeur était sombre, on voyait des officiers soûls et mal fagotés. C'était le cas de notre chef de compagnie, un vieux capitaine. Mais, un matin, un colonel plus jeune que lui l'a vu tituber. Il a traversé la grande cour, a saisi le vieux par l'épaule, l'a retourné et violemment giflé. Un aller-retour, puis un autre, puis un autre, jusqu'à ce que les pans de chemise aient disparu dans le pantalon. Puis le capitaine a été dégradé devant le front des troupes et envoyé à la mort dans un *strafbat*[225]. Rostov, Salsk, Stavropol étaient tombés, les Allemands étaient dans le Caucase, où Moselsson attendait les Anglais. Où était-il, celui-là ? Il y avait des bagarres entre les recrues. Russes, Biélorusses, Ukrainiens fichaient des raclées, la nuit, aux Caucasiens et aux Ouzbeks qu'ils pouvaient trouver. On a retrouvé un Ukrainien poignardé, celui qui m'avait dit une fois qu'il ne reverrait jamais Poltava et que Staline allait s'entendre avec Hitler sur le dos de l'Ukraine. En septembre ou en octobre 1942, je ne me souviens plus très bien, nous sommes passés devant une espèce de commission où on nous a demandé qui nous étions et ce que nous savions faire.

« Et toi, Govariov, que sais-tu faire ?

– Je suis mécanicien diéséliste.

– Mais tu es un spécialiste ! »

C'est comme ça que je me suis retrouvé à l'usine de tracteurs Staline de Tcheliabinsk, dans l'Oural. Il faut croire que personne ne s'était avisé de lire mon livret militaire où mon métier figurait en toutes lettres : « mécanicien diéséliste ». Normalement, le trajet Kazan-Tcheliabinsk prend douze à quinze

heures. On a mis quatre jours. On s'arrêtait sans cesse pour laisser passer des convois chargés de troupes, de canons et de chars. Ça n'arrêtait pas, de jour comme de nuit. En voyant ça, on se disait que, non, ce n'était pas possible qu'on perde cette guerre. On en a pris plein les yeux en arrivant à la gare de Tcheliabinsk. Le *politruk*[226] avait fait ouvrir les portes des wagons. Rien que pour traverser la gare de triage, on a mis trois heures. Je n'ai jamais vu une chose pareille. Il y avait peut-être cinquante, peut-être cent trains, des milliers de wagons chargés de centaines de chars, des rames entières de chenilles, de tourelles, de moteurs même pas emballés, comme ça, sous la pluie et le gel. Des ouvriers, mais peut-être étaient-ce les tankistes eux-mêmes, continuaient à travailler sur les wagons plats jusqu'à la dernière minute avant le départ vers l'ouest. On les voyait s'activer à la lueur des lampes à acétylène, on voyait les étincelles des chalumeaux, les arcs blafards des soudeurs. D'autres peignaient les T-34, les T-60, les T-70, les canons antichars, les citernes, les roulantes. C'est là que j'ai vu les premiers Studebaker, les premières Willys. Un train entier. Chaque véhicule portait « MADE IN USA-LEND-LEASE ». Nos gars passaient un coup de peinture par-dessus et collaient une étoile rouge. À l'époque, je ne pouvais pas le savoir, mais je pense que nous avons croisé cette nuit-là les brigades et les corps de tanks qui ont encerclé les Allemands à Stalingrad.

On a débarqué à Tcheliabinsk en pleine tempête de neige. Direction un immense camp de baraques en bois. On a été surpris de voir des femmes et des enfants. N'était-ce pas une caserne ? N'étions-nous pas des soldats ? Mais, si nous étions des soldats, pourquoi, dès le lendemain, la plupart d'entre nous se sont-ils retrouvés sur les chaînes d'assemblage ? Le *politruk* – il s'appelait Kouriatine – a cloué le bec aux rouspéteurs : « Si vous voulez des chars, il va falloir les fabriquer vous-mêmes. »

Je n'ai eu qu'un mot à dire pour me retrouver au département des moteurs. Il y avait des tas de spécialistes évacués des usines de Stalingrad qui m'ont eu tout de suite à la bonne : ils me considéraient comme un gars du pays. C'était une situation bizarre. J'étais soldat mais sans unité, j'étais ouvrier mais sans salaire.

L'usine Staline était immense. Elle faisait plus de 1 500 mètres de long, rien que pour le bâtiment d'assemblage. On y travaillait en deux équipes de douze heures. Une partie du bâtiment n'avait pas encore de toit et les ouvriers travaillaient sous des bâches avec une lampe à arc pour s'éclairer. Les fenêtres n'avaient pas de vitres. Il faisait froid. Heureusement, des femmes passaient avec un chariot et distribuaient de l'eau chaude à volonté. Dans la réserve à pièces

détachées, des centaines de personnes, dont des enfants, dormaient à même le sol de ciment. Un grand type qu'on appelait le Réverbère m'a raconté que, l'hiver précédent, l'usine tournait en plein air et qu'on y mourait comme des mouches. Lui-même s'était marié six mois avant et il était déjà veuf ! Je peux témoigner de l'immensité du cimetière ouvrier qui se trouvait non loin de l'usine Staline. Je ne suis pas certain que tous les tankistes soviétiques aient su que leurs machines étaient déjà payées par des morts avant même d'avoir servi.

Au bout d'un mois – nous étions au début de 1943 –, on nous a retirés de l'usine et on nous a formés en compagnies de dix tanks et quarante-deux tankistes. Je me suis retrouvé MV (*mekhanik-voditel*, conducteur-mécanicien). On a reçu une formation de six semaines. On roulait de jour à travers la campagne, et la nuit en colonnes sur les routes. Tout ce qu'on avait à faire c'était de garder en vue le cul du char précédent. Ce n'est pas évident quand, au brouillard, tu ajoutes le verglas, et je ne sais pas si l'hiver dans l'Oural il y a des jours sans verglas et sans brouillard, mais moi je n'en ai connu aucun. C'est comme ça que j'ai écopé de quinze jours d'arrêts pour avoir embouti un T-34.

Le plus incohérent, c'est que les équipages changeaient tout le temps. J'ai fait ainsi équipe avec un KT (*komandir tanka*, chef de char), un sous-lieutenant de Leningrad, puis un autre KT, sergent-chef de Kharkov, un *radist* (radiomitrailleur) de Moscou qui faisait la paire avec le *zatyajaletel* (chargeur), puis un radio d'Oufa et un chargeur de Komsomolsk. On a tiré une dizaine de fois sur cibles fixes. À l'intérieur du tank, l'onde de pression était si violente qu'on avait l'impression qu'on enfonçait une aiguille dans vos tympans. Puis on a appris à manœuvrer par pelotons de trois machines, à se placer en ligne, en échelon, en W, en colonne bataillonnaire, à remorquer, à escalader un talus de 30 degrés, etc. Juste quand je commençais à supporter les trois autres membres d'équipage, on m'a changé de char et, le lendemain, à l'aube, formation en colonne et direction la gare. On a chargé toute la brigade sur une douzaine de trains. Le *politruk* du bataillon – toujours Kouriatine – nous a réunis.

« Nous appartenons à la 51e brigade de tanks. Nous partons immédiatement pour le front. Hourra pour la victoire !

– Hourra pour la victoire !

– Mort à l'ennemi fasciste !

– Mort à l'ennemi fasciste ! »

Et le train est parti.

Quatre jours après, nous sommes arrivés à Stary Oskol. C'était le dégel. On a passé les quinze premiers jours à faire la nounou pour les canons – il n'y avait pas assez de tracteurs –, puis pour les camions qui étaient embourbés jusqu'aux essieux. C'est là que nous avons eu notre premier mort. On tirait une élingue d'acier entre l'arrière du T-34 et le crochet avant du camion. Sans qu'on sache pourquoi, l'élingue a cassé et elle a décapité un radio de notre compagnie. Le gars perdait son sang par jets qui montaient à un mètre de hauteur ; dans le trou de son cou, on aurait pu fourrer les deux poings. Il est mort vidé comme un poulet. Il avait 19 ans, comme moi, et venait de Kazan. Nous l'avons enterré derrière une petite église dont il ne restait qu'un tas de débris calcinés et sur laquelle j'ai replanté la croix en ferraille qui était tombée avec le reste. Kouriatine a fait son discours puis il est venu me voir :

« Pourquoi as-tu planté une croix ?

– Pour que ses parents puissent le retrouver. »

Il m'a regardé d'un air soupçonneux, mais n'a pas insisté. Je crois qu'il hésitait à me tenir définitivement pour un abruti.

Au début du mois d'avril, la brigade a repris le train. On a dû faire une cinquantaine de kilomètres, jusqu'aux environs de Bielgorod. Les Allemands tenaient la ville. Dans la campagne alentour, il y avait des dizaines et des dizaines de carcasses de chars. Que des nôtres, surtout des *Tridtsatchetverkas*[227]. C'était la trace des batailles que nous avions menées à la fin de l'hiver. Il faut croire que les Allemands avaient eu le dernier mot puisqu'on ne voyait aucun des leurs : ils avaient eu le temps de remorquer leurs épaves pour les réparer. Nos T-34, pour la plupart, n'étaient pas réparables, mais il a fallu en faire le tour et indiquer leur emplacement aux équipes de dépannage du corps d'armée. Les gars venaient, relevaient le numéro de châssis et évacuaient ceux qu'on pouvait retaper ou dont on pouvait tirer des pièces de rechange.

Un matin, nous avons fait une découverte qui nous a donné un avant-goût de ce qui allait suivre. À l'orée d'un petit bois, au milieu des broussailles, nous avons découvert une épave qui avait échappé aux repérages. Le char avait été incendié. On distinguait nettement deux trous d'obus, l'un à l'avant de la tourelle, l'autre au milieu de la plaque de blindage frontale, près de la trappe du conducteur. Je me suis approché avec le sous-lieutenant Gavrilov, notre chef de char, et nous sommes montés sur la tourelle. On a eu du mal à ouvrir le panneau car il était faussé. Un nuage de grosses mouches bleues s'est échappé de l'intérieur et une épouvantable odeur a pénétré nos narines. Le sous-lieutenant a

blêmi. À l’intérieur, tout était noir de suie. La seule tache claire, c’était les dents du chef de char dont la tête s’était détachée et avait basculé sur le cadavre charbonneux du tireur, qui ne devait pas mesurer plus de 90 centimètres. Le radio et le chauffeur étaient dans le même état. Les *tankoshlemy* (casques de cuir) avaient tenu le choc et coiffaient grotesquement les crânes exorbités auxquels manquaient les mâchoires inférieures. Le sous-lieutenant a vomi tripes et boyaux, et moi non plus je n’étais pas dans mon assiette. Nous nous sommes éloignés de quelques mètres. Il m’a offert une *papirossi* Belomor, ce qu’il n’avait jamais fait avant.

« Ils n’ont pas eu de chance.

– …

– Salauds de fascistes !

– Salauds de fascistes. »

Je crois bien que, lui comme moi, ce n’étaient pas les fascistes qui nous préoccupaient mais l’idée que nous pouvions, nous aussi, finir cramés à cent pour cent, le casque sur la tête et les dents dehors. On aurait dû les enterrer nous-mêmes, avec l’aide des deux autres qui nous attendaient dans le tank, à 200 mètres de là. Mais on s’est dégonflés. Le sous-lieutenant Gavrilov a simplement signalé le problème au sergent-chef commandant la section de *sanitarski*.

On était déjà en mai. On disait que les Allemands préparaient une grande offensive. Nous, on remuait de la terre douze heures par jour. L’idée du colonel commandant notre brigade – je crois qu’il s’appelait Konovalov – était que nous puissions enterrer nos soixante-dix chars et les sortir de leurs trous en quelques instants. Pour chaque engin, on creusait une fosse de 4 mètres de large et 7 mètres de long ; la profondeur était variable, inclinée à 30 %, de façon à pouvoir y faire entrer le char entier. On recouvrait le tout de branchages, le canon seul émergeait. À 200 mètres, on ne pouvait rien deviner. Tout autour de nous, les fantassins, mais aussi des milliers de civils venus de l’oblast de Koursk, alignaient des kilomètres de tranchées et de barbelés. C’était une vraie fourmilière qui travaillait surtout la nuit. Le jour, les Fock-Wulf 189 venaient tournoyer au-dessus de nos têtes et on avait pour consigne de se tenir peinards. Un beau jour, on a tout quitté, on est partis vers le nord. On était furieux : il fallait tout laisser à une autre brigade, toutes ces positions aménagées durant des semaines !

On s’est retrouvés dans un patelin près d’Ozerovo. Le colonel nous a passés en revue. Les hommes sans expérience du combat ont dû sortir des rangs. J’étais du nombre, le sous-lieutenant Gavrilov aussi, mais notre tireur et notre radio sont restés en arrière. Résultat : on a touché encore deux nouvelles têtes – Kolia Andreechenko, le chargeur, et un mariole originaire de Vladimir, Vassia Leiba, le radio. Nous, les bleus, avons été mutés en bloc dans un régiment d’exercice, qui appartenait à la brigade de réserve du corps blindé. Pendant deux semaines, on a tiré sur des cibles fixes (nos propres carcasses de chars), on a pratiqué le passage de rivière à gué, on s’est habitués à porter des fantassins sur le dos.

Ces fantassins, mieux valait être à notre place qu’à la leur. Pour leur enlever la peur des tanks, on leur faisait creuser une tranchée étroite de 200 mètres de long qu’on bourrait ensuite de tout un bataillon. Pour la première séance de « repassage » – c’est ainsi qu’on appelait cet exercice –, j’ai fait répéter son ordre au sous-lieutenant Gavrilov.

« Vous m’avez bien compris, Govariov. Roulez sur la tranchée. Vitesse 30 kilomètres/heure.

– Mais, lieutenant, je risque d’amocher du monde. Le terrain n’est pas très sec et je ne suis pas sûr de tenir le tank en ligne.

– C’est un ordre. Tant pis pour eux. *Davaï !* »

J’ai passé la première et, lentement, j’ai fait un demi-cercle pour me mettre dans l’alignement de la tranchée. Je n’avais pas les idées très claires, ma bouche était sèche comme de l’amadou. Seconde, troisième, je suis resté sur ce rapport, le moteur hurlait mais j’avais le tank mieux en main au cas où il partirait de côté. Il fallait que je reste bien en ligne. J’avais à peine 80 centimètres de chaque côté de la tranchée. C’est peu, à 30 kilomètres/heure, quand on pèse 30 tonnes. On est passés une fois, deux fois. J’avais une tremblote terrible, je criais toutes les prières que ma mère m’avait apprises. Avec le bruit infernal qui régnait dans l’habitacle, les autres ne risquaient pas de m’entendre. On s’en est bien tiré. Mais un des T-34 qui étaient derrière nous a écrasé un type pris de panique qui a essayé de sortir au dernier moment. Un autre a eu le bras arraché. C’était ça, l’entraînement de nos fusiliers motorisés. Puis nous sommes retournés près de la gare de Ponyri.

Le soir même, vers 21 heures, le sous-lieutenant a été convoqué au PC du bataillon. Il en est revenu avec d’autres chefs de char et Kouriatine. Meeting pour la brigade au grand complet ! Kouriatine avait son air des grands jours. « Les Allemands attaqueront à six heures demain matin. C’est une bataille

essentielle pour la patrie. Il faut empêcher les fascistes de prendre Koursk, les battre pire qu'à Stalingrad, etc. »

Puis il a lu un article de l'*Étoile rouge* et un ordre du jour du maréchal Rokossovski, qui commandait le Front du Centre. Puis, à chaque homme on a distribué un paquet de tabac, 100 grammes de vodka et une double portion de kacha à la viande. Vérification des casiers à munitions, des niveaux d'huile, complément de gazole, graissages divers, balayage des traces de chenilles, on n'a pas chômé. Le commandant Lebedev, chef du régiment, a cloué publiquement son bec à Kouriatine, qui prétendait faire sa propre inspection des préparatifs. Il est devenu nerveux et encore plus teigneux. Puis, un soir, il est venu faire ses adieux. Il pleurait presque, malgré ses nouveaux galons. Un autre l'a remplacé : un Arménien du nom de Najarian.

Impossible de fermer l'œil. Les gars écrivaient à la maison. Moi, je n'avais personne. J'aurais bien aimé envoyer un mot à Vitia Moselsson, mais je ne savais pas où il était. J'ai aussi pensé à mon frère aîné, Vitia. Où pouvait-il se cacher celui-là ? Peut-être dans l'armée, lui aussi. Si je mourais demain, qui le saurait ? Ça n'était pas plus grave pour moi que pour tous les autres car seules les familles des officiers et des membres du Parti étaient averties d'un décès. Pour les autres, pour les millions d'autres, la fosse commune, quelque part, n'importe où. La mort anonyme, comme celle des chiens. Pour bon nombre des soldats, cette idée était plus démoralisante que la mort elle-même. Beaucoup se juraient mutuellement de relever l'emplacement de la tombe du camarade et d'écrire à la famille. Kolia Andreechenko, le chargeur, m'a arraché cette promesse. Ça a fait ricaner Vassia Leiba, le radio : « Si on crève, c'est tous les quatre ensemble. Grillés comme les cochons d'une même famille ! Et y aura personne pour prévenir papa cochon et maman cochon. »

À partir de minuit, ça a commencé à puer. L'heure de l'attaque approchait et chacun allait faire ses besoins au même endroit. La trouille. Seul le sous-lieutenant avait une montre, on lui demandait l'heure sans arrêt puis, le temps passant, on a eu peur de lui demander. À 6 heures, c'est lui qui a dit : « On n'entend rien. C'est pourtant l'heure. Qu'est-ce qu'ils foutent les Fritz ? »

7 heures, rien. 8 heures, 9 heures, rien, pas même un avion. À 14 heures, l'état d'alerte maximum est levé. Ouf. On retourne tous chier. De soulagement, cette fois. Nos chefs nous ont fait deux ou trois fois le coup de l'alerte durant ce mois de juin. À chaque fois, le lendemain matin, Najarian, notre nouveau *politruk*, arrivait en courant. « Restons sur nos gardes. Les fascistes jouent avec nos nerfs.

Faisons comme le camarade Staline. »

Personne ne lui a demandé ce que faisait le camarade Staline, parce que tout le monde s'en foutait éperdument. Le sous-lieutenant Gavrilov a adhéré au Parti après la deuxième fausse alerte. Mais il ne nous a jamais embêtés avec ça. Il ne parlait pas beaucoup, lui non plus. Nous avons pris l'habitude de fumer ensemble. Lui, ses *papirossi*, moi, ma *makhorka*. Il avait un an de plus que moi. De temps en temps, il me parlait de mécanique, mais je voyais qu'il se forçait. J'essayais de lui faire plaisir à mon tour en lui demandant de me parler de ses projets d'architecte à Kharkov. Il se laissait un peu aller, parlait de tout reconstruire différemment, avant de hausser les épaules. « À quoi bon ? Je n'ai même pas fini la deuxième année et les tankistes ne font pas de vieux os. » Il fallait vraiment savoir qu'il était au Parti : on ne pouvait pas le deviner.

Les Allemands ont finalement attaqué le 4 juillet. On a été bombardés dès 7 heures du matin par leurs avions. Peu de dégâts : une citerne de gazole a pris feu. À midi, nous recevons l'ordre de faire mouvement. On avance de 10 kilomètres, jusqu'à Berezovets, et on attend. Les routes sont encombrées. Des camions de munitions dans tous les sens, des tracteurs d'artillerie, de longues files d'infanterie de chaque côté, mais nous avons la priorité. Nos motocyclistes sont à chaque carrefour et ils ont ordre de tirer, si besoin est, sur ceux qui chercheraient à se faufiler entre nos chars ou à emprunter un carrefour où nous devons passer. Au loin, on entend une canonnade ininterrompue. Nos avions sont là, nombreux, mais je ne vois rien du ciel. Mon champ de vision, c'est 30 mètres de route qui défilent par ma trappe ouverte. Elle devrait être fermée mais nos épiscopes sont de si mauvaise qualité qu'il est impossible de les utiliser sur une route où il y a du trafic. On prend une piste de traverse, qui mène à un village inconnu. De part et d'autre, nous retrouvons des alvéoles identiques à celles que nous avions laissées vers Bielgorod. On s'enterre soigneusement. Le colonel vient vérifier en personne, puis le commandant du régiment et, enfin, le chef du bataillon avec Najarian. L'Arménien semble plus calme que ne l'était Kouriatine. On dit qu'il s'est battu dans le Caucase, où il a été blessé, d'où son léger boitement. Il fait une chaleur d'enfer, nous mourons de soif. Gavrilov s'en plaint au *politruk*. Une demi-heure après, une citerne vient remplir nos bidons. Najarian atteint la cote d'amour.

Nous entassons le maximum de liquide dans le char qui ressemble à une roulotte de Tzigane. Des miches de pain, deux bouteilles de vodka « organisées » par ce mariole de Vassia Leiba, nos manteaux, la petite caisse de

livres du sous-lieutenant, des godasses de rechange, des feuilles de papier journal, tout ça brinquebalant dès que je mets en route. L'odeur de sueur est si forte qu'elle tient tête à celle du gazole, des gaz de combustion, de la graisse surchauffée. Il fait près de 40 degrés dans l'habitacle. On essaie de faire un courant d'air en ouvrant tout.

Les heures passent, nous sommes tous les quatre abrutis. Lorsque soudain, « Klang ! klang, klang, klang ! ». On tape furieusement sur notre coque à la clé à molette. Puis des sifflets retentissent de tous côtés. Nous nous réveillons en panique. Le sous-lieutenant sort la tête par la trappe. Puis hurle : « Leiba ! La radio ! » Le mariole allume son poste qu'il avait éteint « pour ménager les lampes ». Il cale la fréquence, tourne ses boutons, ça crachote, il retourne ses boutons. Il secoue la tête : pas de liaison. Mais le sous-lieutenant n'écoute sans doute plus et c'est moi qui écope d'un coup de pied dans la nuque. On démarre ! J'aurais préféré qu'il me donne l'ordre par l'intercom mais le lieutenant ne l'utilise pas beaucoup. Il préfère donner de la botte sur ma tête et mes épaules. « On attaque ! »

Ma gorge se serre. Je prie la Vierge de Kazan, je pense à ma mère, à mon père, à Vitia, à Moselsson. Coup de pied sur l'épaule gauche, à gauche vers un grand champ de tournesols. Formation du peloton en W : nous sommes le char de pointe, la pire place. Les trois machines s'arrêtent, le sous-lieutenant sort. Il revient avec un lieutenant, chef de peloton, et tous deux regardent le croquis que leur a donné le capitaine. Je comprends que les Allemands sont tout près, qu'il va falloir leur rentrer dedans. Un premier peloton est parti en éclaireur. Leiba hurle : « J'ai la liaison avec le capitaine ! »

Cinq minutes plus tard, il l'aura de nouveau perdue et nous serons de nouveau seuls, uniquement liés par le regard de Gavrilov au char de gauche et au char de droite. Nous nous arrêtons. Le sous-lieutenant sort encore une fois pour parler avec les deux autres chefs de char. Je les entends dire que Ponyri n'est pas loin, que l'on s'y bat violemment et que toute la 51e brigade y va. On entend passer au-dessus de nos têtes les obus de notre artillerie. Kolia Andreechenko, le chargeur, a profité de l'absence du lieutenant pour se hisser sur le rebord de la tourelle et respirer un peu. Un petit avion allemand vient tourner au-dessus de nos têtes. C'est mauvais signe car il s'agit sûrement d'un observateur et nous sommes là, plantés à découvert. Kolia nous informe que d'autres pelotons sont arrivés à notre hauteur. Tout le régiment semble regroupé pour l'assaut. Devant, je ne vois rien. Inutile de cacher que j'ai peur, affreusement peur. Il n'y a pas eu

que des héros dans l’Armée rouge, je l’avoue et je n’en ai pas honte. Le lieutenant revient. On repart doucement. Je ne vois rien, j’ai le nez à peine au-dessus des tournesols. Pressions du pied sur mes épaules, à droite, à gauche, à droite, à gauche. Puis un cri terrible du lieutenant : « Un canon antichar ! Devant, à droite. Distance… 1 000 mètres ! »

Puis une série d’ordres, Kolia charge un obus explosif. Feu ! Un bruit terrifiant, l’obus est parti. Les gaz éjectés pénètrent dans nos poumons, nous toussons comme des perdus. « En avant, vitesse maximale ! » J’accélère à fond. J’ai du mal à passer les vitesses, Leiba doit m’aider en pesant sur le levier, le tank cahote en tous sens. Je n’y vois plus rien. Il pourrait y avoir un marais ou des mines ou un fossé, que je serais incapable de le savoir. La sueur dégouline sur mes yeux. Impossible d’enlever le casque car je risquerais de m’assommer tant nous sommes ballottés de droite et de gauche. Gavrilov n’a rien dit du résultat du tir. Soudain, un choc terrible, une douleur violente dans tout le côté droit. Avons-nous heurté quelque chose ? Je regarde derrière. Vassia Leiba n’a plus figure humaine. Des dizaines d’échardes de métal en fusion ont labouré sa face, crevé ses yeux, déchiré ses tempes. Sa langue pend étrangement entre ses dents brisées. Il y a du sang partout dans l’habitacle.

« Évacuation ! » Gavrilov a hurlé dans l’intercom. Kolia et moi sortons par la trappe. Le sous-lieutenant saute par la tourelle. Nous nous regroupons à quelques mètres du char. J’ai horriblement mal au cou et à l’épaule. Je m’allonge sur la terre, qui est chaude, agréable comme du velours. Je comprends vaguement que nous avons été touchés frontalement. Le sous-lieutenant dit qu’il faut sortir Vassia de là. Puis je m’évanouis.

Je me suis réveillé au poste sanitaire de la brigade. Je ne sentais plus du tout mon côté droit. La tête me faisait atrocement mal. Je vois une fille, ravissante. J’appelle. Aussitôt, elle m’engueule à haute voix. « Tiens, le pope se réveille ! J’espère que vous en avez terminé avec vos histoires de babouchka ! » Je comprends vite. J’ai dû prier dans mon délire. Qui m’a entendu ? Vais-je avoir des ennuis ? Bah, autour de moi, il n’y a que de pauvres estropiés, des hommes misérables dont la vie est déjà fichue. Qu’est-ce que ça peut bien leur faire ? Comme un fait exprès, Najarian, le *politruk* arménien, arrive à ce moment-là. Je me vois déjà bon pour le *strafbat*[228].

« Bonjour Govariov.

– Bonjour lieutenant.

– Vous vous en tirez bien. L'épaule et la hanche brisées. Plusieurs mois d'hôpital à vous faire bichonner. Ça a bardé pour la 51e brigade. Nous avons eu de lourdes pertes. Mais les fascistes n'ont pas pris Ponyri.

– Et Leiba ?

– Tué. J'ai demandé une décoration pour lui. Andreechenko n'a que des égratignures.

– Et le sous-lieutenant ? »

Najarian ne répond pas. Il me regarde droit dans les yeux. « Vous devez savoir que je ne partage pas vos sentiments religieux. Essayez d'être plus discret. Cela vaudra mieux pour vous. » Il se lève pour partir, puis me jette : « Le sous-lieutenant Gavrilov fait l'objet d'une enquête pour abandon d'arme et de véhicule. »

Le sous-lieutenant s'était mis en tort en évacuant le T-34. Il aurait dû rester à bord, à moins que le canon ne soit hors d'usage ou qu'il y ait un incendie non maîtrisable. Ce sont les deux seuls cas d'évacuation admis par le règlement. J'apprendrais plus tard que l'enquête, menée par Najarian, a tourné court et que le sous-lieutenant a été innocenté. Ça n'aura pas changé grand-chose à son destin. Il sera tué un mois plus tard, lors de la contre-offensive vers Orel. Quant à Kolia Andreechenko, je n'en entendrai plus jamais parler, hormis la lettre qu'il m'a envoyée pour m'annoncer la mort du sous-lieutenant.

J'ai été évacué en camion jusqu'à l'hôpital divisionnaire, où l'on m'a opéré. J'y suis resté une semaine. Ça n'allait pas bien. La fièvre s'en est mêlée. Chaque mouvement du bassin m'arrachait un hurlement. Un médecin tatar est venu me voir : « On va te recasser la hanche, soldat. Sinon, tu ne remarcheras jamais. » Ça ne m'a pas rassuré. Un Tatar, en plus ! Au réveil, j'ai souffert toutes les douleurs de l'enfer. Finalement, ils m'ont mis dans un train sanitaire et je me suis retrouvé dans un immense hôpital à Saratov. Nous étions cinquante par salle et, dans l'aile où je me trouvais, il y avait déjà cinq salles. La plupart de mes voisins étaient des amputés en attente de réforme. Ça ne me rassurait pas pour l'amputation, mais ça me donnait l'espoir d'une démobilisation. Mon état s'est amélioré peu à peu. Le médecin tatar n'avait donc pas mal travaillé. En octobre 1943 – après deux mois et demi d'immobilisation complète –, j'ai commencé à marcher avec des béquilles.

La nourriture n'était pas bonne mais assez abondante. J'arrivais à économiser du pain et à l'échanger contre du tabac. Le type qui me fournissait en tabac

s’appelait Razievitch, un artilleur blessé à Kharkov au début de 1943. On lui avait coupé une jambe au-dessus du genou mais il trottait comme un lapin. Tout le jour, il s’agitait pour trafiquer. Un vrai Nepmen[229] ! Il se vantait de pouvoir obtenir n’importe quoi, du moment qu’on y mettait le prix. Y compris des choses impossibles à avoir, comme des pneus ou de la soie de parachute. On le croyait car il était à l’hôpital depuis huit mois alors qu’il aurait dû sortir depuis longtemps. Mais il s’était acoquiné avec le sous-intendant qui l’accompagnait quelquefois en camionnette à Saratov « pour affaires » ; il n’avait donc aucun intérêt à quitter l’hôpital. Je n’avais de rapports avec lui que pour le tabac et les livres – une denrée qui ne valait presque rien – car je m’étais mis à les dévorer, mécanique, littérature, théâtre, poésie, tout y passait.

Un soir, c’était en novembre ou en décembre 1943, je me trouvais du côté de la chaufferie et je cherchais Razievitch pour lui échanger du pain contre de la *makhorka*. Je ne le trouvais pas. J’avise alors un petit escalier qui s’enfonçait sous terre et je vois, au-dessus de la rambarde, une chapka qui s’agite. Je m’avance. Razievitch était là. Il était sur un genou, sa béquille à terre, l’épaule appuyée contre le muret. Il tenait à bout de bras un autre gars que je n’avais jamais vu, dont les deux jambes avaient été amputées au ras des aines. Le gars était en train d’essayer de baiser une fille avec l’aide de Razievitch mais ça n’avait pas l’air de se passer très bien. J’ai détourné le regard mais j’ai eu le temps de voir le visage de la fille. Une gosse. Un petit visage étroit, des pommettes saillantes, des yeux de charbon qui m’ont fixé bien droit l’espace de deux secondes. Je me suis éloigné rapidement, affreusement gêné.

À quelque temps de là, Noël approchait, j’étais en train de faire une partie de dames dans une autre salle que la mienne. Mon adversaire s’appelait Kolia – je ne connais pas son patronyme – et je bougeais les pions pour lui car il lui manquait les deux mains. À un moment, il fait une erreur grossière alors qu’il était un bon joueur. Je le regarde mais lui regardait ailleurs. Je me retourne et je vois une fille de salle à quatre pattes en train de nettoyer le plancher. Je l’ai reconnue aussitôt, elle aussi. Elle a violemment rougi, j’ai détourné le regard. J’y ai pensé toute la journée. Je n’arrivais pas à me l’enlever de la tête.

Je savais que les filles sortaient à huit heures du soir, et je suis allé me poster près de la sortie, sur un terre-plein qui dominait le poste de sécurité. La nuit était glaciale. Les employées de l’hôpital se hâtaient, enveloppées dans leurs châles, toutes en *telogreiki* fournies par l’armée. Comment la reconnaître ? C’est elle qui est venue vers moi. Elle m’a tendu la main, machinalement je l’ai prise. Nous

nous sommes serré la main comme des collègues. Je me sentais dans un état de confusion extrême. Je ne savais que faire ni où aller. Elle me regardait. J'ai tout à coup pensé au foyer des malades. Nous y sommes allés. On nous a servi un thé – il n'y avait rien d'autre de toute façon. Ça peut paraître incroyable mais nous sommes restés là une bonne heure, sans dire le moindre mot. Rien. Puis elle a regardé la pendule, s'est levée, a tendu la main, je l'ai prise, l'ai serrée, secouée, lâchée et elle est partie. Puis, alors que j'étais débout, ahuri, elle est revenue et a dit : « Pour le Christ, merci. » Je l'ai revue quelquefois dans l'hôpital mais elle n'a jamais fait mine de vouloir me parler. Je ne sais même pas son nom.

Le 1er avril 1944, j'étais de retour à la 51e brigade de tanks, 3e corps blindé. Je suis resté un mois dans le régiment de réserve où nous attendions le nouveau T-34, qui avait un canon plus gros et cinq hommes d'équipage, au lieu de quatre dans le vieux *tridtsatchetverka.* Comme j'avais encore des douleurs à l'épaule et à la hanche, on m'a affecté à la compagnie de maintenance. Nous avons mené de dures batailles en Ukraine puis en Biélorussie et jusque sur la Vistule. On allait chercher les tanks endommagés, on les remorquait, on les réparait ou bien on les envoyait plus loin vers l'arrière si les réparations nous dépassaient.

Je travaillais sous les ordres d'un sergent-chef ukrainien, Anton Panasenko, un type renfrogné qui parlait peu et ne se liait avec personne. Les gars murmuraient qu'il était un agent du Smersh[230], et l'on se taisait devant lui. Une grande gueule de repris de justice, Fadaïev, voulait même le liquider ni vu ni connu, mais Panasenko était une armoire à glace comme j'en ai rarement vu et il était plus facile d'en parler que de s'y frotter. À l'été 1944, notre corps d'armée libéra la Volynie et les services de maintenance furent envoyés à Kovel pour y être réorganisés. Notre commandant nous accorda une demi-journée de repos car nous étions littéralement exténués après des mois de campagne et d'innombrables déménagements sur 800 kilomètres. La plupart des gars sont restés à l'atelier pour y dormir tout leur soûl. Je suis parti faire un tour en ville.

Kovel, qui était construit presque tout en bois, avait affreusement souffert des combats. Les rues étaient bloquées, on entendait de temps à autre les détonations des mines que le génie faisait sauter. Ça n'avait aucun sens d'être là, aussi j'ai repris la route de notre cantonnement. Mais, en chemin, j'avise une église orthodoxe imposante. Je regarde autour de moi et j'entre. Le porche avait été soufflé par une bombe ou un obus. Des gravats, des ordures, partout. Je me faufile jusqu'au fond de la nef et je vois un troupeau de vieilles femmes occupées à ramasser briques et moellons, à balayer et à nettoyer. Au milieu

d'elles, un géant en kaki soulevait un énorme madrier. Je n'en crus pas mes yeux : c'était Panasenko. Ainsi, notre sergent-chef passait la seule demi-journée de repos que nous ayons connue en six mois à aider des paroissiens à rendre figure à leur église détruite. Curieux, pour un type supposé appartenir au Smersh. Je suis resté un bon quart d'heure, dissimulé, à regarder ce spectacle inattendu. Puis un pope est venu, tous se sont agenouillés. À côté des vieilles femmes, Panasenko semblait encore plus grand à genoux que debout.

Le pope a commencé à donner la bénédiction. J'ai quitté mon pilier et je suis allé me mettre à genoux au bout de la rangée. Une vieille édentée m'a regardé et m'a engueulé. Elle a dit quelque chose comme : « Mon fils, mon fils, toi et les autres, vous avez détruit l'église de la Résurrection. Pourrez-vous jamais réparer ? » Je surveillais Panasenko du coin de l'œil mais il ne bronchait pas, visiblement abîmé dans la prière. Quand le prêtre eut terminé, nous nous sommes tous levés. Panasenko s'est dirigé vers le porche. Découpée à contre-jour, sa silhouette me rappelait celle du bogatyr Ilya Mouromets dont le dessin ornait un livre de la bibliothèque de l'orphelinat de Stalingrad. Tout à coup, sans que je puisse rien empêcher, j'ai senti les larmes rouler sur mes joues. Une foule de pensées indésirables m'a assailli : ma mère morte, Moselsson perdu, Stalingrad détruit et l'étui d'argent perdu à jamais, la fille de salle aux yeux noirs et tout un tas d'idées et d'images infiniment tristes. Les larmes silencieuses sont devenues d'énormes sanglots d'enfant. C'était pire que le hoquet, tout le haut de mon corps tremblait. Jamais, ni avant ni après, je n'ai connu chose pareille. Le porche était vide. Mais Panasenko était près de moi, sans que je l'aie vu s'approcher. Son énorme main m'enserra la nuque, qu'il pressa doucement deux ou trois fois. Puis il sortit et traversa les décombres de Kovel. J'allais derrière lui, la vue brouillée de larmes, calant ma trajectoire sur son ombre immense.

Panasenko et moi partagions un secret. Cela ne changea rien à nos rapports. Il ne m'adressait la parole que pour les besoins du service et je faisais mon boulot comme d'habitude, ni pire ni mieux. Après deux mois de combats terribles sur la Vistule, le front s'est stabilisé à l'automne. On n'avançait plus, les Allemands non plus. Nous étions sûrs de la victoire et le comportement des soldats commençait à changer. Le devoir du défenseur de la patrie s'effaçait devant le droit du vainqueur. À la frontière de la Pologne, en un tournemain, l'esprit de sacrifice avait laissé sa place au désir de vengeance. Le 20 novembre, notre 51e brigade devint la 47e brigade blindée de la Garde[231], notre 3e corps, le 9e corps blindé de la Garde, et la 2e armée de tanks, la 2e armée de tanks de la Garde. On

toucha de nouveaux uniformes, la nourriture s’améliora un peu ainsi que le nombre de camions mis à notre disposition.

Nous étions cantonnés au sud de Varsovie, près de la petite ville de Garvolin. Les rapports avec les Polonais étaient mi-figue mi-raisin. Ils étaient contents d’être débarrassés des Allemands mais ils se forçaient pour nous faire des sourires. Ils n’acceptaient pas notre argent et, si l’on voulait quelque chose, il fallait troquer. Nos officiers nous avaient prévenus que les arrières n’étaient plus vraiment sûrs, que des Allemands ou des réactionnaires polonais pouvaient encore se cacher et faire leurs mauvais coups.

Un beau jour, Panasenko et moi partons en camion à la gare de Garvolin chercher des pièces détachées. La gare se trouve plusieurs kilomètres à l’ouest de la ville. Il faisait froid, peut-être moins 10 degrés. Sur le quai, marchant de long en large, nous avisons un homme sans âge, à demi nu. Il chantait mais nous ne connaissions pas la langue dans laquelle il chantait. Il était visiblement cinglé. Panasenko retourna au camion chercher un morceau de toile imperméable, il y découpa un trou et revint sur le quai. Un groupe de soldats se moquait de l’homme qui les regardait méchamment. L’un d’eux se leva et lui administra une chiquenaude sur le nez puis le saisit par une oreille. En trois enjambées, Panasenko fut sur le soldat, se saisit de son oreille et tira si fort que le type fut arraché de terre. Pris de frousse devant le gigantesque sergent-chef, les autres soldats ne bronchèrent pas. Panasenko raccompagna le soldat jusqu’au banc et lui ordonna de se tenir tranquille. Je crois que le conseil était inutile. Pendant ce temps, indifférent en apparence, l’homme s’était éloigné et avait recommencé à chanter. Panasenko le rattrapa, essaya de lui enfiler l’espèce de poncho qu’il lui avait taillé mais l’homme refusa de se laisser faire. Peut-être ne comprenait-il pas. Je n’oublierai jamais son regard. Troublé, presque fixe, c’était celui d’un mort. Le chef de gare polonais accourut et engueula Panasenko.

« Soldats, ne pouvez-vous le laisser tranquille ?!

– Qui est-ce ?

– Un Juif de Garvolin.

– Est-il fou ?

– Il a passé cinq ans dans une cave à pommes de terre. »

Nous avons chargé nos pièces détachées et nous sommes rentrés au bataillon.

Le 14 janvier 1945 ont commencé la fin de la guerre et le pire moment de ma vie. Ce jour-là, l’ensemble du 1er Front de Biélorussie, commandé par le

maréchal Joukov, lança une offensive formidable qui traversa la Pologne à toute vitesse et nous amena en quinze jours en Allemagne. Nos chars avançaient si vite que nous étions incapables de suivre le rythme. Le bataillon de maintenance n'était pas conçu pour avaler 50 kilomètres, et parfois 70, par jour. Nos pertes étaient faibles, et les dépannages concernaient surtout des défaillances mécaniques. Les Allemands étaient balayés. D'eux, nous ne vîmes que des groupes de prisonniers, d'innombrables cadavres, des soldats pendus par leurs propres camarades. Les routes étaient embouteillées par un immense matériel abandonné. Je me souviens d'un convoi d'une dizaine d'ambulances. À l'intérieur, tous les hommes étaient morts, soldats, médecins, infirmiers. Aucune trace de balles sur les corps, seulement des balafres faites au sabre et des trous de baïonnette.

En arrivant sur la Warthe, nous trouvâmes dans un grand champ environ 300 hommes surveillés par une compagnie du NKVD. Nous avions dépassé le champ d'environ 400 mètres quand le « tac tac tac » des mitrailleuses a commencé. Ça a duré une éternité. Fadaïev, qui conduisait, a voulu faire demi-tour, « pour voir ». Les 300 types étaient morts. Tous en tas, pêle-mêle, et un officier du NKVD escaladait le tas pour distribuer des coups de grâce. Un de ses collègues en casquette rouge a couru vers nous, revolver au poing : « Foutez-moi le camp, bande d'abrutis ! Ou nous dirons que vous étiez aussi parmi ces pourritures de Hiwis[232] ! »

Fadaïev ne se l'est pas fait dire deux fois et nous avons rejoint le bataillon en quatrième vitesse.

Au-delà de la Warthe, d'immenses panneaux nous prévenaient : « Vous entrez dans le repaire de la bête fasciste ! », « Ici commence la maudite Allemagne ». Fadaïev était très agité. Durant le blocus de Leningrad, il avait perdu toute sa famille : non seulement son père et sa mère mais aussi sa femme et sa fille. Ça l'avait rendu mauvais et l'on voyait qu'il était affamé de vengeance. Ou bien ses mauvais instincts s'étaient aiguisés en prison où nous savions qu'il avait passé six mois. En arrivant dans le premier village allemand, j'ai compris que nous entrions en enfer. Il y avait des cadavres de civils – des vieux, des femmes et des enfants – sur les trottoirs. Certains avaient le visage en bouillie. Les femmes étaient toutes retroussées. Les corps des enfants ne portaient ni chaussures ni manteau. Une unité d'artillerie était en train de piller. Mais les soldats s'appliquaient mieux à détruire qu'à piller. Certains le faisaient rageusement, jetaient tout par les fenêtres, meubles, tapis, vaisselle, couvre-lits, pendules ;

d'autres y mettaient de la méthode : ils arrachaient les lambris, la tuyauterie, les robinets, brisaient les escaliers à la hache. Ça n'avait aucun sens. Au début, nous avons tous pensé que c'étaient des maisons de Junkers et de capitalistes : ça nous semblait si immensément riche en comparaison de notre pays ! Mais quand on a visité des maisons de Junkers et de capitalistes, alors on a compris qu'il s'agissait des maisons de M. Tout-le-Monde. Ça n'a rien changé, rien calmé. Fadaïev a commencé par briser des vitrines, puis il a essayé de mettre le feu à une boutique déjà pillée. Il était soûl. Panasenko est intervenu en lui interdisant d'utiliser l'essence de la compagnie et il a ordonné qu'on reprenne immédiatement la route. Fadaïev lui a lancé un regard haineux mais, cette fois-là, il a obéi.

En février, il y a eu une pause dans notre avance. Toute l'armée s'est tournée vers le nord et a foncé vers la Baltique à travers la Poméranie. La Poméranie ! Aujourd'hui encore, je ne peux prononcer ce nom sans avoir mal au ventre. Nos hommes ont tout oublié de ce qui faisait d'eux des hommes. Ma mère me disait souvent que les Russes étaient le peuple de Dieu. L'entrée en Allemagne a fait de nous le peuple du Malin. Je me refuse à donner des détails, par pitié pour les bourreaux. Fadaïev ne cessait de s'opposer à Panasenko. Entre eux, c'était la haine, on sentait que ça finirait mal. Tous les hommes murmuraient contre le sergent-chef qui resserrait la discipline alors qu'autour c'était un asile de fous. J'ai vu près de Stettin un soldat de 40 ans – sans doute marié et père de famille – menacer son capitaine de l'abattre s'il ne le laissait pas s'amuser. L'officier a reculé et il a choisi d'éclater de rire. Je dis « choisi » parce que son rire sonnait si faux. « Bien sûr, soldat, prends du bon temps ! »

Dans un petit port de la Baltique, Fadaïev a voulu s'en prendre à une femme qui avait trois enfants autour d'elle. Panasenko l'a accroché par la taille et l'a sorti de l'appartement. Sur le palier, Fadaïev s'est retourné et lui a donné un coup de tournevis à la cuisse. Panasenko a frappé comme la foudre et lui a cassé la mâchoire. La blessure était très grave, les os étaient en bouillie et je me demande si Fadaïev n'a pas passé le restant de ses jours à manger de la kacha. Le *politruk* est venu avec le commandant du bataillon. Le sergent-chef a été mis aux arrêts. Des hommes du Smersh sont venus nous poser des questions. Un capitaine m'a gardé deux heures, sans quitter mon visage des yeux :

« Aviez-vous remarqué que le sergent-chef Panasenko avait des sympathies profascistes ?

– Saviez-vous qu'il défendait les idées des voyous de Bandera[233] ?

– Avez-vous remarqué qu'il lui arrivait fréquemment de se mettre à l'écart, de s'absenter la nuit, etc. ?

– Avez-vous vous-même participé à des discussions avec le sergent-chef ? »

Anton Panasenko a disparu de ma vie ce jour de mars 1945. Je n'ai plus jamais entendu parler de lui. Notre section a été dissoute et dispersée. Je me suis retrouvé dans une équipe volante chargée des travaux d'urgence. Par exemple, nous avons changé en deux jours les filtres à air défectueux d'une trentaine de Josef Stalin 2, notre nouveau char lourd dont les Allemands avaient une peur bleue. Ce nouveau poste me permettait de circuler sur une vaste zone correspondant aux arrières de notre armée de tanks.

Dieu m'a fait signe une dernière fois quinze jours après que le Smersh a emmené Anton Panasenko, menottes aux mains. Nous étions allés jusqu'à Bromberg chercher un lot de radios ultramodernes qui devaient équiper les nouveaux chars de commandement. Mais le train n'était pas arrivé et il fallait attendre. J'étais avec Semion Petrov, un sergent de Rostov bavard comme une pie mais plutôt brave type. Nous allons voir le commandant de la place, qui nous délivre un billet de logement et un accès à la cantine de la garnison. Je me retrouve à sonner à la porte d'une maison ancienne, au bord du canal de la Netze. L'endroit est magnifique. Au lieu de me présenter à la porte d'entrée, côté rue, je fais le tour pour regarder les jardins à l'arrière. Les pommiers étaient en fleur. La barrière était fermée. Je l'enjambe et j'avance vers la porte de derrière. J'aperçois une silhouette à l'intérieur. Je m'avance, je mets la main sur la poignée et j'ouvre. Je vois une cuisine et une vieille femme avec un panier à la main. « Aahhh ! »

Et elle s'évanouit aussi sec de peur et de surprise. J'ai trouvé ça curieux. Bien sûr, mon apparence n'était pas reluisante. J'étais couvert de poussière noire, le tour de mes yeux était blanc à cause de la marque laissée par les lunettes, et j'avais un sourire édenté, souvenir laissé par la destruction du T-34 à Koursk. Mais tout de même… Je n'étais sûrement pas le premier soldat soviétique à passer par là. J'entre, je ramasse la vieille, je la pose sur un fauteuil. Et je vois arriver un petit garçon. 5 ans, 6 ans peut-être. « *Priviet, diadia Petia*[234] *!* » Que ce petit Allemand me salue en russe m'a encore plus étonné. Pourquoi m'appelait-il Petia ? Je l'ai pris par l'épaule pour l'approcher de moi. Il n'avait pas l'air d'avoir peur. Je lui demandai, en russe car je ne connais pas l'allemand : « Où sont tes parents ? Où est ta maman ? » Mais l'enfant ne répondait pas. Il souriait. J'ai vu qu'il ne comprenait pas. Puis il a essayé de

dégager ma main, je l’ai lâché et il est parti dans un couloir qui s’ouvrait derrière la cuisine. J’avance dans la pénombre et je vois devant moi, à contre-jour, une masse imposante. J’ai eu peur. Je n’avais pas d’arme. « Que faites-vous ici ? » Une voix d’homme me parlait en russe. Sur un ton menaçant. La lumière s’allume. Je vois un de nos soldats. Grand et gros.

« Je loge ici.

– Tu as ton billet ? »

Je le lui tends. Je n’avais pas à le faire car c’était un petit caporal de rien du tout. Mais je lui ai quand même montré le papier pour ne pas faire d’histoires. « Tu t’es trompé, camarade. Ton logement est dans la maison d’à côté. »

Je m’excuse et je fais demi-tour. En effet, je m’étais trompé. Je me retrouve devant une maison à la porte arrachée. L’entrée est barrée par une chaise. J’entre. Tout est dévasté, il y a de la vaisselle cassée partout. Ça sent la merde à plein nez. À côté, c’était nettement plus propre. Je monte à l’étage. Dans le couloir, je vois une forme sur un lit. Une vieille femme avec un bonnet enfoncé jusqu’aux yeux. Elle me regarde d’un air terrorisé. J’entends du bruit dans une des pièces. J’y vais. Je trouve un sergent de l’artillerie. Un Ukrainien. Il me montre un lit, près du sien, et me dit de m’installer. Puis il met son calot et s’en va en sifflant.

Le premier jour, Semion Petrov et moi allons de bonne heure à la gare. Après une demi-journée d’attente, on nous dit que ça ne sert à rien de rester là, que le train est quelque part entre Vladivostok et Minsk. Petrov trouve un gars de Rostov et reste avec lui au foyer de la gare pour discuter. Quant à moi, je rentre à pied au logement. La ville n’était pas trop abîmée mais on ne voyait pas grand monde dans les rues. Peu d’Allemands en tout cas. Ceux qu’on apercevait étaient formés en brigades et déblayaient, balayaient sous les cris de contremaîtres polonais. Ces Allemands avaient l’air minable. Leurs vêtements étaient déchirés et j’ai vu un Polonais donner un coup de pied à un vieux bonhomme qui avait renversé sa brouette. La gare, les cafés, le marché, étaient pleins de Polonais à l’air ahuri. Partout des charrettes avec une vache attachée à l’arrière, des meubles, des matelas. Un grand déménagement était en train de se faire. Ces Polonais venaient de l’est et parlaient un dialecte que Semion Petrov comprenait.

J’arrive à la maison où je loge et je monte à l’étage. La vieille n’est plus dans son lit. Je vais dans la chambre, je m’en roule une et je m’assieds sur le rebord de la fenêtre. Il n’y avait plus de vitres. Au bout de quelques minutes, je vois un camion GAZ s’arrêter devant la maison d’à côté. Le gros caporal en descend, va

à l’arrière, charge une caisse et entre dans la maison. Le gros est ressorti assez vite, il a repris son camion, mais je l’ai vu revenir, à pied cette fois, quelques minutes après. Ça sentait le trafic à plein nez, mais je n’étais du genre à me mêler de ce qui ne me regarde pas. Le lendemain, même scène. Le gros caporal, une caisse plus une valise cette fois, le camion qui bouge, le caporal qui revient à pied. Semion Petrov était venu s’installer dans la maison, à la place de l’artilleur de Rostov. Il était là, à côté de moi, à regarder par la fenêtre. Il a eu la même idée que moi : « C’est qui ce Nepmen ? »

Nos radios n’étaient toujours pas arrivées. Je me la coulais douce à dormir sur les bords du canal. La guerre allait bientôt finir, on s’en rendait tous compte. Qu’est-ce que j’allais faire ? Rester dans l’armée ne me disait rien du tout. Peut-être allais-je revenir à Stalingrad. J’étais en train de penser à tout ça quand Semion arrive près de moi. « Eh, Liokha[235], il se passe vraiment un truc louche avec le gros caporal. Je l’ai vu ramener un matelas. Qu’est-ce qu’il fout ce type ? »

Je ne suis pas curieux de nature et, comme je l’ai dit, je n’aime pas m’occuper des affaires qui ne me regardent pas. Mais, c’est vrai, j’étais intrigué par le manège du caporal. J’ai quand même dit à Semion de ne pas fourrer son nez là-dedans. Il aurait dû m’écouter.

Le soir a été très doux. Le printemps sentait vraiment fort. Je ne pouvais dormir, alors je suis allé en griller une dehors. Je suis passé par-derrière et j’ai entendu un bruit métallique. Ça venait du jardin de la maison d’à côté. Mes poils se sont hérissés quand j’ai vu que le gros était là. Il donnait des coups de pioche. Il était enfoncé à mi-cuisse dans un trou. J’entendais ses « han ! han ! » Il faisait vite. Trop vite. C’était clair qu’il se cachait. J’ai eu peur. J’ai pensé : Il va sentir l’odeur de la *makhorka*. J’ai vite éteint ma cigarette, et j’ai retenu mon souffle. Alors j’ai entendu un cri : « Haut les mains ! Ne bouge pas ! »

C’était Semion. Avec son Walter à la main. Le gros s’est figé. Il a regardé vers nous et il a dit doucement : « Pour l’amour du ciel, partez ! Partez d’ici. » Mais Semion s’est avancé. « Ne fais pas le mariole, salaud. » Le gros caporal est sorti du trou. Il avait la pioche à la main. Il s’est avancé vers Semion. Je ne voyais pas sa figure, il faisait trop noir. Mais sa masse était impressionnante. « Arrête ! Stop ! Ne bouge plus ! » Semion gueulait, il avait peur. Mais le gros a avancé sur lui, il a levé la pioche. Le coup de feu a fait un bruit terrible. Le caporal est tombé comme un cheval. Semion est resté là, son Walter à la main. J’ai couru le long du canal, jusqu’à la grand-rue. Au carrefour, il y avait un point

de contrôle. Je suis allé voir les types qui étaient là. Je leur ai expliqué. Il y en a quatre qui sont venus avec moi. Le gros était mort. Semion a été désarmé par la patrouille, arrêté et emmené à Varsovie, au quartier général du Smersh.

Ma vie militaire s'est terminée en queue de poisson, quelques jours avant que nos troupes n'accrochent le drapeau sur le Reichstag. Un virage manqué m'a envoyé dans le fossé. Mon épaule droite s'est à nouveau brisée. Et, cette fois, ils ont mal réparé. On m'a renvoyé dans un hôpital militaire où j'ai appris la fin de la guerre, puis on m'a démobilisé parmi les premiers, le 15 juillet 1945.

Quelques semaines avant ma démobilisation, j'ai été convoqué par la justice militaire. J'ai quitté l'hôpital de Cracovie, où je me trouvais, pour Varsovie. Là, on m'a demandé de témoigner dans l'histoire du gros caporal. J'ai dit ce que j'avais vu. Le capitaine instructeur m'a appris que, lorsque nous l'avions surpris, le caporal était en train de creuser une tombe. Il avait projeté d'y enterrer le corps d'une femme de 32 ans morte pour on ne savait trop quelle raison. Cette femme appartenait à un groupe d'une dizaine d'Allemandes qui vivaient, avec des enfants, dans le sous-sol de la maison où s'était produit le drame. Le capitaine me dit : « Ce caporal était un ami des fascistes et un ennemi de l'Union soviétique. Je crois aussi qu'il était fou. »

Depuis février 1945, le caporal avait pris ces femmes et ces enfants en charge. Il les nourrissait avec des vivres volés à l'armée. Quand son unité avait quitté Bromberg, il était resté. C'était donc un déserteur. Avec de faux papiers et sous son uniforme dont il avait changé les revers, il avait volé un camion GAZ et piquait dans les dépôts. Durant un mois – jusqu'au coup de feu de Semion –, il avait ainsi continué à nourrir ces femmes et ces enfants. Lui-même dormait dans une cabane à la périphérie de la ville. « Il était vraiment cinglé. » Ça a été la conclusion du capitaine. Semion a écopé de six mois de prison pour détention illégale d'arme ennemie, le pistolet Walter. Je ne l'ai jamais revu.

Au retour en Union soviétique, je me suis d'abord installé à Novgorod. Je n'ai pas pu reprendre mon métier de mécanicien. Il m'était devenu impossible de forcer du côté droit. J'ai reçu une bourse pour entreprendre des études de mécanique et je suis devenu enseignant dans un collège technique de Leningrad. J'ai pris ma retraite en 1989. Je ne me suis jamais marié. Je n'appartiens à aucune organisation de vétérans. Si mon récit s'interrompt en 1945, c'est parce que Dieu ne m'a plus jamais fait signe après cette date et que tout ce qui a pu se

produire depuis dans ma vie me semble de peu d'importance. J'ai écrit ces lignes sans savoir si quelqu'un les lira jamais. Que ce lecteur, s'il existe, sache que tout ce que j'ai rapporté ici, je l'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles ou que cela m'a été rapporté par des personnes dignes de confiance. Qu'il sache aussi que ma conscience est sortie propre de cette abominable guerre, même s'il ne s'est pas passé un jour de ma vie d'après sans que j'y repense, ou le soir avant de dormir, ou le matin juste en me réveillant.

Notes

222. Le texte qui suit, rédigé par A. Govariov, est parvenu de Leningrad en France en 1995 sous la forme d'une disquette, et en anglais. Il n'a jamais été publié.
223. Faubourg de Stalingrad situé sur la rive gauche de la Volga.
224. Voir note 1 p. 133.
225. Voir note 1 p. 120.
226. Voir note 2 p. 37.
227. Le T-34, le char le plus construit durant la guerre et probablement le mieux réussi. Il avait quatre hommes d'équipage.
228. Voir note 1 p. 120.
229. Les Nepmen sont les commerçants apparus durant la période de libéralisation économique qui suit la guerre civile, la NEP (1922-1928). Le mot est péjoratif et désigne les trafiquants, les affairistes.
230. Voir note p. 121.
231. L'appellation « Garde » est donnée aux unités qui se sont bien comportées au combat. Elles ont en général droit à un équipement un peu meilleur, sont prioritaires dans l'attribution des renforts, et le ravitaillement semble y avoir été un peu moins précaire que dans le reste de l'Armée rouge.
232. Voir note p. 126.
233. Voir p. 12-13.
234. « Salut, oncle Petia ! »
235. Un des diminutifs d'Alexeï.

10

Nikolaï Nikolaevitch Nikouline

Un cauchemar en Prusse



Nikolaï Nikouline. Le cliché a été pris pendant une accalmie de l’été 1942.

Né le 7 avril 1923, décédé[236] le 19 mars 2009. Spécialiste de l’histoire de l’art, conservateur du département de la peinture flamande et allemande (XVe-XVIe siècle) à l’Ermitage, auteur de plus de 200 articles et catalogues, N. N. Nikouline était considéré comme le meilleur spécialiste russe des primitifs flamands. Décoré de l’ordre de la Guerre patriotique du premier degré, de l’ordre de l’Étoile rouge, titulaire de deux médailles du courage,

des médailles pour la défense de Leningrad, pour la libération de Varsovie et pour la prise de Berlin.

La déclaration de guerre

Au printemps 1941, nombre d'habitants de Leningrad sentaient la guerre se rapprocher. Des rumeurs persistantes les inquiétaient. Mais personne ne pouvait imaginer que, trois mois plus tard, l'ennemi serait sous les murs et que, trois mois plus tard encore, la famine tuerait un tiers de la population. Nous, les jeunes insouciants qui venions de terminer l'école, nous ne pensions pas à ces choses et pourtant une grande partie d'entre nous allait mourir sous peu dans les marécages des faubourgs de notre ville.

La déclaration de guerre fut accueillie par les habitants non pas avec indifférence, me semble-t-il, mais avec un sentiment d'éloignement.

On attendait la victoire rapide de notre armée invaincue, la meilleure du monde. C'était du moins ce qu'on écrivait et lisait tous les jours dans les journaux. En fait, nous recevions moins d'informations sur les batailles qui se déroulaient sur notre sol que sur celles qui avaient lieu ailleurs. Les premiers jours de la guerre avaient encore un air de fête. Il faisait beau, la ville s'embellissait de fleurs et les affiches guerrières semblaient profondément débiles.

Nous tous, les jeunes, sommes allés nous inscrire dans la milice populaire. On nous a donné un fusil, du pain et un peu de hareng. Un colonel nous a observés très attentivement, puis il en a choisi quelques-uns, dont moi. Et il nous a ordonné de rentrer chez nous. « Même sans vous, les pleurnicheurs, c'est à vomir là-bas ! » Beaucoup plus tard, après la guerre, j'ai compris qu'il nous avait sauvé la vie. Dans la semaine, j'ai reçu ma feuille de mobilisation. Tous les garçons de mon âge ont été acceptés dans une école militaire par la commission médicale sauf moi – j'avais des problèmes de cœur. Finalement, ils m'ont gardé mais m'ont envoyé à l'école des radiotélégraphistes. Au début, l'atmosphère était à la gaieté : quelqu'un racontait des blagues, un autre sifflait des mélodies de Beethoven…

Nous avons senti la guerre pour la première fois quand une division décimée est arrivée du front. Nous avons surtout été impressionnés par l'appétit avec

lequel les soldats engloutissaient d’énormes quantités de kacha d’orge. Nous, à peine sortis de nos foyers, nous étions encore très délicats et nous ne consommions pas toute notre ration.

Un jour, enfin, notre division s’est alignée devant la caserne. Nous disions des blagues, sans avoir conscience de ce qui allait arriver. Le capitaine a commandé le garde-à-vous. Deux jeunes gens, nos amis, ont été amenés devant nous. Ils n’avaient pas de ceinturon. Le capitaine a lu un bout de papier : les deux étaient des déserteurs et avaient été condamnés à mort. Avant que nous ayons eu le temps de comprendre le contenu de ces propos, des soldats les avaient abattus à la mitraillette. Ils ont été fusillés sans cérémonie, très simplement, devant leurs copains. Ces « déserteurs » étaient allés visiter leur famille sans permission. C’était leur crime. De cette minute, nous avons compris le sens de la guerre.

Premier combat

Au début, les tirs, les bombardements, ne me faisaient pas peur – il m’était difficile de comprendre ce qui se passait, les grondements des canons, les hommes qui tombent, les cris, les gémissements, le sang. Souvent, on me bousculait violemment, on m’injuriait, mais les balles perdues et les éclats ne me touchaient pas. Très vite, j’ai trouvé ma vocation – dès que je voyais des blessés, je commençais à les panser. À l’étonnement des *sanitarski*, je le faisais assez bien.

Fin novembre 1941, nous avons mené une offensive[237]. Ce fut une réussite – nous avons obligé les Allemands à reculer. Quand nous sommes arrivés dans leurs lignes, nous avons vu des horreurs. Des corps de prisonniers – nos soldats – brûlaient, une étoile gravée au couteau dans leur dos.

Soldats

Pour des soldats de première ligne, il n’existait que trois thèmes de conversation : la mort, la bouffe, le sexe.

Pour les femmes soldats, vivre dans ce monde masculin si violent, c’était très dur. Être ainsi entourées d’hommes – c’était difficile. Si les soldats affamés avaient d’autres soucis que les femmes, les chefs, eux, les harcelaient sans cesse. Elles avaient des chevaliers servants pour tous les goûts – pour danser, pour

chanter, pour lire des vers de Lermontov et de Block. Mais les officiers supérieurs réclamaient directement. Si elles refusaient, on les envoyait au cachot, au pain et à l'eau. Finalement, pour survivre, elles étaient obligées de céder. Après ça, elles entraient dans une chaîne descendante, les adjoints des chefs, les adjoints des adjoints, etc., dans les meilleures traditions de l'Asie.

Les boucheries

Les armées allemandes sont entrées dans notre pays comme un couteau chauffé au rouge entre dans le beurre. Pour freiner leur mouvement, on n'a pas trouvé mieux que d'inonder de sang la lame de ce couteau. Le sang coulait et coulait. Ainsi a-t-on brulé 200 000 hommes et femmes de la milice populaire – la fine fleur de l'intelligentsia de Leningrad[238]. Le sang a coulé encore tout au long de 1942 et, bien que la lame ait été toujours très solide, le sang la rongeait peu à peu. Ainsi se forgeait notre future victoire.

« Attaquez ! » ordonne le *khozaïn*[239] du Kremlin au téléphone.

« Attaquez ! » répète un colonel depuis sa tranchée bien défendue. Et se lève une compagnie d'Ivanov pour marcher à travers des chemins tracés par les mitrailleuses allemandes. Les Allemands, bien au chaud dans leurs blockhaus, tirent comme dans un stand de fête foraine. Il y a peu de temps, un vétéran allemand m'a raconté que, dans les régiments de mitrailleurs, il y a eu des cas d'hommes devenus fous à force de tuer, faucher, détruire ainsi des êtres humains, ligne après ligne, sans en voir la fin.

Le colonel sait que l'offensive ne peut avoir aucun résultat, qu'elle va se terminer sans aboutir à rien. Qu'il n'y aura que de nouveaux cadavres. Mais le colonel exécute l'ordre venu d'en haut et il pousse ses soldats vers la mort. C'était un processus de sélection naturelle. Ceux qui avaient des nerfs faibles, les sentimentaux, ne survivaient pas. Seules survivaient les personnalités fortes et brutales. Celles qui ne connaissaient qu'un moyen de vaincre, peser avec la masse des corps humains. Au moins quelques-uns auront une chance de tuer un Allemand. Et, très lentement, mais de manière continue, les divisions allemandes commencèrent à fondre.

En utilisant la langue d'Ésope, c'était comme si, dans une maison, apparaissait un nid de punaises et que, pour éliminer les punaises, on ordonnait au maître de brûler la maison avec toute sa famille. Quelqu'un survivrait sans doute et

aiderait à rebâtir la maison.

Si les Allemands avaient inondé nos états-majors d'espions et nos armées de saboteurs, ils n'auraient jamais pu atteindre le résultat obtenu par la stupidité, l'idiotie, l'irresponsabilité de notre commandement, et par la soumission de nos soldats. Je l'ai observé à Pogost'é[240] et il s'est passé partout la même chose.

Une fois, j'ai entendu la conversation d'un commandant de bataillon de tirailleurs avec son commissaire. Une conversation révélatrice : « Il nous reste encore un ou deux jours de combat pour donner le coup de grâce à nos soldats, et après nous repasserons à l'arrière pour être reformés. Et on fera la fête. »

Les soldats… Ils ont toujours été du fumier, surtout dans notre grande patrie et surtout à l'époque du socialisme.

Sur le front de Leningrad, un général qui commandait un régiment s'entend répondre qu'il est impossible d'attaquer une hauteur :

« Général, on ne peut pas y aller, on va seulement perdre des gens, sans le moindre espoir de succès.

– Qu'est-ce que ça veut dire les gens ? Les gens, c'est de la poussière. En avant ! »

La guerre a démontré d'une manière extraordinaire toute la monstruosité du système bolchevique. Comme dans l'avant-guerre, les plus travailleurs, les plus intelligents, les plus *intelligentny*, étaient fusillés, de la même façon, dans la guerre, ceux-là étaient éliminés mais avec des formes encore plus directes et plus abominables. Le régiment reçoit l'ordre de prendre un point X. On l'attaque jour après jour sans aucun succès. Pendant des semaines, le point X est attaqué sans le moindre succès. Le régiment perd beaucoup d'hommes tous les jours, mais les renforts arrivent, on ne manque pas de ressources humaines. Parmi eux, il y a beaucoup de dystrophiques enflés, à qui le médecin a prescrit le lit. Parmi eux, il y a des enfants nés en 1926, c'est-à-dire âgés de 15 ans. « En avant ! » crie le commandant. Et si un lieutenant ou bien un capitaine proteste en disant qu'il est impossible d'envoyer ainsi la chair à canon à la boucherie – en face, ils ont un ouvrage en béton et nous, nous n'avons qu'un seul canon de 76 mm –, alors, avec l'aide d'un délateur, le *politruk*[241], l'homme du Smersh[242] et le tribunal entrent en jeu. Le formulaire est déjà sous la main, il ne reste qu'à le remplir, à y inscrire le nom d'un traître, d'un espion fasciste. Et puis à « fusiller devant la ligne ! » ou bien à « envoyer au *strafbat* ! ». De la sorte périssaient les gens les plus honnêtes, ceux qui prenaient leurs responsabilités. Et les autres : « En avant,

à l’assaut, à l’offensive ! Il n’existe pas de forteresse que les bolcheviks ne réussissent à prendre ! »

Pourquoi allaient-ils ainsi directement à la mort ? Pourquoi y allaient-ils sans la moindre résistance ? Ils y allaient non seulement avec la peur de la mort, ils y allaient saisis d’effroi, saisis d’horreur. Ils n’avaient pas la possibilité de réfléchir ou de justifier leurs actes. Ils n’avaient pas de temps pour ça. Ils se levaient et ils y allaient parce qu’*il le fallait* ! Nous écoutions les paroles des *politruki* qui, à demi alphabétisés, reprenaient la langue de bois des articles de journaux. Mais nous n’étions pas du tout inspirés par des slogans ou des idées quelconques, non, nous allions à la mort parce qu’*il le fallait* ! En nous élançant, nous ne criions jamais : « Pour Staline ! Pour la patrie ! » Quand la mort était à nos côtés, nous avions d’autres soucis que de penser à Staline ou à la patrie. Sur le champ de bataille, on n’entendait qu’un hurlement où l’on ne pouvait distinguer que l’injure maternelle (« *maternaïa bran* »). On entendait l’injure près de soi jusqu’à ce qu’une balle ou un éclat de mine vienne couper le sifflet de celui qui jurait. Alors, pourquoi, dans les années 1960, est apparu ce mythe que la guerre a été gagnée grâce à Staline, qu’on a gagné sous son drapeau ? Je n’ai pas de doutes à ce sujet – ceux qui ont gagné la guerre, soit ils sont tombés sur le champ de bataille, soit, accablés par le poids de l’après-guerre, ils sont devenus alcooliques. Car la reconstruction du pays a aussi pesé sur leurs épaules. Ils se taisent car ils sont brisés. Sont toujours en vie et en forme ceux qui chassaient des humains vers les camps, ceux qui envoyaient les humains à une mort certaine sur les champs de bataille, ceux qui transformaient les humains en chair à canon. Ils agissaient au nom de Staline et ils le crient toujours ! Mais en première ligne, il n’y a jamais eu de « Pour Staline ! ». Les commissaires voulaient enfoncer cette idée dans nos têtes, mais il n’y avait pas de commissaires pendant les offensives. Ils n’étaient qu’une écume.

Très vite, de notre division reformée, il ne restait qu’un cuisinier, des commissaires et une dizaine de soldats. Bientôt ce sera notre tour… Quand on recevait les renforts, pour les armer on envoyait quelques hommes dans le no man’s land afin de collecter les fusils de nos soldats tombés. Les soldats des services arrière y allaient aussi mais pour s’emparer des manteaux des Sibériens tués. Tout fonctionnait comme une chaîne.

Les armées étaient propulsées par l’effroi, mues par l’horreur. La rencontre avec les Allemands nous terrorisait, la rencontre avec leurs mitrailleuses, leurs chars, nous terrifiait. Mais la menace d’être fusillé, la menace qui constamment

pesait sur nos têtes comme une épée de Damoclès ! Pour garder dans l'obéissance cette masse amorphe de soldats mal entraînés, le commandement organisait des exécutions avant le combat. On attrapait des *dokhodiagi*[243] chétifs et étiolés, ou bien quelqu'un qui avait lâché un mot de trop, ou bien des déserteurs d'occasion, toutes catégories qui n'ont jamais manqué. On mettait la division en formation « U » et, sans un mot, on tuait ces pauvres gens. Ce polit-travail (travail politique) prophylactique engendrait plus la peur du NKVD et des commissaires que des Allemands. Et en situation offensive, si tu décides de reculer, tu vas recevoir une balle des unités de barrage. La peur obligeait les soldats à aller vers la mort. C'était le détail sur lequel comptait notre sage Parti, organisateur et dirigeant de nos victoires. Bien sûr, on fusillait aussi après les offensives ratées. Ou bien les unités de barrage fauchaient nos régiments qui voulaient reculer sans permission. Voilà d'où venait la combativité de notre armée.

Il y a eu beaucoup de cas d'automutilations, de blessures volontaires. On se blessait pour éviter la mort sur le champ de bataille. On se tirait dessus à travers une miche de pain pour cacher l'automutilation ; ou bien à travers un cadavre, pour tromper les médecins. On s'échangeait des tirs dans les jambes, avec quelqu'un dont on était sûr. Beaucoup de gars des républiques asiatiques – Ouzbeks, Kazakhs – pratiquaient l'automutilation. Ils ne voulaient absolument pas faire la guerre. Dans la plupart des cas, quand l'automutilation était prouvée, les auteurs- victimes étaient exécutés.

Une fois, dans la forêt de Pogost'é, j'ai croisé un convoi de vingt-cinq « déserteurs » avec les mains en sang liées dans le dos, conduits par le Smersh. Une autre fois, sur la table d'opération, j'ai vu un soldat, Chebes, une main arrachée, sous la garde d'un soldat du Smersh. Chebes, qui servait ordinairement à l'arrière, s'était retrouvé en première ligne, dans l'unité de renseignements. Il a eu peur, il a compris que sa vie pouvait s'arrêter là. Il s'est mis dans un blockhaus, il a sorti sa main par l'embrasure et a fait exploser une grenade. Sans être soupçonné, il a été envoyé au poste de secours et il aurait dû rentrer chez lui… Mais notre sergent du contre-espionnage (Smersh), Tolstoï, était un vrai maître. Sa seule apparition faisait trembler les soldats. Tolstoï est allé exprès en première ligne, a retrouvé le blockhaus, a ramassé les doigts de Chebes et est allé au poste de secours. En voyant Tolstoï avec ses doigts, Chebes s'est écroulé, il a fait une crise d'hystérie, il a tout raconté et il a été fusillé.

Une autre fois, j'étais dans une tranchée avec un lieutenant. Il s'éloigne un

peu vers le haut de la colline et, peu après, il revient avec une jambe blessée. Je coupe sa botte ; il a plusieurs petits trous à la base du genou. Je lui fais un pansement et il s'en va vers l'arrière. « Adieu ! Tu as bel et bien échappé à la boucherie ! Tu as eu de la chance ! » Mais un doute me travaille – les obus ne provoquent pas de pareilles blessures. Je grimpe jusqu'au trou d'obus qu'il m'a indiqué et qu'est-ce que je trouve ? L'anneau et le ressort d'une de nos grenades. Je les jette loin pour détruire la preuve de l'automutilation. Ce lieutenant était un brave gars, un héros même. En 1941, on l'avait décoré pour avoir affronté une attaque de chars. Il a tenu tête seul, quand tous les autres s'étaient enfuis. Ça signifie quelque chose. Cette automutilation n'est pas due au hasard. La veille, il avait croisé dans la tranchée un major soûl. Le major lui avait ordonné d'attaquer sur-le-champ le blockhaus en béton qui nous dominait et d'y jeter des grenades. Le sergent qui assistait à la scène voulut prendre la défense du lieutenant en disant qu'il avait déjà une autre mission à accomplir. Le major est devenu enragé, il a tiré sur le sergent et l'a tué sur le coup. Le lieutenant a attaqué le blockhaus et il en est revenu miraculeusement indemne. Sa vareuse était complètement blanche, à cause du sel qu'avait laissé la transpiration. Il tremblait de tous ses membres. Ce risque inutile a détruit son équilibre et l'a poussé à l'automutilation.

Une autre fois, un général devait passer notre régiment en revue. Le colonel m'a grossièrement injurié pour avoir de vieilles bandes[244] aux pieds. Je suis allé chez le capitaine intendant et j'ai demandé de nouvelles bandes. Du gourbi solidement bâti est sorti un homme bien en chair, bien nourri, avec un double menton et des joues rouges comme des tomates. On voyait qu'il venait de terminer un bon repas – il était en train de se curer les dents avec une allumette. Il me regarde et me demande : « À quoi vont te servir ces nouvelles bandes ? De toute façon, tu seras mort dans quelques jours ?! Tu es bien dans tes bandes… » Je lui expliquai que c'était un ordre du colonel… La revue s'est bien passée : le général était ivre mort. Nous défilions, l'orchestre jouait… Tout s'est bien passé. Le chef du département politique a parlé… Le général était content. Maintenant, nous pouvions aller mourir sur le champ de bataille.

Une nuit, je remplaçais un téléphoniste à son poste. À l'époque, nos liaisons étaient primitives et on captait les conversations sur toutes les lignes. J'entendis comment le commandant du Front, le général Fédiuninski, parlait avec ses commandants de divisions : « Sur votre mère, en avant ! En avant ! Si tu n'arrives pas à avancer, je te fusille ! » Il y a deux ans, je regardais une émission

à la télé, où le vieux et brave Ivan Ivanovitch [Fédiuninski] racontait la guerre aux enfants. C'était une autre histoire de la guerre…

Un jour, c'était en hiver, on aperçoit devant nous des monticules. On a pensé qu'il s'agissait de petites hauteurs naturelles. Au printemps, quand la neige a fondu, plusieurs couches de soldats empilés sont apparues. Tout en bas, il y avait les corps de nos soldats habillés en uniforme d'été. C'étaient les victimes des batailles de l'automne 1941. Au-dessus, les uniformes d'hiver, les victimes de l'hiver 1942… Au-dessus encore, les cadavres des marins… L'horrible diagramme de nos « réussites ».

Armes

Les armes, aussi bien les nôtres que celles des Allemands, étaient de bonne qualité. La différence tenait au niveau d'entraînement. Eux ne s'exposaient jamais inutilement aux balles. Je me souviens comment on entraînait notre régiment d'infanterie reformé. Nous courions dans la forêt, criions « Hourra ! » et nous ne tirions jamais une balle – on les économisait.

Une fois j'ai essayé la mitrailleuse allemande MG qui, comme on disait, lâchait 800 balles par minute. Je l'ai prise à un soldat allemand tué et je l'ai posée sur mon épaule. Elle pesait 12 kilos. Avec les cartouches qui pesaient plus de 3 kilos, les grenades et les canons de rechange, la charge se faisait sentir mais, au bout de quarante minutes de marche, tout s'est allégé à la pensée que notre *maximka*, elle, pesait 25 kilos sans l'attirail annexe…

En ce qui concerne les vêtements, le nôtre était assez simple, commode et surtout chaud. Les Allemands, pourtant gens prévoyants, n'en avaient pas et se gelaient[245].

Rations

Généralement, notre ration journalière était bonne – en hiver 900 grammes de pain, en été 800 grammes. À part ça, 180 grammes d'orge, de la viande, 35 grammes de sucre et 100 grammes de vodka avant la bataille. Si ces produits – qui passaient par des intermédiaires – arrivaient jusqu'au soldat, le soldat était heureux et content. Mais, comme toujours, les bonnes intentions se transforment en mauvaises réalités. Tout le monde volait sans le moindre scrupule et le soldat

était obligé de se taire. C’est son destin.

En première ligne, il était parfois plus facile de se procurer de la nourriture – on pouvait toujours aller dans le no man’s land et espérer trouver de la nourriture sur les cadavres. Mais cette aventure était très dangereuse – les mitrailleuses allemandes nous attendaient.

Un sergent ivre s’est un jour engagé dans le no man’s land avec son traîneau ; il a été tué avec ses chevaux. Dans ce traîneau, il y avait du pain, des conserves, de la vodka. Plusieurs soldats ont essayé de grimper jusqu’au traîneau mais ils ont été tués. Ça a découragé les autres. J’y suis allé à mon tour mais sans jamais me redresser. J’ai attaché un câble téléphonique au traîneau et je suis retourné dans la tranchée. Et puis un, deux, trois, « ho hisse ! », nous avons récupéré le traîneau et les produits. Bien que toutes les boîtes de conserve aient été trouées de balles, nous nous sommes bien bâfrés.

Souvent, notre kacha était pleine d’éclats d’obus… La soif nous torturait régulièrement. Je me souviens d’une fois, c’était si intenable que j’ai bu une eau marronnasse qui stagnait au fond d’un trou d’obus. Le lendemain, en y retournant, j’ai vu un bras émerger de cette même flaque d’eau.

La guerre est la plus grande saleté que l’humanité ait inventée. On est écrasé non seulement par un sentiment de mort imminente, mais aussi par de petites injustices, la lâcheté des proches, le règne omniprésent de la force brutale. Il est difficile de rester debout, quand toi tu es enflé de famine, penché sur ta *balanda*, qui est de l’eau additionnée d’eau, et que, à côté de toi, un officier se bâfre de beurre… L’officier, lui, avait droit à une ration spéciale[246].

Une fois, le commandement nous a ordonné de construire des toilettes pour la cantine des officiers. On m’a donné des soldats ouzbeks, qui ne comprenaient pas un mot de russe. C’était un vrai supplice de les diriger. Malgré ça, le miracle architectural a été prêt trois heures plus tard. Pour ce travail, nous avons eu droit à une bassine de restes de kacha mais pleine de mégots. Nous l’avons vite terminée avec une immense satisfaction.

Pendant les lourdes batailles de l’hiver 1942, près de Pogost’é, notre commandant a été envoyé à l’état-major de la 311e division de tirailleurs pour coordonner l’appui de l’artillerie à notre infanterie. Un fusil sur l’épaule, je l’ai accompagné. Nous avons trouvé l’abri bien protégé par plusieurs couches de planches. Il faisait extrêmement froid et de la vapeur en sortait. Une toile de tente servait de porte. Quand l’officier est entré, je suis resté dehors en observant

à travers une fente. Le général, ivre mort, était presque à poil, avec une femme aussi à poil et aussi ivre que lui. Sur la table, il y avait une bouteille de vodka et toutes sortes de gourmandises : du lard, des saucissons, des conserves, du pain. À coté d'une boîte de galettes, des pots de miel reçus la veille avec l'inscription « le cadeau du Tatarstan à nos combattants héroïques ».

« Allez-vous faire foutre, toi et ta putain de mère ! » Le général a engueulé notre commandant de cette jolie façon. Et, pendant ce temps-là, la 311e division se mourait. Je ne sais pas qui était ce général. Pour cause d'échecs, les généraux ont été souvent virés, mais habituellement ils étaient mutés dans d'autres divisions. Ça n'allait pas plus loin. En ce qui concerne les divisions elles-mêmes, elles mouraient et mouraient.

L'impact de la guerre

Dans la guerre, beaucoup ont appris que la vie humaine n'a aucune valeur et qu'il faut vivre avec un principe – *carpe diem* –, attrape le gras morceau à tout prix, écrase ton prochain, utilise tous les moyens pour t'approprier la plus grande part possible du gâteau commun. La guerre écrasait facilement les principes éternels de bonté, de morale, de justice. Pogost'é a été le point critique de ma vie. Là-bas, j'ai acquis le sentiment de l'inéluctabilité de ma mort. Mais Pogost'é a aussi été le lieu de ma renaissance sous une forme nouvelle. Je vivais comme dans un délire, sans bien imaginer, sans bien me rendre compte de ce qui se passait. Ma raison s'éteignait dans mon corps affamé et mutilé. La vie spirituelle se réveillait très rarement. Quand j'arrivais à trouver une heure libre dans le sombre gourbi, je fermais les yeux et je me rappelais ma maison, l'été ensoleillé, l'Ermitage, les fleurs, des livres connus, des mélodies familières, et c'était une petite flamme d'espoir dans un monde sombre et glacial, dans le monde des atrocités, de la faim et de la mort. Je m'étourdissais. Je ne comprenais pas où se trouvait la réalité, où étaient les délires, les rêves, la vie ambiante. Tout se confondait. Je pense que cette transformation de la vie en rêve m'a sauvé. L'émigration intérieure est devenue ma seconde nature. Plus tard, quand je suis devenu plus fort, quand je me suis accoutumé, ce don n'a pas disparu. Au contraire, il m'aidait tout le temps. À l'époque de la guerre, c'était un acte factieux. Ce n'est pas sans raison qu'une fois notre vigilant *politruk* m'a arrêté dans la tranchée et m'a dit : « Qu'est-ce que tu fous ici à te promener sans armes avec une fleur dans les mains, comme Eugène Onéguine ?! Va-t'en vers le

canon, la pute de ta mère ! »

Exactement après Pogost'é est apparu le besoin maladif de me laver les mains des dizaines de fois par jour. Après Pogost'é, j'ai acquis la capacité, devenue ensuite presque instinctive, de me tenir à l'écart de la lâcheté, de la vilenie, des affaires douteuses, des mauvaises personnes, et surtout de la participation active à la vie, aux postes de commandement, à la nécessité de prendre des décisions vitales pour moi et surtout pour les autres. C'est bizarre, mais c'est justement après Pogost'é que j'ai senti la valeur du bien, de la justice, de la haute morale, tout ce à quoi je ne pensais pas avant. Pogost'é, l'endroit qui a écrasé, qui a dépravé et corrompu les plus forts, m'a renforcé d'une certaine façon, moi, l'homme faible, sans défenses et pitoyable. Dès lors, je n'ai jamais pu jouir du moment ni me mettre en quatre pour décrocher un morceau du gâteau… Il est vrai que le destin a été bienveillant avec moi.

Dans mes rêves reviennent souvent les images des cadavres de nos soldats empilés jusqu'à devenir une colline.

J'ai été plusieurs fois blessé. Fin août 1943, d'abord. C'était une époque de combats très durs. La distance entre nous et les Allemands était à peu près de cent pas. Leurs snipers nous fauchaient. Il était impossible de sortir la tête de la tranchée. On reçoit l'ordre de déplacer le canon, de l'approcher davantage de la ligne ennemie. *Et voilà, c'est notre tour maintenant de mourir !* Nous sommes vingt et une personnes essayant de déplacer le canon – le sol était si pentu qu'on était obligés de presque le porter. Pourquoi le sniper ne tire-t-il pas ? Il y a dix minutes, il a tué un soldat qui était allongé à côté de moi et son orbite continue de saigner. Pas un seul tir de sniper. Je pense que les Allemands sont profondément étonnés de notre stupidité, de notre folie saugrenue et qu'ils sont curieux de voir ce que nous allons faire. Nous arrivons au no man's land. Et tout à coup, une violente poussée m'envoie en l'air. Je vole. *La fin !* C'est l'idée qui me traverse.

Quand je reviens à moi, je suis dans un entonnoir d'obus. Une force m'oblige à me lever ; je fais quelques pas vers la tranchée. Là, je tombe. Je me relève, je continue à grimper. Ma main gauche saigne. Je continue à grimper. Je vois des morceaux de corps, de vêtements. Je les reconnais – ils poussaient le canon avec moi. Je m'évanouis à nouveau.

Quand je reviens à moi, je comprends qu'on m'a ramassé et transporté un peu plus loin. J'apprends que du groupe de vingt et un soldats nous sommes deux survivants, moi et un autre légèrement blessé. J'apprends que c'était une mine

antichar… Je suis dans le fossé. Commotionné. Ma tête explose. Je n’ai pas la force de me lever et je reste dans cette flaque d’eau. Si même j’avais des forces, où aller ? Essayer de gagner l’arrière au risque d’être jugé comme déserteur et fusillé ? De la tranchée qui se trouvait devant nous arrivent deux soldats blessés, qui en passant me jettent : « Il n’y a plus personne là-bas ! La première ligne, maintenant, c’est vous. »

Belle surprise. Comme dans cette anecdote : deux Russes ensemble, c’est déjà le front…

Quelque part, à côté, j’entends un gémissement : « Je perds mon sang. Emportez-moi d’ici… » Je grimpe jusqu’à lui. Je ne peux pas le ramener, mais je parviens au moins à lui faire un pansement. « Prenez-le avec vous », dis-je aux deux fantassins. « Aide-les », dis-je à l’autre soldat, légèrement blessé. Il ne me répond pas. Je n’insiste pas. S’il réussit, sans prendre une balle, à ramener le blessé grave, il peut être jugé comme déserteur – c’est aux brancardiers d’évacuer les blessés. Oui, c’est leur fonction, mais où sont-ils ?! Je suis toujours seul avec le blessé, moi-même en mauvais état. J’ai soif. Arrive le capitaine. Il est soûl. Il crie, nous injurie, nous menace. Il nous menace du peloton d’exécution si nous reculons. Il nous dit que l’avant-garde allemande va arriver. D’où le sait-il ? Il nous menace encore une fois d’exécution en cas de recul. Pauvre type, je comprends qu’il n’a pas beaucoup de choix, lui non plus. Il part. Nous restons seuls.

Le temps passe. Les Allemands apparaissent. Une quarantaine. Ils sont apparemment ivres – eux aussi. Ils marchent sans aucune précaution, ils braillent à qui mieux mieux. On court ? Impossible, ils vont nous tuer. Rester sans rien faire ? Impossible, ils vont nous repérer et nous tuer. Il faut tirer, donc ! Je vise les Allemands avec le canon. L’autre avec son fusil. Feu ! Nous somme si proches d’eux que je vois leurs corps coupés en deux. Qu’est-ce que je sens ? Rien ! À quoi je pense ? À rien ! Ma tête est vide !

J’ai beaucoup de souvenirs semblables. Mais je ne veux pas en parler. En 1943, c’était autre chose. À l’époque, c’était très important pour nous de parler, mais en commençant à raconter aux autres, on découvrait vite que les autres avaient encore plus d’histoires du même genre à raconter et, vite, on se taisait. Puis quelqu’un disait : « Raconte un peu sur les filles. »

Capture d’un Allemand

En 1941, sur tout le front du Volkhov, il n’y avait pas de soldat pire que moi. Pouilleux, enflé de faim, un dystrophique dégoûtant, je n’avais aucune tenue, et l’air pas frais. Je ne pouvais pas travailler correctement non plus. Ma figure exprimait seulement un triste désespoir. Mes camarades détournaient la tête dédaigneusement, ou ils exprimaient leurs sentiments avec une injure : « Nous en avons de la chance de nous trouver à côté de cet avorton. » Une fois, j’étais en train d’essayer de découper un hongre gelé, que je venais de découvrir. Je voulais en faire du bifteck. Je détachais les chairs dures quand j’ai senti que le commissaire rassasié, joues rouges dans une pelisse courte, blanche comme neige, m’observait. Il ne s’est pas abaissé à me parler, à m’injurier. Mais il est allé voir mon commandant et lui a fait des reproches pour manque de discipline.

Notre commandant se montrait toujours original dans sa manière de punir les soldats. Il les faisait réveiller en pleine nuit et les envoyait à un point d’observation, ou bien ailleurs, à travers la ligne de front. À trois heures du matin, j’ai été réveillé et envoyé, moi aussi, au-delà de notre première ligne. On m’explique que le meilleur moyen de ne pas me perdre est de suivre le câble du téléphone.

J’y suis allé et je me suis perdu bien sûr. De temps en temps, je voyais des fusées lumineuses allemandes qui s’élevaient dans le ciel. Où allais-je ? Je n’en avais aucune idée. Je vais faire encore une centaine de mètres et je vais revenir. Mieux vaut la punition que de se retrouver chez les Allemands, me disais-je.

J’avais l’air minable : le chinel à moitié brûlé, la chapka dégoûtante, des *valenki* reprisées dix fois. Et soudain, sous l’illumination d’une fusée, je vois un épouvantail encore plus horrible que moi. C’était un soldat allemand. Il portait un casque emballé dans un foulard féminin. La scène se déroulait sans paroles. Tous les deux d’abord figés de peur. Peu de temps après, on s’écarte l’un de l’autre. Sur son dos, il avait accroché un thermos. Il avait les mains pleines de gourdes, sa mitraillette était suspendue à son cou et il lui fallait un certain temps pour la prendre dans ses mains. Moi, je voulais m’enfuir, me cacher quelque part. Et puis tout s’est déroulé comme dans un rêve. Sans me rendre compte que j’avais un fusil dans les mains, instinctivement, je l’ai pointé vers lui. L’allemand a jeté son sac et a levé les mains. Avec le canon de mon fusil, je lui ai fait signe d’avancer. En suivant mes propres traces laissées sur la neige, après une heure et demie de marche, je suis retourné dans mon unité avec un butin malgré moi. Mon « exploit » a beaucoup impressionné mes camarades de combat. Je l’ai amené avec sa mitraillette accrochée au cou. Je n’avais même pas

pensé à la lui enlever.

Le commandant a croisé mon regard et m’a dit : « Tu t’es perdu ! Bon, repose-toi, mange ! »

J’ai partagé avec les autres le repas royal que cet Allemand amenait à ses camarades : une soupe de pois chaude et des galettes. Entre-temps, mon commandant appelait l’état-major : « Camarade colonel ! Notre unité est entrée en contact avec l’ennemi. Après un échange de tirs, les Allemands ont reculé. Notre radiotélégraphiste a fait un prisonnier. Exactement, un prisonnier allemand. Oui, on vous l’envoie, camarade colonel. »

J’ai quand même insisté pour que mon ami de malheur, ce camarade aussi pauvre et pouilleux que moi, soit nourri avant d’être envoyé à l’état-major. C’est la chose la plus agréable de cette histoire tragicomique. Ce Fritz, s’il a survécu à la guerre, a dû garder un bon souvenir de moi.

Des unités périssaient pour attraper une « langue[247] ». Fediusenko injuriait tout le monde à tel point que les appareils téléphoniques se cassaient – l’état-major avait besoin d’une « langue ». Les éclaireurs professionnels prenaient des risques héroïques, s’introduisant sur les arrières des Allemands, mais sans succès. Et soudain, moi, sans y penser et sans m’y attendre, j’ai résolu tous leurs problèmes.

C’est comme ça qu’on devient un héros.

L’histoire de l’abri

Durant l’hiver 1943, le colonel m’appelle et me dit : « Dans une semaine nous déménageons 40 kilomètres an sud. Creuser un abri dans ce sol gelé est très difficile. Prends des hommes et va là-bas t’en occuper. Si, dans une semaine, nous ne sommes pas arrivés, reviens ici. »

J’ai très bien exécuté l’ordre – j’ai trouvé le meilleur abri qui soit, bien sec, très solide… Nous installons un poêle et attendons l’arrivée des nôtres. Entre-temps, d’autres unités affluaient et, pour elles, on ne pouvait trouver un abri qu’à prix d’or. On nous menaçait, on voulait nous acheter avec de la nourriture, mais nous refusions. Un intendant gelé nous a proposé deux saucissons fumés, un litre de vodka et un pain complet. La tentation était horrible. Mais nous n’avons pas cédé. Néanmoins, je lui ai dit : « Écoute, aujourd’hui se termine le délai d’une semaine que m’a laissé mon colonel. S’ils n’apparaissent pas avant demain

matin, l’abri sera à toi. »

Le lendemain est arrivé, nos hommes n’étaient toujours pas là et le soir, avant de partir, nous avons fait une fête autour du feu. On était en train de terminer la vodka et la nourriture lorsqu’on a entendu le cri de notre colonel : « Où est l’abri ? Votre mère ! Vous êtes soûls ! Vous n’avez pas exécuté mon ordre. » Le colonel était furieux. Il était obligé de se geler dans une tente. En ce qui me concerne, l’ordre était clair : « Dégradez-le simple soldat et envoyez-moi ça en première ligne. » J’étais déjà en première ligne. Et l’ordre de dégradation a été reporté à plus tard. Par la suite, chaque mois, à chaque rencontre, le colonel m’a demandé : « C’était comment quand tu as mangé l’abri ? »

Strafbaty

C’était en été. Nous étions dans un village qui s’appelait Pogostichtché. On avait de la chance – d’abord Pogost’é, puis Pogostichtché… Cette coïncidence pouvait-elle nous être fatale ? À cet endroit se trouvait le nœud de la position défensive allemande nommée Panther. Nous devions prendre cette ligne afin d’ouvrir la voie à la nouvelle offensive. Pour l’assaut, un *strafbat* a été amené. Ces soldats n’étaient ni des criminels, ni des déserteurs, ni des gars qui avaient tenté une automutilation, mais du personnel d’intendance arrêté pour vol de produits, et d’autres salopards de l’arrière. Ceux-là étaient des types entre 30 et 40 ans, avec des joues rouges, un double menton et de gros ventres. Ils paradaient dans des chinels faits sur mesure, de belles vareuses. Des soldats, ils n’avaient que les bottes. Ils avaient été condamnés à dix ou quinze ans de prison. Quelle quantité faut-il voler pour être attrapé ?! En fait, il était plus facile de se faire remarquer, de se distinguer quand on était à l’arrière que lorsqu’on était en première ligne. Par exemple, le responsable du ravitaillement de la brigade a eu deux étoiles rouges. Comment un type qui a passé toute sa vie entre le pain et le lard a-t-il pu obtenir ça ? Il a eu ces deux médailles grâce à deux montres en or allemandes. Il les a données au commandant de la brigade. J’imagine qu’aujourd’hui il est un vétéran considéré et qu’il raconte à tout le monde ses exploits. Si un militaire n’a jamais été blessé, ça signifie qu’il n’a jamais participé aux combats. Ça, je vous le dis de la façon la plus responsable. Impossible de traverser la guerre sans avoir jamais été touché par une balle ou un éclat.

Donc, on a donné de la nourriture et de la vodka à ces *strafniki*, et on leur a

annoncé que s’ils prenaient trois lignes de tranchées, ils seraient graciés (plus exactement, que le jugement serait annulé). Ils brûlaient d’envie d’aller au combat comme des lévriers avant la chasse.

La préparation d’artillerie a été très violente. Ah, si on avait eu pareille artillerie en 1942 à Pogost’é ! L’offensive a très bien commencé – les Allemands ne s’y attendaient pas. Les *strafniki* ont pris deux tranchées sans problème. Nous les suivions. Mais alors s’est produit quelque chose qui n’était pas nouveau dans notre armée – la mauvaise synchronisation entre les différentes armes. Les *strafniki* ont avancé vite et quand ils sont arrivés à la troisième tranchée, notre artillerie les a attrapés. Ils ont été gravement touchés et démoralisés, ce qui a donné aux Allemands la possibilité de contre-attaquer et de regagner le terrain perdu.

Les nôtres en Allemagne

Quand nos troupes ont traversé la frontière, la guerre a montré un nouveau visage qui m’a surpris. Il me semblait que tout avait été testé : la mort, la famine, le froid, le travail insupportable. Mais non, on n’avait pas tout essayé. Il existait quelque chose d’encore plus abominable que tout ça. Et ça a failli m’écraser. À la veille de traverser la frontière du Reich, les propagandistes sont arrivés à l’armée. Parmi eux, il y avait de gros pontes.

« La mort pour la mort ! Le sang pour le sang ! N’oublions pas ! Ne pardonnons pas ! etc. » Ehrenbourg[248] avait bien préparé le sol. Tout le monde lisait ses articles mordants : « Papa tue l’Allemand ! » Et nous avons eu le nazisme à l’envers. Les Allemands se comportaient selon un plan : le réseau des ghettos, le réseau des camps, la comptabilité détaillée des pillages, le registre des punitions, la planification des meurtres. Mais, chez nous, tout se passait spontanément, à la slave. « Bats, brûle, viole ! » Et ça a démarré…

On tirait sur les vieillards, sur les troupeaux de vaches… Comme d’habitude, ce sont les innocents qui ont souffert. Une blague était très révélatrice : « Ivan est assis près de la maison incendiée. Des soldats passent et lui demandent : “Qu’est-ce que tu fais là ? – Je sèche mes chaussettes. J’ai fait un feu de bois.” »

Les Allemands sont des salauds, c’est sûr, mais pourquoi leur ressembler ? L’armée s’est abaissée. Le peuple s’est avili. Ça été le moment le plus horrible de la guerre. Les cadavres, les cadavres.

J’ai vu comment la cavalerie du général Oslikovski[249], qui a pris Allenstein (Olsztyn), a accueilli les colonnes de réfugiés. Ces civils croyaient arriver sur les arrières de leur armée, mais ils se sont retrouvés dans les mains de l’Armée rouge. Les quais de la gare étaient couverts de bagages étripés, de malles et de sacs vidés. Tout ça barbotait dans les flaques de sang.

« Chacun peut envoyer chez lui 12 kilos chaque mois », nous a annoncé le commandement. Et ça a tout déclenché. Ivan, ivre mort, faisait irruption dans l’abri antiaérien et, en frappant avec sa mitraillette, il criait : « *Uhrrrrrrrrrri gady*[250] *!* » Les femmes allemandes tremblantes apportaient les montres et on les mettait en tas. « Pille ! Saisis ! » Cette épidémie a touché tout le monde. Après on s’est repris, on est revenu à soi, mais c’était trop tard – le diable était déjà sorti de la bouteille. Les braves *moujiki* russes se sont transformés en monstres. Ils sont devenus effrayants, et, dans la masse, ils ont muté en un type humain impossible à décrire.

Beaucoup d’eau a coulé, beaucoup de temps a passé. Tout est oublié. Personne ne saura la vérité. D’ailleurs toute guerre amène aux mêmes résultats. C’est sa nature.

Quand l’armée est entrée dans l’« antre de la bête fasciste », comme un grand panneau nous l’annonçait dès la frontière, les pillages et les viols ont commencé. Je les suppliais, les menaçais. En vain.

Il y avait un certain Petrov, qui a fait toute la guerre avec moi. C’était un homme que je trouvais très sympa jusqu’en Allemagne, où il est devenu un vrai criminel – un maraudeur et un violeur. Il m’a raconté comment il a violé une fillette de 14 ans. Elle était avec sa maman et portait un écriteau avec un seul mot, « syphilis », accroché au cou. « On va tester quel type de syphilis tu as », a-t-il dit, et il l’a mise à l’écart pour vérifier…

En février 1945, nous sommes entrés en Prusse-Orientale. La Pologne était dans un état épouvantable. Tout était en ruines, Varsovie, les autres villes, tout était ravagé. « *Niz nema, niz nema !* » répétaient les habitants. « Le beurre, les œufs, tout a été pris par les fascistes. » « Où sont les toilettes ? » a demandé un soldat. « Pas de toilettes, les Allemands les ont emportées », a répondu la paysanne…

Quand nous sommes entrés à Allenstein, dans les dépôts, nous avons vu beaucoup de produits volés en URSS. Dans la maison où j’étais installé, il y avait une femme allemande qui habitait la mansarde. Elle avait deux enfants.

Son mari était mort au front, elle allaitait un des enfants, ce qui l'a empêchée de fuir. Elle était très bonne couturière. Les soldats lui apportaient des choses à rapiécer et, du matin au soir, elle était obligée de coudre. Et la nuit, elle était obligée de recevoir les soldats. Qu'est-ce qu'elle pouvait faire ?

Un jour, avec d'autres blessés, arrive le major G. Je le connaissais depuis assez longtemps et je le considérais comme un héros. Je connaissais son audace. En août 1942, quand la 2e armée de choc avait été encerclée près de Siniavino, il écumait les arrières ennemis pour ramener des « langues ». Bref, c'était un officier exemplaire. Il était blessé à l'épaule. C'était une blessure par éclat d'obus, pas du tout dangereuse, et le major était toujours en bonne forme et de bonne humeur.

Cette affaire bizarre et sauvage a eu lieu un soir. J'étais assis dans ma chambre quand, venant de la mansarde, j'ai entendu des coups de pistolet. Je suis vite monté et, en ouvrant la porte, j'ai vu une scène horrible. Le major était debout, son pistolet à la main. Il était très calme et sobre. La femme allemande tenait d'une main son bébé mort et de l'autre main serrait sa propre blessure. La balle avait traversé la tête du bébé et était entrée dans la poitrine de la maman. Le lieutenant qui était à côté du major, un type du Smersh, était ivre mort. Il essayait d'inciter le major : « Tue-la, tue-la ! »

Pourquoi ce lieutenant du Smersh poussait-il au crime ? À cause de son ivresse ou bien à cause de son métier ? A-t-il voulu envoyer le major au tribunal ? Sans me rendre compte de ce que je faisais, j'ai instinctivement giflé le major. Il a calmement remis le révolver dans l'étui. « Ah, tu frappes un officier ?! Tu frappes un officier ?! » criait le lieutenant avec une voix de triomphe et de joie. En 1941-1942, j'aurais été fusillé sans cérémonie. En 1944, on pouvait espérer le *strafbat* dans le meilleur des cas. Il faut dire que les voies de fait n'existaient pas à l'époque de la guerre. En tout cas, je n'en ai jamais entendu parler. On pouvait fusiller un soldat pour lâcheté, mais pas en venir aux mains avec lui. Essaie de frapper un soldat, et tu risques de recevoir une balle dans le dos au premier combat. Et puis, quand on partage le danger, un respect mutuel se fait jour. C'était autre chose dans le haut commandement – ils avaient leur propre étiquette. J'ai vu de mes yeux comment un général soûl, commandant de blindés, cognait avec un bâton sur ses colonels et ses majors.

La scène était shakespearienne – une scène muette, mais majestueuse. Deux infirmiers évacuaient dans une serviette le corps du bébé, le chirurgien se préparait à enlever la balle dans la poitrine de la femme. Sans ceinture, sans

épaulettes, j’ai été conduit dans une autre pièce puis enfermé dans le sous-sol humide. Le lendemain, on m’a sorti de là. Pour l’interrogatoire – j’ai pensé. Pourvu qu’on ne me rosse pas…

« Prends tes affaires et ne fais pas de bêtises une autre fois. Et surtout tiens ta langue au chaud ! » Ils ont décidé d’étouffer l’affaire – le major était un officier exemplaire et moi, un vétéran de la division décoré la veille. Surtout, ils voulaient éviter un scandale où le lieutenant du Smersh aurait été impliqué. Mais pourquoi le major a-t-il tiré ? Je n’arrive pas à comprendre. À l’époque, je le blâmais, aujourd’hui, je suis perplexe. Si le lieutenant avait commis ce crime, ça aurait été tout à fait normal, naturel même pour un homme de ce genre exerçant pareil métier. Mais le major ? Pourquoi ? Certes, il avait vu tellement d’atrocités commises par les Allemands. À Voronovo, il avait vu, comme moi, l’enterrement massif des prisonniers soviétiques. Peut-être que tout ça l’avait aigri. Et il a décidé de se venger… Se venger contre le futur soldat, le bébé… Je ne l’ai jamais revu. Plus tard j’ai appris qu’il était devenu colonel et enseignait à l’académie militaire. Je ne veux pas le juger mais je me souviens de lui avec un grand mépris.

Erika ou ma défaite dans la Seconde Guerre mondiale

Au début du printemps 1945, nous approchons de Dantzig. Les Allemands sont résolus à se défendre. Ils ont construit des fortifications très solides et ils ont approché des cuirassés qui, avec leurs canons lourds, nous causaient beaucoup de pertes. Ils envoyaient tout le monde à la bataille. On m’a raconté une histoire sur une unité de marins et leur chef, un très beau capitaine. On m’a raconté comment ils allaient à la bataille comme à la parade. On m’en a raconté sur ce capitaine, qui, cigare entre les dents, dirigeait en souriant ses marins. Mais nous n’étions plus en 1941, et ces marins ne pouvaient plus effrayer Ivan. Ils sont tombés sous le feu de Katioucha qui en a fait un ragoût sanglant. La résistance était acharnée et l’offensive languissait. Un matin, sur Dantzig et sur nos têtes tombe une pluie de tracts. C’était écrit en russe et en allemand. Le contenu était à peu près le suivant : « Moi, maréchal Rokossovski, exhorte la garnison de Dantzig à rendre les armes dans les vingt-quatre heures. Dans le cas contraire, la ville sera prise d’assaut et le commandement allemand sera tenu pour responsable des pertes civiles. »

Le tract était destiné aux deux camps. Rokossovski agissait dans les

meilleures traditions de Souvorov : « Les gars, voici une forteresse où il y a du vin et des femmes. Prenez-la et amusez vous ! »

La ville a été prise très vite… bien que presque toute l'armée ait péri devant ses portes… Mais c'était une habitude. Une horde de plus, une horde de moins, quelle différence ? En Russie, il y a beaucoup de monde et puis de nouveaux soldats seront nés entretemps ! Tout était comme d'habitude : ivresse, bombardement infernal, un soldat sur dix seulement arrivait au bout. Et puis a commencé la fête. Les maisons ont brûlé, les femmes ont crié.

Le destin m'a évité ce destin – j'étais dans un groupe de convalescents et tout s'est passé sans moi. À l'époque je n'étais plus un perdreau de l'année – je buvais de la vodka et le « *Mat* » était devenu partie intégrante de mon vocabulaire. À tel point qu'après la guerre, assez longtemps, à l'université ou à l'Ermitage, j'avais peur que ces mots sortent de ma bouche spontanément. La seule chose que mes camarades ne comprenaient pas, c'était mon manque d'intérêt pour les femmes. « Idiot, saute sur l'occasion ! Après ce sera trop tard. Tu vas t'en mordre des doigts. Tu vas regretter d'être parti au meilleur moment. Choisis celle que tu veux – châtain, rousse, maigre, blonde, avec des formes… »

La petite ville où nous étions s'appelait Zoppot. Elle n'avait pas été détruite. Elle était à moitié vide – la population aisée était partie. J'habitais dans une mansarde. Avant, une étudiante y habitait. Il y avait beaucoup de livres. Surtout des monographies sur des peintres. Il y avait un piano et des partitions. Un coin de paradis. Je pouvais y rester, en oubliant tout ce qui m'entourait.

J'ai fait une provision de bougies, de bouffe, et j'anticipais la venue de la nuit, quand tout le monde irait dormir et que je resterais seul avec les livres. En attendant, j'étais assis avec mon meilleur copain, Michka Smirnov, et nous nous réchauffions au soleil printanier. Nous étions heureux. Il faisait beau, personne ne tirait, personne ne nous bombardait, on n'avait pas faim, on était toujours vivants et un peu soûls. Michka était un garçon de 2 mètres, blond, costaud, plein de bonhomie. Notre amitié a commencé en 1941. Durant l'hiver 1943, il a été blessé à la jambe. Nous étions dans la tranchée du point d'observation. Nous avions réussi à enfoncer un coin dans la ligne de défense allemande mais les Allemands avaient contre-attaqué pour couper ce coin. Et c'est à ce moment-là qu'il a été blessé. L'os n'avait pas été touché, mais il avait perdu beaucoup de sang. Je ne pouvais pas porter cet ours sur mes épaules. Je lui ai dit : « Je vais chercher un traîneau. » Il était d'accord, il n'a pas eu le moindre doute sur le bien-fondé de cette décision. J'ai vite trouvé un traîneau mais le coin était déjà

coupé par les Allemands et Michka s’est retrouvé dans leurs lignes. On m’a consolé en disant qu’il était apparemment déjà mort, mais dès que le soir est tombé je suis parti à sa recherche. L’affaire était complètement suicidaire, mais je pense que la tempête de neige, qui venait de commencer, m’a aidé. J’ai atteint la tranchée où je l’avais laissé et je l’ai retrouvé là. Il était toujours vivant. Soit les Allemands ne l’ont pas remarqué, soit ils ont pensé qu’il était mort.

« Ah, tu es quand même revenu ! » m’a-t-il dit. Je l’ai mis sur le traîneau et nous avons commencé à grimper vers le no man’s land. Les Allemands étaient tout près – nous voyions des étincelles sortir de la cheminée de leur abri. Je ne sais pas comment nous avons réussi à atteindre le no man’s land. Mais ils nous ont alors remarqués et ont ouvert le feu. Heureusement, les nôtres nous ont couverts.

Deux mois plus tard, Michka était revenu de l’hôpital. Depuis lors, il n’a plus voulu se séparer de moi – il essayait toujours de trouver de la bouffe, de la vodka, et il me les donnait. Je le payais de la même monnaie.

Donc, j’étais avec ce Michka sous le soleil de Zoppot quand j’ai vu une très belle fille qui courait devant la pharmacie qui se trouvait au bas de notre maison. J’ai fait une remarque, disant que, pour une fille si belle, il était dangereux de se promener ainsi… Michka a marmonné quelque chose en réponse.

La fille a été vite oubliée. Il y avait beaucoup à faire et je me suis libéré pour la lecture seulement tard le soir. Je suis monté à la mansarde et j’ai commencé à feuilleter les livres. Soudain, j’ai entendu des voix et des pas. La porte s’est ouverte et s’est refermée tout de suite. Je sors et je vois un grand sac posé sur le parquet. J’entends des pas qui s’éloignent et un gros rire de soldat. Le sac a commencé à bouger et, à ma grande surprise, j’ai vu la fille que j’avais observée la veille devant la pharmacie. Bonhomme, Michka avait interprété à sa manière ma remarque sur cette fille et avait décidé de me faire plaisir. Comme dans le conte de fées – tu n’as qu’à faire un vœu et il sera exaucé ! J’ai essayé d’ouvrir la porte, mais elle était fermée et je n’arrivais pas à l’enfoncer. La fille n’arrêtait pas de pleurer. Je liais à peine deux mots d’allemand. Je voulais lui expliquer qu’elle n’avait rien à craindre, que c’était une mauvaise blague de la part de mes amis et qu’elle pouvait dormir ou faire ce qu’elle voulait jusqu’au matin. Elle a vu que je n’étais pas agressif et s’est calmée. Nous avons passé toute la nuit sans parler. Le matin, elle était calmée complètement. Elle m’a dit que son nom était Erika, qu’elle était la fille du pharmacien, et elle a accepté le petit déjeuner que je lui proposais.

Le matin, Michka est revenu, il a ouvert la porte et, sans prêter attention à mes injures, il m'a félicité pour la fin de mon jeûne. Je l'ai envoyé au diable et j'ai accompagné Erika à la maison – j'imagine ce que son père a dû vivre cette nuit. Autour de nous, on tue, étrangle, viole et sa fille ne rentre pas de la nuit. Erika a embrassé son père et a chuchoté quelque chose à son oreille. Je voulais m'excuser, expliquer comment tout s'était passé…

Pendant la journée, les affaires m'ont repris et j'ai oublié Erika. J'ai même réussi à dormir pendant quatre heures. Le soir, j'étais en train de lire quand quelqu'un a frappé à ma porte. C'était Erika avec son père. Le père m'expliquait quelque chose très courtoisement. En gros, j'ai compris l'essence de ses propos : il est dangereux qu'Erika reste dans la pharmacie où des soldats peuvent s'introduire à tout moment. Ce serait mieux si, pendant la nuit, elle restait avec moi. C'était un mélange de flatterie et de courtoisie. Il avait apporté deux bouteilles de vin. J'ai refusé de les prendre. On les a déplacées assez longtemps d'un bout de la table à l'autre. Puis, finalement, je les ai laissées devant moi.

À quoi pensait le pharmacien en faisant cette proposition ? A-t-il choisi le moindre mal ? En tout cas, Erika se comportait différemment. Elle était très bienveillante, souriait souvent, parlait beaucoup. Elle me racontait l'Allemagne. J'ai entendu des vers que j'ignorais… Elle connaissait Pouchkine ; moi, je n'avais jamais entendu Rilke. Elle a joué du piano, et puis – quelle idylle – je l'ai accompagnée, nous avons joué à quatre mains. C'était un vrai festin pendant la peste.

Toutes les nuits, elle passait chez moi. Pendant la journée, personne n'avait le droit de l'insulter. Elle était devenue taboue pour nos soldats. Elle était mon butin, mon trophée, et les autres gars respectaient mes droits. Nos relations évoluaient très vite. Un roman mûrissait. Mais ce n'était pas un roman comme les autres. L'idée de relations physiques avec elle ne m'a jamais traversé l'esprit. Erika était à mes yeux la personnification de tout ce qui était en dehors de la guerre. Elle était la personnification de tout ce qui est en dehors des horreurs, de la saleté, de la bassesse… Elle est devenue pour moi le noyau des valeurs spirituelles qui me manquaient, auxquelles j'aspirais tellement. Pendant la guerre, le plus difficile a été de rester dans le vide spirituel, dans un monde plein de lâcheté et d'abomination. Dans les conditions de la guerre, l'Homme cessait d'être l'Homme, il devenait le poisson qui a été jeté sur le sable. Erika a créé autour de moi l'atmosphère dont j'avais besoin. Et je répondais avec les sentiments les plus purs et les plus clairs dont j'étais capable. Consciemment ou

inconsciemment, j'ai créé un bouquet de fleurs et je l'ai déposé à ses pieds. J'ai vécu des heures uniques, qu'on connaît très rarement dans la vie. J'ai compris qu'avant ma rencontre avec Erika, j'avais marché sur quatre pattes le nez enfoncé dans le sol. Après ma rencontre avec elle, je me suis redressé sur deux pieds et j'ai vu les étoiles. Et j'ai obligé Erika à les voir aussi. Je pense que nous avions des affinités. C'étaient des heures et des jours de grande lucidité et de haute pureté, et peut-être la guerre a-t-elle rendu plus intense la situation.

Pendant les premiers jours, Erika a été étonnée de mon comportement, que je n'entreprenne aucune « attaque amoureuse », mais peu à peu elle m'a donné toute sa confiance. Avec le temps, un bon roman pouvait se développer, on pouvait évoluer vers de grands sentiments… Mais il n'y avait pas de temps.

« Demain on part », m'a annoncé Michka Smirnov. « Demain on part », ai-je annoncé à Erika ; elle était abasourdie de cette nouvelle. D'abord, elle n'a rien dit, mais après elle s'est jetée à mon cou et, dans les larmes, s'est mise à parler sans arrêt. Elle me disait qu'elle ne voulait pas me perdre, qu'elle voulait au moins passer une nuit avec moi. J'étais figé et ne pouvais même pas prononcer un mot. Erika personnifiait pour moi toutes les femmes allemandes, toutes les femmes qui avaient été violées, insultées par nous, les Russes. Je devais me comporter de manière pure, je voulais réhabiliter les soldats russes. Je me suis mis debout sans rien dire. Elle a tout compris autrement. Elle a cru que j'avais une fiancée en Russie, et que c'était la raison de mon refus. Le lendemain, on chargeait notre voiture. Le pharmacien tenait par la main Erika, qui ne cessait de pleurer.

« Tu es quand même un sacré salaud, me disait Michka. Aucune femme allemande n'a pleuré à mon départ, bien que j'aie essayé d'être gentil avec elles. Comment fais-tu ? »

Et nous sommes partis.

Les semaines ont passé. Je me suis remis complètement. J'ai continué à faire la guerre, l'idylle de Zoppot s'est émoussée. Mais l'histoire continuait comme dans la vieille chanson : le chef d'état-major m'a appelé un matin et m'a chargé d'apporter des documents au commandant de l'armée. Il y avait deux possibilités pour y aller – une, longue et sûre, l'autre, courte mais dangereuse, car des unités allemandes traînaient toujours dans le secteur. La voie rapide traversait Zoppot. J'ai décidé de passer par Zoppot au retour. Avec l'aide de Michka, j'ai réuni un plein sac de produits : du pain, du sucre, des conserves.

À notre retour, j'ai supplié le motocycliste de passer par Zoppot. Je lui ai

promis une bouteille de vodka. Qui pourrait refuser ? À l'entrée de la ville, une mitraillette nous a tiré dessus depuis un buisson. Je ne sais pas comment l'Allemand a pu rater son coup. Nous étions si proches. Peut-être était-il ivre. En tout cas, en réponse, j'ai épuisé un chargeur de ma mitraillette et il n'a pas répliqué. Après ces sueurs froides, nous avons continué la route. Le chauffeur n'arrêtait pas de m'injurier, d'injurier tous mes parents et descendants pour l'avoir entraîné dans cette affaire. Nous arrivons. Je reconnais l'endroit. Je frappe à la porte du pharmacien. Il n'ouvre pas. Après un long moment, un Polonais nous ouvre et demande aussitôt si je veux un médicament contre une maladie vénérienne. À toutes mes questions sur le pharmacien et sa fille, il répond : « *Néma, néma…* » Il ferme la porte. Je comprends qu'ils ont été chassés de leur maison. Que puis-je faire ? Le chauffeur n'arrête pas de klaxonner. J'avise un vieil homme. Je le reconnais. C'est un vétéran de la Première Guerre mondiale à qui je donnais un peu de nourriture quand j'habitais Zoppot. Je me jette sur lui et je commence à le questionner. Il a l'air horrible d'un dystrophique. Des gens dans cet état, j'en ai vu à Leningrad pendant le siège. Ici, ils n'ont pas même 100 grammes de pain par jour, les Polonais ne donnent rien. Il me répond uniquement « *Nein, nein* ». Je vois qu'il est apeuré, ses mains tremblent, son visage est couvert d'œdèmes. Pendant ce temps, le motocycliste continue à m'injurier et me dit qu'il repart seul. Désespéré, je donne le sac de nourriture au vieux et je m'apprête à partir. Et là, il m'arrête. En voyant la nourriture, la vie lui revient, et il me crache les paroles suivantes : ils étaient six, les vôtres, des tankistes… après elle s'est jetée par la fenêtre.

Je m'écroule. Quand je reprends mes esprits, je vois Michka qui me tiraille et me demande ce qui m'est arrivé. Que pourrais-je lui expliquer ? Que c'était un effondrement total ? Que c'était ma défaite définitive et totale dans cette guerre ? Peut-être aurait-il compris… Les *moujiki* russes sont très fins, surtout quand ils ne sont pas ivres.

Juifs

Nous sommes réveillés en pleine nuit. À moitié endormis, nous prenons les mitraillettes et les grenades et nous grimpons sur le char. Nos éclaireurs ont découvert un camp de concentration[251] où les Allemands sont en train de fusiller les derniers Juifs. Ils nous ont communiqué les coordonnées du camp pour le libérer le plus vite possible. Le commandement a envoyé deux chars avec des

soldats pour sauver ces Juifs. Comme la ligne défensive allemande était incomplète, nous avancions très vite et très vite nous sommes arrivés au camp. Les tankistes ont éliminé les postes de tir aux alentours du camp et puis un char a enfoncé le portail. Après un combat acharné, nous avons envoyé les SS en enfer. Le reste, je m'en souviens très vaguement – un Fritz a jeté une grenade qui m'a étourdi. Elle a déchiré mon chinel et j'ai été légèrement blessé. Malgré ça, une image s'est gravée dans ma mémoire – la place devant les baraques pleine des cadavres des Juifs. Quand nous sommes entrés dans les baraques, il y avait encore quelques centaines de squelettes tout en peau… Ils me regardaient avec de grands yeux noirs où je ne lisais pas la peur, juste l'horreur, le désespoir et la mort.

Pourquoi nous avons gagné

J'ai connu Igor Mikhaïlovitch Diakonov[252] au début des années 1950. C'était un vrai gentleman, un type d'homme qu'on croisait très rarement dans notre pays socialiste. Igor Mikhaïlovitch était un orientaliste reconnu dans le monde entier. Son frère Mikhaïl Mikhaïlovitch était aussi un grand orientaliste. Il nous faisait cours et nous disait qu'à eux deux, lui et son frère connaissaient vingt-sept langues. Ses cours étaient extraordinaires : il nous citait ses propres traductions de la poésie persane. Tous les deux avaient fait la guerre : Mikhaïl Mikhaïlovitch dans la tête de pont sur la Neva, où sont tombés 200 000 de nos soldats, où il a été gravement blessé et miraculeusement sauvé ; Igor Mikhaïlovitch sur le front de Carélie.

Igor Mikhaïlovich parlait couramment le norvégien. En Carélie, il servait dans l'unité de propagande. Il étudiait des documents ennemis, écrivait des tracts et interrogeait les prisonniers. Son entourage était typiquement soviétique : des commissaires alcooliques à moitié analphabètes, des scribes qui écrivaient des tracts qui provoquaient le fou rire chez les Allemands. Il essayait de s'entourer de professionnels et d'améliorer le travail. De Sibérie, on avait fait venir Fima Etkind[253], le futur exilé et professeur à la Sorbonne. Quand les Allemands ont abandonné le nord de la Norvège, Igor Mikhaïlovich a été nommé commandant de la ville de Kirkenes, où il a fait beaucoup de bonnes choses en faveur des habitants. Après guerre, la ville continuera à l'inviter pour ses festivités.

À la fin de l'hiver 1943, dans la péninsule de Kola, nos éclaireurs capturèrent un major allemand, un géant roux. C'était un aristocrate, von Quelque chose.

Pendant les interrogatoires, il ne pipait mot et regardait dédaigneusement autour de lui. Ses idées étaient à peu près les suivantes : à vous, barbares orientaux, troglodytes, je ne dirais rien. Il a été battu à plusieurs reprises, mais sans résultat. Finalement, Diakonov, qui n'était pas beaucoup apprécié dans le département, a été appelé pour essayer à son tour. Igor Mikhaïlovitch a donné une cigarette à cet Allemand et lui a demandé quel était son métier avant la guerre. « Philologue », a-t-il murmuré entre ses dents. « Et plus concrètement ? », a demandé Igor Mikhaïlovitch. « La langue des Goths. »

Igor Mikhaïlovitch était très ému – enfant, dans la bibliothèque de son père, il avait trouvé un manuscrit en vers de l'époque des Goths. Ces vers n'avaient jamais été publiés. En faisant à peine un effort de mémoire, il a commencé à les déclamer.

« C'est impossible, c'est impossible ! bégayait von Quelque chose. Comment connaissez-vous ça ? » Ça l'a cassé. Il s'est courbé, il était cassé. Sa vision des Russes s'écroulait. Il a commencé à embrasser Igor Mikhaïlovitch. Et puis il a tout raconté. Ce major était l'envoyé spécial du commandement auprès du général Dietl[254]. Les autres interprètes ont entouré Igor Mikhaïlovitch en lui demandant comment il avait réussi à faire parler ce prisonnier. Mais ils ne pouvaient le comprendre, comme on n'arrive pas à comprendre pourquoi les Russes ont vaincu les Allemands dans cette guerre horrible.

C'est bizarre, mais Staline, lui, l'a très bien compris. Déjà, en 1941, en constatant que, dans l'armée, il y avait un désarroi général, que des effectifs de juin 1941 il ne restait que 8 %, que le pays était au bord d'une catastrophe totale, il s'est adressé à ceux qu'il foulait aux pieds, qu'il bafouait depuis des années ; il s'est adressé au peuple avec ces mots : « frères et sœurs[255] ». Plus tard, il a diminué la pression qui écrasait l'Église, réintroduit les épaulettes[256] d'officier, abaissé les commissaires, dissous le Komintern[257] et réhabilité beaucoup de commandants arrêtés. Les grands généraux comme Souvorov et Koutouzov, qu'il vilipendait lui-même peu de temps auparavant, sont revenus sous les drapeaux russes. Staline a institué des décorations qui portaient leurs noms. Et le peuple s'est uni. Ce sont surtout les atrocités, les meurtres, les violences innombrables commis par l'ennemi contre la population civile qui ont anéanti toutes les illusions suscitées au début de son attaque. Beaucoup des paysans traqués dans les kolkhozes, beaucoup d'habitants du goulag, beaucoup d'habitants des villes et des villages en général avaient pourtant vu en lui un libérateur. Mais ces illusions se sont vite effondrées. Et les Allemands ont eu

devant eux un peuple uni et redressé.

Alors, qui a vaincu les Allemands – Staline et son parti ? Ou bien Diakonov et ses semblables ?

Notes

236. Le texte qui suit est constitué d'extraits d'un ouvrage de N. N. Nikouline, *Vospominanya o voynie*, Ermitage, 2008, 2e édition. Ce livre s'ouvre par deux citations chères à M. Nikouline : « La guerre est un métier digne pour les hommes vrais » (Charles XII, roi de Suède). Et : « Ô Seigneur, notre Dieu ! Dieu de miséricorde ! Fais-moi sortir de cette fosse à ordures ! »
237. Cette offensive se produit dans le secteur de Tikhvin, 180 kilomètres à l'est de Leningrad, à partir du 19 novembre. Menée par la faible 4e armée indépendante du général Meretskov et la 52e armée, elle n'a aucun effet immédiat sur le blocus de Leningrad mais empêche néanmoins les Allemands d'aller faire leur jonction avec les Finlandais sur la rivière Svir, ce qui aurait condamné irrémédiablement la cité sur la Neva. Fait notable, pour la première fois de la guerre, la Wehrmacht perd l'initiative sur une portion de front.
238. De la même manière, en octobre et novembre 1941, entre Viazma et Moscou périt la fine fleur de l'intelligentsia moscovite regroupée dans des unités de milice populaire hâtivement rassemblées et mal armées.
239. *Khozaïn*, le « maître » : Staline. Lors du recensement général de l'Empire russe en 1897, à la question *profession, poste ou service*, le tsar Nicolas II répondit tout simplement : *Khozaïn*, le maître de la terre russe. Que beaucoup, trente ou quarante ans plus tard, aient désigné Staline du même mot démontre, une fois de plus, qu'il existe une certaine pérennité du pouvoir tsariste dans la personne du dictateur géorgien.
240. Pogost'é est un petit village situé à 75 kilomètres au sud-est de Leningrad, au milieu du tronçon de voie ferrée qui relie Mga à Kirichi. En mars 1942, la 54e armée et la 2e armée de choc montent une attaque en pince vers Lyuban. Après des succès initiaux, l'affaire s'enlise et finit par tourner au désavantage des Soviétiques. De cette bataille résultera un « saillant de Pogost'é », que les Allemands détruiront en septembre 1942 après y avoir encerclé la 2e armée de choc. Les Soviétiques laissent dans l'affaire de Pogost'é environ 48 000 tués, blessés et prisonniers mais, avec 26 000 pertes, les Allemands ont remporté là une victoire à la Pyrrhus.
241. Voir note 2 p. 37.
242. Voir note p. 121.
243. Voir note 4 p. 112.
244. Il s'agit des célèbres chaussettes russes, bandes de tissu de 40 par 80 centimètres que le soldat enroulait autour de ses pieds.
245. Les soldats allemands ont eu très froid durant les mois de novembre et décembre 1941. Mais, dès janvier 1942, les équipements d'hiver ont commencé à arriver. En 1942, au moins pour les troupes combattantes, l'équipement s'est adapté à l'hiver russe.
246. Paradoxalement, le traitement des soldats et des officiers subalternes est plus égalitaire dans l'armée de Hitler que dans celle de Staline. Cela est vrai de la nourriture mais aussi du courrier, des transports, de la solde, de l'attribution des décorations.
247. Dans l'argot des combattants de première ligne, une « langue » est un prisonnier allemand qu'on enlève par coup de main pour le ramener dans les lignes soviétiques et le faire parler. La pratique est générale dans les jours qui précèdent une offensive. Une « langue » se révèle précieuse pour savoir à quel type d'unité on a affaire, pour connaître son moral, ses plans de feu, l'emplacement de son artillerie, le nom de son commandant, etc. L'art d'enlever une « langue »

est la « linguistique ».
248. Voir note p. 34.
249. Le 3e corps de cavalerie de la Garde du général Oslikovski entre dans Allenstein, en Prusse-Orientale, le 22 janvier 1945. Le gros de la bataille s'est déroulé autour de la gare. Par malheur, plusieurs trains de réfugiés étaient à quai à ce moment-là et ce sont eux qui ont essuyé le plus de pertes. Ce qui explique les nombreux cadavres vus par M. Nikouline. Bien entendu, la ville a été pillée mais pas par les hommes d'Oslikovski, envoyés dare-dare vers la Baltique. Il est plus probable que les exactions aient été le fait du second échelon de la 48e armée.
250. *Gady* : « salaud ». *Uhri* pour *Uhr*, la « montre » en allemand.
251. Le seul camp de concentration en Prusse-Orientale est celui de Stutthof, libéré le 9 mai 1945 par les Soviétiques. M. Nikouline parle ici certainement d'un des 41 kommandos dépendants du camp, dont trois se trouvaient dans la zone d'action de la 48e armée à laquelle appartenait M. Nikouline.
252. Igor M. Diakonov (1914-1999) est un historien et un spécialiste des langues du Proche-Orient ancien parmi les plus remarquables de son temps. Père de l'assyriologie soviétique, traducteur de l'épopée de Gilgamesh, il est considéré comme l'un des meilleurs spécialistes de la civilisation sumérienne. Il a participé à l'offensive de l'Armée rouge en Norvège puis a été l'adjoint du commandant de Kirkenes, petite ville de Norvège. Les Norvégiens ont gardé un bon souvenir de cet adjoint qui parlait leur langue et, après la guerre, ils ont fait d'I. Diakonov un citoyen d'honneur.
253. Linguiste de réputation mondiale, historien de la littérature, enseignant à l'Institut Herzen de Leningrad, Jefim (Fima) Grigorievitch Etkind (1918-1999) soutint Soljenitsyne et le poète dissident Joseph Brodsky. Pour cette raison, il est chassé d'URSS le 25 avril 1974. Exilé en France, il enseignera la civilisation russe à Nanterre puis à la Sorbonne.
254. Dietl commandait les forces allemandes qui se battaient en Arctique avec les Finlandais.
255. Voir p. 8.
256. Les larges épaulettes de fils d'or ou d'argent typiques des officiers de l'ancienne armée tsariste avaient été supprimées lors de la révolution bolchevique. Un décret du Soviet suprême du 6 janvier 1943 les réintroduit. Le nouvel uniforme, le salut, à nouveau obligatoire en toutes circonstances, la tenue, tout est revu dans un sens martial, renouant avec les traditions de l'armée tsariste. Les soldes des officiers sont beaucoup augmentées, les offenses à supérieur plus sévèrement punies. Le 9 octobre 1942, au plus fort de la bataille de Stalingrad, un oukase du Présidium du Soviet suprême abolit l'institution des commissaires politiques dans l'Armée rouge et rétablit l'unité de commandement. Les attendus de cette décision sont intéressants. Il est rappelé que les commissaires politiques sont nés durant la guerre civile pour surveiller les officiers, dont beaucoup venaient de l'armée du tsar. Mais on estime que l'officier soviétique de Stalingrad n'a plus besoin de chaperon politique. Staline donne ainsi une forte preuve de confiance à ses cadres. Désormais, les responsables politiques des unités – qui sont maintenus – n'ont plus leur mot à dire sur les opérations ; ils ne gardent que la responsabilité de la propagande et de l'éducation politique des soldats et reçoivent le titre d'adjoint pour les affaires politiques (*zampolit*). Cette mesure s'inscrit dans un mouvement général de revalorisation du rôle de l'officier, commencé à l'été 1942, après la chute de Rostov. Dès juillet en effet avaient été créés des ordres réservés aux officiers – ordres de Koutouzov, Souvorov et Alexandre Nevski.
257. Voir note 2 p. 29.

11

Nikolaï Fiodorovitch Zakharov

Staline, notre gloire, notre infamie



Nikolaï Zakharov (à droite) et Michka Nazarov à Piarna (Estonie) le 9 mai 1945.

Né le 20 octobre 1923, dans un village de la région de Leningrad. Quitte l'armée en 1960 avec le grade de capitaine. A travaillé par la suite au parc de la Culture de Petrozavodsk.

Q. Quand la guerre a-t-elle commencé pour vous ?

R. Tout de suite. Nevskaïa Doubrovka, l'endroit où je vivais et travaillais dans une fabrique de papier, a été bombardé plusieurs fois dès les premiers jours. Il faut dire qu'il y avait tout près un aérodrome de chasse. Ils bombardaient comme à l'exercice : les avions formaient un manège et, l'un après l'autre, les appareils s'en détachaient et piquaient en hurlant. Comme c'était bizarre de les observer ainsi agir en toute impunité ! Nous avons vite pigé – la guerre était commencée. Un ennemi fort et impitoyable allait arriver.

Au début de septembre 1941, nous avons reçu l'ordre d'évacuer l'équipement de l'usine. Nous avons chargé les machines sur les wagons et envoyé tout en

direction de l’est. Après le travail, avec mon copain Sachka Kallistratov, nous sommes allés nous promener sur le bord de la Neva. Tout à coup, sur l’autre rive, je vois des motocyclistes allemands ! Je crie : « Sachka, Regarde ! Les Allemands ! Il faut s’enfuir ! Vite ! »

Dès que nous sommes arrivés sur la route, nous avons vu un avion d’observation, un Fock-Wulf 189, un type d’appareil qu’on baptisera « rama[258] ». L’avion nous a remarqués et est descendu pour mieux nous observer. Il est descendu si bas que j’ai croisé le regard du pilote. J’ai pensé qu’il allait s’éloigner mais il avait décidé de nous tuer. Je vois qu’il revient et attaque. Nous nous sommes mis à courir. J’ai crié : « Sachka, allonge-toi dans le fossé ! » Je me suis allongé aussi. L’aviateur a lâché une bombe. Nouvelle approche et nouvelle attaque. Encore une bombe. Trois fois de suite. L’avion avait tout largué, alors il s’est éloigné. Nous sommes vite rentrés à notre dortoir, avons pris nos affaires et sommes partis pour Leningrad.

Q. Quand avez-vous été appelé ?

R. Le 5 novembre 1941, pendant le blocus. À cette époque, j’habitais chez mon oncle Kolia, ma tante Pacha et mon cousin Dima. Mon frère Stiopa était déjà mobilisé. Dès qu’il a terminé l’Institut pédagogique Herzen, on lui a attribué le rang de sous-lieutenant et on lui a confié une compagnie. Il est tombé en février 1945 en Prusse-Orientale, près de Königsberg. Il était alors capitaine et commandait un bataillon. À l’endroit où il est tombé, il y a maintenant un village qui s’appelle Rochtchino.

Juste avant d’être appelé, je travaillais dans les chemins de fer. L’oncle Kolia m’avait trouvé un travail là-bas. Je réparais, changeais, contrôlais des rails.

Deux semaines après mes 18 ans, j’ai reçu une convocation du commissariat militaire. Je m’y suis rendu, j’ai passé le contrôle médical et on m’a annoncé que je devais me présenter le lendemain avec un sac, un gobelet et une cuillère.

J’ai essayé de convaincre mon cousin Dima de partir avec moi. Il avait été libéré du service militaire. Il était électricien, considéré comme un ouvrier qualifié et à ce titre affecté spécial. Mais il a refusé de venir. Il a quand même été mobilisé un mois plus tard, quand la situation est devenue très difficile à Leningrad. Il a été affecté dans un bataillon de skieurs, dans le secteur finlandais. Il a disparu là-bas, on ne sait pas où, en janvier 1942. Une grande partie de nos soldats tombés durant l’hiver 1942 n’ont pas été enterrés. On écrivait aux proches qu’ils avaient disparu, sans détails.

J’ai été affecté aux transmissions. On nous préparait à devenir téléphonistes, électromécaniciens et radiotélégraphistes. Des cours de préparation ont eu lieu à Leningrad, rue Sovetskaïa. Les cours ont duré à peine deux mois, peut-être moins. C’était vraiment accéléré. À part les cours techniques, il y avait des cours purement militaires, très intensifs : dix heures par jour ! Ils mettaient l’accent sur la préparation technique et le combat. Le plus difficile à supporter, c’était la faim. On souffrait tous de diarrhée famélique. L’organisme ne retenait pas la nourriture. On ne parvenait pas à atteindre les toilettes, c’était affreux. Le lieutenant nous injuriait en demandant combien de caleçons il allait lui falloir pour que nous restions propres. Que pouvions-nous faire ? Certains arrivaient à attraper des chats et à les manger. Beaucoup mouraient. Un gars allait se coucher et le lendemain il ne se levait pas, c’était fini pour lui. Mon voisin, qui dormait au-dessus de moi, est mort comme ça.

En plus, l’école était bombardée toutes les nuits. Une fois, alors qu’on revenait de l’abri antiaérien, une bombe de 500 kilos atterrit dans notre jardin. Elle n’a pas explosé, mais nous avons été secoués à tel point qu’on a pensé qu’un tremblement de terre s’était produit. Nous sommes tombés des lits, l’électricité a été coupée, les plâtres se sont effondrés.

Après la fin des cours, nous avons été envoyés dans les unités rassemblées pour la percée de Nevskaïa Doubrovka, le passage de la Neva en force. On nous a conduits dans la forêt, où nous avons été répartis dans les unités. L’appareil de radiotélégraphie sur les épaules, la mitraillette dans les mains et *davaï* ! Grâce à mon précieux appareil, j’ai eu la chance de traverser sur un bateau. Il était très difficile d’aborder sur la rive opposée. Les Allemands l’avaient arrosée d’eau copieusement et c’était une patinoire. Il nous a fallu des échelles d’assaut à crampons.

Notre Front a réussi à atteindre son objectif, mais pas le Front du Volkhov, notre voisin de gauche, qui n’a pu avancer au-delà de quelques kilomètres[259]. Les Allemands ont renforcé leur défense, puis contre-attaqué. Mais nous nous sommes rués de toutes nos forces et nous avons réussi à regagner le terrain perdu. Malgré nos pertes monstrueuses, la percée était manquée. Puis je suis resté dans une tranchée pendant un mois, avant d’être envoyé pas loin, à Krasnyi Bor (« Bor rouge »), en vue d’une nouvelle tentative pour desserrer l’étau sur Leningrad. Nos pertes ont été encore plus élevées. À cause de ça on a appelé l’endroit Krovavyi Bor (« Bor sanglant »).

J’ai contracté une inflammation purulente des yeux et j’ai failli devenir

aveugle. C’était une maladie infectieuse qui m’a valu l’hôpital et deux opérations. Après la guérison, on m’a envoyé dans la tête de pont d’Oranienbaum[260], où j’ai combattu jusqu’en janvier 1944. C’est seulement à cette date que, sous le commandement du général Fediuninski, nous avons réussi à lever complètement le siège[261] de Leningrad. On m’a nommé caporal. Je suis devenu sergent seulement après la guerre. Aucune formation particulière n’était accordée pour les changements de grade : on élevait un soldat pour une opération réussie, un peu comme on attribuait une décoration.

Q. Certains vétérans, qui ont servi dans les unités de transmission, m’ont dit qu’en 1941-1942 il y avait une pénurie générale de matériels et d’équipements, à tel point que le commandement les encourageait à voler du câble aux unités voisines.

R. Peut-être que ça s’est produit… mais sur notre front, il y avait de la discipline. Non, chez nous ça n’a jamais eu lieu. L’ordre et la discipline régnaient dans la tête de pont d’Oranienbaum.

Q. Un autre vétéran, qui servait aussi sur le front de Leningrad, a témoigné de cas de cannibalisme dans l’armée…

R. Le cannibalisme existait à Leningrad et les rumeurs parvenaient jusqu’à notre front. En théorie, ça pouvait arriver, peut-être en zone urbaine. Mais sur un front en pleine nature, j’imagine mal… On est tout le temps exposé aux regards. Aller cuire de la viande quelque part sans attirer l’attention était impossible. C’est le cuisinier qui préparait la nourriture. Même faire un feu de bois sans permission était impossible – tu risquais ta tête, pour avoir révélé ta position. À part ça, le moral était très haut. Bref, j’imagine très difficilement un cas de cannibalisme dans l’armée…

Q. Vous saviez qu’en octobre 1941 il y avait eu une grave panique à Moscou ?

R. Non, on n’était pas au courant. Les journaux n’écrivaient pas sur ce type d’affaire, bien entendu.

Q. Les renforts ?

R. Pour l’offensive de Nevskaïa Doubrovka (1942), tout était bien préparé : les réserves ont été envoyées à temps, nombreuses, bien équipées. Mais dans les conditions du siège de Leningrad, c’était autre chose – on ne pouvait pas espérer recevoir de renforts. Les unités ne voyaient arriver que des blessés et des malades convalescents, des gens faibles, fatigués. On a eu les premiers renforts seulement après la levée partielle du blocus, en 1943. Les soldats de Sibérie,

d'Oural, sont arrivés. De braves soldats qui pouvaient se défendre et défendre les autres. Avec eux, on est allés jusqu'à Narva, Tallin, et nous avons fêté la victoire à Piarna.

Les relations entre officiers et soldats étaient très bonnes. Également avec les sous-officiers. Notre sergent était sibérien. Il s'appelait Alexandre Boubentchikov. Il était à la fois notre commandant – le camarade sergent – et notre ami – Sasha. Après la guerre, je n'ai pas eu de meilleur ami.

Q. Connaissiez-vous les *strafbaty* ?

R. Je savais qu'ils existaient, mais je ne les ai jamais croisés. Les opérations auxquelles ils participaient étaient toujours préparées en grand secret : les *strafbaty* étaient placés en première ligne et des unités de barrage mises derrière eux. Ils se battaient avec un grand courage – ils savaient qu'ils n'avaient qu'une chance de laver la tache, c'était avec leur sang. Ils le savaient très bien. Vus de l'extérieur, ces *strafbaty* étaient des unités comme les autres – les mêmes soldats et commandants allaient au combat. Sauf qu'ils avaient beaucoup moins de chances de survivre que nous n'en avions. C'est dire… Vaincre et survivre n'était pas suffisant. Il fallait être blessé ou mourir. Je ne sais pas si, à l'époque du siège, il y a eu des *strafbaty*.

Q. Quels sentiments éprouviez-vous vis-à-vis des Allemands ?

R. Comment ? [*Très surpris par la question*.]

Q. Quels sentiments éprouviez-vous vis-à-vis des Allemands ?

R. Il y a rien d'agréable dans la guerre. Sur le front, tu vois l'ennemi, qui est venu te tuer. Si tu ne le tues pas, il te tuera. Si tu arrives à le tuer, cours, éloigne-toi de cet endroit, car cet endroit se trouve sous le feu : des mitraillettes, des lance-mines commencent à te tirer dessus. Il fallait les battre et les chasser de notre terre. La haine contre eux était immense. Quand nous avons commencé à avancer vers l'ouest, nous voyions leurs crimes à chaque pas. Nous n'arrivions pas à comprendre la logique de leurs atrocités. Les villages brûlés et rasés au sol, les villes détruites, les civils, les enfants tués, les histoires horribles racontées par les survivants, pourquoi ? Oui, vraiment, pourquoi ?

On avait rarement l'occasion de voir l'ennemi face à face. Généralement, tout se passait à distance. Quand on les regardait de près, ils faisaient naître des sentiments bizarres : ils ressemblaient plutôt aux gens normaux… Une fois, c'était à l'époque de notre offensive, le commandant m'a envoyé vérifier que la route était libre. Je suis allé à la lisière de la forêt. Je vois un hangar, d'où sortent

des Allemands : un, deux, trois, il y en avait beaucoup. Je suis retourné à mon unité et j'ai transmis. Que s'est-il passé après, je ne sais pas : il n'y a pas eu de combats… Ils sont partis ou se sont rendus… je ne sais pas.

Sans leurs armes, les Allemands laissaient une impression pitoyable. Je me souviens, dans la tête de pont sur la Neva, avoir vu les premiers prisonniers allemands. Ils ont été amenés dans notre abri. Une dizaine… Sur leurs têtes ils avaient des capuchons tressés, ils marchaient comme s'ils se déplaçaient dans des sacs. Par-dessus leurs manteaux, ils s'emmitouflaient dans des choses ridicules. Les uns portaient même des foulards de femmes. Autour, nos blessés, leurs gémissements, leur sang, la voix très basse de l'interprète qui traduisait : « Quand, où, combien de soldats dans les tranchées, quel armement, quel moral dans les rangs… » Ils se sont réchauffés un peu et puis ils ont été conduits sur la rive droite.

Juste un détail – pendant notre passage dans la tête de pont sur la Neva, notre commandant s'appelait Andreï Fiodorovitch Dostoïevski, le petit-fils de l'écrivain. Mais ça, je l'ai appris plus tard…

Q. Qui prenait des décisions ? Le commandant ou bien le *politruk*[262] ?

R. Le commandant bien sûr. Chacun avait sa fonction. Le *politruk* soutenait l'esprit combatif et le moral des soldats, leur lisait les journaux, racontait les actes héroïques de certains, menait des entretiens confidentiels avec d'autres. Si le commandant était blessé ou tué, il pouvait prendre le commandement, mais c'était provisoire.

Q. Le soldat allemand ?

R. Bien entraîné, très discipliné, avec des convictions idéologiques très fortes. Il n'avait pas peur de l'offensive. Il était beaucoup mieux entraîné que nous. Mais nous ne lui avons pas permis de prendre le dessus, nous l'avons arrêté, nous avons brisé sa volonté, nous avons commencé à le battre sur tous les fronts, et il a reculé de plus en plus vite. Chaque fois que nos soldats arrivaient à percer leur défense, ils se mettaient à courir jusqu'à leur nouvelle ligne de défense. Leur force morale était plus faible que la nôtre. Ils n'étaient pas prêts à affronter l'adversité, ils étaient prêts seulement à la victoire. Et nos défauts ? La fanfaronnade, l'héroïsme feint, le manque de calcul dans les actes. Sur le front, on s'habitue vite à tout. Très vite, tu commences à ignorer les tirs, les éclats d'obus, etc. Le pire, c'est quand le soldat ne sent plus le danger. Combien de morts provoquées par l'imprudence ? Combien de morts absurdes ? Tu apprends

au soldat comment dérouler le câble téléphonique sous le feu des snipers ou des lance-mines, mais il s'en fout, il ne prend pas les mesures minimales de précaution : « Peut-être aurai-je de la chance, peut-être vais-je réussir à traverser sous le feu ennemi. » On allait à l'assaut sans se courber… Combien de ces cibles vivantes ont été tuées comme ça ! Cette croyance au petit bonheur les décimait… Cette foi dans le hasard qui fait bien les choses était notre pire ennemie… Comme celle des tankistes… À Tallin, la bataille se passait près d'une brasserie industrielle. Ils ont trouvé une grande cuve de bière. Ils sont entrés dans cette cuve avec leur char et se sont noyés. Noyés dans la bière avec des chars de 30 tonnes, vous rendez-vous compte ?! Ils ont été insouciants vis-à-vis d'eux-mêmes et vis-à-vis des autres. Pourquoi fallait-il y aller avec un tas de ferraille ? Pourquoi gâcher tout cet alcool ?

Q. La technique allemande ?

R. Très moderne. On les avait bien préparés à la guerre motorisée. Notre matériel était plus simple, mais plus performant. Nos chars T-34 étaient supérieurs à tous les types de chars allemands. Nos bombardiers Il-2 et les Katioucha semaient l'horreur dans leurs rangs. Notre puissance grandissait peu à peu. À la fin de la guerre, notre aviation régnait dans le ciel. La question était ailleurs – à quel prix ? Nos pilotes – comme nos soldats – n'achevaient pas leur instruction à l'arrière mais sur le champ de bataille. Leur perte irrémédiable… Des pertes, des pertes et encore des pertes… Quel prix que celui de cet apprentissage…

Q. *Quid* des relations entre nationalités soviétiques ?

R. Je vous avoue que je n'ai jamais prêté attention à cette question. Sur le front, ça n'avait aucune importance. Surtout dans les relations personnelles. Tous étaient des soldats. Le patriotisme soviétique et l'internationalisme régnaient. Il n'y a jamais eu de désaccords ou de frictions à cause de ça. Bien que sur notre front il ait été difficile de trouver d'autres nationalités que les Russes. De Sibérie, de l'Oural, de Leningrad, de la république des Komi, tous, nous étions des Russes. Les Russes sont eux-mêmes un peuple multinational. Je ne veux pas fâcher certaines nationalités peu faites pour la guerre, mais les soldats rigolaient d'eux en disant qu'ils semaient leur tête dans la terre et remontaient leur cul.

Q. Quelles nationalités n'avaient pas d'aptitudes guerrières ?

R. [*Il ne veut pas répondre*.]

Bon, les soldats d'Asie centrale, et un peu les Azéris aussi… Mais, à leur honneur, je dois dire que dans la bataille ils suivaient la masse et ne nous jouaient pas de mauvais tours. Les peuples autochtones de Sibérie étaient les meilleurs tireurs de l'armée, mais ils ne voulaient pas faire feu sur un homme. Et pourtant, comme ils étaient de remarquables chasseurs, on les recrutait comme snipers[263].

Tous ont gagné cette guerre, mais le poids le plus lourd a pesé sur les épaules russes. Staline nous a rendu justice quand, au soir de la victoire, il a proposé de porter le premier toast à la nation russe. Nous avons tous ensemble tenu tête à l'ennemi, mais, il faut bien le reconnaître, les coups les plus durs étaient pour nous, le poids le plus lourd était sur nous.

Q. Le plus grand militaire soviétique ?

R. Je ne sais pas, ce que j'entends à ce sujet n'est que propagande. Pour gagner cette guerre, il fallait mobiliser des ressources physiques et spirituelles énormes. À mon avis, le grand général est celui qui ne gagne pas par le nombre mais par le savoir. Le grand général connaît le prix de chaque soldat et s'en soucie. Sous le commandement de Staline, Souvorov n'aurait pas pu gagner une seule bataille.

Q. Les Alliés ?

R. Ils ont traîné assez longtemps pour ouvrir le second front, mais leur aide en armes, en nourriture, en matériels de toutes sortes a été énorme. Il faut dire un grand merci aux Américains pour la part qu'ils ont prise dans notre combat contre le fascisme.

Q. Pourquoi vous battiez-vous ?

R. Pour libérer mon pays du fascisme.

Q. Pour l'URSS ou bien pour la Russie ?

R. Je ne faisais pas la différence, car l'URSS était l'héritière historique de la Russie. Mais je ne me rappelle pas que les mots « Russie » ou bien « URSS » résonnaient souvent. Ce qu'on utilisait plus c'était « patrie », qui rassemblait pour moi les deux entités – la Russie et l'URSS, comme pour un autre c'était l'Ukraine et l'URSS, le Kazakhstan et l'URSS, la Géorgie et l'URSS, le Daguestan et l'URSS, etc.

Q. Que criiez-vous en montant à l'attaque ?

R. Chacun criait ce qu'il voulait. Les marins jetaient « *Poloundra !* » (« Pare

en dessous ! »), les *politruki* devançaient les soldats en criant « Pour la Patrie ! Pour Staline ! *Vperiod !* ». Un autre y allait d'un « Pour Zoïa[264] ! » ou bien un autre héros. Mais tout ça, on le disait juste au début, quand l'homme monte sur le parapet ou dans les premiers mètres à découvert. Ensuite venait le long cri, par lequel chacun surmontait sa peur et voulait effrayer l'ennemi. À la manière dont ce bruit retentissait ou, au contraire, enflait, on pouvait savoir comment la bataille évoluait et comment elle allait se terminer.

Q. Votre famille a souffert ?

R. Je suis devenu orphelin très tôt. Je ne me souviens pas de ma mère – elle est morte peu après ma naissance. Mon père est mort avant la guerre. Tous mes frères et mes cousins ont fait la guerre. Tous mes frères sont rentrés vivants. Mon frère Ivan, lui, a été fait prisonnier. Après la guerre, il lui a été très difficile de trouver du travail. Par exemple, il est entré dans la police moscovite, mais dès qu'on a appris qu'il avait été prisonnier pendant la guerre, il a été tout de suite révoqué. Ivan était prisonnier des Finlandais. Il a survécu à la captivité parce qu'il tressait bien les paniers. Après la capitulation de la Finlande, il est passé par le camp de filtration et il a été envoyé à nouveau sur le front. Il était pour moi comme un père. Quand ma mère est morte, j'avais 1 an et demi. Lui, 16 ans. Mon père était obligé de partir à Leningrad pour gagner le pain de la famille. Et c'est Ivan qui m'élevait. Au début, mon père envoyait de Leningrad des produits, de l'argent, mais il a commencé à boire et nous recevions de moins en moins de colis et d'argent. Ivan s'occupait de tout – de la vache, des moutons. Le pain suffisait jusqu'au nouvel an. Après, on demandait aux autres de nous faire crédit jusqu'au printemps et, au printemps, Ivan allait travailler chez son créancier pour le rembourser.

Le mari de ma sœur, Petia Nachtman, est mort. Il était allemand. Avant la révolution, sa famille gérait le domaine d'un grand propriétaire. Ils ne se sont pas enfuis, ils sont restés et habitaient près de Louga. Il a été mobilisé et on a perdu sa trace en 1944. Mes cousins Stepan et Dima Ivanov sont morts. Les Allemands ont rasé au sol le village où je suis né et où j'ai grandi. C'était le village de Tcheklié dans le *raion* de Loujski. En janvier ou en février 1942, sous les hauteurs de Siniavino, mon futur beau-père est tombé au combat. Sa dernière lettre où il décrivait les horreurs des batailles a été complètement découpée par la censure. La famille n'a reçu qu'une partie du texte. De ce qui reste, on comprend qu'il décrivait le quotidien et nos défaites sur le front du Volkhov. Ma fiancée a fait la guerre dans les troupes antiaériennes. Des centaines de personnes, avec

qui j’ai noué des liens d’amitié pendant la guerre, sont mortes. Pour toutes ces raisons, il est très difficile de se souvenir de la guerre. Ma future femme a endossé l’uniforme en décembre 1941, quand elle a eu 18 ans. Elle était déjà enflée à cause de la famine dans Leningrad assiégé. Nous avons fait connaissance à l’hôpital, où nous étions tous deux soignés pour blessures. Après la guerre, elle me reprochait tout le temps le fait d’avoir demandé à un ami, lors de ma sortie, qu’il veille à ce que personne ne l’aborde en mon absence. Durant toute la guerre, ça a été un roman-photo entre nous deux. Je lui envoyais ma photo et elle m’envoyait sa photo en réponse. On a correspondu pendant cinq ans, puis je lui ai fait la cour jusqu’à ce qu’elle se décide à m’épouser, à laisser Leningrad et à me suivre au-delà du cercle polaire.

Q. Il y avait des femmes dans votre unité ?

R. Bien sûr. Elles voulaient partir en guerre comme les garçons. On disait : La guerre n’est pas une affaire de femmes. Mais elle l’est devenue ! Elles partaient en guerre pour se battre et pas pour arranger leur vie privée. Mais la guerre est comme la vie – on était heureux, on tombait amoureux, on souffrait de sa lâcheté, ou de ses erreurs. On pouvait voir tout ça dans la guerre, mais le sens moral était plus élevé qu’aujourd’hui.

Les officiers n’avaient pas tous des maîtresses. Il n’y aurait pas eu assez de filles pour ça… Il y a eu pas mal de cas où les femmes se battaient à côté de leur mari. Les officiers moyens et supérieurs avaient le droit de demander la mutation de leur épouse à leur côté. Dans la tête de pont d’Oranienbaum, j’ai rencontré mon frère Piotr, qui commandait une division d’artillerie. Après la fin du siège, il a retrouvé sa femme qui était restée sous occupation allemande, et elle a travaillé à l’état-major avec lui. Elle était pendant l’occupation dans la région de Kalinine, avant que nous parvenions à lever le siège. Elle ressemblait beaucoup à une Juive et, pour cette raison, elle était obligée de se cacher, car chaque sortie était très dangereuse – les Allemands l’arrêtaient et chaque fois il fallait prouver qu’elle n’était pas juive. Quand Petia l’a retrouvée, ils ont été bombardés ensemble, ils ont participé ensemble à des duels d’artillerie, ils sont entrés par erreur ensemble dans les lignes allemandes et ils se sont enfuis ensemble. Il a terminé la guerre comme commandant d’un régiment d’artillerie en Allemagne. Et, bien sûr, ils étaient ensemble.

Q. Elle n’a pas été obligée de passer par le camp de filtration ?

R. Non…

Je reviens sur les femmes dans notre armée. Bien sûr, elles étaient l’objet des

convoitises des hommes et il dépendait d’elles qu’elles tiennent tête, qu’elles se défendent, qu’elles aient tel ou tel « destin féminin ».

En ce qui concerne les hommes, la guerre était révélatrice. Elle les mettait à plat, elle montrait ce qu’ils étaient vraiment. Je ne pense pas qu’il existe un meilleur moyen de déchiffrer, de décoder l’homme que le front, que la première ligne.

Je ne savais pas où était mon frère Petia. J’ai appris par hasard qu’un certain capitaine Zakharov commandait une unité d’artillerie dans la tête de pont d’Oranienbaum. Grâce aux radiotélégraphistes, je me suis renseigné et j’ai appris qu’il s’agissait bien de mon frère. Il ne pouvait pas venir me voir, mais il a demandé à mon commandant qu’il me permette d’aller le visiter. Nous avons été très heureux de nous retrouver. Avant de partir, nous avons fait une photo. Il a appelé toutes les filles radiotélégraphistes qui nous avaient aidés à nous retrouver et nous avons fait une photo collective.

Q. Le 9 mai 1945, où étiez-vous ?

R. À Piarna, en Estonie. J’ai toujours eu des relations amicales avec les Estoniens. Ainsi tout était fini. On ne croyait pas qu’on avait réussi à survivre à la guerre. Tant et tant étaient morts. Nous voulions fêter ce jour de façon non militaire. Avec mon copain Michka Nazarov, nous sommes partis à l’atelier de photo avec une bouteille de vodka. Nous avons enlevé notre uniforme et, comme nous n’avions pas de vêtements civils, nous sommes restés en sous-vêtements. Dans l’atelier, il y avait un chapeau et une casquette. Michka a mis la casquette, moi, le chapeau. Nous avons rempli des verres et nous avons tourné la bouteille avec l’étiquette devant l’appareil, pour montrer que nous n’étions pas en train de boire du *samogon*, mais de la vraie vodka ! En fait nous n’avons même pas goûté à cette vodka. Nous avons laissé la bouteille au photographe. Cette photo, je l’appelle le festin des vainqueurs. Un festin très court et complètement « sec ».

Le 17 mai, j’ai fait encore trois photos pour les envoyer à ma fiancée. Notre roman d’amour avait déjà trois ans. Voilà les photos avec mes vers au dos. Aujourd’hui je m’en étonne, car, depuis, je n’en ai plus jamais écrit. Mais je voulais lui déclarer mon amour en vers. Tasinka (diminutif de Tasia) a été démobilisée en 1946. Avant de reprendre les études, j’avais deux semaines libres et je suis parti à Leningrad pour lui rendre visite. Après, le roman a continué par correspondance – moi à Riga, elle à Leningrad. Nous nous sommes mariés en 1948.

Q. Quand avez-vous été démobilisé ?

R. Le *zampolit* de la compagnie m’a appelé et m’a dit qu’il fallait que je devienne officier et qu’il comptait m’envoyer dans une école militaire. J’ai pris ça comme un ordre. Je n’avais pas le choix – les rumeurs persistaient qu’il n’y avait plus personne à mobiliser et que nous resterions encore huit ou dix ans dans l’armée ! Donc je me suis dit qu’il était mieux de continuer le service en tant qu’officier. J’ai arrêté mon service militaire en 1960 avec le rang de capitaine quand Khrouchtchev a diminué l’effectif de l’armée de terre. J’ai donc quitté l’uniforme quinze ans après la fin de la guerre.

Q. Pourquoi avez-vous gagné ? La raison principale ?

R. Une question à la fois facile et difficile. Malgré les défaites de 1941-1942, malgré cette catastrophe, le peuple a toujours cru en la victoire. Les motivations des gens étaient différentes. Certains espéraient la victoire des Allemands. Nous n’imaginions pas le futur, nous ne pouvions pas le prédire. Malgré ça, le peuple ne pouvait pas penser à autre chose qu’à la victoire. Staline a perdu le début de la guerre. Il est responsable des erreurs stratégiques et tactiques de cette période. Ses ordres à la veille de la guerre, son désarroi et sa veulerie ont paralysé le commandement. Les premiers jours, les Allemands ont anéanti l’Armée rouge. Il y a eu des pertes énormes… On comptait en millions de prisonniers[265]… On ne peut pas faire la guerre avec un fusil devant un char ou sous un avion. On ne peut pas faire la guerre quand il y a carence d’armes, de cartouches. L’encerclement démoralisait. Là où le commandement avait été préparé, la riposte était efficace. C’était le cas à Brest, Odessa, Sébastopol, Toula. Dès que Joukov prenait le commandement, la défense s’organisait – c’était le cas de Smolensk et de Leningrad. Avec lui, le soldat tenait le coup jusqu’à la dernière goutte de sang. C’est ainsi que Moscou a été sauvé.

Le général peut seulement gagner ou perdre une bataille, mais, sur le front, c’est le soldat qui gagne et, dans la guerre, c’est le peuple qui gagne. Mais il fallait organiser et mobiliser cette volonté nationale. Arrêter l’ennemi, faire évacuer les usines, commencer à produire des avions, des chars, travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre, travailler et mourir. Après Stalingrad, nous avons commencé à chasser l’ennemi. Il est étonnant qu’en deux années nous ayons réussi à anéantir l’armée la plus puissante du monde, qui en plus disposait d’une économie supérieure à la nôtre à cette époque. On se mentirait à soi-même si l’on ne mentionnait pas les talents de Staline en tant qu’organisateur et gestionnaire de tout ça. La Grande Guerre patriotique c’est son infamie et c’est sa gloire.

Vous savez, parfois, quelque part, j'ai le sentiment latent que Staline a été la malédiction de la Russie. Je ne sais pas, peut-être que j'ai ce sentiment à cause de mes longues discussions avec mon fils Vladimir[266].

Mais en même temps, pendant la guerre, tout le pouvoir était concentré dans les mains de Staline et toute la responsabilité était sur ses épaules, y compris le prix de la victoire, qui a été énorme, horrible. Au cours des siècles, le soldat russe a acquis des traits particuliers : il est prêt à se battre jusqu'à la dernière goutte de sang. Alexandre Mares'ev[267] est un exemple de ce type de guerrier russe. Son avion a été abattu, on a dû l'amputer des deux jambes, il a appris à voler sans jambes, il a insisté pour être réadmis et a réussi à abattre encore sept avions ennemis ! On ne peut pas gagner contre les Mares'ev.

Mourir fait peur à tout le monde, mais dans le peuple, il y avait une résolution, une fermeté entièrement tournées vers la victoire. D'abord ça a été un état d'âme collectif, et après un certain temps, c'est devenu l'état d'âme de chacun. Comme il est difficile, aujourd'hui, de comprendre cela !

Notes

258. *Rama* signifie « encadrement, cadre » en russe. Le Fock-Wulf 189 possède deux fuselages latéraux qui le rendent aisément reconnaissable et qui font penser en effet à un encadrement de tableau.

259. Du 27 août au 25 septembre 1942, le général Meretskov essaie de briser le blocus de Leningrad en attaquant au sud du lac Ladoga. Une pince venue de l'est (Front du Volkhov) doit rejoindre une pince venue de l'ouest, des faubourgs mêmes de la ville (Front de Leningrad). Cette seconde attaque, à laquelle Zakharov fait allusion, consiste en un franchissement surprise de la Neva à Doubrovka. Malgré un mois de combats abominables dans les forêts et les marais, les Soviétiques ne parviennent pas à atteindre leurs objectifs. Leurs pertes s'élèvent à 60 000 hommes, tués, blessés et disparus. Ce que les Soviétiques ne savent pas, c'est qu'ils ont tellement écorné les réserves allemandes (26 000 pertes) que les Allemands doivent renoncer à lancer *Nordlicht*, la conquête définitive de Leningrad que Hitler avait confiée à son meilleur capitaine, le Feldmarschall von Manstein.

260. Voir note p. 318.

261. Zakharov fait ici allusion à l'opération Leningrad-Novgorod, lancée le 14 janvier 1944 et commandée par les généraux Govorov, Popov et Meretskov. En six semaines de combats, les Allemands sont contraints de reculer de 250 kilomètres, jusqu'en Estonie. Le siège de Leningrad est enfin complètement levé, après neuf cents jours. Le général Fediuninski, dont parle Zakharov, commande la 2e armée de choc, partie de la tête de pont d'Oranienbaum.

262. Voir note 2 p. 37.

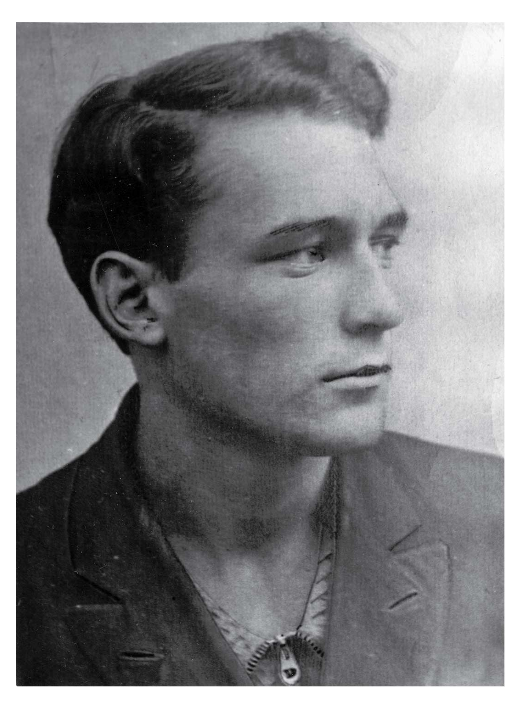
263. Le sniperisme est une pratique courante de l'Armée rouge, pratique née à Stalingrad. Les Sibériens étaient réputés être les meilleurs chasseurs d'hommes. Certains, comme Vassili Zaïtsev, Anatoli Tchekhov et Alexander Kalentiev, sont devenus des héros nationaux. L'histoire de Zaïtsev a servi de fil conducteur au scénario du film de Jean-Jacques Annaud, *Stalingrad*.

264. Zoïa Kosmodemianskaïa est une jeune *komsomolets* de la région de Volokolamsk. Elle est horriblement torturée puis pendue pour avoir mis le feu à une étable réquisitionnée par la Wehrmacht durant l'hiver 1941. Le régime soviétique en a fait le modèle de la pure héroïne.
265. Selon l'historien allemand Christian Streit, 3,8 millions de soldats soviétiques furent faits prisonniers en 1941 (dont au moins 2,5 millions moururent en quelques mois) et 5,2 millions durant l'ensemble de la guerre.
266. Vladimir Zakharov est l'auteur de plusieurs centaines d'ouvrages et articles sur Dostoïevski, dont il est l'un des grands spécialistes.
267. Alexandre Mares'ev (1916-2001). Voir dans la présentation de cet ouvrage p. 9.

12

Daniil Natanovitch Al’

Dans l’enfer du siège de Leningrad



Daniil Al'. Dernière photographie avant le départ pour le front.

Al’chits de son vrai nom. Né le 3 février 1919 à Petrograd. Lieutenant pendant la guerre, chevalier de l’ordre de la Guerre patriotique de 2e classe, titulaire de l’ordre de l’Étoile rouge. Arrêté le 6 décembre 1949 pour propagande antisoviétique, condamné à dix ans de goulag. Interné sous régime strict au camp de Kargopol, il est libéré en 1955 et réhabilité immédiatement. Professeur d’histoire de la Russie (XI-XVIIe siècle) à l’université de la culture et des arts de Saint-Pétersbourg, Al’ est l’auteur d’une cinquantaine d’ouvrages scientifiques sur l’histoire de la Russie avant

Pierre le Grand, de récits et de nouvelles sur la guerre, de pièces de théâtre, dont plusieurs ont été montées par de grands metteurs en scène comme Nikolaï Akimov et Guiorgui Tavstonogov.

En 1941, j'étais inscrit à la fac d'histoire. Au programme, il y avait aussi des cours d'éducation militaire. On nous préparait à être des pilotes observateurs, mais aucun d'entre nous n'a jamais été ni pilote ni observateur. À vrai dire, ces cours militaires étaient très formels. Ils nous ont surtout permis d'obtenir le grade de sous-lieutenant.

Quand la guerre a commencé, j'en étais à ma quatrième année d'études supérieures. Moi et tous mes copains sommes allés en chœur nous inscrire à la milice populaire. C'était le 4 juillet 1941. Aujourd'hui, on dit que les gens étaient forcés de s'inscrire dans la milice. C'est faux[268]. En revanche, il est bien vrai qu'on obligeait les personnes qualifiées, notamment les universitaires, à quitter la milice populaire. Par exemple, il existait une « compagnie des écrivains » à Leningrad. Elle a été dissoute. Moi aussi, on m'a renvoyé de la milice et notre compagnie a été dissoute à son tour.

À l'université, au moment de passer le concours, j'avais indiqué que ma maîtrise de la langue allemande était excellente. Quand le centre de mobilisation a vu ces papiers, il m'a envoyé aussitôt à l'école des traducteurs-interprètes. Je n'avais pas grand-chose à y faire, je parlais mieux l'allemand que mes enseignants. À cause de ce stage, je me suis retrouvé sur le front seulement le 16 septembre, dans la tête de pont d'Oranienbaum[269]. J'étais affecté comme traducteur à l'état-major de la 2e division de la milice populaire, 8e armée. Notre QG était à Martychkino (Tyrö pour les Finlandais). La première ligne passait juste devant l'ancien Peterhof, qui était aux mains des Allemands.

Beaucoup de mes amis étaient déjà morts. Je suis resté dans ma division jusqu'au 1er novembre, puis on nous a envoyés à travers le golfe de Finlande dans Leningrad assiégé.

Je suis resté à la 55e armée jusqu'au printemps 1942. De là, j'ai été envoyé à la 42e armée sous Pouchkino. Puis muté au 14e secteur fortifié. Une unité très intéressante, constituée pour la grande majorité de ses effectifs par l'ancienne garnison de la presqu'île de Hanko. Le poète Mikhaïl Doudin y servait. Je l'ai croisé plusieurs fois, mais je ne le connaissais pas à cette époque. Il était immense dans son chinel qui lui arrivait à peine aux genoux, très marrant. Il

venait souvent chez notre commandant. Je l'ai connu plus tard, après la guerre.

Jusqu'à la fin du blocus, mon métier d'interprète n'a servi à rien, car il n'y avait pas de prisonniers. Comme je n'avais rien à faire, on m'a confié le commandement d'une compagnie. Et juste à ce moment-là arrive l'ordre de Govorov[270] : tous les interprètes doivent se rendre à l'état-major du Front. C'était en janvier 1943. Je ne voulais pas y aller, car l'état-major se trouvait dans un endroit impossible. Il fallait faire 7 kilomètres en empruntant uniquement les tranchées, car nous étions sous le feu constant des mitrailleuses. Bon, je le fais et je me retrouve à l'état-major du Front… où j'ai commis un acte héroïque ! Il n'a certes pas été accompli sur le front mais dans un bureau, cependant je le considère quand même comme un acte héroïque. Nous avions capturé un colonel allemand. Il avait sur lui une carte de Leningrad. Et un document marqué « Top secret, destiné aux commandants de certaines unités ». Beaucoup d'interprètes s'étaient déjà penchés dessus, mais ils n'arrivaient pas à traduire le document, qui était rédigé en caractères gothiques. On m'a fait appeler. Je l'ai traduit et c'est seulement après la guerre que j'ai compris son importance. C'était le plan de l'attaque chimique contre Leningrad.

Voici le scénario prévu : les Allemands enterrent des obus chimiques et, tout près de cet endroit, ils placent un régiment d'artillerie. Ils commencent à bombarder nos positions et, en réponse, Govorov ordonne une frappe de notre artillerie. Les obus chimiques enterrés explosent, les artilleurs allemands meurent à cause de l'« attaque chimique soviétique ». En réponse, les Allemands sont « obligés » de lancer une attaque massive aux gaz contre Leningrad.

Après la guerre, j'ai étudié la correspondance de Staline avec Churchill. J'y ai trouvé une lettre de 1942. Staline écrit à Churchill que, selon ses informations, les Allemands vont monter une provocation pour déclencher un assaut chimique sur Leningrad. Churchill lui répond : « Cher Monsieur Staline, nous avons fait prévenir le commandement allemand. En cas d'attaque chimique sur Leningrad, nous frapperons les villes allemandes avec les mêmes moyens. »

Q. Vous ne vous souvenez pas des dates de ces lettres ?

R. Malheureusement non, mais c'est très facile à vérifier[271]. J'ai passé toute la guerre sur le front de Leningrad. Ma mère est morte de faim durant le siège. Au printemps 1945, ordre a été donné de démobiliser tous les étudiants qui allaient avant guerre entrer en cinquième année et on m'a alors lâché.

Notre front est très longtemps resté immobile, bloqué devant Narva. Nous

n’avions pas grand-chose à faire. Heureusement, dans notre division, il y avait des gens très *intelligentnyi.* Par exemple, le chef du renseignement était un économiste d’origine écossaise, Nikolaj Maximilianovich Hamilton. Il connaissait des langues étrangères, s’intéressait à la littérature… Un jour, il vient me voir :

« Savez-vous que le quarantième anniversaire de la disparition de Tchekhov approche ?

– Bien sûr que je le sais. »

[*Il rit.*] Bien entendu, je n’en avais aucune idée.

« Alors écrivez sur lui dans votre journal ! Ce n’est pas seulement Souvorov et Nevski qui font la guerre à nos côtés. Ce sont aussi Tchekhov, Tolstoï et les autres. »

L’idée a dû être jugée bonne puisqu’on m’a laissé aller deux jours à la bibliothèque publique de Leningrad. Finalement, l’article que j’ai écrit – *Tchekhov et l’intelligentsia russe* – n’a pas été publié en 1944, mais seulement maintenant. [*Il rit.*]

Q. Quand votre mère est-elle décédée ?

R. En avril 1943. Mon père, lui, avait réussi à être évacué en août 1941. Ma mère ne voulait pas partir. Elle est restée avec ma sœur qui avait cinq ans de moins que moi. Le 11 avril 1943, elle est partie avec ma sœur dans le dernier convoi empruntant la voie glacée du lac Ladoga. Le lac dégelait, les camions roulaient déjà à moitié dans l’eau. Épuisée, affaiblie par la dystrophie, elle est arrivée près d’Oufa en Bachkirie, où se trouvait mon père, et elle est morte là-bas.

Q. Vous arriviez à leur rendre visite ?

R. Oui, bien sûr. Le front était tout proche et, dès que j’obtenais une permission, j’allais les voir. En été, à vélo, en hiver, à pied. Nous étions vraiment à côté. Au début de février 1942, à l’époque la plus dure du siège, j’ai réussi à avoir une de ces permissions. Cela faisait un moment que je n’avais plus de nouvelles d’elles et je ne savais pas si j’allais les retrouver en vie. En me rendant à leur domicile j’ai fait une rencontre singulière, dont j’ai tiré un récit : *L’Homme à la montre*… Quelle chose étrange de marcher dans cette ville déserte où des immeubles brûlaient sans que personne ne s’en soucie. En fait, il n’y avait pas d’eau, rien pour éteindre. En même temps, je savais qu’à Leningrad on produisait toujours en grande quantité des armes, des munitions, des chars, et

je n’arrivais pas à concilier dans ma tête ces deux choses – une ville déserte et hyperactive à la fois.

Je marche, sans remarquer un passant qui s’approche de moi. Il m’arrête et me demande si je suis intéressé par une montre. Avant la guerre, j’avais deux rêves : posséder un vélo et une montre. Mais avoir une montre comme celle qu’il portait au poignet, je ne pouvais même pas en rêver. Dorée, avec un cadran à chiffres romains. Il m’entraîne dans l’entrée d’un immeuble pour mieux montrer l’objet. Il en parle avec un sincère ravissement. C’était un *intelligent* typique, d’une quarantaine d’années. Il me dit que son père était ingénieur, qu’il avait beaucoup voyagé et l’avait achetée à Paris, qu’il la lui avait offerte lorsqu’il avait terminé l’université. Il l’avait gardée en souvenir de son père. Mais aujourd’hui il s’en fout car sa fille est malade, elle a une pneumonie, elle a 17 ans, elle va mourir, mais il ne veut pas se l’avouer, il a besoin de trouver un peu de beurre ou bien de la graisse, du lard… Il me dit qu’il a peur d’aller la vendre sur le marché, car on pourrait la lui arracher. Il donne l’impression d’être un peu fou. Il regarde sans cesse mon sac à dos. Il me répète de prendre la montre, de lui donner en échange ce que je veux, juste un peu de nourriture. C’était facile, *ce que je voulais…*

Je lui dis que je vais voir ma mère et ma sœur, que je ne sais même pas si elles sont vivantes. La route[272] du lac Ladoga avait commencé à fonctionner le 22 janvier. Le 24 janvier, pour la première fois, nous avons reçu des conserves de viande, du lait concentré, des galettes, du beurre. À partir de ce moment-là, j’ai essayé de mettre un peu de côté pour ma famille, mais c’était très difficile, car la famine des mois précédents n’avait pas réussi à tuer mon appétit de loup. J’ai ouvert mon sac à dos, j’ai coupé le pain en deux parts égales, j’ai coupé le beurre, bref j’ai donné la moitié de tout à l’homme à la montre. Mais il ne voulait rien prendre, il disait que c’était trop, qu’il n’espérait qu’une petite partie de ça. En même temps, il n’arrêtait pas de dire que la montre était très bien et que je ne le regretterais pas. Il a retiré de sa poche un sac, un sac d’écolier, plein de taches d’encre, avec un nom gravé en rouge. Quand je lui ai dit : « Je ne veux pas de votre montre, j’ai la mienne, vous pouvez la garder », il s’est montré très embarrassé.

Il a disparu, j’ai continué ma route. Je pensais toujours à ma famille, dans quel état j’allais la trouver… Quelques minutes plus tard, quelqu’un m’arrête encore. Je me retourne et je vois que c’est toujours lui.

« Excusez-moi, mais je pensais que vous vouliez m’arrêter…

– Quoi ? » lui réponds-je sans rien comprendre.

« M’arrêter pour spéculation, parce que je voulais vendre ma montre. Je pense que je suis devenu un peu fou à cause de la famine.

– Rentrez chez vous, votre fille vous attend…

– Oui, oui. Mais puisque vous ne voulez pas prendre ma montre, donnez-moi votre adresse.

– Pourquoi ?

– Pour l’instant je ne sais pas, mais si vous ne me la donnez pas, je vais vous suivre jusqu’à chez vous. »

Je lui ai donné mon adresse et il a disparu. Je suis rentré chez nous, j’ai vu ma mère et ma sœur. Elles étaient fagotées comme des choux, tout ce qu’elles avaient était sur elles, elles portaient des gants. Elles ne parlaient que de nourriture. Ma mère ne pouvait se déplacer sans aide. C’était très difficile à voir.

J’ai eu une deuxième permission en avril. La ville était déjà différente – le tramway fonctionnait, les femmes travaillaient dans la rue, elles enlevaient le verglas. En rentrant chez moi, j’ai vu que ma mère et ma sœur avaient l’air bien mieux. Et j’ai vu le sac, celui que l’homme à la montre avait avec lui. Je leur ai demandé d’où venait ce sac. Maman m’a dit : « Un homme est venu il y a un mois avec ce sac plein de son. Il a dit que c’était de ta part. C’était une période dure », me dit-elle, et ce son les avait beaucoup aidées. Avait-il dit quelque chose sur sa fille ? Ma sœur m’a répondu qu’il avait l’air d’être seul, car quand elles ont voulu lui rendre le sac, il a dit qu’il n’en avait plus besoin désormais, qu’elles pouvaient le garder à mon intention, en souvenir…

Q. Avec la famine, des sentiments défaitistes n’apparaissaient-ils pas ? Ça n’a rien à voir avec l’antisoviétisme, mais juste avec la pensée que la reddition de la ville allait peut-être épargner des vies.

R. Oui, ces sentiments existaient, mais ils étaient très minoritaires. Le sentiment le plus répandu, c’était qu’il fallait défendre la ville jusqu’à la dernière goutte de sang. Aujourd’hui, plusieurs historiens de tendance libérale présentent les sentiments défaitistes comme répandus, mais ce n’est pas vrai du tout.

Q. Y avait-il des déserteurs ? Après tout, les lignes allemandes étaient très proches. J’imagine qu’il ne devait pas être très difficile de passer de l’autre côté.

R. Il y a eu des déserteurs, mais pas beaucoup. Il y avait des unités spéciales pour dissuader ceux qui pensaient à ça.

Q. J’imagine que la propagande jouait un rôle très important. Que disaient la radio, les journaux, les *politruki* ?

R. La propagande existait, évidemment, mais on s’en foutait. Il y avait des journaux, mais on les utilisait pour fumer notre *makhorka.* Les Allemands faisaient tout pour qu’on les déteste. Leurs crimes étaient notre meilleure propagande.

Q. Les rapports allemands sur Leningrad relèvent que, en 1941-1942, l’antisémitisme est réapparu. Vous le sentiez ?

R. Les Allemands prenaient leurs désirs pour la réalité. Au contraire, la guerre a montré la grande fraternité des nations soviétiques[273]. Malheureusement, aujourd’hui, le nationalisme est en plein essor. Un nationalisme profasciste. En Russie aussi. Vous savez qu’aujourd’hui il y a la guerre entre les Azéris et les Arméniens, mais à l’époque la fraternité était totale. Les Azéris ne distinguaient pas les Arméniens des autres, et vice versa. La guerre a été une pause de la guerre civile qui faisait rage avant la guerre mondiale et qui continuera après la guerre mondiale.

En ce qui concerne les *politruki*, nous en avons eu un extraordinaire. Je lui ai même dédié un récit – *Le Secret de poliTchinel*.

Quand il est arrivé, le commandant de notre compagnie n’était pas content de voir ce monsieur. Pour nous, c’était un « vieux », il avait plus de 40 ans. Il souriait tout le temps, il avait l’air très doux. Le colonel – l’officier politique de la division – savait ce qu’il faisait en l’envoyant dans notre compagnie qui avait la réputation d’être difficile. Mais le commandant considérait que nous avions besoin d’une main de fer et il ne voyait pas d’un bon œil ce type au gentil sourire. Ça s’est senti quand il nous a présenté le *politruk* Chnitov.

Il s’est très vite révélé que c’était un homme extraordinaire. Notre *politruk* n’était jamais sans travail, il faisait toujours quelque chose. Le soir, il écrivait des lettres aux parents des soldats en leur expliquant en quoi leur fils était unique, un héros extraordinaire, etc. Ses lettres ont été lues dans des usines et des kolkhozes par les parents des soldats et par des membres du Parti. Les soldats recevaient en réponse des lettres exaltées de leurs parents, de leurs collègues, etc. Ces soldats, bien sûr, ignoraient que s’ils étaient des soldats uniques, des héros, tous leurs camarades de compagnie l’étaient aussi. En fait, ça a beaucoup soutenu le moral des hommes, car chacun essayait de mieux respecter la discipline, de se raser tous les jours, d’avoir le fusil bien graissé, etc.

Chaque fois qu’un soldat perdu ou perplexe allait voir papa Chnitov, comme on l’appelait, et demandait en quoi il était un soldat unique ou quel acte héroïque il avait bien pu réaliser, papa Chnitov lui expliquait que, pour chaque mère, son fils est le meilleur soldat et que chaque jour de guerre était en soi un acte héroïque.

Nous avions dans notre compagnie un soldat ukrainien, une vraie montagne. Il avait une force inouïe. Des mains comme la lame d’un bulldozer. Et bien sûr, papa Chnitov avait écrit à sa famille. Un jour, le colosse a reçu une réponse de l’ancien dirigeant du sovkhoze où il travaillait, qui était entre-temps devenu un chef de partisans. Il écrivait que tout le régiment de partisans était fier et heureux que leur camarade soit le meilleur soldat de la compagnie et puis, ce qui est plus important, que sa femme et ses enfants allaient bien, que tout le régiment de partisans jurait de défendre sa famille jusqu’à la dernière goutte de sang. Toute la journée, l’Ukrainien est resté seul, il a lu et relu sa lettre, puis le soir il s’est mis à lire à voix haute devant toute la compagnie et, quand est arrivé le passage où l’on mentionnait sa famille, il n’a pu retenir ses larmes. À ce moment, papa Chnitov est entré. Le colosse l’a attrapé, l’a serré dans ses bras, l’a hissé en l’air comme un enfant et s’est mis à le couvrir de baisers.

Un jour, le colonel a demandé à papa Chnitov quel était le secret de sa réussite. Un peu auparavant, le « vieux » avait entendu Hamilton parler de « secret de Polichinelle ». Il ne connaissait pas l’expression et avait compris « *Politchinel* », ce qui, en russe, est le collage du mot « politique » – comme dans *politruk* – et de « chinel », l’étoffe dont sont faits nos uniformes. Papa Chnitov a pris dès lors l’habitude, pour désigner son talent particulier, de parler de secret de Politchinel. J’en rigole encore.

Vous m’avez demandé si je pouvais rendre visite à ma mère. La décision d’octroyer une permission était prise à l’état-major du régiment ou de la division. Pour un soldat de première ligne, il était très difficile d’en avoir. C’était toujours papa Chnitov qui allait à l’état-major et qui suppliait. C’était chaque fois *la dernière fois* et chaque fois *pour un cas unique*. Et à chaque fois le commandant de régiment était obligé de céder. Papa Chnitov avait lui-même une vieille maman à Leningrad et il a eu la permission du colonel, *politruk* de la division, d’aller la visiter deux fois par mois. Et à chaque fois, selon le règlement, il prenait avec lui un soldat comme escorte. C’est ainsi que, tous les mois, deux soldats avaient la chance de rendre visite à leur famille. Et à chaque fois, à l’occasion des visites à sa maman, il allait voir deux ou trois familles de

ses soldats et leur laissait du *touchonka*[274], du lait sucré ou un morceau de beurre.

Chose très importante à mes yeux, papa Chnitov cultivait un authentique internationalisme.

Un jour, parmi les nouveaux arrivés, s'est trouvé un jeune soldat de confession baptiste. Il était de Sibérie, élevé dans une famille baptiste convaincue. Il refusait de porter les armes et se déclarait pacifiste. Le commandant de la division décida de l'envoyer devant le tribunal militaire. Le procureur de la division lui objecta qu'il n'y avait pas de loi contre ça, mais qu'il fallait savoir s'il simulait ses convictions religieuses, car on pouvait juger la simulation. Le commandant envoya le gars dans notre compagnie sans prévenir notre officier de cette particularité.

Papa Chnitov essaya de le convaincre en disant que les fascistes n'étaient pas des êtres humains mais des animaux et qu'en refusant de prendre les armes il aidait les animaux. Le baptiste lui répondait calmement que, d'accord, les fascistes étaient des animaux, mais que sa foi lui interdisait aussi de tuer les animaux. Le capitaine commandant notre compagnie voulait lui aussi envoyer ce baptiste au tribunal. Papa Chnitov a demandé une semaine pour le rééduquer. Finalement ils se sont mis d'accord – le commandant de la compagnie et papa Chnitov – et le baptiste a été envoyé à la cuisine pour une semaine. Papa Chnitov a demandé aux soldats de s'abstenir de se moquer de ce garçon. Le baptiste remplissait bien ses devoirs. Papa Chnitov allait le voir plusieurs fois par jour et, comme il disait, il le « komissavonnait ».

Trois jours plus tard, notre compagnie a reçu l'ordre de capturer une « langue[275] ». Hamilton, le chef du renseignement de la division, déclara que le soldat qui y parviendrait serait décoré de la médaille *za otvagou* (pour l'audace).

Sur le front de Leningrad, il était difficile d'obtenir une « langue ». Car on se faisait une guerre de positions, les lignes étaient séparées par un no man's land truffé de mines, de barbelés auxquels on accrochait des conserves en guise de sonnettes d'alarme, et le tout était balayé par le feu des mitrailleuses. Quand on partait à la chasse aux « langues », on était couvert par le feu précis de nos snipers et l'artillerie aussi se montrait vigilante.

Il y avait beaucoup de volontaires. Mais le chef de compagnie décida que ce serait le colosse ukrainien et un autre soldat qui partiraient. Ils ont reçu des instructions de tout le monde : de Hamilton, du commandant de la compagnie,

de papa Chnitov, des mitrailleurs, des artilleurs, etc.

Bon, en bref, ce colosse et l'autre réussissent à attraper une « langue ». L'autre soldat qui couvrait la retraite a été légèrement blessé. Mais il s'est passé une chose imprévue en route : le colosse qui amenait l'Allemand sur ses épaules l'a étranglé… Involontairement. C'était très marrant de regarder cet Ukrainien chercher des explications, des excuses à cet homicide involontaire. Sa déception a doublé en voyant dans les papiers du mort qu'il avait attrapé un premier lieutenant.

Il fallait envoyer une nouvelle équipe. Comme l'« accompagnateur » du colosse était blessé, papa Chnitov a proposé le baptiste. Hamilton et le commandant de compagnie s'opposèrent vigoureusement à cette idée. Le capitaine disait que le baptiste se rendrait aux Allemands et leur déballerait tout ce qu'il savait. Finalement, papa Chnitov a réussi à les convaincre – il a dit qu'il prenait toute la responsabilité sur lui. Mais l'autre difficulté était de convaincre le colosse. L'Ukrainien disait qu'il préférait aller seul qu'« avec cet abruti ». Au lieu d'ordonner, papa Chnitov a demandé à l'Ukrainien de faire ça pour lui. Le colosse, très ému, a dit qu'il ferait tout pour papa Chnitov, qu'il était même prêt à mourir pour papa Chnitov. Restait un détail – convaincre le baptiste. Papa Chnitov est allé le voir. Le baptiste lui a dit qu'il était d'accord pour partir mais à condition de ne pas emporter d'arme.

Les voilà partis tous les deux. Les Allemands avaient aménagé des sortes de toilettes à la turque pour les officiers près de la lisière de la forêt. Comme la première fois, l'Ukrainien est allé chercher sa « langue » à cet endroit. Les Allemands y avaient posté un garde. L'Ukrainien a raconté comment le baptiste a défendu ce garde et empêché le colosse de l'étrangler, comment le baptiste a lui-même bâillonné, déshabillé et ligoté le garde. Et comment il s'était déguisé avec un uniforme allemand, la mitraillette du garde entre ses mains. Tout le monde riait et était content de cette affaire. En plus, la « langue » était une grosse légume – un officier d'état-major de la 18e division allemande. L'opération « baptiste », comme on l'a nommée en rigolant, a été un succès total de papa Chnitov – le lendemain, le baptiste est allé voir le capitaine et lui a demandé la permission de prendre les armes. Quand le colonel, commissaire politique de la division, est venu pour décorer les ravisseurs de la langue et qu'il a vu ce baptiste, il a été profondément étonné. La cérémonie s'est terminée par un « Hourra à papa Chnitov ! », et tous les soldats de la compagnie l'ont lancé plusieurs fois en l'air. Le lendemain, le journal de notre armée publiait la photo

des deux héros – le baptiste et l’Ukrainien. Et bien sûr, le lendemain, papa Chnitov envoyait une lettre en Sibérie qui décrivait l’héroïsme de notre baptiste.

Voilà, c’était notre *politruk*. Mais, à cause de sa bonté, il a été renvoyé par un salaud en 1944.

C’était un type qui avait été membre du conseil militaire d’armée puis démis de ses fonctions pour ingérence dans les affaires militaires. Mais il restait toujours très puissant. Il a débarqué en 1944 pour inspecter les *politrabotniki* du Front de Leningrad. Notre colonel a décidé qu’il ne pouvait lui présenter personne de mieux que papa Chnitov.

Tout a mal commencé. On donne à papa Chnitov un nouvel uniforme flambant neuf. Il le met à son corps défendant, mais, au dernier moment, il décide d’aller voir l’inspecteur dans son vieil uniforme imbibé de sueur. Il dit qu’il vient de la première ligne et pas du tournage d’un film sur la guerre. C’était sa première gaffe. Et puis sa sincérité, sa droiture, sa franchise, tout a joué contre lui.

L’inspecteur avait reçu des rapports d’une personne qui visait la place de papa Chnitov. Il était dénoncé comme celui qui pistonne les soldats pour les perms, qui envoie un sectaire pour mener à bien une mission importante… Bref, il a été démis de ses fonctions et placé à la tête d’une section d’infanterie.

Q. Vous vous battiez pour quoi ?

R. Pour l’URSS. Mais je n’oubliais jamais la Russie. Et je me battais pour Leningrad. Tous mes camarades d’université ont partagé ces sentiments. Nous ne faisions pas la différence entre l’URSS et la Russie, comme on veut nous le reprocher aujourd’hui. Et je répète, nous nous battions pour Leningrad. Nous savions que, derrière nous, il y avait l’Ermitage, la cathédrale Saint-Isaac, la bibliothèque d’État, nos mères, nos femmes, nos enfants. Il était rarissime d’entendre quelqu’un exprimer des sentiments défaitistes.

Q. Alexandre Werth[276], qui a visité Leningrad pendant le siège, raconte que l’héroïsme des Léningradois était unique, singulier, que cette singularité méritait une reconnaissance de la part du Kremlin et que même Popkov, le chef du Soviet de Leningrad, aurait exprimé sa volonté que Leningrad devienne la capitale après la guerre.

R. Popkov était un bureaucrate soviétique typique et il n’était pas assez idiot pour ne pas comprendre quelles conséquences pouvait avoir ce genre de propos. S’il avait vraiment prononcé ces mots, il aurait été fusillé sur-le-champ. Quoi

qu'il en soit, il faut reconnaître qu'il a bien organisé la défense de la ville…

[*Un silence*.] L'affaire de Leningrad[277], vous savez ce que c'est, n'est-ce pas ?

Q. Je sais que vous avez été arrêté en 1949. C'était lié à l'affaire de Leningrad ?

R. À cette époque, je travaillais à la bibliothèque publique, dont le directeur était Lev Rampov. Vous savez qu'il avait organisé, ouvert et dirigé le musée du siège et de la défense de Leningrad. Ils voulaient que je fasse de faux témoignages contre lui, ce que j'ai refusé. Après la mort de Staline, quand nous avons été libérés, nous sommes devenus des amis intimes. Nous avons écrit deux pièces ensemble.

Q. Vous et vos amis avez eu des discussions où vous compariez l'attitude de Moscou et celle de Leningrad, n'est-ce pas ?

R. Tout le temps. Je n'ai toujours pas changé d'avis sur le fond. Il n'y a jamais eu de panique à Leningrad. Personne ne voulait se faire évacuer. On devait forcer les ouvriers spécialisés, les cadres, les enseignants, à abandonner la ville : ils ne voulaient pas. Maman non plus ne voulait pas partir. À Moscou, le 16 octobre 1941, c'est la panique[278] qui régnait. Dans les rues, le NKVD fusillait des directeurs d'usines qui s'enfuyaient avec la caisse. En ce sens, Leningrad est une ville exemplaire. Et Staline a été bien conscient de ça. C'est pour cette raison qu'il a organisé l'affaire de Leningrad, afin de « tuer » dans l'œuf la spécificité de la défense de Leningrad. Afin d'éviter que Leningrad fasse de l'ombre à Moscou. Leningrad a été la seule vraie ville-héros. Ces sentiments régnaient et continuent de régner parmi nous.

Q. Les *politruki* voulaient minimiser ces sentiments ?

R. Nos discussions n'étaient pas si ouvertes.

Q. La raison principale de la victoire ?

R. L'échec de la *Blitzkrieg* a condamné l'Allemagne. Ils le savaient très bien. Mais l'autre facteur important, c'est le patriotisme soviétique. Tout le monde voulait défendre le pays. Il n'y a pas de doute là-dessus. Il y avait des queues devant les bureaux de recrutement. L'enthousiasme était énorme. Il y a eu d'autres sentiments aussi, mais ils ont été minoritaires.

Q. Quel impact a laissé la guerre sur vous ?

R. Quel impact pouvait-elle laisser ? De la fac, nous avons été 209 à partir et 30 à revenir… À l'époque, je ne pensais pas devenir écrivain. Et c'est à cause de

ça que j’ai décidé d’écrire. Il fallait que quelqu’un écrive sur eux, ces 179 qui ne sont pas revenus. La statistique officielle soviétique, qui minimisait toujours les pertes, dit que dans la tranche d’âge 18-23 seulement 3 % ont survécu[279]. Nous, on a eu un peu plus de chance avec 14 %. Et j’ai reçu des décorations qui m’ont fait plaisir.

Q. Vos sentiments vis-à-vis des Allemands ?

R. Au début, nous nous sommes montrés naïfs. Nous pensions que la guerre allait se terminer en quelques mois, les Allemands pensaient à quelques semaines. Et puis nous n’avons pas été bien conscients de l’échelle des atrocités qu’ils commettaient. Leur armée, leurs soldats, c’étaient des choses de très haute qualité. Tous ces Mémoires où l’on lit « Je sortis une grenade et tous les Allemands se dispersèrent » n’ont rien à voir avec la vérité. En mai 1945 encore, aucun Allemand n’abandonnait une tranchée sans ordre. Il faut avouer que c’était une armée très disciplinée, très bien préparée, très bien équipée. Leur foi en Hitler me choquait toujours. Ils croyaient sincèrement que Hitler était un grand homme.

Un jour, au début de la guerre, alors que nous évacuions la ville de Kinguissepp, je me trouvais dans un camion avec un groupe d’officiers. Ils me disent : « Écoute, tu peux passer à la bibliothèque prendre des livres, entre-temps on va transporter la logistique et on revient te chercher. » J’entre dans cette bibliothèque que je connaissais. Personne… Quels livres prendre ? Pas de romans bien sûr. Je me décide pour des titres de la série *La Vie des hommes remarquables.* Je prends une vingtaine de volumes : Mark Twain, Marat, Tchekhov, Byron, Edison, Souvorov, Pouchkine, Colomb, etc. En déplaçant cette pile de livres, une « fenêtre » s’ouvre dans les rayonnages et de cette « fenêtre » j’aperçois… un officier allemand en train de lire un peu plus loin ! Il était de dos et ne me voyait pas. J’ai d’abord éprouvé une peur terrible, pas de lui mais de cette situation inattendue. Je parviens à me dominer, je pose silencieusement les livres et je sors mon pistolet TT. Mais en fait, la peur reste là, la peur de soi-même, la peur de ne pas être capable de tirer sur un homme. C’était le début de la guerre et je n’avais pas encore vraiment la haine des Allemands. En même temps, je me demande pourquoi cette Allemagne se retrouve ici. Est-ce qu’ils ont déjà complètement occupé la ville ? Finalement, j’ajuste mon TT et je lui crie : « *Hände hoch !* » Il se retourne, un jeune homme, l’air d’un intello, avec des lunettes. Il sourit et me dit : « *Guten Tag.* Tu parles allemand ? N’essaie même pas de tirer, les nôtres vont arriver et tu seras mort

dans deux secondes. Donne-moi plutôt ton pistolet et rends-toi.

– Tu ne me fais pas peur ! je lui réponds en essayant d’avoir la voix mauvaise. Comment es-tu arrivé ici ?

– Le commandant m’a envoyé avec une compagnie dans la ville. Je suis l’interprète. J’aime beaucoup les livres et c’est pour ça que je suis ici. Rends-toi. Tu es un brave homme. Je vais m’occuper de toi. Je vois que toi aussi tu aimes les livres. »

Soudain, une mine explose en bas. L’explosion a secoué l’immeuble, l’Allemand a poussé un cri et s’est accroupi. Je fonce à travers les rayonnages, saute sur lui et lui colle un coup de crosse. Puis je prends son parabellum, je le mets dans ma poche, je le ligote avec sa ceinture et le bâillonne. En bas, on tiraillait. Je descends. Je reconnais notre commandant qui me demande :

« Tu es vivant ?

– Oui, et avec un prisonnier.

– Tu auras une décoration pour ça ! Et des livres ?

– J’ai pris la série sur les “Hommes remarquables” !

– Nous sommes nous-mêmes remarquables. Vite, au camion, avec ton prisonnier ! »

Dans le camion, l’Allemand me dit : « Dommage, je n’ai pas eu de chance, les miens seront à Leningrad dans quelques jours et moi je serai quelque part en Sibérie… »

Je lui réponds que c’est seulement dans les rêves de Hitler qu’ils entreront à Leningrad, mais que nous, nous serons à Berlin dans sept mois. Voilà, nous avons eu cet échange patriotique. [*Il rit.*] Plus tard, quand des Allemands tombaient entre nos mains, ils nous disaient tout de suite : « *Hitler kaputt !* »

Mais je voudrais revenir à la défense de Leningrad sur laquelle on a dit et écrit beaucoup de choses fausses. La déshéroïsation de la ville avait déjà commencé sous Staline. Vous savez que tout le gouvernement de Leningrad a été fusillé sur ordre de Staline à cause, soi-disant, d’une mauvaise organisation de la défense. Le musée de la défense de la ville a été anéanti. Malenkov est venu en personne y lacérer des tableaux.

Le front de Leningrad a joué un rôle central dans la Guerre patriotique et même dans la Seconde Guerre mondiale. Hitler et ses généraux en ont donné les meilleurs témoignages. Ils savaient qu’ils avaient une chance et une seule avec la

Blitzkrieg. Voilà pourquoi ils n'avaient même pas de vêtements d'hiver. Ils ont traversé toutes les rivières, pris toutes les villes, mais ils n'ont pas pu franchir le côté occidental de la tête de pont d'Oranienbaum, là où la rivière fait 6 à 12 mètres de largeur, et ils n'ont pas pu prendre Leningrad. Franz Halder, le chef d'état-major de l'armée de terre, l'a écrit : « Nous ne pouvions plus avancer, les ouvriers de Leningrad sont des fanatiques. »

Ce n'était pas seulement les ouvriers, mais toute la milice populaire. Ma 2e division de la milice populaire incluse. Nous étions pratiquement sans armes. Seule l'artillerie de marine nous aidait un peu. Je vous dis ça en toute connaissance de cause. Et pourtant, nous avons réussi à arrêter les Allemands. Maintenant, tout le monde dit : « Il n'y avait pas assez de fusils. » Oui, c'est vrai. Oui, mais ce n'est qu'une face de la vérité, car qui pouvait envisager qu'il faudrait armer 130 000 miliciens populaires ? Qui pouvait envisager qu'il faudrait armer des maquis ? Qu'il faudrait armer 14 brigades de marins engagées à terre ? En plus des besoins des troupes régulières, il fallait encore trouver 150 000 fusils. Cette carence était normale. Oui, tout ça est vrai, mais malgré tout, cette milice, et parmi les miliciens 60 000 étudiants, a joué un rôle déterminant, c'est elle qui a arrêté l'ennemi. C'est sur le front de Leningrad que l'armée allemande a été arrêtée pour la première fois. C'est là qu'a échoué la *Blitzkrieg*. Puis, pendant le siège, les ouvriers de Leningrad arrivaient à produire et à envoyer des canons, des chars pour la défense de Moscou. Plus de 1 500 chars ont été réparés par les usines de Leningrad. Des millions de cartouches ont été produites pendant le siège. Et pourquoi ? Pourquoi arrivions-nous à faire tout ça ? Grâce à notre force morale !

Notre division a terminé la guerre. Vraiment terminé. Je n'y étais plus, car j'ai été démobilisé en avril, mais, après le 9 mai 1945, les combats ont continué en Courlande[280] où il y avait 30 000 SS. Notre division a envoyé des parlementaires avec une proposition de reddition. Et voilà comment les derniers Allemands se sont rendus à la division qui avait été la première à les arrêter.

Q. Les *strafbaty* ?

R. Peut-être que ça a existé mais pas les bataillons de barrage. Sur notre front, il y avait seulement des militaires qui patrouillaient dans les rues et arrêtaient des déserteurs. Tous ces récits avec des mitraillettes dans notre dos, c'est n'importe quoi. Peut-être y en a-t-il eu dans le sud près de Stalingrad, car l'ordre 227[281] a été promulgué exprès pour ce front-là. On exagère beaucoup ces aspects[282].

Le front de Leningrad, ce n'était pas facile non plus. C'était une guerre de positions. Notre commandement a essayé de percer. Au cours d'une de ces tentatives, notre 2e division a pris Ouritsk ; c'était en août 1942. J'étais là quand le commandant a appelé pour demander des renforts. On lui a dit qu'il recevrait d'anciens koulaks. Le commandant répond : « Non, je ne veux pas prendre des *raskoulachennyé*[283], j'ai ici une division de travailleurs. » Finalement, il a été obligé de les prendre, plus tard même des Kazakhs. Et cette division de koulaks a pris Ouritsk. On l'appelait la 85e division de koulaks. En rigolant, bien sûr. Voilà. Et puis, quand la ville a été prise, les unités de koulaks ont été remplacées par celles du NKVD.

Nous avons connu des batailles très dures pour les hauteurs de Siniavino, quand on a tenté de souder les fronts du Volkhov et de Leningrad. Mais le souvenir le plus fort c'est l'ouverture du corridor sur le Ladoga, le 23 janvier. À partir de cette date, la vie est devenue plus facile. Je me souviens du départ de nos camions vers on ne savait où et, quelques jours plus tard, ils sont revenus avec du pain. Une autre vie a commencé.

Q. Votre ration ?

R. Dans des périodes les plus dures, le soldat recevait 300 à 350 grammes de pain, 400 grammes en première ligne. Les officiers avaient en plus un morceau de beurre tous les dix jours et une demi-miche de pain. La soupe était gelée. On la cassait avec la baïonnette pour trouver un morceau de quelque chose, même un petit pois… Dans notre armée, la sous-alimentation était si dramatique qu'il y a eu des cas de cannibalisme. Même dans notre division. Il faisait moins 41 degrés. Un soldat a trouvé un cadavre, l'a emporté dans une cave et l'a mangé. Il a été fusillé devant ses camarades. Le cannibalisme a atteint non seulement la population civile, mais aussi l'armée.

Q. *Quid* des *sanitarki*[284] ?

R. Je vois où vous voulez en venir et quel type de lectures vous influence… Oui, des *sanitarki* ont été les maîtresses de certains commandants. Mais, d'une part, ce n'était pas une règle, d'autre part, ce n'était pas important. Ces libéraux qui réécrivent l'histoire de la Grande Guerre patriotique veulent la montrer tout en noir et plus mauvaise encore qu'elle n'a été. Moi, je préfère revenir sur notre Leningrad qui a vraiment été extraordinaire. Pendant tout le siège, les bibliothèques sont restées ouvertes. On y célébrait des anniversaires, par exemple celui de la naissance du poète persan Firdûsî… Imaginez, tout le long du Ladoga, littéralement sous le nez des Allemands qui bombardaient sans cesse

avec l’aviation et l’artillerie, on a réussi à tirer un gros câble[285] et c’est ainsi que Leningrad a eu assez d’électricité pour ses usines. En avril 1942, le tramway a recommencé à circuler. Les théâtres ont rouvert !

Q. Vous aviez des camps de prisonniers ?

R. Oui. Vous savez que beaucoup d’Allemands ne sont rentrés chez eux qu’en 1955. Ils ont construit tout un quartier à Leningrad. Leur situation était bien meilleure que celle des prisonniers soviétiques. À ce propos, savez-vous que ces prisonniers soviétiques ont libéré beaucoup de villes en Occident, quand ils se sont insurgés ? Mais ici, en rentrant, ils ont été accueillis comme des traîtres. Beaucoup sont passés après la guerre par les camps soviétiques. Ils ont sauvé leur vie mais on la leur a gâchée ensuite en indiquant sur leurs papiers qu’ils étaient d’anciens prisonniers de guerre.

Q. Quels ont été les grands chefs soviétiques ?

R. Joukov a fait beaucoup, notamment pour la défense de Leningrad et sur le plan de la discipline dans l’armée. Sur le plan militaire, pour nous, le meilleur, c’était bien sûr Govorov, ancien officier de l’armée du tsar. Dire cela ne doit en aucun cas justifier le système terroriste de Staline ! La terreur qu’il a exercée contre l’armée a anéanti 75 à 80 % des officiers ! Et promu, du même fait, beaucoup d’incapables. Par exemple, notre 85e division était commandée par l’ex-capitaine Ougriumov. Il avait pris Zelenogorsk aux Finlandais, on l’avait décoré Héros de l’URSS, les journaux avaient fait du bruit autour de cette affaire. Alors, on l’a placé à la tête de la division. Il était à moitié analphabète. Il m’appelait sans arrêt, il était toujours soûl, il me demandait d’écrire les rapports à sa place ou alors il suppliait le commandement de l’armée de le libérer de cette tâche. Il disait : « Je ne peux pas commander la division, permettez-moi de revenir au bataillon. » Finalement, ils l’ont viré. Il a commandé une brigade par la suite.

Je vous le répète, je déteste Staline. Quand il est mort, quelle joie ! J’étais alors au bagne depuis quatre ans. On m’avait arrêté en 1949 pour agitation antisoviétique. Mais, en même temps, cet homme que je déteste a supervisé toutes les opérations militaires de très près. Il avait des capacités de travail extraordinaires et il a été très raisonnable, si l’on peut dire. On ne peut donc pas ignorer son rôle dans la victoire.

En revanche, et je peux témoigner, je n’ai jamais entendu quelqu’un crier : « Pour la Patrie ! Pour Staline ! » Oui, le *politruk* pouvait le crier, c’était sa

fonction. Mais les autres soldats – jamais.

Notes

268. Les rapports du NKVD témoignent, au début de la guerre, d'un intense élan patriotique dans la population de Leningrad. La situation change avec le début du blocus, le 8 septembre 1941, et surtout avec l'arrivée de l'hiver et de la famine. Près de 5 000 hommes sont arrêtés entre septembre et novembre 1941 pour insoumission. Les tendances défaitistes deviennent massives, les habitants déchirent leur carte de membre du parti communiste ou du Komsomol. Certains osent même détruire des bustes de Staline et de Lénine sur leur lieu de travail.
269. Oranienbaum est situé à 30 kilomètres de Leningrad, sur la route qui longe la Baltique. Les Soviétiques, ravitaillés par mer, parvinrent à s'y maintenir deux ans et demi. Une offensive générale permet, le 14 janvier 1944, de briser enfin l'isolement de la tête de pont d'Oranienbaum et de participer à la levée complète et définitive du blocus.
270. Leonid Alexandrovitch Govorov, vétéran de la Première Guerre mondiale et de la guerre civile, a dirigé le Front de Leningrad à partir d'avril 1942. Méthodique, discret, d'humeur sombre, il est l'un des plus remarquables généraux de l'Armée rouge, un des onze à avoir reçu l'ordre de la Victoire. On lui doit notamment la levée partielle du blocus de la ville en janvier 1943 (offensive de Siniavino), l'opération Leningrad-Novgorod (janvier 1944), qui dégage définitivement Leningrad, et l'offensive de Carélie (juillet 1944), qui oblige la Finlande à sortir de la guerre.
271. Les Allemands ne semblent avoir utilisé des gaz toxiques (non persistants) que sur la côte de la mer Noire, en 1941 et 1942, à Odessa, Sébastopol et Kertch. À chaque fois dans le même contexte limité, celui de combats dans des grottes et des catacombes. Plusieurs fois, des généraux – dont Manstein – ont demandé l'emploi des gaz mais, par peur de représailles alliées, Hitler a refusé son accord. Les Soviétiques ont une seule fois, par erreur, tiré quelques obus chimiques, également à Sébastopol. Au regard de l'effroyable violence du conflit germano-soviétique, ces utilisations ne sont que des violations mineures : les deux adversaires ont très consciemment renoncé à l'usage des gaz persistants. L'affaire dont parle Al' est donc fort mystérieuse…
272. Leningrad ne reçoit plus de ravitaillement à partir du 30 août 1941, lorsque les Allemands s'emparent du carrefour ferroviaire de Mga. Le 8 septembre, la chute de la forteresse de Schlüsselburg coupe le dernier lien terrestre avec le reste de l'Union soviétique. On commence à mourir de faim en masse. Le 22 novembre, la glace sur le lac Ladoga est assez épaisse pour permettre le passage d'un premier convoi de camions. Mais cette route est trop précaire et d'un débit insuffisant pour enrayer la famine. Seule l'évacuation par la route de glace d'un demi-million d'habitants permettra de faire remonter progressivement les rations alimentaires. Cette évacuation commence le 22 janvier 1942, date signalée ici par Al'.
273. Non seulement les rapports des services de renseignements allemands et soviétiques, mais aussi des journaux d'habitants de Leningrad, témoignent d'une explosion d'antisémitisme. Le problème devient si grave que, le 20 août 1941, Alexandre Jdanov consacre à cette question une réunion exceptionnelle des instances locales du Parti. Il est décidé de lutter activement contre ce sentiment pour contrer deux thèmes majeurs de la propagande allemande, thèmes qui semblent prendre dans la population. Le premier, classique, lie haine des Juifs et haine du communisme. Le second fait circuler chez les Léningradois l'idée que, si les Russes n'ont rien à craindre d'une occupation allemande, une nuit de la Saint-Barthélemy sera organisée contre les Juifs et les communistes.
274. Voir note 1 p. 66.
275. Voir note p. 280.

276. Alexandre Werth (1901-1969) est correspondant de la BBC à Moscou durant la guerre. Il est le seul journaliste étranger – avec Henry Shapiro, de l'United Press – à pouvoir se rendre, en septembre 1943, dans la ville assiégée. Les lignes sur-le-patriotisme des Léningradois se trouvent dans le maître livre d'A. Werth, *La Russie en guerre*, Paris, Stock, 1964, t. 1, p. 260.
277. Dès 1946, Staline entend mettre au pas la ville de Lénine en supprimant deux de ses principales revues littéraires, *Zviezda* et *Leningrad*, et en persécutant les représentants les plus éminents de son intelligentsia, comme Anna Akhmatova, la « reine de la Neva ». Cette mise au ban idéologique de la ville atteint son paroxysme en 1949 lorsque Staline y envoie Malenkov pour enquêter sur des « violations des normes de la vie du Parti ». En réalité, il s'agit de décapiter la direction communiste régionale dont Beria et Malenkov affirment qu'elle forme la base d'un « groupe anti-Parti » dirigé par Kouznetsov et Voznessenski, tous deux natifs de Leningrad. Ces deux hommes incarnent la génération montante de la direction soviétique. Le premier est secrétaire du Comité central, le second, l'économiste le plus remarquable du pays et membre du Bureau politique. Tous deux ont manifesté à plusieurs reprises une relative indépendance d'esprit relevée avec inquiétude par Staline. Cette nouvelle purge se conclut par un procès tenu en septembre 1950 à la Maison des officiers à Leningrad. Malgré les tortures, le chantage, les menaces, ni Kouznetzov ni Voznessenski ne se repentent, à la différence de leurs devanciers des années 1930. La peine capitale est restaurée durant le procès et appliquée rétroactivement. Les deux hommes, ainsi que 200 personnalités léningradoises, sont condamnés à mort et exécutés. Le premier signe de l'affaire de Leningrad avait été la fermeture du musée du siège. C'est en décembre 1943 que le conseil militaire avait décidé sa création. Il est inauguré en avril 1944 et, en août 1945, il est visité par Joukov et Eisenhower. En février 1949, Malenkov se rend à Leningrad et reproche violemment aux autorités locales de monter en épingle le siège de Leningrad, de faire des souffrances de la ville un cas particulier, de minimiser dans la résistance le rôle du Parti et de Staline. Une commission du Parti inculpera le musée pour « défiguration de l'Histoire » et décidera sa fermeture.
278. Moscou connaît le 16 octobre 1941 une panique géante qui a énormément marqué les Soviétiques. La veille, constatant que les Allemands pouvaient être sur la place Rouge d'un jour à l'autre, Staline avait réuni la direction communiste et donné ses instructions. Le gouvernement sera évacué dès le lendemain à Kouibychev, les grands laboratoires de recherche, les universités, les théâtres partiront aussi. Les usines doivent être minées ou démontées et évacuées vers l'est. Dans la journée, la nouvelle du départ des dirigeants se répand dans la ville. Le lendemain, un immense embouteillage se forme aux sorties est. Les ouvriers trouvent les usines closes et se répandent dans les rues ; les services publics s'arrêtent, les salaires ne sont plus payés. On pille, on tue pour une place de train. Il faut quatre jours, le calme de Staline – qui est demeuré au Kremlin – et l'énergie de Mikoïan pour ramener l'ordre.
279. Les générations nées entre 1918 et 1926 ont certes endossé le poids le plus lourd des pertes militaires, mais le chiffre donné par Al' est excessif. Il revient à faire porter la totalité des pertes (8,8 millions) sur ces seules années, alors que toutes les générations nées entre 1896 et 1927 ont été touchées.
280. À la différence de ce qui s'est passé à l'Ouest, la Wehrmacht s'est battue contre l'Armée rouge jusqu'au dernier moment et même au-delà. Le 7 mai 1945, 1 850 000 soldats allemands font encore face. En Tchécoslovaquie, on se tire dessus jusqu'au 11 mai. Dans la poche de Courlande, 200 000 hommes des 16e et 18e armées tiennent encore. L'ordre de reddition leur parvient le 9 mai. Mais une partie des officiers refuse de mettre bas les armes et veut, avec l'aide des Lettons, se former en corps-francs et continuer la lutte contre le bolchevisme. L'amiral Dönitz, successeur de Hitler, devra envoyer en avion un officier d'état-major, Ulrich de Maizière, pour les ramener à la raison. Le 11 mai 1945, les combats cessent à leur tour en Courlande. Sauf pour plusieurs centaines d'auxiliaires lettons qui mèneront une guérilla jusqu'en 1953.

281. Voir note p. 86
282. Les archives du NKVD ne permettent pas de parler d'une exception léningradoise. La situation morale des soldats y a connu, comme en d'autres secteurs du front, des hauts et des bas. Du 13 au 15 septembre 1941, par exemple, 3 566 militaires sont arrêtés pour désertion dans le secteur immédiatement à l'ouest de la ville. Quatre jours plus tard, dans la partie sud, seront créées quatre unités de barrage. L'ordre nº 0040 du conseil militaire de la ville (*Ni chagou nazad* : « Pas un pas en arrière ! ») ordonnait au commandement de fusiller sur place les déserteurs. La politique répressive était même plus dure que ne le permettait la législation du moment. Par exemple, dans sa directive du 28 septembre, le chef de la direction politique de la flotte baltique avertissait que les membres des familles de déserteurs « seront fusillés sur-le-champ comme les membres de familles de traîtres à la patrie ». En fait, le front de Leningrad a servi de « laboratoire » des mesures de répression militaire qui seront massivement utilisées avant et durant la bataille de Stalingrad.
283. Premières victimes de la collectivisation des campagnes, 1,8 million de koulaks et membres de leurs familles sont déportés en 1930-1931. On ignore combien sont encore vivants en 1941. Le régime leur interdit le service militaire autrement que sous la forme d'une incorporation au sein de bataillons de travailleurs. Mais, en avril 1942, plus de 600 000 koulaks et fils de koulaks sont autorisés à s'engager dans les unités combattantes. C'est pour eux l'occasion de « se racheter » – selon le terme officiel –, de s'affranchir de leur statut infamant de « déplacés spéciaux », d'une vie de travail forcé aux confins du monde habité, privés de tout droit civique, de toute assistance de l'État. Rassemblés en bataillons analogues aux *strafbaty*, ils servent comme infanterie de choc dans les entreprises les plus risquées.
284. *Sanitarki* : les membres du service médical, où les filles sont très nombreuses.
285. Le génie soviétique a en effet réussi à poser, en mai 1942, sur le fond du lac Ladoga, un câble acheminant à la ville assiégée le courant de la centrale hydroélectrique de Volkhov. Depuis le mois précédent, un pipe-line amenait le carburant indispensable à l'activité économique et militaire.